



Froid comme la tombe

Peter Robinson

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

PETER ROBINSON

Froid comme la tombe



Froid comme la tombe

Peter Robinson

Traduit de l'anglais par Valérie Malfoy

Albin Michel

À Sheila

Titre original : COLD IS THE GRAVE (c)

Peter Robinson 2000

Traduction française : (c) Éditions Albin Michel S.A., 2002 — 22, rue Huyghens, 75014 Paris

www.albin-michel.fr

ISBN 2-226-13089-6 ISSN 0290-3326

« Fort est le vent, froide est la pluie, et froid, froid le tombeau de ma bien-aimée. » Vieille ballade folklorique.

— M'man ! M'man ! Viens ici...

Rosalind continua à fourrer le mélange de champignons sauvages, huile d'olive, ail et persil entre la peau et la chair du poulet, comme elle l'avait appris à son dernier cours de cuisine française.

— M'man ! Viens, quoi ! C'est ma frangine...

Où diable avait-il péché un langage aussi vulgaire ? s'interrogea-t-elle. Chaque semaine, ils déboursaient une fortune afin de le maintenir dans la meilleure école que le Yorkshire pouvait offrir, et tout ça pour l'entendre parler comme un petit bouseux. Peut-être, s'ils retournaient dans le Sud, la situation s'améliorerait-elle.

— Benjamin, je t'ai dit que maman était occupée. Papa a un dîner important ce soir et maman doit tout préparer. Rosalind ne détestait

pas cuisiner — en fait, elle avait suivi plusieurs cours et cela avec un certain plaisir —, mais sur le coup, elle regretta de ne pas avoir pu dire que la cuisinière était en train de préparer le repas et qu'elle-même était occupée à choisir sa tenue. Mais ils n'avaient pas de cuisinière, seulement une femme de ménage qui venait une fois par semaine. Non que ce ne fût dans leurs moyens, mais son époux était farouchement opposé à de telles extravagances. Franchement, songeait parfois Rosalind, n'importe qui aurait pu le prendre pour un vrai natif du Yorkshire au lieu d'un simple résident.

— Mais c'est bien elle ! s'obstina Benjamin. Ma frangine. Elle est toute nue.

Rosalind fronça les sourcils et reposa son couteau. Que racontait-il donc ? Benjamin n'avait que huit ans, et elle savait d'expérience qu'il était doué d'une imagination très fertile. Elle craignait même que cela lui nuise dans la vie. Les grands imaginatifs, avait-elle découvert, ont tendance à paresser et rêvasser ; ils ne se consacrent pas à de plus profitables activités.

— Maman, grouille !

Rosalind ressentit une pointe d'appréhension, comme si quelque chose s'apprêtait à changer à tout jamais dans son existence. Chassant cette impression, elle essuya ses mains huileuses, prit une petite gorgée de gin-tonic, puis gagna le bureau où Benjamin jouait avec l'ordinateur. Au même moment, elle entendit la porte d'entrée s'ouvrir et son mari cria qu'il était rentré. De bonne heure. Elle fronça les sourcils.

L'espionnait-il ?

L'ignorant pour l'instant, elle alla voir de quoi il retournait.

— Regarde, dit l'enfant comme elle s'avavançait dans la pièce. Ma frangine.

Il pointa le doigt sur l'écran.

— Ne parle pas ainsi, dit Rosalind. Je te l'ai déjà dit. C'est vulgaire.

Puis elle regarda.

Au début, elle fut simplement choquée de voir l'écran entièrement occupé par l'image d'une femme nue. Comment Benjamin avait-il fait pour tomber sur un tel site ? Il n'était même pas en âge de comprendre ce qu'il avait découvert. Puis, en se penchant par-dessus son épaule

pour scruter l'écran, elle resta bouche bée. Il avait raison. C'était bien sa fille. Emily, nue comme au jour de sa naissance, mais avec bien plus de rondeurs, un tatouage et une fine toison blonde entre les jambes. Que ce fût son Emily, aucun doute là-dessus : la marque de naissance en forme de larme à l'intérieur de sa cuisse gauche l'attestait.

Elle passa la main dans ses cheveux. Qu'est-ce que c'était que cette histoire ? Elle jeta un regard à l'URL en haut de l'écran. Avec sa mémoire photographique, elle était sûre de ne pas l'oublier.

— Tu vois, fit Benjamin, c'est bien ma frangine, hein ? Qu'est-ce qu'elle fait toute nue, maman ?

Alors, Rosalind paniqua. Mon Dieu, « il » ne faut pas qu'il voie. Le père d'Emily. On ne doit pas lui laisser voir ça. Cela l'anéantirait. Vite, elle tendit la main, mais avant que ses doigts aient pu cliquer sur la souris, une voix grave dans son dos lui apprit qu'il était trop tard.

— Qu'est-ce que vous fabriquez, vous deux ? demanda-t-il doucement, posant une main paternelle sur l'épaule de son fils.

Puis, après un infime silence, Rosalind entendit un léger hoquet et sut qu'il avait la réponse.

Benjamin tressaillit.

— Papa, tu me fais mal !

Mais le directeur Jeremiah Riddle n'avait pas conscience de broyer l'épaule de son fils.

— Nom de Dieu ! s'exclama-t-il, désignant l'écran. Est-ce que je vois ce que je vois ?

L'inspecteur divisionnaire Alan Banks hésita au-dessus de son fourre-tout, se demandant s'il devait prendre son blouson de cuir ou le coupe-vent. Il n'y avait sans doute pas la place pour les deux. Il ne savait pas à quelle température s'attendre. Probablement la même que dans le Yorkshire. Dans le meilleur des cas, il ferait quelques degrés de plus. Enfin, on ne sait jamais en novembre. Finalement, il se décida à emporter les deux. Il plia le coupe-vent et le mit au-dessus des chemises déjà rangées, puis appuya avec fermeté sur le contenu de son bagage avant de tirer laborieusement sur le zip. Cela faisait beaucoup pour un simple week-end à l'étranger, mais tout tenait dans un seul sac pas trop lourd. Il porterait le blouson de cuir sur ses épaules. Il ne

restait plus qu'à choisir un livre et quelques cassettes. C'était sans doute superflu, mais il n'aimait pas se déplacer quelque part sans avoir quelque chose à lire et à écouter en cas de contretemps ou d'urgence.

C'était une leçon qu'il avait apprise à ses dépens, ayant passé jadis quatre heures aux urgences d'un grand hôpital londonien un samedi soir, à attendre de se faire poser six points de suture près de l'œil droit. Pendant quatre heures, il avait gardé un tampon de gaze contre sa peau pour endiguer le saignement tout en regardant passer devant lui l'afflux interminable d'overdoses, de tentatives de suicide, de crises cardiaques et d'accidents de la route. Que ces blessures aient été plus graves et qu'elles aient mérité un traitement plus immédiat que sa petite coupure, Banks n'en doutait pas une seconde, mais il aurait aimé avoir autre chose à lire dans cette minable salle d'attente qu'un exemplaire du Daily Mirror de la veille. Le précédent lecteur avait même rempli les cases des mots croisés. À l'encre. Mais demain il s'offrait avec sa fille Tracy un long week-end à Paris comprenant visites de galeries d'art, de musées, balades, somptueux dîners dans de petits restaurants sur la rive gauche et bières sirotées au zinc des bars de Montmartre, à regarder passer les foules. Ils prendraient l'Eurostar, où il avait réussi à réserver deux places pour une bouchée de pain grâce à une offre spéciale parue dans un journal. Après tout, on était en novembre, et la plupart des gens préféraient les Canaries à un week-end pluvieux à Paris. Il n'aurait sûrement pas beaucoup de temps à consacrer à la lecture ou à la musique, sauf quand il serait seul dans sa chambre avant de s'endormir, mais il décida de prendre ses précautions.

Ayant descendu l'escalier avec son fourre-tout, il dénicha deux piles de rechange dans le tiroir du buffet, les glissa dans la poche latérale avec le Walkman lui-même, puis choisit des cassettes qu'il avait enregistrées à partir des CD de Cassandra Wilson, Dawn Upshaw et Lucinda Williams.

On ne pouvait sans doute trouver sur Terre voix de femmes plus dissemblables, mais il les appréciait toutes les trois, et elles couvraient un large éventail d'états d'âme. Il jeta un œil sur l'étagère du bas et sélectionna le pendu de Saint-Pholien. Il n'était pas d'ordinaire friand de romans policiers mais ce titre avait retenu son attention et on lui avait dit un jour qu'il avait beaucoup en commun avec Maigret. De plus, l'intrigue devait se situer à Paris.

Ses préparatifs finis, il se servit deux doigts de Laphroaig et mit un CD de Bill Evans, Waltz for Debby. Puis il prit place dans le fauteuil près de la lampe de lecture, posa son verre en équilibre sur l'accoudoir, et

releva les pieds au moment où My Foolish Heart commençait à dérouler sa mélodie hésitante.

Quelques morceaux de tourbe brûlaient dans la cheminée, et leur parfum s'harmonisait avec le goût fumé du malt Islay.

Mais trop de fumée semblait refouler dans la pièce.

Banks se demanda s'il avait besoin d'un ramoneur, car il y avait sans doute longtemps qu'on n'avait pas fait de feu dans cetâtre. Il ne savait pas du tout où en trouver un, ignorant même si une créature aussi exotique existait encore.

Il se rappela sa fascination, enfant, quand le ramoneur arrivait et que sa mère recouvrait tous les meubles de vieux draps. Il avait la permission de regarder l'étrange bonhomme au visage noir de suie adapter les rallonges à sa longue brosse épaisse, qu'il introduisait dans le conduit de la cheminée, mais il devait quitter les lieux avant que le vrai travail ne commence. Plus tard, quand il avait lu dans un livre qu'à l'époque victorienne on envoyait de jeunes garçons nus dans les cheminées, il s'était demandé si celui-ci avait jamais fait une chose pareille. Finalement, il avait compris que l'individu ne pouvait pas être assez vieux pour avoir connu ce temps-là, même s'il semblait d'un âge vénérable au jeune garçon stupéfait.

Il décida que la cheminée n'avait rien, et que c'était sans doute seulement le vent qui refoulait la fumée. Il l'entendait mugir derrière les murs épais, ébranler la fenêtre mal ajustée dans la chambre d'amis au premier étage, éclabousser les vitres de pluie. Comme il avait beaucoup plu récemment, Banks entendait aussi la rumeur de Grately Falls au-dehors. Ce n'était rien de majestueux, seulement une succession de petites chutes, d'une hauteur de un mètre à un mètre cinquante, qui traversait le village en diagonale où le cours du ru descendait les terres vallonnées du Yorkshire pour rejoindre la rivière Swain à Helmthorpe. Mais la musique en changeait constamment et était merveilleuse à entendre, surtout quand il était allongé dans son lit, en proie à l'insomnie. Content de ne pas avoir à ressortir ce soir-là, il sirotait son single malt en écoutant l'ouverture familière de Waltz for Debby. Son esprit dévia vers le problème qui était allé grandissant depuis sa toute dernière affaire, un boulot sortant de l'ordinaire, conçu pour le faire trébucher et passer pour un idiot. Il n'avait pas failli, et en conséquence Riddle, qui avait détesté Banks depuis le début, était encore plus remonté contre lui. Banks s'était retrouvé dans un « placard », enchaîné à son bureau et sans aucune perspective d'action dans un proche avenir. Il commençait à s'emmerder.

Et ne voyait qu'une seule issue.

Il répugnait certes à quitter le Yorkshire, surtout après avoir acheté si récemment ce cottage, mais en était arrivé pourtant à la conclusion que ses jours ici étaient comptés. La semaine précédente, après mûre réflexion, il avait posé sa candidature à la National Crime Squad, créée pour lutter contre le crime organisé. En tant qu'inspecteur divisionnaire, Banks ne serait guère impliqué dans un travail d'infiltration, mais il aurait la possibilité de conduire des opérations et la joie de ressentir la poussée d'adrénaline qui accompagne les grosses prises. Il aurait également la chance de voyager pour pister des criminels britanniques opérant depuis des bases en Hollande, en Dordogne ou en Espagne. Banks savait qu'il n'avait pas le niveau d'études requis pour ce poste — il lui manquait un diplôme —, mais il avait de l'expérience et croyait que cela valait encore quelque chose, en dépit de Riddle. Il se savait de taille à affronter les « gros morceaux » — tests de langues, de maths et de management — et pensait pouvoir compter sur les recommandations de tous ceux qui avaient bossé avec lui dans le Yorkshire, y compris son supérieur immédiat, le commissaire Gristhorpe, et la directrice des ressources humaines, Millicent Cummings. Il espérait seulement que le rapport négatif que Riddle ne manquerait pas de rédiger serait considéré avec scepticisme. Il y avait une autre raison motivant ce changement.

Banks avait beaucoup pensé à sa femme Sandra au cours des derniers mois, et il en était venu à juger que leur séparation n'était que temporaire. Un changement majeur de son côté, comme cette affectation à la NCS, serait certainement un bienfait. Il serait appelé à déménager, à s'installer peut-être à Londres, et Sandra adorait Londres. Il tenait là sa chance de redresser le tir, d'oublier les folies de l'an passé. Banks avait eu une brève idylle avec Annie Cabbot, et Sandra la sienne avec Sean. Qu'elle fût toujours avec Sean ne le tracassait pas outre mesure. Souvent les couples restent unis parce qu'aucun des partenaires n'a le courage de rompre ou l'idée de faire cavalier seul. Elle verrait forcément les choses autrement lorsqu'il lui exposerait ses projets d'avenir.

Quand le téléphone sonna à neuf heures du soir, le tirant brusquement des adroites variations de Bill Evans au piano, il songea d'abord à Tracy. Il espérait qu'elle n'avait pas changé d'avis au sujet du week-end ; il avait besoin de lui parler du futur, d'obtenir son appui dans sa tentative pour reconquérir Sandra.

Mais ce n'était pas Tracy. C'était le directeur Jeremiah « Jimmy » Riddle, celui-là même à cause de qui Banks en était arrivé à envisager

de vendre le cottage et de quitter le pays.

— Banks ?

Banks grinça des dents.

— Chef ?

Riddle marqua une pause.

— J'ai un service à vous demander. Banks en resta pantois.

— Un service ?

— Oui. Croyez-vous... ça vous embête de passer chez moi ? C'est très important. Sinon, je ne vous aurais pas dérangé. Pas par une nuit pareille.

L'esprit de Banks vacilla. Jamais Riddle ne lui avait adressé la parole aussi poliment, avec cette fragilité dans la voix. Que lui arrivait-il ? Encore un piège ?

— Il est tard... Je suis fatigué, et je suis censé être...

— Écoutez, c'est un service que je vous demande. Mon épouse et moi avons dû annuler un dîner très important à la dernière minute à cause de ça. Vous ne pourriez pas pour une fois mettre de côté votre foutue susceptibilité et me faire une fleur ?

Voilà qui ressemblait davantage à Riddle. Banks était sur le point de lui dire d'aller se faire voir quand le ton du directeur changea de nouveau et le déstabilisa.

— Je vous en prie. J'ai besoin de vous parler. C'est urgent. Ne vous en faites pas. Ce n'est pas un piège. Je n'ai pas d'idée derrière la tête. Vous avez ma parole. J'ai honnêtement besoin de votre aide. À coup sûr, même Riddle ne s'abaisserait pas à recourir à de telles ficelles à seule fin de l'humilier. À présent, Banks était intrigué, et il savait qu'il irait là-bas. S'il était homme à ignorer un appel aussi mystérieux, ça n'était pas la peine d'être entré dans la police. Il n'avait aucune envie de sortir par ce temps, aucune envie de quitter son whisky, Bill Evans et le feu de tourbe crépitant, mais il savait qu'il le fallait. Il reposa son verre, content de n'avoir bu qu'un seul petit whisky de toute la journée.

— D'accord, dit-il, cherchant crayon et papier près du téléphone. Mais

vous feriez bien de me dire où vous habitez et de m'indiquer la route. Je ne crois pas avoir jamais été invité chez vous.

Riddle vivait à mi-chemin entre Eastvale et Northallerton, ce qui, pour Banks, représentait une heure de conduite par beau temps, mais bien plus cette nuit-là. Il tombait des cordes ; ses essuie-glaces balayaient le pare-brise sans relâche, et à certains moments il voyait à peine à plus de quelques mètres devant lui. Dans deux jours aurait lieu le grand feu de joie traditionnel de la nuit du 5 novembre, et les tas de bois et de meubles au rebut prenaient la pluie sur les places des villages. La maison de Riddle était un bâtiment classé, nommé le Vieux Moulin, un moulin construit à l'origine par les moines cisterciens de l'abbaye voisine. En tuf, avec un toit en schiste, il se dressait près du bief dont les eaux se précipitaient à travers le jardin. La vieille grange en pierres de l'autre côté de la maison avait été transformée en garage.

En se garant au bout de la courte allée de gravier, Banks remarqua deux fenêtres éclairées au rez-de-chaussée, tandis que le reste de la maison était dans le noir. Il avait à peine frappé à la porte qu'on lui ouvrait brusquement et qu'il était pressé d'entrer dans un passage sombre, où Riddle lui prit son manteau sans cérémonie avant de le conduire dans une salle de séjour qui aurait pu contenir la maison de Banks tout entière. Ce n'étaient que poutres apparentes et murs blanchis à la chaux ornés de cors de chasse astiqués et des inévitables médaillons de cuivre. Un miroir au cadre doré était accroché au-dessus de la cheminée Adam où flambait un feu, et un piano quart-de-queue se tenait près de la fenêtre à meneaux en saillie. C'était tout à fait le genre de baraque que Banks aurait attribuée à quelqu'un gagnant cent mille livres ou plus par an, mais en dépit de sa rusticité, et malgré la chaleur que le feu diffusait, c'était une pièce bizarrement froide, morne et impersonnelle. Pas de magazines ni de journaux éparpillés sur le plateau de verre de la table basse, pas de partitions sur le piano ; le bois miroitait comme s'il venait d'être ciré, et tout était ordonné, net et rangé. Ce qui, à la réflexion, était exactement ce à quoi Banks s'était attendu de la part de Riddle. L'effet était augmenté par le silence, seulement rompu de temps en temps par les hurlements du vent au-dehors et le crépitement de la pluie aux fenêtres. Une femme entra dans la pièce.

— Ma femme, Rosalind..., déclara Riddle.

Banks serra la main de cette dernière. Elle était douce mais sa poigne était ferme. Si cette soirée devait se révéler riche en surprises, Rosalind Riddle était bien la seconde. Banks n'avait jamais rencontré l'épouse du directeur auparavant — tout ce qu'il savait d'elle, c'était

qu'elle travaillait pour un cabinet de notaires à Eastvale spécialisé dans les transferts de propriétés — et s'il avait un jour eu une pensée pour elle, il aurait sans doute imaginé une petite bonne femme corpulente et sans charme. Pourquoi, il l'ignorait, mais c'était l'image qui lui venait à l'esprit. Celle qui se tenait devant lui était grande et élégante, une silhouette svelte aux longues jambes galbées. Elle était vêtue simplement d'une jupe grise et d'un chemisier de soie blanche, dont les deux boutons défaits près du col révélaient un triangle de peau aussi pâle que son visage. Elle avait des cheveux blonds et courts — le genre de coupe coûteuse « à la décoiffée », et une blondeur à reflets — un front haut, des pommettes saillantes et des yeux bleu foncé. Ses lèvres étaient plus pleines qu'on ne s'y serait attendu dans ce type de visage, et son rouge à lèvres accentuait cet effet, donnant l'impression d'une moue.

Sa figure ne trahissait rien, mais on voyait bien à certains petits gestes secs qu'elle était déboussolée. Elle posa son verre sur la table et s'assit sur le divan en velours, croisant les jambes et se penchant en avant, une main étreignant l'autre sur ses genoux. Elle lui rappelait le genre de blondes élégantes et lointaines qu'Alfred Hitchcock avait souvent choisies pour ses films.

Riddle le pria de s'asseoir. Il était encore en uniforme. Grand, toujours en forme malgré une tendance à s'épaissir, il s'installa devant lui dans un fauteuil, tirant sur le pli fin de son pantalon, et s'adossa. Il était chauve comme un œuf et ses sourcils noirs et broussailleux formaient des accents circonflexes au-dessus de ses yeux bruns, durs et sévères. Banks eut le sentiment que ni l'un ni l'autre ne savait vraiment quoi dire maintenant qu'il était là. La tension était palpable ; il s'était passé quelque chose de grave, quelque chose de délicat et de pénible. Banks avait grand besoin d'une cigarette, mais impossible. Il savait que Riddle détestait le tabac, et dans la pièce flottait comme une douceâtre odeur de lavande qui n'avait sans aucun doute jamais été profanée par des cigarettes. Le silence s'éternisa. Il commençait à se sentir comme Philip Marlowe au début d'une enquête. Peut-être fallait-il leur annoncer ses tarifs et rompre la glace, songea-t-il, mais il n'avait pas eu le temps de faire une remarque cavalière que Riddle prit la parole.

— Banks... euh... Je sais que nous avons eu des différends par le passé et je ne doute pas que cette requête va vous surprendre, venant de moi, mais j'ai besoin de votre aide.

— Des différends par le passé ? Un euphémisme.

— Allez-y. J'écoute...

Riddle se tortilla à sa place et pinça les plis de son pantalon. Sa femme tendit la main et leva son verre. Le rond d'humidité laissé sur la surface de verre fut la seule chose qui gâcha la stérile perfection du décor.

— C'est personnel, poursuivit Riddle. Très personnel. Et non officiel. Avant d'aller plus loin, vous allez me promettre que mes paroles ne sortiront pas de cette pièce. C'est d'accord ? Banks acquiesça.

— Excusez-moi, dit Rosalind en se levant. Je fais une hôtesse épouvantable. Après cette longue route, je ne vous ai même pas offert un verre. Que prendrez-vous, monsieur Banks ? Un petit whisky, peut-être ?

— Il conduit..., déclara Riddle.

— Juste un petit...

Banks leva la main en l'air.

— Non merci.

Ce qu'il aurait voulu en fait, c'était une tasse de thé, mais par-dessus tout il aurait voulu en finir et rentrer chez lui. S'il pouvait se passer de cigarette pendant un moment, il pouvait aussi se priver de whisky. Il souhaitait vivement que l'un d'eux en vienne au fait.

— C'est au sujet de notre fille, commença Rosalind, se tordant les mains dans son giron. Elle a quitté la maison à l'âge de seize ans.

— Elle s'est enfuie, Ros, précisa Riddle, d'une voix tendue. Ne nous voilons pas la face.

— Ça s'est passé quand ?

Ce fut Riddle qui répondit :

— Il y a six mois.

— Désolé de l'apprendre. Mais je ne suis pas certain que...

— Notre fils Benjamin était en train de jouer tout à l'heure avec l'ordinateur, l'interrompit Rosalind, quand par hasard il est tombé sur un site pornographique...

Banks savait qu'on pouvait aisément accéder à l'un de ces sites par inadvertance. On cherchait Spice Girls sur un moteur de recherche et l'on se retrouvait sur Spicy Girls.

— Certaines de ces photos... Eh bien, elles étaient d'Emily, notre fille. Benjamin n'a que huit ans. Il ne s'est pas rendu compte mais il l'a bien reconnue. Nous l'avons mis au lit en lui disant de ne rien répéter à personne.

— Vous êtes sûre que c'était votre fille ? Certaines de ces photos peuvent être truquées, vous savez. On associe des têtes avec des corps...

— C'était bien elle. Croyez-moi. Elle a une marque de naissance caractéristique.

— Je ne doute pas que tout cela soit très perturbant, dit Banks, et vous avez toute ma sympathie. Mais qu'attendez-vous de moi ?

— Retrouvez-la, lâcha Riddle.

— Pourquoi ne pas avoir essayé vous-même ?

Riddle considéra sa femme. Le regard qu'ils échangèrent évoquait une quantité de désaccords et de reproches.

— C'est ce que j'ai fait. Mais je manquais d'éléments... Je ne pouvais passer par des voies officielles. Enfin, ce n'est pas comme s'il y avait eu crime. Elle n'a rien fait d'illégal. Et moins ça se saura, mieux ce sera.

— Vous craignez pour votre réputation ?

La voix de Riddle monta.

— Je sais ce que vous pensez, Banks, mais ces choses-là sont importantes. Si vous en étiez conscient, vous vous seriez mieux débrouillé vous-même...

— Plus importantes que le bien-être de votre fille ?

— Protéger sa réputation ne signifie nullement que moi ou mon mari négligeons notre fille, monsieur Banks, intervint Rosalind. En tant que mère, je proteste contre cette insinuation.

— Dans ce cas, veuillez m'excuser.

Riddle reprit la parole.

— Ce que je voulais dire, Banks, c'est qu'avant ce soir je ne croyais pas avoir de vraie raison de m'inquiéter pour elle — Emily est une fille intelligente et débrouillarde, quoiqu'un peu têtue et rebelle —, mais à présent je pense que j'ai tous les motifs de me faire du souci. Et cela ne se résume pas uniquement à une question d'ambition et de réputation, ne vous en déplaise.

— Alors, pourquoi ne poursuivez-vous pas vos recherches ?

— Soyez réaliste, Banks. Pour commencer, je ne peux envisager d'être surpris en train de mener une enquête privée.

— Et moi, oui ?

— Vous n'êtes pas un homme aussi en vue que moi. On pourrait me reconnaître. Je peux vous couvrir, si c'est ce qui vous chiffonne. C'est moi le directeur, après tout. Et je prendrai aussi à ma charge toute dépense justifiée. Je ne vous demande pas d'en être de votre poche. Mais vous serez seul. Vous ne pourrez recourir à l'assistance de la police ni à rien de tout cela. Je tiens à la discrétion. C'est une affaire de famille.

— Vous voulez dire que votre carrière est importante et la mienne négligeable ?

— Vous pourriez essayer de voir la chose sous un angle légèrement différent. Ce ne serait pas sans avantages pour vous.

— Ah ?

— Voyons la chose ainsi. Si vous réussissez, vous aurez toute ma gratitude. Quoi que vous puissiez penser de moi, je suis un homme d'honneur, je n'ai qu'une parole, et je vous promets que, quoi qu'il advienne, votre carrière à Eastvale pourra prendre un nouveau départ si vous faites ce que je vous demande.

— Et l'autre raison ?

Riddle soupira.

— J'ai peur que si elle découvre que c'est moi qui la recherche, elle me glisse entre les doigts. Elle me rend responsable de tous ses problèmes. Elle l'a exprimé clairement des mois avant sa fugue. Je vous demande d'agir discrètement, Banks. Tâchez de mettre la main sur elle avant qu'elle ne se doute de quelque chose. Je ne vous demande pas de la kidnapper ni rien de ce genre. Seulement de la trouver, de lui parler,

de vous assurer qu'elle va bien, de lui dire que nous serions heureux de la revoir et de parler avec elle.

— Et de la convaincre d'arrêter de poser pour des sites pornos ?

Riddle pâlit.

— Si possible.

— Vous avez une idée de l'endroit où elle a pu aller ? Elle vous a fait signe ?

— Nous avons reçu une carte postale quelques semaines après sa disparition, répondit Rosalind. Elle disait que tout allait bien et qu'on n'avait pas à s'inquiéter pour elle. Ni à la rechercher.

— La carte était postée d'où ?

— De Londres.

— C'est tout ?

— À part une carte pour l'anniversaire de Benjamin, oui.

— Disait-elle autre chose sur cette carte ?

— Juste qu'elle avait un travail. Et qu'on n'avait donc pas à redouter qu'elle se retrouve à la rue... non qu'Emily aurait vécu dans la rue. Elle a toujours eu des goûts de luxe.

— Ros !

— Quoi ? C'est vrai. Et toi...

— Y a-t-il une raison particulière à son départ ? Une étincelle qui a mis le feu aux poudres ? Une dispute... ?

— Rien de précis, déclara Riddle. C'est une accumulation de choses. Elle n'est pas rentrée chez nous après l'école.

— L'école ?

Rosalind répondit :

— Il y a deux ans, nous l'avons inscrite dans une pension très coûteuse et huppée près de Warwick. À la fin du dernier trimestre, au début de l'été, au lieu de rentrer à la maison, elle a filé à Londres.

— Toute seule ?

— À notre connaissance, oui.

— Rentrait-elle en général pour les vacances ?

— Oui.

— Qu'est-ce qui l'en a dissuadée cette fois-ci ? Aviez-vous des problèmes avec elle ?

Riddle reprit le fil de la conversation.

— La dernière fois qu'elle était revenue, aux vacances de printemps, on s'était affrontés comme d'habitude sur ses sorties nocturnes, ses virées dans les bars, ses fréquentations, ce genre de choses. Mais rien d'extraordinaire. C'est une enfant très brillante. Elle réussissait bien à l'école, au point de vue des notes, mais elle s'y ennuyait. Trop facile pour elle. Surtout les langues. Elle avait le don des langues. Bien sûr, nous voulions qu'elle reste là-bas pour passer son bac, qu'elle entre à l'université, mais elle n'a pas voulu. Elle voulait faire son chemin toute seule. Nous lui avons tout donné, Banks. Elle avait son cheval, ses leçons de piano, des voyages aux États-Unis avec son école, le ski en Autriche, une bonne éducation. Nous étions très fiers d'elle. Elle a eu tout ce qu'elle voulait.

Sauf peut-être ce dont elle avait le plus besoin, songea Banks : Toi. Pour atteindre les sommets vertigineux de la hiérarchie et devenir directeur, surtout à l'âge de quarante-cinq ans, comme Riddle l'avait fait, il fallait être pistonné, impitoyable et ambitieux. Il fallait aussi être prêt à déménager souvent, ce qui peut avoir des effets dévastateurs sur de jeunes enfants qui ont du mal à se faire des amis. Ajoutez à cela d'interminables heures au bureau, ou en stages, Riddle passait sans doute très peu de temps chez lui. Banks était mal placé pour donner des leçons sur la façon d'élever des gosses, il devait le reconnaître. Même pour arriver au grade d'inspecteur divisionnaire, lui-même avait été absent trop souvent pour le bien de Brian et Tracy. En fait, l'un et l'autre n'avaient pas trop mal tourné, dans l'ensemble, mais il savait que c'était plus une question de chance que le fruit de ses efforts. Le gros de l'ouvrage était retombé sur Sandra, qui ne l'avait jamais embêté avec les problèmes des enfants. Peut-être n'avait-il pas sacrifié sa famille à son ambition, comme il soupçonnait Riddle de l'avoir fait, mais il avait assurément beaucoup sacrifié rien que pour devenir un bon inspecteur.

— A-t-elle des amis par ici auxquels elle aurait pu se confier ?

Quelqu'un qui aurait gardé le contact avec elle ?

Rosalind hocha la tête.

— Je ne crois pas. Emily est une enfant très... solitaire. Elle avait beaucoup d'amis, mais aucun intime, je crois. C'est à cause de tous ces déménagements. Quand elle change d'adresse, elle coupe les ponts. Et elle n'avait pas passé beaucoup de temps dans cette région.

— Vous avez évoqué ses fréquentations : avait-elle un petit ami ?

— Rien de sérieux.

— Son nom pourrait quand même m'aider.

Rosalind lança un coup d'œil à son mari, qui lança :

— Banks, je vous ai dit que je tenais à la discrétion. Si vous commencez à chercher les vieux amis d'Emily et à les interroger, pendant combien de temps pensez-vous que le secret sera gardé ? Je vous le répète : elle a filé à Londres. C'est là que vous la trouverez.

Banks soupira. Son impression était qu'il allait devoir mener cette enquête les mains liées.

— Elle connaît des gens là-bas ? Personne à qui elle pourrait demander de l'aide ?

Riddle fit non de la tête.

— Il y a des années que j'ai quitté la police de Londres. Elle était encore toute petite quand on est partis.

— Je sais que ce sera difficile pour vous, mais croyez-vous que je pourrais jeter un coup d'œil à ce site Internet ?

— Ros ?

Rosalind Riddle lança un regard mauvais à son époux et dit :

— Par ici...

Banks la suivit sous une poutre si basse qu'il dut se pencher pour pénétrer dans un bureau tapissé de livres. Un iMac orange trônait sur une table près de la fenêtre. Le vent faisait trembler les vitres derrière les épais rideaux, et de temps en temps on avait l'impression que quelqu'un lançait un seau d'eau contre les fenêtres. Rosalind s'assit et

fit jouer ses doigts, mais avant d'avoir frappé des touches ou cliqué sur la souris, elle se retourna et leva les yeux sur Banks. Son expression était indéchiffrable.

— Vous n'avez pas bonne opinion de nous, n'est-ce pas ?

— « Nous » ?

— Les gens de notre espèce. Les gens qui ont... oh, de l'argent, du succès, de l'ambition.

— Je ne peux pas dire que je vous prête beaucoup d'attention, en fait.

— Mais si. Et c'est là que vous vous trompez. (Ses yeux se rétrécirent.) Vous nous enviez. Vous êtes aigri. Vous vous croyez mieux que nous. Plus pur, en somme... n'est-ce pas ?

— Madame, fit Banks avec un soupir, épargnez-moi ces conneries. J'ai fait toute cette route sous une pluie battante au lieu de rester chez moi à écouter de la musique et à lire un bon livre. Maintenant, vous préférez qu'on en finisse ou que je rentre me coucher ?

Elle l'étudia froidement.

— J'ai touché un point sensible, hein ?

— Madame Riddle, que voulez-vous de moi ?

— Il songe à entrer en politique, vous savez...

— C'est ce qu'on dit.

— Le moindre petit scandale ruinerait de longues années d'efforts.

— Ça ne m'étonnerait pas. Mieux vaut avoir le poste d'abord, puis le scandale.

— C'est cynique.

— Mais vrai. Lisez la presse.

— Il dit que vous avez tendance à faire des vagues.

— J'aime aller au fond des choses. Ce qui implique parfois de secouer quelques bateaux. Plus ce bateau est cher, plus il fait de bruit en heurtant les rochers.

Rosalind sourit.

— Si seulement nous pouvions avoir l'âme aussi noble. Cette mission demande une discrétion extrême.

— Je ne l'oublierai pas. Si jamais je l'accepte.

Banks soutint son regard jusqu'au moment où elle cilla et fit pivoter sa chaise de nouveau vers l'écran.

— Je tenais à éclaircir ce point avant de vous montrer les photos de ma fille nue, dit-elle sans le regarder.

Il observa par-dessus son épaule tandis qu'elle se mettait à manœuvrer clavier et souris. Enfin, un écran noir avec une série de photos miniatures apparut. Rosalind cliqua sur l'une d'elles et un autre écran, avec environ cinq photos de plus, commença à se télécharger. En haut de la fenêtre, la légende annonçait que le nom du modèle était Louisa Gamine, qu'elle avait dix-huit ans et était étudiante en biologie. On aurait pu le croire, effectivement.

— Pourquoi Louisa Gamine ?

— Aucune idée. Louisa est son deuxième prénom. Louise, en fait. Emily Louise Riddle. Je suppose que Louisa lui semble plus exotique. Peut-être a-t-elle voulu changer d'identité ?

Banks pouvait comprendre. Plus jeune, il avait toujours regretté que ses parents ne lui aient pas donné un second prénom. Au point qu'il s'en était inventé un : Davy, à cause de Davy Crockett, l'un de ses héros de l'époque. Cela avait duré deux mois, puis il avait accepté son véritable prénom : Alan. Rosalind cliqua sur l'une des images, qui remplit l'écran de haut en bas. Banks était en train de regarder une photo d'amateur, prise dans une chambre faiblement éclairée, qui montrait une jolie fille nue, assise en tailleur sur une couette bleu pâle. Son sourire paraissait un peu forcé, et son regard légèrement dans le vague.

La ressemblance entre Louisa et sa mère était stupéfiante. Toutes deux avaient les mêmes longues jambes, le teint pâle, presque translucide, la même bouche généreuse. La seule vraie différence, à part l'âge, était que les cheveux blonds de Louisa lui couvraient les épaules. Sinon, il aurait pu facilement s'agir d'un cliché de Rosalind pris vingt-cinq ans plus tôt, et Banks en fut gêné. Il remarqua une décoloration en forme de larme à l'intérieur de la cuisse gauche de Louisa : la tache de naissance. Elle avait aussi un petit anneau au nombril et, en dessous,

un genre de tatouage noir représentant une araignée. Banks songea à la rose d'Annie Cabbot tatouée au-dessus de son sein gauche ; il y avait bien longtemps qu'il ne l'avait revue et il ne la reverrait sans doute jamais, surtout s'il parvenait à se réconcilier avec Sandra.

Les autres photos étaient assez semblables, toutes prises au même endroit, avec le même éclairage insuffisant. Seules les poses différaient. Son nouveau prénom lui convenait, songea Banks, car il y avait bien quelque chose de gamin chez elle, un côté jeune fille au charme espiègle. Autre chose l'asticotait dans ce prénom qu'elle s'était choisi, mais sur le moment il ne réalisa pas quoi ? S'il le mettait dans un coin de son cerveau, ça finirait sans doute par lui venir. C'était toujours ainsi.

Banks examina les photos de plus près, conscient du subtil parfum de Rosalind tandis qu'il se penchait par-dessus son épaule. On pouvait distinguer quelques détails dans la pièce — le coin d'un poster représentant une rock-star, une rangée de livres —, mais trop flous pour être d'une quelconque utilité.

— Vous en avez vu assez ? demanda Rosalind, relevant la tête vers lui et insinuant que peut-être il s'attardait trop, prenant plaisir à ce spectacle.

— Elle a l'air de savoir ce qu'elle fait...

Rosalind marqua une pause, puis dit :

— Emily est active sexuellement depuis l'âge de quatorze ans. Du moins, à notre connaissance. Elle avait treize ans quand elle a commencé à être... indisciplinée, alors c'était peut-être avant. C'est en partie pour cela qu'on l'avait mise en pension.

— C'est assez courant, dit Banks, songeant avec inquiétude à Tracy.

Il était certain qu'elle n'avait pas commencé à être active à un âge aussi tendre mais il pourrait difficilement lui poser la question. Il ne savait même pas si elle était active maintenant, à la réflexion, et n'avait aucune envie de le savoir. Tracy avait dix-neuf ans, donc quelques années de plus qu'Emily, mais elle resterait toujours une petite fille pour lui.

— Et à votre avis, cela lui a été profitable ?

— Manifestement pas. Elle n'est pas rentrée, non ?

— Avez-vous parlé avec le principal, ou l'une de ses camarades ?

— Non, Jerry craignait les indiscretions.

— Naturellement. Imprimez-moi celle-ci.

Il désigna une photo où Louisa était assise au bord du lit, fixant d'un œil vide l'objectif de l'appareil, avec un t-shirt rouge et rien d'autre.

— La tête et les épaules. On peut couper le reste.

Rosalind le regarda par-dessus son épaule, et il crut discerner un peu de gratitude dans son expression. Du moins n'était-elle plus aussi ouvertement hostile.

— Vous voulez bien ? Vous allez vous lancer à sa recherche ?

— J'essayerai.

— Ce n'est pas la peine de la ramener. Elle ne voudra pas. Je puis vous le garantir.

— On dirait que ça vous dérangerait.

Rosalind fronça les sourcils.

— Vous avez peut-être raison. J'ai suggéré en effet à Jerry qu'il fallait la laisser voler de ses propres ailes. Elle est assez grande et assez futée pour prendre soin d'elle-même. C'est une instable. Je sais que c'est ma fille, et je ne voudrais pas paraître trop dure, mais... vous avez vu vous-même ce qui est arrivé au bout de seulement six mois ? Ce tatouage, ces photos... elle n'en fait qu'à sa tête. Je n' imagine que trop bien quel chaos serait notre vie si nous devions aussi prendre en charge ses problèmes...

— Aussi ?

— Rien. Peu importe.

— Y a-t-il autre chose que je devrais savoir ?

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire.

— Vous ne me cachez rien ?

— Non. Pourquoi le ferais-je ?

Mais c'était bien le cas, il le devinait à sa façon de détourner les yeux en lui parlant. Il y avait peut-être des problèmes familiaux que ni elle ni son mari ne voulaient aborder. Et peut-être avaient-ils raison. Peut-être ferait-il bien de retenir sa curiosité pour une fois et de ne pas fouiller dans le linge sale des autres. Trouve la petite, assure-toi qu'elle n'est pas en danger, et ne t'occupe de rien d'autre. Dieu sait qu'il n'avait pas la moindre envie d'être empêtré dans les problèmes de la famille Riddle. Il recueillit autant de renseignements qu'il pouvait en obtenir du site Internet, qui était géré par une organisation nommée GlamourPuss Ltd., basée à Soho. Ce ne devrait pas être trop difficile de remonter jusqu'à elle, songea-t-il, et là-bas on devrait pouvoir l'aiguiller sur Emily, ou Louisa, ainsi qu'elle préférerait se faire appeler désormais. Il espérait seulement qu'elle ne faisait pas le trottoir comme tant d'adolescents apparaissant sur des sites pornos. Elle n'avait pas l'air du genre à se vendre pour de l'argent, mais elle pouvait avoir été tentée par l'aventure. Enfin, on verrait bien... Rosalind fit un tirage de la photo, prit des ciseaux dans le tiroir du bureau et la découpa sous l'anneau du nombril avant de la lui remettre. Banks la suivit au living, où Riddle était resté assis, l'oeil dans le vide.

— C'est fait ? dit-il.

Banks opina. Il ne prit pas la peine de s'asseoir.

— Dites-moi... pourquoi moi ? Vous savez fichtrement bien ce qu'il y a entre nous.

Riddle parut tiquer légèrement, et Banks fut surpris d'entendre sa propre voix, aussi venimeuse. Puis Riddle observa un silence et le regarda dans les yeux.

— Pour deux raisons. Primo, parce que vous êtes le meilleur enquêteur du pays. Je ne prétends pas approuver vos méthodes ou votre attitude, mais vous obtenez des résultats. Et dans une affaire aussi peu orthodoxe que celle-ci, disons que votre non-conformisme pourrait être utile, pour changer.

Même ce soupçon de compliment mêlé à une critique globale de la part de Riddle était chose nouvelle pour Banks.

— Et secundo ?

— Vous avez une fille adolescente aussi, n'est-ce pas ? J'ai raison ?

— Oui.

Riddle écarta les mains, paumes en l'air.

— Vous savez donc ce que je ressens. Je pense que vous pouvez imaginer sans peine ce que je traverse.

Et, à sa grande surprise, Banks comprit qu'il avait raison.

— Je ne peux pas commencer avant la semaine prochaine, dit-il.

Riddle se pencha en avant.

— Vous n'êtes pas débordé de travail actuellement.

— J'emmène ma fille en week-end à Paris.

— S'il vous plaît, mettez-vous-y tout de suite. Demain. Dans la matinée. Il faut que je sache.

Il y avait un désespoir dans cette voix que Banks n'avait jamais encore perçu de sa part.

— Pourquoi est-ce si urgent ?

Riddle contempla l'énorme foyer de la cheminée, comme s'il s'adressait aux flammes.

— J'ai peur pour elle. Elle est si jeune, si vulnérable. Je veux la récupérer. Au moins, j'ai besoin de savoir comment elle va, ce qu'elle fait. Imaginez ce que vous éprouveriez si ça vous arrivait. Imaginez ce que vous feriez si c'était votre fille qui était en danger.

Merde, se dit Banks, voyant son week-end à Paris s'évanouir dans les limbes. Les filles. Quelle plaie ! Que des soucis. Mais Riddle avait fait mouche. À présent, pas moyen de se défilier, de dire non ; Banks savait qu'il était obligé de partir pour Londres afin de retrouver Emily Louise Riddle.

— Oh, papa ! C'est pas sérieux ? Tu me réveilles en pleine nuit pour me dire qu'on ne part plus ?

— Désolée, ma biche. Il faut ajourner...

— Incroyable. Moi qui me réjouissais d'y aller depuis si longtemps.

— Moi aussi, ma chérie. Qu'est-ce que je peux dire ?

— Et tu ne veux même pas me dire pourquoi ?

— Impossible. J'ai promis.

— À moi tu as promis un week-end à Paris. Ça ne t'a pas été trop difficile de rompre cette promesse-là.

— Bien vu.

— Je sais. Pardon.

— Tu ne me crois pas capable de garder un secret ?

— Mais si. Ce n'est pas la question.

— Quoi, alors ?

— Je ne peux pas te le dire maintenant. C'est tout. Peut-être la semaine prochaine, si tout va bien.

— Oh, tant pis.

Tracy tomba dans un silence boudeur pendant un moment, comme l'aurait fait sa mère, puis ajouta :

— Ce n'est pas dangereux, j'espère ?

— Bien sûr que non. C'est une affaire privée. J'aide un... (Banks avait failli dire « ami », mais réussit à s'arrêter à temps.) Quelqu'un. Quelqu'un qui a des ennuis. Crois-moi, ma biche, si tu connaissais les détails, tu verrais que je n'ai pas le choix. Écoute, quand ce sera fini, je me rattraperai. Promis.

— Air connu...

— Laisse-moi un peu de marge, Tracy. Ce n'est pas facile pour moi non plus. Tu n'es pas la seule lésée. Moi aussi, je me réjouissais d'aller à Paris.

— OK, je sais. Pardon. Mais... et les billets ? L'hôtel ?

— Je peux facilement annuler l'hôtel. Je verrai si je peux changer les billets de train.

— Eh bien bonne chance ! (Elle observa un nouveau silence.) Attends une minute ! Je viens d'avoir une idée.

— Laquelle ?

— Bon, je sais que toi tu ne peux pas partir, mais c'est pas une raison pour que je reste, moi. Hein ?

— Pas que je sache. Mais tu as vraiment envie d'aller là-bas toute seule ? Ce n'est pas très prudent pour une jeune femme...

Tracy se mit à rire.

— Je suis assez grande pour me prendre en charge, papa !

Oui, pensa Banks, à dix-neuf ans.

— Je n'en doute pas. Mais je me ferai du souci.

— Tu te fais toujours du souci. C'est ce que les pères font de mieux pour leur fille : du souci. D'ailleurs, je ne pensais pas nécessairement être seule.

— Que veux-tu dire ?

— Je parie que Damon aurait envie de venir. Il n'a pas cours demain, en plus. Je pourrais lui demander.

— Une minute... Damon ? Qui est Damon ?

— Mon petit ami. Je parie qu'il sautera sur l'occasion de passer un week-end à Paris avec moi.

Ça, je parie que oui, songea Banks, avec le sentiment de perdre pied. La situation lui échappait. Il s'était attendu à des reproches, oui ; à de la colère, oui ; mais ceci... ?

— Je ne sais pas si c'est une bonne idée..., protesta-t-il faiblement.

— Mais si ! Tu sais bien que oui. Et ça nous fera des économies.

— Comment ça ?

— Eh bien, tu n'auras à annuler qu'une des chambres d'hôtel, pour commencer.

— Tracy !

Elle éclata de rire.

— Oh, papa ! Comme les parents sont bêtes... Si des jeunes veulent coucher ensemble, ils n'ont pas besoin d'être à l'étranger la nuit... Ils

peuvent le faire dans la résidence universitaire en plein jour, tu sais...

Banks avala sa salive. Maintenant il avait la réponse à une question qu'il avait évité de poser. Au point où il en était, autant en avoir le cœur net.

— Parce que toi et Damon... ?

— T'en fais pas. Je suis une fille très prudente. À présent, le seul problème c'est : comment faire pour avoir ces billets avant demain matin ? J'imagine que tu n'as pas envie de passer la nuit au volant... ?

— Non, pas question..., dit Banks.

Puis, il se sentit fléchir. Après tout, elle était dans le vrai : il n'y avait aucune raison de gâcher son week-end à elle aussi, Damon ou pas.

— Mais, comme il se trouve que je dois monter à Londres demain, de toute façon, je pourrai vous accompagner là-bas en train.

Et jeter un œil à Damon, par la même occasion, songea-t-il.

— Je vous remettrai les billets à ce moment-là.

— Génial !

Banks se sentit déprimé ; Tracy semblait bien plus excitée à l'idée de partir avec ce type qu'avec lui. Mais c'était normal.

— À demain, alors. À la gare. Même heure que prévu.

— C'est cool, papa. Merci beaucoup.

Quand il raccrocha, Banks se laissa choir de nouveau dans son fauteuil et tendit la main vers ses cigarettes. Il devait aller à Londres, aucun doute là-dessus. Primo, il avait promis, et secundo, il y avait quelque chose que Riddle ignorait. Tracy elle-même avait presque quitté la maison une fois, vers sa treizième année, et l'idée de ce qui aurait pu lui arriver alors le hantait.

Cela s'était produit juste avant qu'ils partent de Londres pour Eastvale. Tracy avait été contrariée pendant des jours à la perspective d'abandonner ses amis et, un soir que Banks était à la maison, il avait entendu un bruit au rez-de-chaussée. Descendant en éclaireur, il avait découvert sa fille à la porte, une valise à la main. En fin de compte, il avait réussi à la convaincre de rester sans la forcer, mais la catastrophe avait été évitée de justesse. Il avait dû, entre autres,

accepter de ne rien dire à sa mère, et avait tenu parole. Sandra dormait pendant le drame. Au souvenir de cette nuit, il imaginait sans mal ce que Riddle pouvait ressentir. Même ainsi, voilà ce que ça lui rapportait de faire une fleur à son ennemi. Il partait à la poursuite d'une jeune fugueuse tandis que sa propre fille se tapait un week-end coquin avec son petit ami. Où était la justice ? Toute la réponse qu'il obtint, ce fut les mugissements du vent et le chant inlassable de la cascade.

Le vendredi après-midi, Banks descendait Old Compton Street dans la fraîcheur d'une journée de novembre ensoleillée, ayant fait le voyage à Londres dans la matinée avec Tracy et Damon. Après un « Salut ! » bougon, Damon avait à peine desserré les lèvres. Le train était presque plein, et ils n'avaient pas pu rester ensemble, ce dont Tracy et Damon semblaient soulagés. Banks s'était installé vers le milieu du wagon, près d'un jeune cadre aux joues roses inondé d'after-shave et faisant joujou avec son ordinateur portable. La plus grande partie du voyage, il l'avait passée à écouter Car Wheels on a Gravel Road par Lucinda Williams, et à lire Le Grand Sommeil qu'il avait substitué au Pendu de Saint Pholien quand il avait compris qu'il n'irait pas à Paris. Il avait vu la version cinématographique avec Bogart quelques semaines plus tôt, et cela lui avait tellement plu qu'il avait voulu lire le livre. En outre, Raymond Chandler semblait une lecture plus appropriée à son nouveau statut : Banks, détective privé.

Peu avant King's Cross, ses pensées étaient retournées au petit ami de sa fille.

Il ne savait qu'en penser. Le bougonnement était digne de ce qu'il aurait espéré de n'importe lequel des amis de sa fille, et il n'en avait tiré aucune conclusion, sauf que ce garçon était un peu gêné de se retrouver nez à nez avec le père de la fille avec qui il couchait. Ce seul mot suffisait à contracter la poitrine de Banks, même s'il se disait de ne pas s'enrager, de ne pas s'en mêler. Il ne voulait pas s'aliéner sa fille, surtout au moment où il envisageait de récupérer la mère. D'ailleurs, à quoi bon ? Tracy avait sa propre vie à mener désormais, et elle n'était pas sotte. Il l'espérait.

Laissant les tourtereaux à King's Cross, il était allé d'abord se présenter dans le petit hôtel de Bloomsbury où il avait réservé par téléphone la veille au soir. Sobrement appelé Hôtel Cinquante-Cinq, d'après le numéro de rue, c'était l'établissement qu'il choisissait autant que possible chaque fois qu'il montait à Londres : calme, discret, bien situé

et relativement bon marché. Riddle avait eu beau prétendre qu'il rembourserait les frais, Banks n'avait pas envie de voir quelle tête il ferait en recevant une note du Dorchester.

La pluie du matin s'était dissipée au cours du voyage, et la journée était venteuse et fraîche sous un ciel de ce bleu clair et perçant qu'on ne voit qu'en novembre. Peut-être que les bûchers sécheraient à temps pour Guy Fawkes Night, après tout, songea Banks en remontant de deux crans le zip de son blouson de cuir. Il se tapota la cuisse avec sa mallette sur un rythme de hip-hop qui s'échappait d'un sexshop.

Banks avait gardé de fortes impressions et souvenirs de Soho attachés à l'époque où il faisait des rondes, à pied ou en voiture banalisée, dans les parages de Vine Street Station, après qu'on l'eut rouverte au début des années soixante-dix. Certes, le secteur avait été bien nettoyé depuis lors, mais Soho ne pourrait jamais être vraiment propre. La propreté n'était pas dans sa nature.

Il aimait ce parfum d'infamie qu'il respirait chaque fois qu'il marchait dans Old Compton Street ou Dean Street, où une combine n'était jamais éloignée que d'un cheveu d'un commerce licite. Il se rappelait les aubes glacées à Berwick Street Market, une cigarette et une chope de thé chaud et sucré dans les mains, à causer avec Sam, dont le vieux colley brun, Fetchit, avait l'habitude de rester toute la journée couché sous l'étalage à regarder passer le monde de ses yeux tristes. Tandis que les autres marchands installaient leur camelote — fruits, vaisselle, couteaux et fourchettes, slips et chaussettes, montres, coupe-œufs, tout ce que vous pouvez imaginer —, Sam avait l'habitude de lui livrer ses commentaires sur ce qui était volé et ce qui ne l'était pas. Sans doute mort aujourd'hui, comme Fetchit. Ils étaient assez vieux à l'époque, quand Banks commençait dans la police.

Non que Soho eût jamais existé sans sa face sombre. Il avait découvert sa première victime dans une ruelle donnant sur Frith Street : une prostituée de dix-sept ans, qui avait été poignardée et mutilée, les seins coupés et plusieurs de ses organes internes retirés. Hommage à Jack l'Éventreur, avaient titré les journaux. Banks avait vomi sur place, et il revivait encore dans ses rêves les longues minutes qu'il avait passées seul avec le cadavre éviscéré, juste avant l'aube, dans cette ruelle jonchée d'ordures.

Ainsi que pour tous les morts de sa vie, il lui avait trouvé un nom : Dawn Wadley. Comme il était novice à l'époque, on l'avait chargé d'annoncer la nouvelle aux parents. Il n'oublierait jamais la suffocante odeur de viande pourrie et de couches sales dans ce logement exigu au

dixième étage d'une tour de l'East End, ni la mère de Dawn, une junkie lessivée apparemment pas du tout concernée par le sort de sa fille qu'elle avait abandonnée des années plus tôt.

Pour elle, le meurtre de Dawn n'était qu'un épisode dans la série de coups cruels qu'était sa vie, comme si tout cela ne visait qu'à l'enfoncer davantage.

Banks tourna dans Wardour Street. Soho avait changé, comme le reste de Londres. Les bouquinistes et cabines vidéo étaient toujours là, tout comme le Raymond Revue Bar, mais le commerce du cul était nettement en déclin. À présent une faune plus jeune, souvent gay, bavardait par mobiles interposés tout en dégustant des cappuccinos à la terrasse de cafés chics. Des jeunes hommes au crâne rasé, diamant à l'oreille, draguaient au coin des rues des garçons clean de Palmer's Green ou Sudbury Hill. Les bars homos avaient fleuri partout dans ce quartier, et la fête battait son plein.

Banks vérifia l'adresse de GlamourPuss Ltd. Il l'avait obtenue sans difficulté, en ouvrant l'annuaire. Parfois, c'est aussi simple que ça.

De l'extérieur, on aurait dit n'importe quel commerce opérant à Soho. L'immeuble était décrépit, la peinture des portes s'écaillait, le lino des couloirs grinçants était fendillé et usé, mais à l'intérieur, une fois franchi le second jeu de portes, ce n'était que luxe high-tech et plantes en pot, et les murs sentaient encore la peinture fraîche.

— Que puis-je pour vous, monsieur ?

À sa grande surprise, il y avait une femme à la réception, trônant derrière un demi-cercle de Plexiglas noir qui lui arrivait à la poitrine. Dessus, en caractères roses et tarabiscotés appliqués avec un genre de bombe à paillettes, à environ la hauteur de sa taille, il y avait le logo GlamourPuss Ltd. : Erotica et Plus ! Lui qui croyait, pour une raison ou pour une autre, que les femmes — les femmes saines d'esprit, en tout cas — ne voulaient rien avoir affaire avec l'industrie du porno, qu'elles auraient souhaité même la faire déclarer hors-la-loi si possible. Peut-être n'était-ce pas une femme saine d'esprit ? Ou était-ce la face respectable du porno ? Si tel était le cas, elle avait environ dix-neuf ans, des cheveux courts teints au henné, la mine blafarde et un clou à la narine gauche. Un petit macaron au-dessus de sa poitrine plate indiquait : « Tamara : Agent Connexion Clientèle ». Il croyait rêver. On se connecte, Tamara ?

— J'aimerais parler au responsable, dit-il.

— Vous avez rendez-vous ?

— Non.

— Quel est l'objet de votre visite ?

Elle commençait à parler comme un douanier, songea Banks, irrité. Autrefois, il se serait contenté de tirer d'un coup sec sur ce piercing et de passer son chemin. Encore aujourd'hui, il aurait pu faire de même dans des circonstances ordinaires, mais il devait se rappeler qu'il était en mission spéciale : il n'était pas là à titre officiel, en tant qu'officier de police.

— Disons que c'est pour affaires...

— Très bien. Veuillez vous asseoir, monsieur. Je vais voir si M. Aitcheson est disponible.

Elle désignait les sièges en plastique orange derrière lui.

Un assortiment de magazines était étalé sur la table basse. Banks en souleva deux. Surtout des trucs sur l'informatique. Pas de Playboy ni de Penthouse en vue. Il leva les yeux vers Tamara, qui chuchotait au téléphone. Elle sourit.

— Il est à vous dans un instant, monsieur.

Croyait-elle qu'il cherchait un boulot, ou autre ? Et quoi, comme boulot ?

Il commençait à se sentir dans la salle d'attente d'un dentiste plutôt que dans un antre de la pornographie, et cette pensée ne lui était d'aucun soulagement. Visiblement, les choses avaient beaucoup changé depuis qu'il patrouillait dans Soho ; assez pour lui donner l'impression d'être une vieille baderne alors qu'il n'avait pas encore cinquante ans.

Jadis, au moins, on savait où on se trouvait : les gens comme ceux de GlamourPuss Ltd., ainsi qu'il convenait à leur raison sociale, opéraient depuis des bureaux minables dans des caves minables ; ils n'avaient pas de site Internet ; pas d'agent connexion clientèle ; et ils n'émergeaient certainement pas de leur tanière pour rencontrer des inconnus offrant de vagues propositions d'affaires comme ce jeune homme le faisait à présent, souriant, main tendue — et en complet, par-dessus le marché.

— Aitcheson... Terry Aitcheson. Vous êtes...?

— Banks. Alan Banks.

— Enchanté, monsieur Banks. Allons dans mon bureau. On sera plus tranquilles.

Banks le suivit, passant devant Tamara, qui lui adressa un petit signe de la main et fronça le nez, mimique qui parut douloureuse. Ils traversèrent un espace rempli de matériel informatique dernier cri pour se rendre dans un petit bureau qui semblait donner sur Wardour Street. Rien sur le bureau ou les murs n'indiquait que GlamourPuss Ltd. était lié à la pornographie.

Aitcheson s'installa et joignit les mains derrière sa nuque, toujours souriant. De près, il avait l'air plus vieux — plus près de quarante que de trente —, le crâne dégarni, des dents de loup, jaunes et assez longues. Quelques pellicules parsemaient ses épaules. C'est plutôt injuste, songea Banks, que même les futurs chauves aient des pellicules.

— Et maintenant, monsieur Banks, déclara Aitcheson, que puis-je faire pour vous ? Vous avez parlé de proposition commerciale...

Banks se sentit un peu plus à l'aise. Sourire obséquieux et costume mis à part, il avait déjà eu affaire à ce genre de crétins, même si leurs bureaux n'étaient pas aussi jolis et s'ils ne faisaient pas l'effort d'offrir une façade honnête. Sortant la photo tronquée d'Emily Riddle de sa mallette, il la posa sur le bureau, la tournant de façon à ce que Aitcheson puisse voir l'image dans le bon sens.

— J'aimerais que vous me disiez où je peux trouver cette fille. Aitcheson examina le cliché. Son sourire s'altéra, puis revint de plus belle comme il repoussait le portrait vers son visiteur.

Hélas, nous ne fournissons pas ce genre de renseignements sur nos mannequins. Dans leur propre intérêt, comprenez. Il y a de... de drôles de zèbres dans ce métier, je suis sûr que vous pouvez comprendre.

— C'est donc bien l'un de vos mannequins.

— Je parlais sur un plan général. Même si c'était le cas, je ne vous donnerais pas ce renseignement.

— Vous la reconnaissez ?

— Non.

— Et si je vous disais que ceci provient du site Internet de votre entreprise ?

— Nous en avons plusieurs. C'est par leur biais notamment que nous entrons en connexion avec le public. (Il sourit.) Il faut être sur le Net de nos jours, si on veut rester dans la course.

Connexion. Encore ce mot. Il y avait un genre de mots à la mode autour de GlamourPuss Ltd.

— Fournir des hôtesse entre-t-il dans vos attributions ?

— Nous avons une agence de mannequins qui propose ce type de choses, oui, mais on ne peut pas prendre la photo d'une fille sur un de nos sites pour la « commander » ensuite... Cela ferait de nous des proxénètes...

— Ce que vous n'êtes pas ?

— Absolument pas.

— En quoi consiste, au juste, votre affaire ?

— Je croyais que c'était clair. L'érotisme, sous toutes ses formes. Aide sexuelle, magazines, fourniture de matériel d'emboîtement érotique et services, conception et hébergement de sites Web, CD-ROMS, voyages organisés...

— Fourniture de matériel d'emboîtement érotique et services ?

Aitcheson sourit.

— Une variante du bondage. La momification est le plus populaire. Certains individus l'assimilent à un état de contemplation érotique, une sorte de nirvana sexuel. Mais il y a aussi ceux qui préfèrent se faire envelopper dans un film transparent, des épines de rose pressées contre leur chair. Question de goût.

— Je suppose, dit Banks qui essayait toujours de comprendre ce qu'on entendait par momification. Et les voyages... Qu'est-ce que ça signifie ?

Aitcheson lui fit la grâce d'un sourire condescendant.

— Mettons que vous êtes gay et que vous souhaitez descendre le Nil avec un jeune homme partageant vos goûts. Nous pouvons arranger

cela pour vous. Ou un week-end à Amsterdam. Du tourisme sexuel à Bangkok.

— Offre spéciale sur les bordels ? Réduction sur votre prochain godemiché ? Ce genre-là ?

Aitcheson fit mine de se lever, son sourire envolé.

— Je crois que nous nous sommes tout dit, monsieur.

Banks se leva, se pencha au-dessus du bureau et le repoussa en arrière. Le fauteuil recula de quelques centimètres et heurta le mur, qui perdit un petit morceau de plâtre.

— Hé, une seconde ! protesta Aitcheson.

Banks secoua la tête.

— Vous n'avez pas l'air de comprendre. Cette photo provient de votre site. Même si vous ne vous rappelez pas l'y avoir mise vous-même, vous pouvez découvrir qui l'a fait et d'où ça sort.

— En quoi ça vous regarde, d'abord ? Attendez. Vous seriez pas un flic ?

Banks observa un silence et jeta un coup d'œil au portrait. La version rajeunie de Rosalind Riddle — teint pâle, moue boudeuse, pommettes hautes, yeux bleus — le regardait de dessous sa frange avec un air aguichant.

— C'est ma fille, dit-il. Je m'efforce de la retrouver.

— Ah... je suis navré, mais vous n'êtes pas à la bonne adresse. Il y a des organisations...

— Dommage, l'interrompit Banks. Étant donné son âge et tout ça...

— Comment ?

Banks tapota du doigt le document.

— Elle n'avait pas plus de quinze ans quand cette photo a été prise.

— Écoutez, je ne suis pas responsable de...

— Je crois que vous allez découvrir que la loi est d'un autre avis. Croyez-moi, je me suis renseigné.

Se penchant en avant, il appuya ses mains sur le bureau.

— Monsieur Aitcheson, dit-il, voici mon offre. Elle comporte deux volets, au cas où l'un des deux ne vous séduirait pas. Je dois admettre que je ne suis pas toujours certain que justice est faite quand on implique la police et les hommes de loi. Pas vous ? Je veux dire... vous pourriez sans doute échapper à l'inculpation de distribution et publication de photos indécentes de mineurs. Sans doute. Mais ça vous coûterait bonbon. Et je ne pense pas que vous aimeriez le genre de connexion que cela ferait avec votre public. Vous me suivez ? Incitation à la pédophilie est une expression si déplaisante, n'est-ce pas ? Le sourire du type avait totalement disparu.

— Vous êtes sûr de ne pas être flic ? chuchota-t-il. Ou avocat ?

— Moi ? Je ne suis qu'un simple travailleur.

— Le deuxième volet. Vous avez dit : deux volets.

— Ah oui... Je vous l'ai dit. Je ne suis qu'un modeste travailleur, et je voudrais pas avoir la police dans les pattes moi-même. De plus, ce serait moche pour Louisa, non ? Être ainsi en vedette, devoir comparaître au tribunal et tutti quanti. Gênant. Moi, je travaille sur un chantier dans le Nord, et mes collègues sont un peu conservateurs, et même pas mal prudes à leur façon. Non qu'ils crachent sur une paire de nichons étalée en double page dans Playboy, mais, croyez-moi, je les ai entendus parler de pornographie infantile et je ne voudrais pas être la cible du genre d'action qu'ils seraient prêts à tenter contre ceux qui en font la promotion, si vous voyez ce que je veux dire...

— C'est une menace ?

— Pourquoi pas ? Appelons ça ainsi : une menace. Ça me va. Maintenant, dites-moi ce qui m'intéresse et je ne répéterai pas à mes collègues que GlamourPuss exploite la jeune Louisa. Certains l'ont connue au berceau, vous savez. Ils sont très protecteurs. En fait, la plupart d'entre eux monteront à Londres la semaine prochaine pour voir Leeds jouer contre l'Arsenal. Je suis sûr qu'ils trouveront le temps de faire un saut à vos bureaux, pour en revoir la décoration. Qu'est-ce que vous en dites ?

Aitcheson déglutit et contempla Banks, qui soutint son regard. Finalement, il retrouva le sourire, un peu plus pâle cependant.

— C'est donc bien une menace, hein ?

— Je croyais avoir été clair. Est-ce qu'on est d'accord ?

Aitcheson fit un geste du bras.

— OK, OK, je vais voir ce que je peux faire. Vous pouvez revenir lundi ? On est fermé le week-end.

— Je préfère en finir tout de suite.

— Ça peut prendre un moment.

— J'attendrai.

Banks attendit. Au bout d'une bonne vingtaine de minutes, Aitcheson revint, l'air inquiet.

— Je regrette, mais nous n'avons pas le renseignement demandé.

— Pardon ?

— Nous ne l'avons pas. L'adresse du modèle. Elle ne figure pas dans nos registres, elle ne fait pas partie de nos... bref, c'est une photo d'amateur. Si je me souviens bien, c'était la petite amie du photographe. Il travaillait de temps en temps pour nous, et apparemment il a pris ces photos pour rigoler. Je suis certain qu'il ne connaissait pas son âge réel. Elle fait bien plus...

— Elle a toujours fait plus que son âge, affirma Banks. Beaucoup de garçons s'y sont laissé prendre. Enfin, je suis soulagé d'apprendre qu'elle n'est pas dans vos registres, mais je n'en suis pas tellement plus avancé pour autant. Qu'est-ce que vous pourriez me dire pour vous racheter ?

Aitcheson observa un silence, puis déclara :

— Je ne devrais pas, mais je vais vous donner les coordonnées de ce photographe. Craig Newton. Comme je l'ai déjà dit, il a bossé occasionnellement pour nous, et nous avons gardé son adresse. En fait, il nous a même prévenus de son changement de domicile tout récemment.

Banks opina.

— Cela fera l'affaire.

Aitcheson griffonna sur un morceau de papier. Stony Stratford, en grande banlieue. Banks se leva pour partir.

— Une dernière chose...

— Oui ?

— Ces photos de Louisa sur le site... Retirez-les.

Aitcheson se fendit d'un sourire satisfait.

— En fait, je m'en suis déjà occupé.

Banks lui rendit son sourire et se tapota l'aile du nez de l'index.

— À la bonne heure. Excellente initiative...

De retour à l'hôtel, il décrocha son téléphone et fit ce qu'il n'avait cessé de remettre depuis la veille. Non que ce fût une tâche qui lui répugnait, mais il était nerveux et inquiet du résultat. Et il misait gros.

Elle répondit à la quatrième sonnerie. Le cœur de Banks battait fort.

— Sandra ?

— Oui. Qui est-ce ? Alan ?

— Oui.

— Qu'est-ce que tu veux ? Je suis assez pressée. J'allais sortir...

— Avec Sean ?

— Inutile de prendre ce ton. Non, figure-toi : Sean est encore au pays de Galles ; un reportage photo sur les inondations.

Si les eaux pouvaient l'emporter, songea Banks, mais il se mordit la langue.

— Je suis en ville. Je me demandais si, demain soir, tu serais libre pour dîner avec moi. On pourrait aussi boire un verre. Ou déjeuner.

— Qu'est-ce qui t'amène à Londres ? Le boulot ?

— Si on veut. Tu es libre ?

Il pouvait presque l'entendre réfléchir à l'autre bout du fil. Enfin, elle répondit :

— Oui. Oui, je suis libre. Sean ne sera pas de retour avant dimanche.

— Alors, tu veux bien dîner avec moi demain ?

— Entendu. C'est une bonne idée. J'ai des choses à te dire.

Elle cita un restaurant à Camden High Street, non loin de son domicile.

— Sept heures trente ?

— Disons huit heures, c'est plus sûr...

— Huit heures, alors ?

— D'accord. À demain.

— À demain.

Elle raccrocha et Banks se retrouva avec une ligne morte qui bourdonnait à son oreille. Peut-être ne l'avait-elle pas accueilli à bras ouverts, mais elle ne l'avait pas rembarqué non plus. Plus important, elle avait accepté de le revoir le lendemain et un dîner c'était nettement plus intime qu'un déjeuner ou un verre pris en vitesse dans l'après-midi. C'était bon signe.

Il faisait déjà sombre en fin d'après-midi quand Banks prit le train à la gare d'Euston. Le Virgin InterCity traversa Hemel Hempstead si vite qu'il put à peine lire le nom de la station sur le panneau, puis ralentit près de Berkhamsted sans raison apparente sinon que les trains faisaient cela de temps en temps — problème de feuilles mortes sur la voie, ou de vache dans le tunnel.

C'était dans ce patelin que Graham Greene était né, se rappela Banks qui avait lu l'autobiographie de l'écrivain un ou deux ans plus tôt. Greene était l'un de ses auteurs favoris depuis qu'il avait vu *Le Troisième Homme* à la télévision, dans le temps.

Après cela, en maniaque qu'il était, il avait réuni et lu tout ce qu'il avait pu dénicher, des « divertissements » aux romans sérieux, films sur vidéos, essais et nouvelles.

Il avait été particulièrement captivé par l'épisode où le jeune Greene, âgé de dix-neuf ou vingt ans, se rendait dans le parc de Berkhamsted avec un revolver chargé pour jouer à la roulette russe. C'était sinistre d'imaginer cet adolescent gauche et dégingandé, promis à devenir l'un des plus célèbres romanciers de ce siècle, presser sur la détente par une journée d'automne, soixante-quinze ans plus tôt, non loin de là où

le train venait de s'arrêter.

Banks avait aussi été impressionné par les passages sur l'enfance, la phrase : « Nous sommes tous émigrés d'un pays dont nous gardons peu de souvenirs », et celle soulignant combien nous importent les bribes dont nous gardons une image nette et combien nous passons de temps à tâcher de nous reconstituer à partir de ces fragments-là.

Pendant le plus clair de sa vie, Banks ne s'était pas tellement appesanti sur son passé, mais depuis que Sandra l'avait quitté, un an plus tôt, il s'était surpris à revenir inlassablement sur certains incidents, ses moments intenses de joie, de peur ou de culpabilité, ainsi que sur les objets, visions et odeurs qui les ressuscitaient, telle la madeleine de Proust, comme s'il cherchait des clés pour son avenir. Il se souvenait avoir lu que Greene, enfant, avait été plusieurs fois confronté à la mort, et que cela avait contribué à déterminer son destin. Banks avait fait les mêmes expériences, et il croyait que, d'une façon obscure, symbolique, ceci expliquait en partie pourquoi il était devenu policier.

Il se rappelait, par exemple, ce jour d'été caniculaire où Phil Simpkins avait enroulé sa corde autour d'un grand arbre du cimetière, avant de se lâcher en poussant le cri de Tarzan et de s'empaler sur les pointes de la grille. Il savait qu'il n'oublierait jamais le bruit mou de l'impact. Il n'y avait pas d'adultes dans les parages. Banks et deux autres gosses avaient dégagé leur ami qui hurlait en se tordant de douleur et étaient restés là, à se demander quoi faire, pendant qu'il agonisait, les aspergeant de ce sang qui giclait d'une artère perforée à la cuisse. Quelqu'un avait dit plus tard qu'ils auraient dû lui faire un garrot et courir chercher de l'aide. Mais ils étaient paniqués, figés. Phil s'en serait-il tiré s'ils avaient réagi ? Banks croyait que non, mais c'était une possibilité, et il avait vécu depuis lors dans la hantise de cette faute.

Puis, il y avait eu Jem, un voisin de l'époque où il vivait à Notting Hill, qui était mort d'une overdose d'héroïne ; et Graham Marshall, un camarade de classe timide et sage qui avait disparu et qu'on n'avait jamais retrouvé. À ses propres yeux, Banks se sentait responsable de cela aussi. Tant de morts quand on est aussi jeune. Il avait l'impression d'avoir du sang sur les mains, de n'avoir pas été à la hauteur en bien des circonstances.

Le train stoppa à Milton Keynes. Il descendit, monta l'escalier et emprunta le pont menant à la sortie.

Il n'était jamais venu ici auparavant, même s'il avait entendu quantités de blagues sur ce bled. Une de ces villes nouvelles construites à la fin

des années soixante selon un schéma en grille, avec des centres sociaux planifiés, des voies piétonnières dérobées plutôt que des trottoirs, et des centaines de ronds-points. Ce style d'urbanisation qui plaisait sans doute en Amérique mais que la Grande-Bretagne tournait en dérision. Pourtant, avec sa situation à une petite demi-heure de Londres par le train et la modicité de ses loyers, c'était la banlieue idéale.

En fait, il faisait trop sombre pour bien se rendre compte. Le taxi tournicota autour d'innombrables ronds-points, tous pourvus de matricules comme V5 ou H6. Banks ne vit ni chaussée ni passants. Il ignorait complètement où il se trouvait.

Enfin, quand le taxi tourna dans Stony Stratford, il se retrouva dans une grand'rue de vieux village typique, avec ses pubs vénérables et ses vitrines de boutiques. Pendant un moment, il se demanda si tout cela n'était pas une imposture, un vernis destiné à donner l'illusion d'un vrai village anglais au milieu de toute cette modernité de verre et de béton. En tout cas, cela faisait assez réel, et quand le taxi s'engagea entre deux longues rangées de maisons, hautes et étroites, construites avant-guerre, il se dit que ça l'était sans doute.

Le jeune qui répondit à la porte paraissait vingt-cinq ou trente ans ; il portait un jean noir et un sweat-shirt gris à l'emblème d'une équipe de football américaine. Il avait à peu près sa taille, un mètre soixante-douze environ, des cheveux noirs et bouclés et des traits finement ciselés. Son nez était déformé par une petite bosse à l'arête, comme s'il avait été cassé et mal remis, et il tenait quelque chose qui ressemblait à un petit récipient Tupperware qu'il penchait sans arrêt de tous côtés. Une cuve à développement.

Craig Newton, car c'était lui, eut l'air à la fois intrigué et ennuyé de trouver un inconnu à sa porte en ce vendredi soir. Banks n'avait pas la tête d'un représentant de compagnie d'assurances — d'ailleurs, combien de représentants de commerce font encore du porte-à-porte en ces temps de mailing personnalisé et de commerce électronique ? Il n'avait pas non plus la tête d'un témoin de Jéhovah, ni d'un flic.

— Vous faites la quête pour quoi ? fit Newton. Je suis occupé.

— Monsieur Newton ? Craig Newton ?

— Oui. Qu'est-ce que vous voulez ?

— Ça vous ennuie si j'entre un moment ?

— Oui, ça m'ennuie. Dites-moi ce qui vous amène.

— C'est au sujet de Louisa.

Le jeune homme recula de quelques centimètres, visiblement fort surpris.

— Louisa ? Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

— Vous la connaissez donc ?

— Bien sûr que je la connais. Si on parle bien de la même personne. Louisa. Louisa Gamine.

Il avait prononcé à l'italienne, mettant l'accent sur le e final.

— Qu'y a-t-il ? Il lui est arrivé quelque chose ?

— Je peux entrer ?

Il s'effaça, laissant son visiteur passer.

— Oui, pardon. Je vous en prie.

Banks le suivit le long d'un couloir étroit et pénétra dans la pièce principale. Ces vieilles maisons mitoyennes n'étaient pas très larges, mais elles se rattrapaient en longueur, avec leurs cuisine et salle de bains ajoutées à l'arrière comme si on y avait pensé après coup. À la vue du désordre sympathique des lieux, Banks sut aussitôt que Newton vivait seul. Un tas de magazines, pour la plupart consacrés à la photo ou au cinéma, jonchaient la table basse, avec quelques cannettes de bière vides. Un téléviseur trônait au fond. On diffusait un épisode des Simpsons. Il y avait aussi un léger parfum de marijuana dans l'air, même si Newton n'avait pas du tout l'air « parti ».

— Il lui est arrivé quelque chose ? C'est pour ça que vous êtes là ? Vous êtes de la police ?

— Il ne lui est rien arrivé, que je sache. Et non, je ne suis pas de la police. Je la cherche.

Il fronça les sourcils.

— Vous la cherchez ? Pourquoi ? Je ne comprends pas...

— Je suis son père.

Le mensonge lui venait plus aisément, désormais, avec un peu d'entraînement, et Banks ne savait pas très bien ce qu'il devait en penser. L'adage « la fin justifie les moyens » lui traversa l'esprit et il se sentit encore plus mal à l'aise. Pourtant, il avait plus qu'abondamment menti dans l'exercice de sa profession, alors pourquoi s'en faire à présent qu'il faisait de même en tant que simple citoyen ? C'était pour la bonne cause, si ça pouvait aider une fugueuse à retrouver le droit chemin et le débarrasser personnellement une bonne fois pour toutes de Jimmy Riddle... Craig prit l'air étonné.

— Son père... ?

Puis, il parut soudain remarquer la cuve à développement qu'il était en train d'agiter.

— Merde. Écoutez, je dois terminer ça proprement ou c'est une semaine de boulot de foutu. Venez, si ça vous dit...

Banks le suivit à l'étage, où Craig avait transformé sa chambre d'amis en chambre noire avec les moyens du bord. Il n'avait pas besoin de l'obscurité totale à ce stade des opérations, et un éclairage de faible intensité diffusait une lueur rougeâtre au mur. Avec des gestes sûrs, mesurés, il vida la cuve à développement, y versa le bain d'arrêt et secoua derechef la cuve. Ensuite, il la vida de nouveau et y versa le fixateur.

Banks remarqua quelques portraits d'Emily Riddle punaisés à une planche en liège. Pas des nus, mais des photos apparemment faites pour étoffer un press-book professionnel.

Sur certaines, elle portait une robe longue sans manches, et ses cheveux étaient relevés en chignon. Sur d'autres, elle était vêtue d'une veste et d'un Jean très ample, exhibant son ventre nu et l'araignée tatouée, tâchant d'imiter Kate Moss ou Amber Valletta.

— Bonnes, les photos..., dit-il.

Craig y jeta un coup d'œil.

— Elle pourrait être mannequin, répondit-il tristement. Elle est douée.

Les âcres odeurs chimiques renvoyèrent Banks, non à sa vie avec Sandra, qui était une photographe amateur passionnée, mais à son enfance, quand il montait au grenier avec son oncle Ted pour le regarder développer ses photos dans la chambre noire. Il préférait le moment où la feuille de papier vierge était déposée dans le bac et où

l'on voyait l'image prendre forme lentement. C'était magique. À chacune de ses visites, il tarabustait oncle Ted pour aller là-haut. Il y avait aussi une ampoule à infrarouge sur le mur, assez forte pour qu'on y voie, et cela donnait une allure sinistre à la petite pièce. Mais il se rappelait surtout les acres émanations chimiques et que la constante exposition à ces produits avait fait brunir les ongles de l'oncle Ted, tout comme la nicotine avait taché les doigts de Banks quand il s'était mis à fumer. Il avait pris l'habitude de les frotter à la pierre ponce pour que sa mère ne se doute de rien. Puis les visites chez l'oncle Ted s'étaient brusquement interrompues, et personne n'avait jamais expliqué pourquoi. Il s'était écoulé des années avant que Banks n'y repense, et comprenne tout seul. Il se rappelait la main de son oncle au creux de ses reins, peut-être vaguement caressante, ou le bras distraitement passé autour de ses épaules, avec une bonhomie tout avunculaire. Rien de plus. Jamais. Mais il y avait eu un genre de scandale — Banks n'avait pas été concerné, mais quelqu'un d'autre. Oncle Ted avait soudain rompu les ponts avec le club déjeunes local, et il avait cessé d'animer la section scouts. Aucun mot n'avait été prononcé, on n'avait pas appelé la police, mais il était devenu soudain un paria. Cela se passait ainsi à l'époque, dans ces communautés soudées de la classe ouvrière. Sans doute qu'un soir, un ou deux pères de famille l'avaient guetté pour lui flanquer une raclée, de surcroît, mais Banks n'en avait jamais rien su. L'existence de l'oncle Ted n'avait tout simplement plus été mentionnée, et quand Banks demandait à le voir ou citait son nom, la bouche de sa mère formait une fine ligne blanche — invitation ferme à se taire. Finalement, il avait cessé de parler de lui et s'était mis à s'intéresser aux filles.

— Bon, dit Craig, vidant le fixateur et introduisant un tuyau rattaché au robinet d'eau froide. On est tranquilles pour une demi-heure à partir de maintenant.

Banks le raccompagna au rez-de-chaussée, toujours à moitié perdu dans ses souvenirs de l'oncle Ted, passant lentement à ceux de Sandra, avec qui il avait fait l'amour jadis à la lueur rougeâtre de sa chambre noire. Dans la salle de séjour, Les Simpsons avaient fait place à un documentaire sur Hollywood narré d'une voix aux accents recherchés, supérieurs. Craig éteignit la télévision et ils s'installèrent face à face dans l'étroite pièce.

Banks chercha ses cigarettes ; il y avait un bon moment qu'il s'en était privé.

— Ça vous embête si je fume ?

— Non, non. Pas du tout.

Craig lui passa un petit cendrier pris sur le manteau de la cheminée.

— Moi-même je ne fume pas, mais ça ne me dérange pas.

— Pas des cigarettes, en tout cas. Le jeune homme rougit. Oh, un peu d'herbe n'a jamais fait de mal à personne, hein ?

— Je suppose que non.

Il continua à examiner Banks, son air méfiant et soupçonneux.

— Alors, vous êtes son père... Marrant, vous faites pas italien. Elle m'avait dit que son père était italien. Qu'il avait rencontré sa mère en Toscane, ou un endroit de ce genre pendant les vacances.

— Qu'est-ce qu'elle vous a dit de moi ?

— Pas grand-chose. Juste que vous étiez un vieux croulant à cheval sur les principes.

Ah, songea Banks, quand on prétend endosser la personnalité d'autrui, il faut être prêt à essuyer des remarques peu flatteuses — spécialement quand « autrui » est Jimmy Riddle. Sur ce chapitre, Emily n'avait sans doute pas tout à fait tort.

— Vous savez où elle est ?

— Je ne l'ai pas vue depuis quelques mois. Depuis mon déménagement.

Banks lui montra la photo.

— C'est bien d'elle qu'on parle... ? Craig regarda le portrait et blêmit.

— Vous les avez donc vues... ?

— Oui. On parle bien de la même personne ?

— Ouais. C'est elle. Louisa.

— Ma fille. Que s'est-il passé ? Les photos sur Internet ?

— Écoutez, je regrette. C'était pour rire, en fait. Elle est aussi coupable que moi. Plus, à vrai dire. Croyez-le ou non...

— C'est vous qui avez pris les photos ?

— Oui. On cohabitait à l'époque. Il y a trois mois.

— Ici ?

— Non. J'habitais encore Londres. Dans un studio à Dulwich. Emily allait vite en besogne, songea Banks. Trois mois hors du milieu familial et elle était déjà en ménage.

— Comment ont-elles atterri sur le site de GlamourPuss ?

Craig regarda ailleurs, vers la cheminée vide.

— Je n'en suis pas fier, dit-il. Je bossais pour eux. Je suis allé à l'école avec un des types qui gèrent ce site, et je l'ai retrouvé dans un pub, un jour où j'étais dans la dèche, juste après la fac. J'avais étudié la photo, j'étais diplômé, mais c'est dur de se lancer... Bref, il m'a offert du travail de temps en temps. Photographier des filles. C'était pas si différent des séances de pose à la fac...

Sûrement, songea Banks. Sandra était photographe elle aussi, et il avait vu plein de nus qu'elle avait pris à son club photo, mâles et femelles. Il désigna la photo tronquée de Louisa.

— On vous a payé pour ça ?

— Non. Putain, non. Ce n'était pas pour l'argent. Comme je l'ai déjà dit, c'était un pari. Pour rire. On était... enfin, on avait fumé quelques joints. Quand je les ai prises, Louisa a dit qu'on devrait les mettre sur Internet avec d'autres trucs que j'avais faits, des trucs sérieux. Elle disait que ça serait vraiment cool. Rick a dit qu'il aimait, et on les a donc exposées dans une galerie pour amateurs. Mais c'est tout. Louisa n'a rien à voir avec GlamourPuss.

Exactement ce que Aitcheson avait dit au bureau. C'était peut-être vrai.

— Heureux de l'apprendre. Vous en êtes sûr ?

— Certain. Jamais elle n'aurait pu... Ces photos, c'était un coup pour rien. Une blague. J'essayais un nouvel appareil numérique et... une chose en amenant une autre...

— D'accord, fit Banks, avec un geste de la main. N'en parlons plus. J'aimerais la retrouver, lui parler. Je suis sûr que vous comprenez.

Pouvez-vous me dire où elle se trouve ?

— Je n'ai pas menti. Je ne sais vraiment pas où elle est. Je ne l'ai pas vue depuis deux mois.

— Que s'est-il passé ?

— Elle a rencontré un autre mec.

— Et vous a quitté... ?

— Sans hésiter.

— Qui est-ce ?

— J'ignore son nom... Je...

Craig détourna de nouveau les yeux.

— Quelque chose ne va pas ?

— Non. Peut-être. J'en sais rien.

— Dites-moi tout, Craig.

Le jeune homme se leva.

— Je vous offre un verre ?

— Si ça peut vous délier la langue...

— Une bière blonde ?

— Parfait.

Craig alla chercher deux cannettes au frigo et en offrit une à son visiteur. Banks la prit, brisa la languette, regardant la mousse monter et redescendre. Il prit une gorgée et se cala dans son fauteuil.

— J'attends...

— Vous êtes sûr de ne pas être un flic ?

— Je vous l'ai dit : je suis son père. Pourquoi ?

— Je sais pas. Un truc... peu importe. En plus, vous faites pas assez vieux pour être son père. Pas comme je l'imaginai en tout cas. Je me serais attendu à un vieux mec chauve en costume, pour être franc.

Avec un drôle d'accent, parlant avec les mains...

— Vous m'en voyez flatté. Mais quel âge lui donnez-vous, à elle ?

— Louisa ? Dix-neuf ans. Quand je l'ai rencontrée...

— Quand était-ce ?

— Il y a trois ou quatre mois. Pourquoi ?

— Parce qu'elle venait tout juste d'avoir seize ans, voilà pourquoi.

Craig en recracha sa bière.

— Non ! Ça c'est la meilleure ! Je n'aurais pas touché... vous avez vu les photos. Vous êtes son père, nom de nom !

— Du calme. Louisa a toujours été plus mûre que son âge, du moins physiquement.

— Elle avait... je sais pas... elle semblait jeune mais mûre, expérimentée et innocente à la fois. C'était l'un de ses attraits. À mes yeux, en tout cas. C'était une masse de contradictions ambulante. Je vous jure : à ma place, elle vous aurait dit qu'elle avait dix-neuf ans, vingt et un, vous l'auriez crue.

— Quel âge avez-vous ?

— Vingt-sept. Écoutez, je suis désolé. Sincèrement. Pour tout. Mais elle prétendait avoir dix-neuf ans et je l'ai crue. Qu'est-ce que je peux dire ? Oui, j'étais attiré par elle. Mais je ne les prends pas au berceau. C'est pas ça du tout. Je suis presque toujours sorti avec des filles plus vieilles que moi, en fait. Mais elle avait une aura, comme si elle savait comment va le monde, mais mise au pied du mur, elle était vulnérable aussi, et ça donnait envie de la protéger. C'est dur à expliquer.

Banks se sentait triste et en colère, comme s'il était réellement question de sa propre fille. Idiot.

— Que s'est-il passé ? Vous dites ignorer où elle est, qu'elle a trouvé un autre type. Qui ?

— Je ne sais pas. Sinon, je vous le dirais. Je ne sais pas. Tout ce que je sais, c'est que la dernière fois où je l'ai vue, elle était avec lui. Ils sortaient d'un pub de Soho, non loin des locaux de GlamourPuss. Je venais d'y boire une bière avec mon ancien condisciple, Rick, pour tenter de lui arracher encore un peu de travail. J'avais pris quelques

instantanés dans les rues. J'étais contrarié d'avoir été plaqué sans explication, et je suis allé lui parler...

— Et alors ?

— Deux gangsters m'ont attaqué. (Il désigna son nez.)

D'où ceci. (Puis il désigna sa tête.) Et j'ai eu sept points de suture là... ma tête a heurté la chaussée.

— Des gangsters ?

— Du moins c'est l'impression qu'ils donnaient. Des gardes du corps. Des gorilles. Aucun mot n'a été prononcé. Ça s'est passé si vite.

— C'était quand ?

— Il y a un mois.

— Que faisait Louisa à ce moment-là ?

— Elle était pendue au bras du mec, sans rien faire. Elle paraissait défoncée. Pour de bon, pas comme après quelques verres et un joint. Je l'ai entendue rigoler quand je suis tombé.

— Et son compagnon ? Il ressemblait à quoi ?

— Visage de marbre. Tout en angles aigus, comme sculpté dans le granit. Un regard dur. Il ne cillait pas. Ne souriait pas. Pas une parole. Quand j'ai été à terre, l'un de ses sbires m'a donné un coup de pied, puis ils ont tous disparu. Quelqu'un est sorti du pub pour m'aider à me relever, et c'est tout. J'ai eu du bol de pas casser mon appareil. Un Minolta. Perfectionné.

Banks réfléchit quelques instants. Ceci ne lui disait rien de bon.

— Pouvez-vous m'en dire plus sur cet homme ? Craig haussa les épaules.

— Bof... je l'ai à peine aperçu. Grand. Peut-être un mètre quatre-vingt-dix ou quatre-vingt-quinze. Il paraissait plus vieux.

—... Que qui ?

— Plus près de votre âge que du mien.

Banks sentit son estomac gronder et il se rendit compte qu'il n'avait

rien mangé de la journée, hormis une tartine grillée avec le café du matin. Il n'en avait pas encore fini avec Newton, cependant ; il avait encore des choses à apprendre.

— Il y a des restos corrects dans le coin ?

— Quelques établissements indiens dans High Street, si ça vous branche.

— Vous avez faim ? Je vous invite... Craig accusa la surprise.

— Mais oui. Pourquoi pas ? Laissez-moi mettre les négatifs à sécher et je suis à vous. Dans une petite minute.

Il quitta la pièce. Banks resta où il était, à terminer sa bière, et repensa aux chambres noires, à l'oncle Ted et à Sandra nue dans la lueur de la lampe à infrarouge. Dîner. Demain.

Ils descendirent l'étroite rue principale. Le vent était tombé, mais il faisait plutôt frisquet et il n'y avait pas beaucoup de gens dehors. Banks était content de porter son chaud blouson de cuir. Ils passèrent devant une plaque apposée au mur d'un bâtiment qui faisait une quelconque référence à Richard III. Historique aussi, Stony Stratford. — C'est là qu'il est censé avoir enlevé les princes de la tour, déclara Craig. Avant qu'ils s'y retrouvent, dans la tour...

Vous savez, les gosses qu'il a assassinés.

Il choisit un restaurant indien relativement bon marché.

Une chaleur confortable régnait à l'intérieur, et les fortes odeurs exotiques firent saliver Banks à la minute où il passa la porte. Quand ils eurent commandé des bières et grignoté des popadams en attendant les plats principaux, Banks reprit la conversation.

— Avait-elle déjà fait allusion à ce petit ami auparavant ?

— Non. La veille, tout allait bien, le lendemain elle avait emballé ses affaires — le peu qu'elle avait — et était partie avant mon retour. J'avais un mariage à photographier ce jour-là. Mon premier mariage, et ça représentait une grosse commande. À mon retour, tout ce que j'ai trouvé c'est une note. Je m'en souviens mot pour mot. (Il ferma les yeux.) « Pardon, Craig, mais ça ne marchera jamais. Tu es sympa. On se reverra peut-être un jour. Bisous, Louisa. » C'est tout.

— Vous n'aviez eu aucun soupçon ? Vous ne vous doutiez pas qu'elle

en voyait un autre ?

— À l'époque, non. Mais le fiancé est souvent le dernier informé, non ?

— Vous vous étiez disputés ?

— Oui, mais c'était monnaie courante avec elle.

— Ces querelles étaient fréquentes ?

— Assez.

— À quel propos ?

— Oh, les sujets habituels. Elle s'ennuyait. Notre vie était terne et manquait d'imprévu. Elle voulait voir du pays. Elle me reprochait de ne pas faire assez attention à elle, de ne plus faire d'efforts.

— C'était vrai ?

— Peut-être. En partie. Je travaillais beaucoup, pour gagner de l'argent, comme avec ce mariage. Je suppose que je devais passer plus de temps dans la chambre noire qu'en sa compagnie. Et j'ignorais où elle était la moitié du temps. Enfin, on n'était ensemble que depuis un mois. Ce n'était pas comme si on avait été un vieux couple...

— Elle sortait souvent seule ?

— Elle disait qu'elle voyait ses copines. Parfois elle n'était pas rentrée avant deux ou trois heures du matin. Elle prétendait être allée en boîte. Enfin, on ne retient pas une fille comme elle en lui rognant les ailes, je n'y pouvais pas grand-chose. Cela me sapait le moral quand même.

— Vous ne connaissiez aucune de ses fréquentations ?

— Seulement Ruth. C'est elle qui nous a présentés.

— Ruth ?

— Ouais. Ruth Walker.

— Comment avaient-elles fait connaissance ?

— J'en sais rien. Mais Ruth s'entiche toujours de rebelles. C'est un cœur d'or. Elle vous donnerait sa chemise. Louisa habitait chez elle quand on s'est rencontrés.

— J'ai connu Ruth à la fac. Elle suivait des cours d'informatique et elle m'avait aidé à me débrouiller avec des logiciels de photo numérique. On devait fatalement sympathiser. Je la voyais de temps en temps, on prenait un verre ou on allait au cinéma, au concert — elle adore la musique — et un jour en passant la voir, j'ai découvert Louisa, assise sur le canapé. Je ne dis pas que ce fut un coup de foudre, mais il y a eu quelque chose...

Du désir sexuel, songea Banks.

— Vous couchiez avec Ruth ?

— Non. Il était pas question de ça entre nous. C'était une bonne copine.

Le repas arriva — crevettes balti pour Craig et agneau korma pour Banks, avec le riz pullao, le chutney aux mangues et des naans. Ils firent une pause pour se partager les plats. L'omniprésente musique de sitar s'égrenait en arrière-fond.

— Bon, reprit Banks après avoir calmé son estomac avec quelques bouchées. Qu'est-il arrivé ensuite ?

— Ruth lui a trouvé un boulot dans l'entreprise où elle-même travaillait, vers Canary Wharf. Rien de bien fatigant : il s'agissait d'aller chercher et transporter des choses. Louisa n'était pas très douée pour le travail. Mais ça lui rapportait un peu d'argent et l'aidait à se remettre à flot financièrement.

— Parlait-elle jamais de son passé ?

— Seulement pour le critiquer. J'ai l'impression que vous lui en avez fait baver... Pardon, mais c'est vous qui avez posé la question.

— Tout juste.

Banks goûta l'agneau. Un peu trop gras, mais passable. Il trempa son naan dans la sauce.

— Enfin bref, poursuivit Craig. Elle n'a pas fait long feu là-bas. Elle n'a pas accroché au travail de bureau. Au travail tout court, en fait...

— Pourquoi cela ?

— Je crois que c'était une question d'attitude. Louisa considère que les autres sont là pour la servir, pas l'inverse. Une vraie caractérielle.

— Comment a-t-elle fait pour survivre, ensuite ?

— Elle avait un peu d'argent à la banque. Elle n'a jamais dit combien, mais elle n'était jamais à court. Quelquefois, elle empruntait à Ruth, ou à moi. Le fric lui filait entre les doigts...

— Et son nouveau compagnon ? Craig hocha la tête.

— Si c'est le genre de mec qui peut se payer des gorilles, c'est qu'il n'est pas à quelques billets près, non ? Elle savait comment monter dans l'échelle sociale, ma Louisa.

C'est vrai, songea Banks. Et si c'est le genre de type qui a besoin de gorilles, alors il y a fort à parier qu'il gagne son fric de façon douteuse, une façon susceptible de lui valoir des ennemis voulant lui nuire physiquement, une façon qui pourrait mettre aussi Emily en péril. Plus il en apprenait, plus son inquiétude augmentait.

— Vous êtes bien sûr de ne pas savoir où elle est, où je pourrais la trouver ?

— Désolé. Si je le savais, je vous le dirais. Croyez-moi.

— Vous pensez que Ruth Walker le saurait ?

— Possible. Elle n'a rien voulu me dire quand je l'ai interrogée, mais je pense que Louisa a dû se plaindre que je faisais une fixation sur elle, que je la harcelais...

— C'était vrai ?

— Bien sûr que non.

— Dans ce cas, qu'est-ce qui vous fait croire une chose pareille ?

— Sa façon de me regarder. Ça n'a plus été tout à fait pareil entre nous depuis cette histoire. Mais à vous elle acceptera peut-être de parler.

Banks haussa les épaules.

— Ça vaut le coup d'essayer.

Craig lui donna l'adresse de Ruth à Kensington.

— Vous savez, je l'aimais vraiment, dit-il d'un ton songeur. J'étais peut-être même amoureux... qui sait ? Elle était assez instable, et son

humeur passait... bon, tout ce que je peux dire, c'est qu'en comparaison certaines divas paraîtraient équilibrées. Au moins, je peux me concentrer sur mon boulot, maintenant, et j'en ai bien besoin. Dieu sait qu'elle m'en a fait voir. Mais quand elle est partie, il y a eu un grand vide dans ma vie. Je sais que c'est bête, mais je n'avais plus d'énergie, plus de volonté d'aller de l'avant. Le monde n'était plus pareil. Il avait perdu de son éclat, de son intérêt. Il était gris.

Bienvenue dans la réalité, songea Banks. Il était arrivé dans l'intention d'être dur avec Craig Newton — après tout, c'était lui l'auteur des photos de nu qui avaient fini sur le Net, où tous les pervers avaient pu baver dessus mais à la réflexion ce garçon lui était sympathique. À l'en croire, il avait cru sincèrement qu'elle avait dix-neuf ans — rien d'étonnant étant donné les apparences — et ces portraits n'avaient été qu'un pari stupide. Craig semblait également soucieux pour elle — ça n'avait pas été qu'une affaire de sexe, ou quel que soit ce qu'une gamine de seize ans peut offrir à un garçon de vingt-sept — et cela le rehaussait considérablement dans l'estime de Banks. Par ailleurs, cet autre petit ami avait l'air d'un malfaiteur, et Emily Louise Riddle d'une sacrée emmerdeuse.

— Pourquoi vous être installé ici ? À cause d'elle ?

— En partie. C'était à peu près vers cette époque. C'est drôle, mais j'avais plusieurs fois parlé de déménager, et Louisa devenait tout de suite glaciale, comme chaque fois qu'on ne lui passait pas tous ses caprices ou qu'elle n'aimait pas ce qu'elle entendait. Bref, on m'a offert d'entrer en association dans un petit studio avec un photographe que j'ai connu à la fac. Une affaire nette et réglo cette fois — portraits et mariages, principalement. Pas de porno. J'en avais marre de Londres, d'ailleurs. Pas seulement de ma vie avec Louisa, mais d'autres choses... Le coût de la vie. Les problèmes pour faire son trou. Trop de compétition. Je me tuais à la tâche. On turbine sans arrêt là-bas, or j'ai découvert que je n'étais pas spécialement bosseur. J'ai commencé à me dire qu'il vaut mieux être le roi dans son village...

— Et...?

Il leva les yeux de ses crevettes et sourit.

— Ça marche. (Il marqua une pause.) C'était bizarre. Jamais j'aurais cru me retrouver un jour en train de manger un curry avec le papa de Louisa, à bavarder entre personnes civilisées. Je dois l'avouer, vous n'êtes pas du tout comme je l'imaginais.

— Un vieux croulant..., pour reprendre votre expression.

— La sienne, plutôt. Elle disait que vous l'empêchiez de faire quoi que ce soit, de sortir. Qu'elle était enfermée...

— Prisonnière ?

— Oui. C'était vrai ?

— Vous la connaissez. Que fallait-il faire, à votre avis ?

— Avec elle ? Je croyais la connaître. Maintenant, je n'en suis pas aussi sûr. À vous écouter, elle m'a bien mené en bateau depuis le début. Comment la croire ? Que fait-on avec une personne pareille ?

Eh oui, songea Banks, se sentant un rien coupable de sa feinte. Qu'est-ce que tu fais, toi ? Le fait est que plus il prétendait être le père de Louisa, plus il se coulait dans la peau du personnage. À tel point que dans le train qui le ramenait lentement à Londres ce soir-là, après que Craig l'eut aimablement déposé à la gare, quand il pensa à ce que sa propre fille était en train de faire à Paris avec Damon, il se demanda s'il était fâché contre Tracy ou Emily Riddle. Plus il pensait à la situation, plus il se rendait compte que ce n'était pas de trouver Emily qui lui posait problème ; mais de savoir ce qu'il ferait d'elle après.

Le samedi matin, le temps était froid et couvert, mais le vent fit rapidement quelques trous dans les nuages effilochés. « Il y a assez de ciel bleu pour le bonnet d'un nourrisson », aurait dit la mère de Banks. Il s'attarda devant un café et un petit pain brioché grillé dans un établissement sur Tottenham Court Road, non loin de son hôtel, lisant les journaux du matin et observant les gens qui s'intéressaient aux boutiques d'informatique de l'autre côté de la rue. Il avait bien dormi. Chose surprenante, car c'était dans cet hôtel que lui et le Major Annie Cabbot étaient descendus au cours de leur dernière affaire. Le souvenir de sa peau tiède et moite contre la sienne l'avait tenu éveillé plus longtemps qu'il ne l'aurait voulu et lui avait fait éprouver une certaine culpabilité, mais il s'était à la longue abandonné à un sommeil profond et sans rêves, dont il avait émergé extraordinairement frais et dispos. Selon ses informations, Ruth Walker habitait à côté de l'appartement exigu près de Clapham Road où il avait vécu avec Sandra pendant quelques années au début des années quatre-vingt, quand les enfants étaient petits. Ce n'était pas exactement « le bon vieux temps », mais leur vie avait été assez heureuse, avant que le boulot ne l'accapare exagérément. Plus simple,

peut-être. Sandra travaillait à mi-temps à la réception d'un cabinet dentaire sur Kennington Park Road, et Banks était en général trop occupé à jouer au gendarme et aux voleurs pour emmener sa femme au théâtre ou aider ses gosses à faire leurs devoirs.

Il n'était qu'à trois kilomètres du West End, à vol d'oiseau, et il décida que la marche lui ferait du bien. Il avait toujours adoré marcher dans les grandes métropoles, et Londres était le paradis des promeneurs. Puisqu'il avait été privé de Paris, autant profiter de ce qui lui restait. S'il partait maintenant, il arriverait sans doute à l'heure du déjeuner. Et si Ruth lui donnait l'adresse de Louisa, il serait là-bas tôt dans la soirée, entre six et sept heures, une bonne heure pour saisir les gens chez eux. Cela lui laisserait tout le temps de retrouver Sandra à huit heures dans Camden Town.

Un vent froid folâtrait sur les eaux troubles de la Tamise et sifflait à ses oreilles tandis qu'il franchissait Lambeth Bridge. Il jeta un coup d'œil en arrière. Des faisceaux de lumière perçaient les nues et éclairaient le Palais de Westminster. C'était curieux, songea-t-il, mais quand on visite un lieu où l'on a longtemps vécu, on le voit autrement, un peu comme si on était un touriste dans son propre pays. Il n'aurait sans doute pas remarqué Big Ben ni le Palais de Westminster à l'époque où il était londonien. Même aujourd'hui, ses yeux de policier étaient plus attirés par deux skinheads louches sur le trottoir d'en face, qui suivaient apparemment un couple de touristes japonais, que par la beauté de l'architecture londonienne.

Il était bien midi et demi quand il arriva dans la rue qu'il cherchait à l'angle de Kennington Road. Les maisons toutes mitoyennes en brique comptaient trois étages et étaient si étroites qu'elles semblaient serrées les unes contre les autres comme une poignée de mauvaises dents. Ça et là on avait mis un coup de pinceau à un chambranle de fenêtre, ou quelques plantes en pots devant la fenêtre en saillie. Le nom « R.A. Walker » apparut près de la sonnerie du troisième étage, indice involontaire mais sûr que l'occupant était une femme. Banks appuya sur le bouton et entendit sonner au loin. Il attendit, mais rien ne vint. Alors il recommença. Toujours rien. Après avoir patienté sur le seuil pendant quelques minutes, il renonça. Il n'avait pas voulu téléphoner par avance pour annoncer sa venue — la surprise est souvent préférable dans pareilles circonstances — et s'était donc préparé à attendre.

Il décida d'aller déjeuner et de revenir dans une heure environ. Si elle n'était toujours pas là, il réviserait ses plans. Il trouva un pub commode dans Main Street et savoura une bière en finissant de lire le

journal. Quelques habitués se tenaient au bar, et une foule plus jeune était massée autour des machines vidéo. Un homme coiffé d'une casquette écossaise n'arrêtait pas de passer au bureau de P.M.U. pour en revenir en informant à voix haute la galerie du montant de ses pertes et du fait que le cheval sur lequel il avait parié avait « un cul de plomb ». Tout le monde riait avec indulgence. Personne ne prêtait attention à Banks, ce qui était préférable. Ayant consulté le menu, il se décida finalement pour une tourte au poulet. Elle aurait convenu à Annie Cabbot, songea-t-il, cherchant en vain la viande parmi les petits pois-carottes : elle était végétarienne. Peu après, il retourna au domicile de Ruth Walker et pressa longuement la sonnette. Cette fois, il fut récompensé par une voix prudente dans l'interphone.

— Qui est-ce ?

— C'est au sujet de Louisa. Louisa Gamine.

— Louisa ? Quel est le problème ? Elle n'est pas là.

— J'ai à vous parler.

Il y eut un long silence — si long qu'il crut qu'on lui avait raccroché au nez — puis la voix dit : « Montez. Dernier étage. » Il perçut un bourdonnement sourd et poussa la porte.

Un tapis recouvrait les marches, mais le tissu était complètement élimé par endroits et le motif difficilement discernable. Tout un éventail d'odeurs de cuisine l'assaillit tandis qu'il montait l'étroit escalier ; une pointe de curry, ail, sauce tomate. Au dernier étage, il n'y avait qu'une porte.

Elle s'entrouvrit presque aussitôt quand il frappa, et une jeune femme le regarda en plissant les yeux. Au bout d'un long examen, elle lui ouvrit franchement et le fit entrer. Ce qu'on aurait pu dire de mieux au sujet de Ruth Walker, c'est qu'elle était quelconque. Une description cruelle et inélégante, certes, mais juste. C'était le type de fille qui, dans son adolescence à lui, avait toujours une copine attirante, celle qui vous plaisait vraiment. Le type de fille qu'on essaie toujours de refiler à son copain. Il n'y avait rien de remarquable en elle, sinon peut-être l'intelligence perceptible dans le regard déconcertant et mobile de ses yeux gris. Déjà, elle semblait avoir un pli permanent de contrariété inscrit au front.

Elle était simplement vêtue d'un jean ultralarge et d'un t-shirt commémorant une ancienne tournée du groupe Oasis. La coupe « hérisson » de ses cheveux teints en noir et pommadés n'était pas du

tout adaptée à son visage rond. Pas plus que la collection de bagues et de piercings qui truffait l'arrondi de ses oreilles. Sa peau semblait sèche comme du parchemin et souffrait encore des ravages de l'acné. L'appartement était spacieux, aéré. Un abat-jour chinois, grosse boule en papier, pendait du haut plafond. Des étagères reposaient sur des briques empilées contre un mur, qui ne supportaient pas grand-chose, hormis quelques livres de poche très défraîchis et des manuels d'informatique ; un ordinateur était posé sur le bureau sous la fenêtre. Une peau de mouton recouvrait en partie le parquet, et quelques quilts et couvre-lits à motifs étaient étalés sur le mobilier d'occasion : un canapé et deux fauteuils. La pièce était agréable. Ruth Walker, il fallait le reconnaître, s'était fait un foyer accueillant.

— Je n'ai pas l'habitude de laisser entrer des inconnus, dit-elle.

— Sage politique.

— Mais vous avez prononcé le nom de Louisa. Vous n'êtes pas l'un de ses nouveaux amis, n'est-ce pas ?

— Non, pas du tout. Vous ne les appréciez pas ?

— Comme ci comme ça. (Ruth renifla et tendit la main vers un paquet d'Embassy Régál qui se trouvait sur la table basse.) Une mauvaise habitude contractée à la fac. Une tasse de thé ?

— Oui, merci.

Cela les mettrait à l'aise, songea Banks, créant l'atmosphère idoine pour la petite conversation informelle qu'il souhaitait. Ruth reposa les cigarettes sans en avoir allumé une et se rendit dans la cuisine. Elle boitait légèrement. Pas assez pour en être ralentie, mais cela n'échappait pas à un œil attentif. Banks considéra les livres : Maeve Binchy, Rosamunde Pilcher, Catherine Cookson. Quelques CD étaient éparpillés au sol près de la chaîne hi-fi, mais il ne connaissait pratiquement aucun des groupes, sauf les Manie Street Preachers, Sheryl Crow, Beth Orton, Radiohead et PJ. Harvey. Cela dit, Ruth n'avait sans doute jamais entendu parler d'Arnold Bax ou Gerald Finzi non plus. Quand elle fut de retour avec le thé pour s'asseoir devant lui, elle semblait toujours l'évaluer, le jauger de ses yeux gris et soupçonneux.

— Louisa..., dit-elle, après avoir enfin allumé une cigarette. Que lui voulez-vous ?

— Je suis à sa recherche. Vous savez où elle est ?

— Pourquoi ?

— Cela a-t-il de l'importance ?

— Qui sait ? Vous pourriez lui vouloir du mal.

— Ce n'est pas le cas.

— Qu'est-ce que vous lui voulez, alors ?

Banks observa une pause. Autant remettre ça ; après tout, le mensonge était rodé, et commençait à marcher si bien qu'il en venait presque à y croire lui-même, même s'il n'avait jamais rencontré Emily Riddle.

— Je suis son père, dit-il. Je veux lui parler.

Ruth se contenta de l'observer fixement, plissant les yeux.

— Je ne crois pas.

Elle hocha négativement la tête.

— Qu'est-ce que vous ne croyez pas ?

— Que vous êtes son père.

— Pourquoi pas ?

— Il ne se lancerait pas à sa recherche, pour commencer.

— J'adore ma fille, dit Banks, ce qui du moins était vrai.

— Non. Vous ne comprenez pas. J'ai vu une photo. Une photo de famille qu'elle avait dans ses affaires. Inutile de mentir : je sais que ce n'est pas vous.

Banks se tut, aussi stupéfait d'apprendre qu'Emily avait emporté une photo de sa famille que par la perspicacité de son interlocutrice.

— Pourquoi ne vient-il pas lui-même ?

— Il a peur qu'elle panique en apprenant qu'il la cherche.

— Sur ce point, il n'a pas tort. Cela dit, pourquoi vous dirais-je quoi que ce soit ? Louisa a quitté ses parents de son plein gré et à l'âge légal. Elle est venue ici vivre sa vie loin de sa famille. Pourquoi devrais-je lui mettre des bâtons dans les roues ?

— Je ne suis pas venu la forcer à quoi que ce soit. Elle peut rester à Londres si ça lui chante. Tout ce que son père désire, c'est savoir ce qu'elle fait, où elle habite, si elle n'a besoin de rien. Et si elle veut bien lui parler, parfait, sinon...

— Pourquoi devrais-je vous faire confiance ? Vous m'avez déjà menti une fois.

— Est-elle en danger, Ruth ? A-t-elle besoin d'aide ?

— De l'aide, Louisa ? Vous plaisantez. Ce genre de fille retombe toujours sur ses pieds. Après avoir d'abord atterri sur le dos...

— Je vous croyais son amie.

— Elle l'était. L'est. (Ruth eut un geste impatient.) Mais parfois elle m'énerve, voilà tout. Comme tout le monde.

— Vos amis ne vous tapent jamais sur les nerfs ?

— Est-ce qu'on peut avoir des raisons de se faire du souci pour elle ?

— Je n'en sais absolument rien.

Il prit une gorgée de thé ; c'était amer.

— Où avez-vous fait connaissance ?

— Près de King's Cross. Elle m'a abordée dans la rue en me demandant le chemin de la plus proche auberge de jeunesse. On a causé. Il était clair qu'elle venait de débarquer et qu'elle ne savait pas quoi faire ni où aller. (Ruth haussa les épaules.) Je sais combien on peut se sentir paumé dans Londres, surtout quand on arrive de sa province.

— Alors vous l'avez prise sous votre aile ?

— J'ai eu pitié d'elle.

— Et elle est venue vivre chez vous ?

Les joues de la jeune fille s'empourprèrent.

— Écoutez, je ne suis pas lesbienne, si c'est ce que vous pensez. Je lui ai offert ma chambre d'amis jusqu'à ce qu'elle retombe sur ses pieds. C'est tout. Est-ce qu'on n'a pas le droit de rendre service, de nos jours, sans être soupçonné du pire ?

— Ce n'est pas ce que je suggérais. Pardon de vous avoir froissée.

— Ah... bon. Il faut faire attention à ce qu'on dit, quand on s'adresse aux gens, c'est tout.

— Vous êtes toujours amies, si j'ai bien compris ?

— Oui. Elle est restée ici un moment. Je l'ai aidée à trouver un petit boulot, mais ça n'a pas marché. Puis elle a rencontré Craig, un type avec qui j'avais fait mes études, et elle est partie vivre avec lui.

Tout cela était dit sur un ton curieusement détaché, mais Banks eut l'impression que bien des choses restaient tues.

Il avait aussi le sentiment qu'elle était en permanence en train d'estimer, d'évaluer, de calculer, et que le fait d'avoir été percé à jour le mettait sous la coupe de cette fille.

— J'ai parlé à ce Craig, dit-il. Il m'a appris qu'elle l'avait plaqué pour un autre. Un sale type, apparemment. Vous savez qui c'est ?

— Un mec rencontré dans une fête.

— Vous y étiez ? Vous l'avez connu ?

— Oui.

— Et depuis, vous les avez revus ?

— Ils sont venus une fois. Je crois qu'elle voulait l'épater. Il n'a pas paru impressionné par ce qu'il a vu, en tout cas.

— Vous connaissez son nom ?

— Barry Clough.

— Et son adresse ?

Elle chercha une autre cigarette et, ayant exhalé sa première bouffée, acquiesça.

— Oui. Ils habitaient un genre de grosse villa vers Little Venice. Louisa m'a invitée une fois à un dîner là-bas — buffet traiteur, bien sûr. Je crois que c'était moi qu'elle cherchait à impressionner, cette fois.

— Ça a marché ?

— Il m'en faut plus qu'une grosse baraque et quelques has been du rock. Plus, peut-être, un député et un ou deux flics véreux.

Banks sourit.

— Que fait-il dans la vie ?

— Des affaires. Il est lié au milieu musical. À mon avis, il revend de la drogue.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— La superbaraque. La coke qui coule à flots. Des stars du rock. Ça met la puce à l'oreille, non ?

— Louisa se drogue ?

— Le pape est-il polonais ?

— Quand se sont-ils connus ?

— Il y a plus de deux mois.

— L'avez-vous souvent revue depuis lors ?

— Non. Vous commencez à parler comme un flic, vous savez.

Banks n'aimait pas sa façon de le regarder, comme si elle savait.

— Je suis inquiet, c'est tout, dit-il.

— Pourquoi ? Ce n'est pas votre fille...

Il n'avait pas envie de parler de la sienne, qui en ce moment même, indubitablement, était en train de découvrir Paris main dans la main avec Damon, ou même de faire une croix sur les monuments pour passer le week-end au lit.

— Son père est un copain, dit-il à la place, ces mots lui restant presque dans la gorge quand il les prononça. Je ne voudrais pas qu'on lui fasse du tort.

— C'est un peu tard, non ? Enfin, il y a six mois qu'elle a fugué. Il aurait dû faire un peu plus d'efforts pour la retrouver à l'époque, d'après moi.

Elle s'interrompit, plissant une fois de plus les yeux, et déclara :

— Je ne sais pas quoi penser de vous. Vous me cachez quelque chose. Vous ne couchiez pas avec elle, des fois ? De sa part, ça ne m'étonnerait pas. Ce n'était pas une oie blanche, même à son arrivée. Elle avait de l'expérience.

— Un peu trop jeune pour moi.

Elle eut un rire dur.

— À votre âge, je croyais qu'on les préférerait jeunes. Pourquoi croyez-vous qu'on trouve des prostituées de treize ou quatorze ans ? Parce que ça plaît aux filles ?

Banks se sentit blessé par sa remarque, mais ne put trouver une réaction appropriée.

— On s'écarte du sujet.

— Pas si vous voulez que je vous donne son adresse. Je dois m'assurer que vous n'êtes pas un pervers, un tordu. Et ne me parlez pas d'âge. Elle était capable de faire sortir un évêque de sa soutane, cette brave Louisa.

— Je ne peux que vous répéter ce que je vous ai déjà dit. Il n'y a rien entre nous. J'ai moi-même une fille de son âge.

— C'est vrai ?

— Oui.

— Comment s'appelle-t-elle ?

Surpris, Banks répondit : Tracy.

Ruth l'évalua une fois de plus.

— Vous n'avez pas l'air assez vieux.

— Vous voulez mon extrait de naissance ?

— Non, inutile. En outre, je suppose que vous ne le portez pas en permanence sur vous, non ?

— C'était une... peu importe, lâcha Banks, qui en avait par-dessus la tête de Ruth Walker et sa langue acérée.

Pas étonnant si Emily avait filé avec le jeune Newton à la première occasion.

Ruth se leva et alla à la fenêtre.

— Voyez ce pauvre niais..., dit-elle au bout d'un instant, presque pour elle-même. Il travaille de nuit, comme agent de sécurité. Il ne se doute absolument pas que le mec du 55 se tape sa nana toutes les nuits. Le saligaud. Et si je lui disais ?

Sans lui laisser le temps de faire le moindre commentaire, elle pivota brusquement sur ses talons, bras croisés, un sourire suffisant aux lèvres.

— D'accord. Je vais vous donner leur adresse. Mais vous perdez votre temps. Elle a tiré un trait sur les gens comme vous. Elle n'écouterait pas un mot de ce que vous pourriez lui dire.

— Ça vaut la peine d'essayer. Au moins, je verrai si elle va bien, ce qu'elle fabrique.

Ruth lui lança un regard compatissant.

— Peut-être... peut-être pas.

Peu après six heures du soir, Banks sortit du métro sur Warwick Avenue et se dirigea vers l'adresse que Ruth lui avait indiquée. Par un beau soir d'été, il aurait pu descendre au bord du canal pour admirer les péniches gaiement colorées, mais la nuit était tombée en fin d'après midi, comme d'habitude, et il faisait frisquet ; le temps était à la pluie.

L'adresse se révéla être une construction individuelle, une grosse villa trapue entourée d'un haut mur d'enceinte.

Encastrée dans ce mur, une porte en acier. Fermée.

Banks se serait giflé de ne pas l'avoir prévu. Si le petit ami de Louisa était du genre à sortir avec des gorilles, c'était aussi le genre à vivre dans une foutue forteresse. Accéder à Emily Riddle allait demander plus d'effort que de frapper à la porte ou sonner à un interphone.

En façade, deux fenêtres au rez-de-chaussée et une à l'étage étaient éclairées derrière des rideaux foncés, et il y avait de la lumière au-dessus de la porte d'entrée. Banks tâcha de réfléchir à la meilleure approche. Il pouvait simplement parler dans l'interphone et décliner son identité, voir si cela lui valait d'être admis. Ou alors, escalader cette grille et aller frapper à la porte. Et puis quoi ? Secourir la demoiselle en détresse ? Grimper à l'étage en s'agrippant à ses tresses ? S'enfuir en l'emportant sur son épaule ? Sauf erreur de sa part, Emily Riddle n'était pas en détresse, pas plus qu'elle n'était retenue captive dans une tour. En fait, elle était sûrement en train de s'éclater.

Planté devant la grille, il regardait à travers les barreaux, les joues si proches de l'acier qu'il en sentait la froideur. Il n'avait pas le choix ; il faudrait recourir à l'interphone en espérant qu'on le laisserait entrer.

Certes, il ne pourrait pas se faire passer pour le père d'Emily cette fois, mais il se déclarerait porteur d'un important message de la part de sa famille. C'était jouable.

Il n'avait pas eu le temps d'appuyer sur le bouton qu'une main puissante l'attrapait par le cou et lui plaquait la figure contre les barreaux, dont l'acier lui griffa les joues.

— Qu'est-ce que tu fous là ? fit une voix.

Sa première réaction fut de balancer un coup de talon dans les tibias de l'homme ou de lui écraser le coup de pied, puis de se libérer, de faire volte-face et de se bagarrer. Mais il fallait être raisonnable, se rappeler pourquoi il était là, qui il était censé être. S'il tabassait son agresseur, où cela le mènerait-il ? Nulle part, sans doute. D'un autre côté, il tenait peut-être là sa chance d'entrer.

— Je cherche Louisa, dit-il.

Le poing se desserra. Se retournant, Banks se retrouva face à un homme en costume collant qui aurait pu être l'un des sparring-partners de Mike Tyson. Heureusement qu'il n'avait pas tenté de se défendre.

— Louisa ? Qu'est-ce que vous lui voulez ?

— Je voudrais lui parler, c'est tout. C'est son père qui m'envoie.

— Tu parles !

— J'allais sonner. Je cherchais à voir s'il y avait de la lumière, si la maison était occupée.

— C'est vrai ?

— Oui.

— Tu ferais bien de venir avec moi, mon pote, dit le gorille, exactement les paroles que Banks attendait. Nous verrons ce que M. Clough en dira.

Il glissa une clé en forme de carte de crédit dans une fente ménagée dans le boîtier de l'interphone, composa un code à sept chiffres dont il était étonnant qu'il eût assez de cervelle pour se le rappeler, et la grille pivota sur ses gonds bien huilés. Le gorille — qui le tenait par le bras à présent, mais sans serrer plus qu'il n'aurait fallu pour briser quelques

petits os — le guida dans l'allée qui menait à la porte principale, qu'il ouvrit avec une simple clé Yale. Parfois la sécurité, comme la beauté, n'est qu'une simple question d'apparence.

Ils se tenaient dans un corridor clair, qui aboutissait à une cuisine moderne et rutilante au fond de la maison. Plusieurs portes donnaient sur ce couloir, toutes fermées, et immédiatement sur la droite un escalier recouvert d'un épais tapis conduisait aux étages. C'était bien plus luxueux que l'appartement de Ruth, et bien plus chic que ce que Craig Newton pourrait jamais s'offrir. Elle est toujours retombée sur ses pieds. Les Riddle avaient offert à Emily tout ce que l'argent peut procurer — cheval, leçons de piano, vacances, scolarité privilégiée — et ils avaient élevé une fille aux goûts difficiles apparemment.

Une musique assourdie filtrait d'une des pièces. Une chanson pop que Banks n'identifia pas. Sitôt la porte d'entrée refermée sur eux, le gorille lança :

— Patron ?

Une autre porte s'ouvrit et un homme de grande taille apparut. Il n'était pas gras, ni même trop musclé comme son garde du corps, mais donnait assurément l'impression de soulever de la fonte au gymnase deux ou trois fois par semaine. Comme Craig Newton l'avait noté, sa figure était toute en angles, comme sculptée dans la pierre, et il était bel homme, si on aime ce genre-là, un Nick Nolte rajeuni. Il portait un costume Armani couleur crème par-dessus un t-shirt rouge, arborait un bronzage intense et une queue de cheval grise d'une quinzaine de centimètres flottant par-dessus son col. Au cou, une grosse chaîne en or, assortie à celle qu'il portait au poignet et à la chevalière mastoc ornant la phalange poilue de sa main droite. On lui donnait juste la quarantaine, ce qui n'était pas tellement plus jeune que Jimmy Riddle. Ou que Banks lui-même, à vrai dire.

L'étincelle dure dans ses yeux et l'assurance abusive avec laquelle il se déplaçait montraient qu'il était dangereux. Banks avait vu déjà cet éclat-là dans les yeux de criminels endurcis, des individus pour qui le monde et son contenu sont bons à prendre, et pour qui les obstacles sont là pour être balayés aussi facilement que des pellicules sur un col.

— Qu'est-ce que c'est ? dit-il, l'œil sur Banks.

— Je l'ai surpris rôdant près de l'entrée, patron. Il dit qu'il veut voir Louisa.

Barry Clough haussa un sourcil, mais son regard avait gardé toute sa

sévérité.

— Pas possible ? Qu'est-ce que vous pouvez bien lui vouloir, mon petit ?

— Son père m'a chargé de la retrouver. J'ai un message à lui délivrer.

— Détective privé ?

— Juste un ami de la famille.

Clough l'étudia pendant ce qui parut durer plusieurs minutes. Puis une lueur d'ironie brilla dans son regard comme la peau d'un requin entrevu sous l'eau.

— Pas de problème, dit-il, l'introduisant dans la pièce. Comme je dis toujours, une jeune fille doit garder le contact avec sa famille, même si elle n'a jamais proposé de me faire rencontrer papa et maman. Je sais même pas où ils vivent.

Banks ne dit rien. Le gorille se dandinait sur place.

— Vous avez eu de la chance de nous trouver. On vient de passer quelques jours en Floride, Louisa et moi. Peux plus souffrir l'hiver à Londres. On part le plus souvent possible. Je l'appelle... En attendant, relax. Un verre ?

— Non, merci. Je n'en aurai pas pour longtemps.

Clough consulta sa montre. Une grande marque.

— Vous avez vingt minutes. On est attendus à une fête. Vous êtes sûr de ne rien vouloir boire ?

— Non, merci.

Banks s'installa tandis que Clough quittait la pièce. Il entendit des pas étouffés dans l'escalier. Le garde du corps s'était éclipsé à la cuisine. La pièce où il se trouvait avait, avec ses lambris, un charme traditionnel auquel il ne se serait pas attendu à en juger par ce qu'il avait vu du couloir clair et de la cuisine moderne au fond. Il y avait des peintures aux murs, surtout des paysages anglais. Deux d'entre elles semblaient anciennes et authentiques. Pas des Constable ni rien de ce genre, mais elles avaient sans doute une certaine valeur. Contre un mur se dressait une vitrine fermée à clé et protégée par des barreaux — pleine d'armes.

Des modèles de collection démilitarisés, sans doute. Personne ne serait assez stupide pour mettre de véritables armes ainsi en exposition.

Des bûches crépitaient dans le vaste foyer de la cheminée et crachaient des étincelles. La musique provenait d'une luxueuse chaîne stéréo installée au fond de la pièce. À présent qu'il s'était rapproché de la source, Banks se rendit compte qu'il connaissait cet air : c'était un vieil album de Joy Division. On entendait *Heart and Soul*.

Il perçut des voix à l'étage, mais sans pouvoir discerner ce qui se disait. À un moment donné, une voix de femme monta au point qu'il crut percevoir du défi dans son ton, puis, à un ordre aboyé par l'homme, cela cessa. Quelques secondes plus tard, la porte s'ouvrit et elle entra. Il ne l'avait pas entendue descendre l'escalier, ni glisser sur le tapis persan.

Craig Newton avait raison. Un mélange parfait d'innocence et d'expérience. Elle pouvait avoir seize ans, ce qui était le cas, comme elle aurait pu en avoir vingt-six, et à certains égards elle ressemblait encore plus à sa mère en chair et en os que sur les photos : yeux bleus, bouche cerise. Ce qu'il n'avait pu bien voir sur ces photos, en fait, c'est qu'elle avait des taches de rousseur sur son petit nez et ses pommettes hautes, et que ses yeux étaient d'un bleu bien plus pâle que ceux de sa mère. Le soleil de Floride ne semblait pas avoir fait grand-chose à sa peau, qui était aussi claire que celle de Rosalind. Peut-être n'avait-elle pas mis le pied dehors, ou s'était-elle promenée sous une ombrelle, ainsi qu'une élégante du Sud avant la guerre de Sécession.

Rosalind était un peu plus petite que sa fille et plus étoffée de silhouette et, bien sûr, leurs coupes de cheveux différaient. Emily avait une frange hachée et ses beaux cheveux d'un blond naturel tombaient droit sur ses épaules, qu'ils balayaient quand elle bougeait. Grande et longiligne, elle avait aussi le côté anorexique et fin de race d'un mannequin professionnel : le look « chic-héroïne ». Elle portait un corsaire en Jean qui lui arrivait à mi-mollet et un pull à point de torsade ample. Il nota qu'elle était pieds nus, exposant des chevilles bien faites et ses pieds menus, aux ongles vermillon. Dieu sait pourquoi, le vers de Coleridge dans *Christabel* lui traversa l'esprit : « ... ses pieds veinés de bleu n'avaient pas de sandales. » Cette image lui avait toujours semblé fort peu érotique depuis le jour où il était tombé sur ce poème à l'école, et maintenant il savait pourquoi.

Même si Emily marchait avec grâce et assurance, elle avançait en crabe, et en faisant plus attention Banks remarqua quelques minuscules grains de poudre blanche dans la tendre dépression entre

le nez et la lèvre supérieure. Il était toujours en train de regarder, quand elle tira une langue rose et effaça le tout. Puis elle lui sourit. Son regard était un rien trop vague et ses pupilles dilatées — de petits éclats de lumière y dansaient comme du mica captant le soleil.

— Je ne crois pas avoir eu le plaisir..., dit-elle en lui tendant sa main, au bout d'un bras incroyablement long.

Banks se leva. Les doigts frais et doux de l'adolescente saisirent les siens une fraction de seconde, puis se dégagèrent. Il se présenta. Emily se lova dans un fauteuil près du feu, pieds sous les fesses, et joua avec un brin de laine à l'extrémité de sa manche.

— C'est donc vous, Banks, dit-elle. J'ai entendu parler de vous. L'inspecteur divisionnaire Banks. Je me trompe ?

— Non... En bien, j'espère ?

— Si on veut...

Puis, son expression vira à l'ennui.

— Qu'est-ce qu'il veut, mon père, après tout ce temps ? Oh, merde, quelle est cette affreuse musique ? Parfois Barry a le chic pour choisir les trucs les plus déprimants.

— Joy Division, dit Banks. Il s'est suicidé. Le chanteur et leader du groupe.

— Pas étonnant. Moi aussi je me flinguerai si je chantais comme lui.

Elle se leva pour changer de CD, le remplaçant par Jagged Little Pill d'Alanis Morissette. Ce n'était pas tellement plus gai, aux oreilles de Banks, mais la musique était plus enlevée, plus moderne.

— Un vieux punk dans l'âme, ce Barry... Vous savez qu'il a été dans le staff d'un groupe punk ?

— Et maintenant qu'est-ce qu'il fait ?

— Des affaires. Dans différents secteurs. Vous savez ce que c'est. (Elle rit. On aurait dit un verre en cristal éclatant en morceaux.) En fait, je sais pas trop. Il est souvent absent. Assez cachottier. (Elle posa un doigt sur ses lèvres.) Ici, c'est motus et bouche cousue...

Tu parles, se dit Banks. En l'écoutant, il se surprit à tâcher de situer son accent. Impossible. Riddle avait sans doute démenagé plus souvent

dans sa vie qu'il n'avait pris de repas chaud pour accéder au poste qu'il occupait à la quarantaine, et Emily s'était donc retrouvée avec un accent fade, non identifiable, pas spécialement snob, mais sans aucune des caractéristiques que donne une origine régionale. Banks savait que son propre accent était difficile à cerner également, car il avait grandi à Peterborough, vécu à Londres pendant plus de vingt ans et dans le Yorkshire du Nord pendant sept années.

Tout en bavardant, Emily évoluait dans la pièce, touchant des objets, soulevant un bibelot, tel un lourd presse-papiers renfermant un motif de rose, et le reposant à sa place ou ailleurs. Elle finit par se tenir près du feu, le coude appuyé au manteau, poing contre la joue, une hanche saillante.

— Vous m'avez dit ce qui vous amène ? Je ne me souviens pas.

— Vous ne m'en avez pas encore donné l'occasion.

Elle mit la main à sa bouche et étouffa un gloussement.

— Ouh, désolée. C'est tout moi, ça : quelle pipelette !

Banks aperçut sur la table un cendrier contenant quelques mégots écrasés. Il chercha ses propres cigarettes, en offrit à Emily et s'en alluma une. Puis il se pencha légèrement en avant dans son fauteuil et dit :

— J'ai parlé il y a quelques jours avec votre père. Il est inquiet. Il voudrait rester en contact avec vous.

— Mon nom c'est Louisa. Et je ne rentrerai pas.

— Personne ne dit le contraire. Mais ça ne vous ferait pas de mal de le tenir au courant, si ?

— Pour qu'il se fâche... (Elle fit la moue, puis s'écarta de la cheminée.) Comment vous m'avez trouvée ? J'ai dit à personne d'où je sortais. Je n'utilise jamais mon véritable nom.

— Je sais. Mais enfin : Louisa Gamine ! Vous êtes une fille intelligente, vous avez reçu une excellente éducation. J'ai mis du temps à comprendre, mais ça a fini par venir. Une « gamine », c'est une fille au charme espiègle, mais aussi l'anagramme d'enigma qui signifie casse-tête ou, dans ce cas précis, Riddle. Votre père m'avait dit que vous étiez une littéraire.

Elle joignit les mains en prière.

— Bravo ! C'est gagné. Quel brillant détective ! Mais ça ne répond toujours pas à ma question.

— Votre petit frère vous a vue sur le Net.

Elle en resta bouche bée et retomba dans le fauteuil. Il ne l'aurait pas juré, mais sa réaction semblait authentique.

— Ben ? Ben a vu ça ?

Banks fit signe que oui.

— Oh, putain... (Elle jeta d'une pichenette sa cigarette à moitié consumée au feu.) C'était pas prévu au programme.

— J'imagine.

— Et il l'a dit à maman ?

— Exact.

— Elle ne l'aurait pas répété à papa. Pas pour tout l'or du monde. Elle le connaît aussi bien que moi.

— J'ignore comment il l'a appris, mais c'est un fait. Emily se mit à rire.

— J'aurais voulu voir sa tête.

— Ça m'étonnerait.

— Et il vous a envoyé me chercher ?

— En gros, oui.

— Pourquoi ?

— Pourquoi il m'a envoyé ?

— Bon, je suis sûre qu'il ne se serait pas donné la peine de venir lui-même, mais pourquoi vous ? Il ne vous aime même pas.

— Mais il sait que je fais bien mon travail.

— Laissez-moi deviner... Il vous a promis de vous foutre la paix si vous lui obéissez ? Ne vous fiez pas à lui.

— Je ne peux pas dire que j'aie confiance, mais j'ai été...

— Quoi ?

— Rien. Aucune importance.

— Vous alliez dire quelque chose... quoi ?

— Non.

Il ne voulait pas lui parler de Tracy, lui avouer que, bizarrement, il faisait cela pour elle, pour se dédouaner de ses propres absences et défaillances comme père de famille.

Emily se mit à boudier, puis se releva et fit les cent pas devant lui, dénombrant des points imaginaires sur ses doigts.

— Voyons... les photos vous ont conduit à GlamourPuss... non ? Ce qui vous a conduit à Craig... ? Mais il ne sait pas mon adresse. Je l'ai dit... ah, Ruth ! C'est elle qui vous l'a donnée ?

Banks garda le silence.

— Pas étonnant. La jalouse. Elle serait trop contente de me foutre dans la merde, cette salope, pour la simple raison que j'ai rencontré quelqu'un comme Barry, et qu'elle, elle est toujours coincée dans son petit appart exigu de Kennington. Est-ce que vous savez...

— Quoi ?

— Rien. Laissons tomber.

— Qu'est-ce que vous alliez dire ?

Elle sourit.

— Non. À mon tour de faire des mystères. Je vous dirai rien.

Avant que Banks puisse formuler une réponse, elle cessa de s'agiter pour s'agenouiller devant lui, levant ses yeux d'un bleu étincelant.

— Alors vous les avez vues, vous aussi... ? Les photos.

Banks avala sa salive.

— Oui.

— Ça vous a plu ? Ça vous a excité ?

— Pas spécialement.

— menteur.

Elle se releva d'un bond, un sourire de triomphe aux lèvres.

— D'ailleurs, c'était juste pour rigoler. Papa n'a pas à s'en faire. C'est pas comme si je m'étais lancée dans l'industrie du porno...

— Heureux de l'apprendre.

— Ce qui l'inquiète, c'est que je gâche sa réputation sans tache, n'est-ce pas ?

— En partie.

Il n'était pas nécessaire de broser un portrait idéalisé de Riddle, surtout devant sa fugueuse de fille. Elle le connaissait sans doute mieux que quiconque.

— Mais il m'a paru se faire sincèrement du souci pour vous.

— Oh, certainement.

Emily s'était rassise et paraissait songeuse.

— Le grand Jeremiah Riddle, champion des valeurs familiales, une police à votre écoute, proche des citoyens. « Ma fille la pute » ne cadrerait pas bien avec cette image, hein ?

— Ça ne vous ferait pas de mal de lui téléphoner pour le rassurer de temps en temps, si ? Et votre mère ? Elle se fait un sang d'encre...

Les yeux d'Emily lancèrent des éclairs.

— Vous ne savez rien de rien. Qu'est-ce que vous connaissez de ma vie ?

Elle tripota le col de son pull et parut rentrer en elle-même.

— J'étais comme en prison là-bas. Ne va pas ici. Ne fais pas ça. Ne vois pas celui-ci. Ne parle pas à celle-là. N'oublie pas tes leçons de piano. As-tu bien fait tes devoirs ? Rentre avant huit heures du soir. Je manquais d'air. J'étouffais. Je ne pouvais pas être libre, être moi-même...

— Et maintenant, vous l'êtes ?

— Bien sûr.

Elle se releva. Des plaques rouges luisaient sur ses joues.

— Dites à papa qu'il peut aller se faire voir. Dites-lui ça. Qu'il s'interroge. Qu'il se ronge. Je ne veux pas qu'il soit en paix. Parce que... vous savez pourquoi ?

— Pourquoi ?

— Parce qu'il était jamais là. Il édictait toutes ces règles... et il n'était jamais à la maison pour les faire respecter.

Maman faisait tout. Et pourtant cela n'allait jamais assez bien. Il était même pas là pour les faire respecter, ces foutues règles. C'est pas marrant ?

Elle alla s'appuyer de nouveau à la cheminée. Dans la chanson d'Alanis Morissette il était question de voir clair à travers quelqu'un, et Banks savait ce qu'elle voulait dire. Enfin, il avait fait son boulot, rempli son contrat. Il pourrait donner à Riddle l'adresse de sa fille, lui parler de Barry Clough. Si Riddle voulait envoyer la police locale voir sa collection d'armes, brancher le fisc sur ses affaires et contacter la Brigade des Stups, ça le regardait. Lui, il avait achevé sa mission. À Riddle de reprendre le flambeau. Il arracha une page de son agenda et y griffonna quelques mots.

— Si vous changez d'avis, ou si vous avez encore quelque chose à me dire, un message à communiquer à vos proches, voici où je loge. Vous pouvez m'appeler et laisser un message en mon absence.

Un instant, il crut qu'elle n'allait pas la prendre, mais si.

Elle y jeta un coup d'œil, froissa le morceau de papier dans sa main, et jeta la boulette au feu. Barry Clough entra d'un pas décidé, sourire aux lèvres. Il tapota sa montre.

— C'est le moment de te faire belle, ma biche... On est attendus chez Rod dans une demi-heure.

Puis il regarda Banks, sans sourire.

— Ton temps est écoulé, mon pote, dit-il en désignant du pouce la sortie. En selle...

Banks avait approximativement cinq minutes de retard quand il sortit du métro à Camden Town. Le crachin avait fait place à une pluie battante et les flaques du caniveau reflétaient l'image brouillée et criarde des enseignes commerciales et des feux de signalisation. Heureusement, le restaurant n'était pas loin de la station.

Il eut beau remonter le col de sa veste, il était quand même trempé au moment de pénétrer en coup de vent dans l'établissement. Au début, il ne reconnut pas la femme qui souriait et lui faisait signe de venir à sa table près de la vitre.

Même s'il avait revu son ex-femme brièvement quelques mois plus tôt, elle avait complètement changé de tête depuis lors. Pour commencer, ses cheveux blonds étaient coupés court et en dégradé. Ceci mettait en valeur, si besoin était, ses sourcils bruns et Banks avait toujours estimé que les sourcils de Sandra comptaient parmi ses attraits les plus érotiques. Elle portait également une paire de lunettes rondes à monture dorée, pas plus grandes que ces lunettes rétro si populaires dans les années soixante. Il ne l'avait jamais vue porter des lunettes, ignorait qu'elle en avait besoin. À vue de nez, elle avait une tenue « bohème », toute en superpositions : châle noir, foulard de soie rouge, pull à motifs rouge et noir.

Banks se glissa à sa place, en face d'elle. Affamé. Il s'était écoulé une éternité depuis qu'il avait mangé sa tourte au poulet fadasse à Kennington.

— Pardon pour ce retard, dit-il en se séchant les cheveux avec sa serviette. J'avais oublié les joies du métro londonien. Sandra eut un sourire.

— Ce n'est rien. J'étais habituée, tu te rappelles...?

Banks ne broncha pas. Il regarda autour de lui. Le restaurant était bondé, grouillant de serveurs et de clients qui ne cessaient d'entrer et sortir. Le genre d'endroit que Banks croyait branché dans la mesure exacte où il ne l'était pas, rien que des tables en bois tout éraflées séparées par des cloisons, des côtes de porc, des steaks-purée. Mais il y avait de l'ail et des tomates séchées dans la purée et une petite portion coûtait trois livres.

— J'ai déjà commandé du vin, dit Sandra. Un demi-litre de bordeaux rouge. Je sais que tu préfères le rouge. Pas d'objection ?

— Parfait.

Banks avait refusé le verre offert par Clough, ne voulant pas lui être redevable de quoi que ce soit, mais il avait soif.

— Tu es superbe. Changée. Je ne veux pas dire par là que tu n'étais pas bien avant... enfin tu m'as compris. Sandra se mit à rire, rougit légèrement et regarda ailleurs.

— Merci.

— C'est quoi, ces lunettes ?

— L'âge. C'est fatal après la quarantaine...

— Alors, je vis mes derniers jours de sursis.

Un serveur apporta le vin et les laissa se servir eux-mêmes. Prétentieux dans son absence de prétention. Sandra se tut pendant qu'il remplissait les verres, puis leva le sien pour fêter leurs retrouvailles.

— Comment vas-tu, Alan ?

— Très bien. Très très bien. Ça ne pourrait aller mieux.

— Tu travailles ?

— Comme d'habitude, non ?

— Je croyais que Riddle t'avait mis dans un placard ?

— Même lui a besoin de mes compétences de temps en temps.

Il but une gorgée. Parfaitement buvable. Un coup d'œil circulaire lui confirma qu'il pouvait se permettre une cigarette.

— Je peux t'en piquer une ? lui demanda Sandra.

— Bien sûr. Tu n'as pas réussi à t'en passer complètement ?

— Complètement, non. Ça agace Sean. Il ne cesse de me harceler pour que j'arrête. Mais je ne crois pas qu'une ou deux clopes par mois, ça nuise vraiment à la santé.

À la bonne heure, songea Banks :

— Sean l'enquiquineur. Sûrement pas. J'attends le moment où on proclamera que les médecins ont fait fausse route et que le tabac est excellent pour les poumons, contrairement aux fruits et aux crudités.

Sandra éclata de rire.

— Tu peux attendre longtemps. (Elle trinquait avec lui.) À la tienne !

— À la nôtre. Aujourd'hui je suis passé dans le quartier où nous habitions autrefois. Kennington.

— Ah oui ? Pourquoi ? Voyage sentimental ?

— Boulot.

— Il était vraiment riquiqui cet appartement. Bien trop petit avec les gosses. Et le dentiste qui m'employait avait les mains baladeuses.

— Tu ne me l'as jamais dit.

— Il y a beaucoup de choses que je ne t'ai jamais dites. En général, tu donnais l'impression d'avoir assez de pain sur la planche comme ça.

Ils s'absorbèrent dans la lecture du menu pendant quelques minutes. Banks vit qu'il avait raison pour la purée de pommes de terre. Pour l'ail et les tomates séchées aussi. Et pour le prix. Il commanda une saucisse de chevreuil avec du chou rouge braisé et de la purée de pommes de terre à l'ail. Sans tomates séchées. Le repas idéal pour se requinquer après une journée pareille. Sandra opta pour un steak frites. Le serveur ayant pris la commande, ils fumèrent et burent en silence pendant encore quelques instants. Maintenant qu'il était avec elle, Banks ne savait comment aborder le sujet qui lui tenait à cœur. Il se sentait curieusement muet, comme un adolescent à son premier rendez-vous. Si Sandra avait pu mettre un terme à sa liaison stupide avec Sean et revenir, voulait-il lui dire, il était encore possible de reconstruire leur couple afin de repartir sur de nouvelles bases. Certes, ils avaient vendu la maison jumelée à Eastvale et la fermette de Banks était un peu trop petite pour deux, mais ils pourraient s'en contenter provisoirement. Si Banks passait avec succès les examens d'admission à la National Crime Squad — si on lui offrait le poste —, qui sait alors où il pourrait être muté. Riddle étant son obligé à présent, il ne manquerait pas de le recommander chaudement.

— J'ai vu Brian la semaine dernière, déclara Sandra.

— Il me l'a dit l'autre soir, quand je lui ai téléphoné. J'aurais voulu

profiter de mon séjour ici pour le voir, mais il m'a dit qu'ils partaient jouer en Écosse.

Sandra acquiesça.

— C'est vrai. À Aberdeen. Il est très emballé par les perspectives d'avenir. Ils ont déjà presque fini leur premier CD.

— Je sais. Leur fils Brian jouait dans un groupe de rock. Il venait de graver un premier disque pour un label indépendant et s'apprêtait à signer avec une grande maison de disques. Banks les avait entendus jouer lors de son dernier passage à Londres et il avait été si abasourdi par les talents de chanteur, d'instrumentiste et de parolier de son fiston qu'il avait commencé à le voir sous un jour nouveau, et plus seulement comme un membre de la famille. Lui qui avait failli le renier, voir en lui un désœuvré et un fainéant après que ce dernier eut été à deux doigts de rater son diplôme, il le considérait désormais comme un être original. Indépendant, doué, libre. De même pour Tracy, quand il l'avait aperçue avec ses nouveaux amis dans un pub peu de temps après son entrée à la fac. Il avait compris qu'il l'avait perdue — ou du moins qu'il avait perdu l'enfant de son imagination —, mais à la place il avait trouvé une jeune femme qu'il aimait et admirait, même si elle était actuellement à Paris avec ce Damon qui ne s'exprimait que par monosyllabes. Donner à l'autre sa liberté peut être douloureux, avait-il compris avec les années, mais parfois moins que si on se crispe sur ses positions.

— Je croyais que tu emmenais Tracy à Paris ce weekend ?

— Elle te l'a dit ?

— Bien sûr. Il ne fallait pas ? Après tout, je suis sa mère.

Banks reprit une gorgée de vin.

— J'ai eu un empêchement. Et elle est partie avec une relation. Sandra haussa un sourcil.

— Fille ou garçon ?

— Garçon. Un certain Damon. Il m'a fait bonne impression. Tracy est assez grande pour se prendre en charge.

— Je sais bien, Alan. Seulement... c'est encore difficile, c'est tout.

— Quoi ?

— Élever deux enfants de cette façon...

— Séparément ?

— Tu sais bien ce que je veux dire.

— Même si on était encore ensemble, ce serait ainsi. Il n'est plus question de les élever : ils sont grands maintenant. Ils ont pris leur envol. Plus vite tu l'accepteras, mieux cela vaudra.

— Tu crois que je n'en suis pas consciente ? Tout ce que je dis, c'est que c'est dur, rien de plus. Ils sont tous les deux si loin de nous, à présent.

— C'est vrai. Mais de toute façon, ça devait arriver tôt ou tard.

— Possible.

Les plats arrivèrent et chacun attaqua son assiette. La saucisse était bonne, plus riche en viande qu'en graisse, pour changer, et la purée aussi. Sandra rendit un verdict positif sur son steak. Après quelques minutes, elle déclara :

— Tu te souviens... le jour où je suis passée chez toi ?

— Comment pourrais-je l'oublier ?

— Je te présente mes excuses. Je regrette. Jamais je n'aurais dû faire cela. Débarquer sans prévenir. Ce n'était pas correct de ma part.

Aucune importance.

— Comment va-t-elle ?

— Qui ?

— Tu sais bien. Ta jeune et jolie amie. Comment s'appelle-t-elle, déjà ?

— Annie. Annie Cabbot. Major Cabbot.

— Ah oui ! (Elle sourit.) Quand je pense que tu as voulu me faire avaler que vous étiez en plein travail. Ses pieds nus et ce short. C'était clair comme de l'eau de roche. Enfin bref, comment va-t-elle ?

— Je ne l'ai guère revue ces derniers temps.

— Ne me dis pas que je lui ai fait peur ?

— D'une certaine façon.

— Eh bien, elle manque singulièrement de combativité si elle se laisse intimider par une broutille.

— Sans doute.

— Pardon, Alan. Je suis sincèrement navrée. Je ne voulais pas tout gâcher. J'espère du fond du cœur que tu trouveras quelqu'un. Je ne souhaite que ton bonheur.

Banks mangea encore un peu et fit passer le tout avec une gorgée de vin. La carafe fut bientôt vide.

— Encore ? suggéra-t-il.

— Entendu. Mais je ne prendrai qu'un verre pour ma part. Si tu crois pouvoir venir à bout du reste...

— Je ne conduis pas.

Il fit signe au serveur et bientôt remplit leurs verres.

— Y a-t-il quelque chose... tu avais une raison particulière de me voir ? s'enquit Sandra.

— Ai-je besoin d'un motif pour dîner avec ma femme ? Sandra tiqua.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, mais... enfin, Alan, voilà un an maintenant qu'on est séparés. C'est à peine si on s'est parlé pendant tout ce temps. Et c'était presque toujours au téléphone. Tu ne peux pas m'en vouloir d'être surprise quand...

— Je me suis dit que le moment était venu d'enterrer la hache de guerre, voilà tout.

Sandra l'examina.

— Vraiment ?

— Vraiment.

— Bon, très bien. Considère-la comme enterrée. (Ils trinquèrent de nouveau.) Et Jenny Fuller ?

Jenny était une connaissance commune ; c'était aussi une psychologue clinicienne et Banks avait sollicité son aide en maintes occasions.

— On ne se voit pas souvent. Elle est assez occupée maintenant qu'elle s'est remise à enseigner à York.

— Tu sais, dit Sandra, jouant avec les quelques frites restées dans son assiette et lui coulant un regard en biais, il fut un temps où je croyais que vous deux... elle est très séduisante.

— On n'a jamais eu ce genre de rapport, dit Banks, qui s'était souvent demandé pourquoi, d'autant qu'apparemment l'un comme l'autre ne demandaient que ça. Le destin, sans doute.

— Elle n'a pas très bon goût en ce qui concerne les hommes..., reprit-il.

Et il se mit à rire.

— Sans vouloir être prétentieux ! Je ne voulais pas suggérer que j'aurais été un choix particulièrement éclairé, mais simplement qu'elle paraît condamnée à sortir avec des individus qui la maltraitent, comme si elle reproduisait sans arrêt le même schéma affectif, malgré ses efforts pour s'en échapper. C'est un cercle vicieux.

— Je vois... Elle m'a confié un jour qu'en dépit de tout ce qu'elle a pu réaliser dans sa vie, elle n'a pas grande confiance en elle, et bien peu d'amour-propre. Je ne sais pas...

Ils finirent leur repas, mirent les assiettes de côté et Banks alluma une nouvelle cigarette. Sandra déclina son offre. Pendant qu'elle était aux toilettes, il se resservit un verre en se demandant comment aborder le sujet qui lui était cher. Quand elle traversa la salle de restaurant, il remarqua qu'elle portait un jean sous ses fluides superpositions de vêtements, et que sa silhouette restait impeccable. Son cœur fit une embardée, tandis qu'une autre partie de son anatomie se réveillait sans y avoir été invitée.

Sandra consulta sa montre après avoir repris sa place.

— Je ne vais pas pouvoir m'attarder davantage. J'ai promis à des amis de les retrouver vers dix heures et demie.

— Une fête ?

— Humm... Si on veut.

— Tu n'allais jamais à des fêtes à Eastvale.

— Les choses ont changé depuis. En outre, Eastvale ne répond plus après neuf heures du soir. Ici, on est à Londres.

— On n'aurait peut-être jamais dû en partir. Cela semblait une bonne idée à l'époque. Enfin, franchement, je me tuais à la tâche. J'ai cru qu'une vie plus calme pourrait nous rapprocher. Tu vois comme je suis perspicace...

— Ce n'est pas la question, Alan. Peu importe où nous étions. Même quand tu étais à la maison, tu avais toujours la tête ailleurs...

— Comment cela ?

— Réfléchis. En général, tu étais au travail ; le reste du temps tu pensais au boulot. Tu n'étais pas là. Le hic, c'est que tu n'en as jamais pris conscience ; tu croyais que tout marchait comme sur des roulettes.

— Et ce n'était pas le cas, hein ? Jusqu'à ce que tu rencontres Sean...

— Sean n'est pas en cause. Laisse-le en dehors de tout ça.

— Je ne demande pas mieux.

Ils se turent. Sandra semblait nerveuse, comme si elle avait un poids sur le cœur dont elle voulait se libérer avant de partir.

— Reste au moins pour le café, dit Banks. On ne reparlera plus de lui.

Elle esquissa un faible sourire.

— D'accord. Je prendrai un cappuccino. Et ne va pas me dire que je n'en buvais pas à Eastvale. C'est une boisson inconnue là-bas.

— Erreur. Un café très chic a ouvert face au centre culturel depuis ton départ. On y sert aussi des caffè latte.

— Oh, le Nord se civilise, finalement ?

— Mais oui. Les gens viennent de plusieurs kilomètres à la ronde.

— Pour vendre leurs moutons. Je me souviens.

— Tu ne t'es jamais pluie dans le Yorkshire, n'est-ce pas ? Sandra fit non de la tête.

— J'ai essayé, Alan. Sincèrement, j'ai essayé. Pour ton bien. Le mien. Pour Brian et Tracy. J'ai essayé. Mais en fin de compte je crois que tu

as raison. Je suis une citadine dans l'âme. C'est à prendre ou à laisser.

Banks remplit son verre au moment où le cappuccino de Sandra arrivait.

— J'ai posé ma candidature pour un autre poste, dit-il finalement. Elle se figea, la tasse mousseuse presque au niveau de ses lèvres.

— Tu ne quittes pas les forces de police ?

— Non, non. (Il rit.) Je suppose que la force sera toujours avec moi.

Sandra eut un murmure désapprobateur.

— Mais je devrais bientôt quitter le Yorkshire. En fait, il y a des fortes chances pour que je sois muté à Londres. J'ai posé ma candidature à la National Crime Squad.

Elle fronça les sourcils et avala une gorgée de café.

— J'ai lu quelque chose là-dessus dans un article. C'est une sorte de FBI anglais, si j'ai bien compris. Qu'est-ce qui t'a donné cette idée ? Je croyais que toi, tu étais heureux de patauger jusqu'aux genoux dans la crotte de bique. C'est à cause de Riddle ?

Banks racla sa cigarette contre le bord du cendrier.

— Il y a un tas de raisons. Et Riddle compte pour beaucoup dans cette décision. Je n'y vois pas encore très clair. Peut-être ai-je achevé un cycle là-bas, moi aussi. Avec un peu de retard sur toi. Enfin, qui sait ? Je dois avoir besoin de changer d'air. De me lancer un nouveau défi. Et puis, je suis peut-être un citoyen dans l'âme, moi aussi. Sandra sourit.

— Eh bien, bonne chance. J'espère que tu trouveras ce que tu cherches.

— Cela pourrait m'amener à voyager. En Europe. Sur la piste de dangereux criminels en Dordogne.

— Tant mieux pour toi.

Il s'interrompt pour écraser son mégot et reprendre une gorgée de vin. Cette discussion n'avancait pas.

— Il y a bien un an qu'on est séparés, non ? Sandra se renfrognait.

— Exact.

— Ça n'est pas si long, quand on y pense. On délaisse quelque chose pendant un moment, et puis on remet ça. Comme pour la cigarette.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Ce n'était peut-être pas une bonne comparaison. Les métaphores ne sont pas mon fort. Ce que je voulais dire, c'est que parfois deux êtres se séparent pour un an ou plus, afin de mener d'autres activités, de vivre ailleurs, puis... ils se remettent ensemble. Une fois qu'ils ont déchargé leur bile. On peut être dépendant de quelqu'un. Comme de la nicotine, sauf que c'est bon pour la santé. Au point de ne pas pouvoir s'en passer.

— Tu voudrais qu'on reprenne la vie commune ?

— Oui. Pas la même vie qu'avant, bien sûr. Ça ne pourrait jamais être comme avant. On a trop changé l'un et l'autre... Mais une vie meilleure. Cela pourrait être mieux. Tu commencerais par venir dans le Yorkshire pendant quelque temps, jusqu'à ce que les choses s'arrangent, mais je te promets — sérieusement — que même si ma candidature était rejetée par la NCS, je me ferais muter. J'ai gardé des contacts dans la police de Londres. Il y a forcément un poste pour un flic ayant mon expérience.

— Attends une minute, Alan. Si j'ai bien compris, tu me suggères de venir vivre avec toi dans ta maisonnette jusqu'à ce que tu aies trouvé un emploi ici ?

— Oui. Bien sûr, si tu ne voulais pas, si tu préférerais attendre que j'aie décroché quelque chose — quoi que ce soit — je comprendrais. Je sais bien que le cottage est trop petit pour deux. Mais tu n'aurais qu'à venir passer le weekend de temps en temps. On pourrait se voir. Se donner rendez-vous, comme au début...

Sandra hocha lentement la tête.

— Quoi ? Tu n'aimes pas mon idée ?

— Alan, tu n'as pas entendu un traître mot de ce que je t'ai dit, n'est-ce pas ?

— Je sais que cela a mal tourné. Que tu as été contrainte de partir. Je ne t'accuse de rien. Tout ce que je dis, c'est qu'on pourrait tout reprendre à zéro. Ce serait différent, cette fois.

— Non.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— Ça signifie « Non ».

— D'accord.

Banks vida son verre et se resservit. Il ne restait plus grand-chose de la seconde carafe désormais.

— J'imagine que tu ne t'attendais absolument pas à cela.

— Pourquoi ne te donnes-tu pas le temps d'y réfléchir à tête reposée ?

— Pardon de te prendre ainsi au dépourvu. On saisit sa chance quand l'occasion se présente.

— Tu n'entends pas quand je te parle, Alan ? NON. Non. On ne va pas revivre ensemble, ni dans le Yorkshire ni à Londres. Le jour où je suis partie, je dois admettre que je ne savais pas ce que l'avenir nous réservait, quels seraient mes sentiments au terme d'une année.

— Et maintenant tu le sais ?

— Oui.

— Eh bien... ?

— Pardon, Alan. Merde, pourquoi fallait-il que tu me rendes les choses aussi difficiles ?

Elle ôta ses lunettes et s'essuya les yeux d'un revers des mains.

— Je ne comprends pas.

— On ne va pas se remettre ensemble. Ni aujourd'hui. Ni jamais. Ce que je voulais te dire, c'est que je veux divorcer. Sean et moi souhaitons nous marier.

Banks regarda dans le grand miroir penché et vit des cheveux noirs et courts parsemés de gouttelettes de pluie, qui brillaient aussi sur les épaules de son blouson noir. Au-delà de l'assortiment de bouteilles de whisky, il vit un visage qui était sans doute trop émacié et anguleux pour être qualifié de beau, ainsi que des yeux bleus brillants, légèrement vitreux, regardant en eux-mêmes. Il vit le genre de zig qu'on évite soigneusement quand on ne veut pas d'ennuis. Autour de

lui, la vie continuait. Un couple à côté se disputait à voix basse, tendue; un poivrot radotait tout seul sur Manchester United; des gosses bruyants bourraient de pièces des machines, qui exprimaient leur gratitude par des « bips » et des « tut ». L'atmosphère était saturée de fumée de cigarette à laquelle se mêlait une odeur de houblon et d'orge. Des barmen se précipitaient pour satisfaire des commandes aboyées, attendant sans patience que les Optics dispensent leurs mesures chiches de rhum ou de vodka. L'un d'eux, arrachant des gouttes de jus de citron Rose d'une bouteille à bec agitée au-dessus d'une pinte de bière blonde, marmonna : « Grouille, merde. Je pisse plus vite que ça. » Banks prit une bonne rasade de bière et alluma une autre cigarette, s'émerveillant pour la énième fois en l'espace d'une heure de son calme olympien. Une éternité qu'il ne s'était senti aussi calme. Ne parlons pas des derniers mois passés avec Sandra. Après avoir lâché sa petite bombe, elle s'était enfuie du restaurant en pleurs, le laissant seul avec son vin et l'addition. Tout l'établissement avait paru se taire tandis que la pression augmentait dans ses oreilles, et qu'il sentait des milliers d'épingles et d'aiguilles piquer son corps. Divorce. Épouser Sean. Avait-elle vraiment dit cela ? Mais oui, avait-il compris après avoir réglé et traversé d'un pas chancelant les rues battues de pluie pour entrer dans le premier pub qui se présentait. Et maintenant il en était à sa seconde pinte, se demandant où étaient la colère, la douleur, la rage qu'il était censé éprouver. Il était assommé, ahuri, estomaqué, comme n'importe qui après de telles nouvelles. Mais il n'avait pas l'impression que le monde avait cessé de tourner. Pourquoi ? La réponse, quand elle vint, était si simple qu'il se serait donné des gifles. C'était parce que Sandra avait raison. Ils ne se rabibocheraient pas. Il s'était leurré trop longtemps, et la vérité avait fini par éclater. Il avait fait cette démarche mécaniquement, sans y croire vraiment. Et quand la question s'était réellement posée, il avait découvert que ni lui ni elle ne souhaitait une réconciliation. Leur mariage était terminé. Elle voulait y mettre un point final. Le divorce. Son union avec Sean.

Certes, il savait bien qu'on ne biffe pas vingt ans de mariage d'un trait de plume, et qu'il resterait un résidu d'affection, d'amour, et peut-être de douleur. Mais — et c'était le plus important — il n'y aurait plus d'ambiguïté, plus de vain espoir, plus l'illusion puérile qu'un changement extérieur — nouveau foyer, nouveau travail — arrangerait les choses. Ils pouvaient désormais s'éloigner l'un et l'autre de cette chose morte qu'était leur mariage et poursuivre leur route chacun de son côté.

Il y aurait de la tristesse, oui. Ils auraient des regrets, quelques-uns. Ils resteraient aussi éternellement reliés par Brian et Tracy. Mais il

comprit en se regardant dans la glace du pub que s'il voulait être vraiment honnête avec lui-même — et c'était le bon moment pour cela —, alors il devrait se réjouir plutôt que de noyer son chagrin dans l'alcool. Demain, il téléphonerait à Sandra pour lui proposer de s'occuper du divorce, lui souhaiter du bonheur avec Sean. Mais ce soir, il avait sa liberté à fêter. Ce qu'il ressentait au fond, c'était du soulagement. Ses yeux s'étaient dessillés. Quand il n'y a plus d'espoir, c'est là que l'on reprend espoir. C'est pourquoi il brandit sa pinte et s'attira un ou deux regards curieux quand il porta un toast à son propre reflet. La pluie, comme un doigt d'enfant, avait barbouillé la rue avec le rouge des néons et des feux des voitures quand Banks se dirigea d'un pas légèrement hésitant vers le prochain pub. On pouvait entendre crépiter au loin des feux d'artifice et voir les fusées traverser le ciel. Il n'avait pas envie de retrouver la solitude de sa chambre d'hôtel, ne se sentant pas assez fatigué, en dépit d'une journée chargée. Le nouveau pub était moins bondé, et il réussit à trouver un siège dans un coin, près d'une table de retraités en goguette. Il se savait un peu soûl mais il savait aussi qu'il avait encore toute sa lucidité. Et c'est ainsi qu'il se mit à songer à ce qu'il avait vu aujourd'hui, à la sensation qu'il avait éprouvée. En particulier à sa rencontre avec Emily Riddle dans la villa de Barry Clough. Plus il y pensait, plus tout cela lui paraissait dingue.

Emily était défoncée, de toute évidence. Coke ou héroïne, il n'aurait su le dire, mais la poudre blanche sur sa lèvre supérieure attestait l'un ou l'autre. Il aurait parié pour la coke, étant donné ses mouvements saccadés et son humeur changeante. Et elle avait sans doute fumé de la marijuana. Craig Newton avait aussi affirmé qu'elle planait quand il l'avait aperçue dans la rue, le jour où les gardes du corps de Barry l'avaient rossé. Était-ce une camée ou une consommatrice occasionnelle ? Parfois il n'y avait qu'un pas de l'un à l'autre.

Puis, il y avait Barry Clough lui-même : la luxueuse villa, les dorures, les meubles, le costume Armani, les flingues. Qu'il fût un « homme d'affaires » n'importe qui pourrait le dire de lui, et ce terme recouvrait une multitude de péchés. Quels étaient ses liens véritables avec le milieu musical ? Dans quelle sorte de soirée avait-il fait la connaissance d'Emily ? C'était sans aucun doute un escroc, mais quant à la nature de ses activités criminelles, Banks séchait. D'où lui venait son argent ? Trafic de drogue, peut-être. Porno ? Possible. Dans les deux cas, ce n'était pas une fréquentation pour cette fille, même si elle s'éclatait pour le moment, et c'était encore plus grave pour Jimmy Riddle et ses aspirations professionnelles.

Banks avait eu un scrupule à quitter cette baraque. Tout comme il

s'était reproché de ne pas s'en prendre au gorille à la porte. En temps normal, il serait entré là d'autorité, en montrant les dents, mais agissant en simple particulier il avait dû encaisser les brimades. On l'avait prié d'être discret, et qui sait quelles révélations préjudiciables auraient pu apparaître au grand jour s'il avait contrarié Clough ?

Une part de lui-même, peut-être sous l'effet stimulant de l'alcool, voulait retourner là-bas pour lui secouer les puces, le forcer à se dévoiler. Mais il en savait assez pour ne pas céder à ce désir. Pas ce soir.

Invoquant le dieu du bon sens, il termina sa pinte et sortit hâtivement dans la rue pour trouver un taxi. Une bonne nuit de sommeil, voilà ce qu'il lui fallait, et pour le reste on verrait bien demain. « Demain » commença trop tôt. Il était trois heures dix-huit au réveil à affichage numérique sur la table de chevet quand le téléphone se mit à sonner. Maugréant et se frottant les yeux, il chercha le combiné à tâtons dans le noir et finit par mettre la main dessus.

— Banks...

— Navré de vous déranger à cette heure, fit le réceptionniste, mais il y a ici une jeune dame. Elle semble complètement perdue. Elle dit être votre fille et insiste pour vous voir.

Dans la conscience assoupie de Banks, embrumée par l'alcool, la seule pensée qui émergea de tout ceci fut que Tracy était là et qu'elle avait des ennuis. Peut-être avait-elle parlé à Sandra, et la nouvelle du divorce l'avait bouleversée.

— Faites-la monter, dit-il, puis il se leva, alluma la lampe de chevet et se rhabilla.

Il avait mal à la tête et la bouche sèche. Supposant qu'il faudrait une minute à sa fille pour se rendre au troisième étage, il fit un saut dans la salle de bains et avala quelques aspirines prises dans sa trousse à pharmacie de voyage, avec deux verres d'eau. Après quoi, il remplit et brancha la petite bouilloire, plongea un sachet de thé dans la théière. Au moment où l'on frappait doucement à la porte, il était en train de comprendre qu'un truc n'allait pas dans le tableau. Tracy savait qu'il était là, bien sûr ; il lui avait donné le nom de l'hôtel avant son départ pour Paris. Mais on n'était que samedi soir, ou dimanche matin ; donc, n'était-elle pas censée être toujours là-bas ?

Quand il ouvrit la porte, Emily Riddle se tenait sur le seuil.

— Je peux entrer ? dit-elle.

Il fit un pas de côté et referma la porte derrière elle. La jeune fille portait une robe du soir noire, ample, décolletée par-dessus ses petits seins et fendue sur un côté jusqu'à la cuisse. Ses bras nus étaient couverts de chair de poule. Ses blonds cheveux confusément relevés sur la tête, souvenir d'une coiffure sophistiquée malmenée par le vent ou la pluie. On aurait dit une ingénue libertine. Une ingénue libertine de vingt-cinq ans pour le moins. Mais le plus remarquable était la déchirure à la bretelle droite de sa robe et la trace de sang coagulé en forme de point d'interrogation à la commissure de ses lèvres. Il y avait aussi une zébrure sur la joue qui deviendrait bientôt un bleu. Ses yeux étaient battus, mi-clos.

— Qu'est-ce que je suis fatiguée, dit-elle, puis elle balança son sac à main sur le lit et se laissa choir dans le fauteuil.

L'eau entra en ébullition et Banks prépara le thé. Emily prit la tasse brûlante dans ses mains et la garda contre elle comme pour s'y réchauffer. Ses yeux s'ouvrirent un peu plus. Soudain, la pièce paraissait toute petite. Banks se jucha au bord du lit.

— Qu'y a-t-il ? Que s'est-il passé, Emily ? Qui vous a fait ça ?

Elle se mit à pleurer.

Banks alla lui chercher un mouchoir dans la salle de bains, avec lequel elle s'essuya les yeux. Ils étaient injectés de sang et bordés de rose.

— Je dois avoir une de ces têtes ! fit-elle. Vous auriez pas une cigarette ?

Banks lui en donna une et se servit lui-même. Ayant tiré quelques bouffées et bu un peu de thé, elle sembla reprendre ses esprits.

— Que s'est-il passé ? reprit Banks. C'est Clough... ?

— Je veux rentrer chez moi. Vous voulez bien me ramener chez moi ?

— Demain matin. Dites-moi ce qui s'est passé...

Ses yeux commencèrent à se fermer et elle s'adossa au fauteuil, jambes tendues et chevilles croisées. Banks craignait qu'elle ne glisse jusqu'à terre mais elle réussit à rester calée. Elle le regarda à travers ses paupières plissées et rejeta de la fumée par les narines. Cela la fit tousser, gâchant l'effet qu'elle avait sans doute voulu produire.

— Parlez, dit-il.

— Je ne veux pas en parler. J'ai couru... sous la pluie... j'ai trouvé un taxi et voilà.

— Mais vous aviez balancé l'adresse !

— J'ai une mémoire photographique. Un coup d'œil me suffit. Comme ma mère.

Elle termina sa cigarette et parut somnoler un moment.

— C'est Clough qui vous a fait ça ? C'est lui ?

Elle feignait de dormir.

— Emily ?

—... quoi ? fit-elle, sans rouvrir les yeux.

— C'est Clough ?

— Je veux pas retourner chez lui. Je peux pas. Vous voulez bien me ramener chez moi ?

— Demain. Demain, je vous ramènerai.

— Je peux dormir ici ?

— Oui.

Il se releva.

— Je vais vous trouver une chambre. Ça m'étonnerait que l'hôtel soit complet.

— Non !

Ses yeux s'écarquillèrent et elle fit un bond en avant si brutal qu'elle renversa du thé sur sa robe. Si cela la brûla, elle ne parut pas en souffrir.

— Non ! Je veux pas me retrouver toute seule. J'ai peur. Laissez-moi rester avec vous. S'il vous plaît.

Dieu tout-puissant ! Si quelqu'un les voyait, il ne donnait pas cher de sa carrière. Mais comment refuser ? Elle était perturbée, effrayée. Il lui

était arrivé quelque chose de grave. Impossible de l'abandonner.

— Bon d'accord. Prenez le lit, je dormirai dans le fauteuil. Allons...

Il se pencha pour l'aider à se mettre debout. Elle était toute molle. Quand enfin elle se fut extirpée du fauteuil, elle se pressa en chancelant contre sa poitrine et mit les bras autour de son cou.

— Vous n'avez rien à fumer ? dit-elle. Je suis en descente. J'ai besoin d'arrondir les angles. On a dû mettre un truc dans mon verre.

Il sentait la chaleur de son corps à travers la fine étoffe de la robe, et se rappela les images qu'il avait vues d'elle nue. Il eut honte de son érection et espéra qu'elle n'avait rien remarqué, mais comme elle dénouait les bras de son cou pour s'écarter, elle lui adressa un sourire mutin et aviné et dit :

— Je vous avais bien dit que vous étiez un menteur...

Elle fit quelque chose avec les bretelles de sa robe, qui glissa de ses épaules et tomba au sol. Elle portait une culotte blanche, rien de plus. Ses mamelons dardaient, durs et sombres sur ses petits seins blancs. L'araignée noire entre l'anneau au nombril et l'élastique de la culotte semblait bouger, comme si elle filait sa toile.

— Pour l'amour du ciel ! dit Banks, ramassant le couvre-lit et l'en emmaillotant.

Elle gloussa et tomba sur le lit.

— Bien sûr que vous n'avez rien à fumer, dit-elle. Vous êtes un flic. Pas l'inspecteur Banks. Pas lui. Si. Non.

Elle se remit à pouffer, puis se tourna sur le côté et mit le pouce dans sa bouche, se recroquevillant dans la position du fœtus.

— Prenez-moi dans vos bras, dit-elle, ôtant son pouce un instant. Venez là...

Banks hocha la tête et murmura :

— Non.

Pas question de se retrouver dans ce lit avec elle, aussi grand son besoin de consolation fût-il. À la réflexion, il aurait sans doute dû la jeter dehors et reprendre ses draps, mais il ne pouvait pas le faire. À la place, il réussit à ajouter des couvertures sur elle, et elle n'opposa

aucune résistance. Pendant quelques instants, elle parut marmonner du mieux qu'elle le pouvait avec son pouce à la bouche, puis il l'entendit se mettre à ronfler doucement.

Banks savait que sa nuit était terminée. Demain, il irait dans Oxford Street à l'heure d'ouverture des magasins pour lui acheter des vêtements, puis ils rentreraient par le premier train à Eastvale. Il la reconduirait chez son père et s'en irait, les laissant s'expliquer. Il aurait achevé sa mission.

Mais quand il s'installa dans le fauteuil pour fumer une autre cigarette, à écouter le vent et la pluie flageller la fenêtre, le ronflement décousu d'Emily, il ne put s'empêcher de ruminer les événements. Tout allait de travers. Il était un flic, un délit grave avait été commis ; on avait enfreint la loi ; il fallait réagir, pas rester assis dans un fauteuil à fumer tandis que la fille adolescente du directeur de la police dormait dans son lit pratiquement à poil, le pouce dans la bouche une gosse dans un corps de femme.

Trois heures cinquante-deux. Une longue attente avant l'aube. Jetant un coup d'œil entre les rideaux, il vit un éclat de lune blanc à travers les volutes grises des nuages. Emily remua, se retourna, lâcha un vent et se remit à ronfler.

Banks tendit la main vers son Walkman et mit la cassette de Dawn Upshaw. Un chant sur le sommeil.

Viens, Sommeil, et avec ta douce illusion, Enferme-moi un moment dans la joie.

Ça, il ne fallait pas trop y compter, songea Banks, pas après la journée qu'il venait de vivre. LE meurtre de Charlie Courage eut lieu début décembre, un mois environ après qu'Emily Riddle eut été rendue à ses parents, un peu éprouvée et pas très fraîche, mais cela aurait pu être pire. À en juger par son silence dans le train qui la ramenait au bercail, elle se tiendrait à carreau quelque temps avant de repartir dans le vaste monde. En attendant, Banks avait eu l'esprit occupé par des changements importants survenus au commissariat.

La police du comté avait été réorganisée, passant de sept à seulement trois divisions administratives, et Eastvale était devenu le nouveau siège de la vaste Division de l'Ouest, qui comprenait tout le comté à l'ouest de l'A1 jusqu'à la frontière du Lancashire, et allait de la frontière de Durham au nord jusqu'à celle du Yorkshire de l'Ouest au sud. Il y avait là des étendues sauvages et des landes, dont un bon

morceau du parc national du Yorkshire, et les emplois principaux étaient fournis par les industries de service, le tourisme, l'agriculture ainsi qu'un petit nombre d'industries légères. Pas de grosses zones urbaines, mais plusieurs grandes villes comme Harrogate, Ripon, Richmond, Skipton et Eastvale elle-même. Bien sûr, crimes et délits ne manquaient pas et, conformément à son nouveau statut, le commissariat s'était étendu dans le bâtiment adjacent, où le service d'identification des empreintes de Vie Manson, les départements Lieux du crime, Ordinateurs et Services photo s'étaient installés. Les travaux de rénovation n'étaient pas terminés et l'endroit était plein de bruits et de poussière.

Tandis que les postes de police continueraient à couvrir leur secteur comme auparavant — en fait, on allait leur attribuer encore plus d'autonomie — Eastvale était à présent chargé de la plupart des enquêtes criminelles à l'intérieur de la nouvelle Division de l'Ouest. Nul ne savait exactement combien d'inspecteurs de la brigade criminelle ou du personnel de Gestion Criminelle comme d'aucuns les appelaient désormais — seraient en fin de compte affectés là, ni où on les mettrait, mais on avait déjà commencé à augmenter les effectifs.

L'une des premières initiatives de Millicent Cummings, directrice des Ressources Humaines, avait été de muter le major Annie Cabbot dans la nouvelle équipe. Millie avait dit à Banks qu'elle estimait que cette dernière avait bien travaillé avec lui sur l'affaire précédente, en dépit de ce que pensait Riddle de son dénouement tapageur, et que, Annie devant passer inspecteur dès que possible, cela lui ferait une bonne expérience.

Bien sûr, Millie ne savait rien de leur ancienne liaison, pas plus que ses collègues, et Banks pouvait difficilement se trahir. L'occasion était belle pour Annie de se remettre dans le bain, et il n'avait pas l'intention de la gêner. Annie était bonne enquêtrice, et si cela ne lui faisait rien de bosser avec lui, il pouvait au moins essayer de lui faire bonne figure. Le comté avait aussi un nouveau Directeur adjoint (aux affaires criminelles) sous les traits de Ron McLaughlin, surnommé « Ron le bolchevique » parce qu'il penchait plus à gauche que la plupart des policiers haut placés. McLaughlin était connu pour être dur mais juste — le type d'homme qui cherche à utiliser à plein les aptitudes de ses troupes et aussi pour ne pas cracher sur un petit verre de bière, de temps en temps.

Ce fut par une journée brumeuse, de crachin, que Riddle eut l'occasion de tenir la promesse qu'il avait faite à Banks. Depuis un an, tous les crimes graves dans la division qui ne pouvaient être pris en charge par

le commissaire Gristhorpe, le brigadier Hatchley ou tout inspecteur se trouvant attaché au commissariat à cette période-là, avaient été transmis aux autres divisions, ou à la Régional Crime Squad, ce qui laissait Banks libre de consacrer toutes ses heures de service à la paperasse et aux corvées administratives. Depuis qu'il avait rendu à Riddle ce grand service de ramener sa fille au bercail, depuis les grands changements à la brigade, et depuis qu'il avait définitivement rompu avec Sandra, l'idée de quitter sa fermette pour enchaîner sur un nouveau travail à la National Crime Squad avait commencé à perdre son attrait, et Banks avait retiré sa candidature. Eastvale retrouvait son charme ; c'était bien là qu'il avait envie d'être.

En dépit de la bruine et du ciel d'un gris sale, il se sentait plein de gaieté et d'optimisme. Il était en train de lire un rapport sur la brusque augmentation des vols de voiture en milieu rural, et, ayant besoin d'une pause, il alla se poster à la fenêtre pour fumer une cigarette défendue et contempler la place du marché en cette fin d'après-midi. Dieu merci, les rénovateurs étaient silencieux, sans nul doute planifiant leur prochain grand assaut, et la radio diffusait en fond sonore le Troisième Concerto pour piano de Prokofiev. Les guirlandes de Noël, allumées au milieu du mois de novembre par quelque personnalité de la télévision de troisième plan dont Banks n'avait jamais entendu parler, offraient une vue plaisante de sa fenêtre, suspendues au-dessus de Market Street et de la place comme un treillage de bijoux brillants. Bientôt, on dresserait un énorme sapin près du calvaire et le chœur de l'église chanterait des hymnes à midi et en début de soirée pour recueillir des oboles.

Brian pensait qu'il serait pris par son groupe pendant toute la durée des vacances, mais Tracy avait téléphoné la veille et promis de passer Noël avec son père avant d'aller voir sa mère le lendemain. Banks n'avait jamais été très fan de Noël — ayant passé trop souvent cette période de l'année à travailler et à constater la floraison des suicides et meurtres domestiques à ce moment de l'année —, mais là, il fallait marquer le coup ; cette fois il ferait un effort, achèterait un petit sapin, des cadeaux, mettrait des décorations, préparerait un bon repas.

L'année d'avant, ç'avait été un fiasco total. Il avait décliné toutes les invitations des amis et collègues pour passer les fêtes seul dans la maison où il avait vécu jadis avec Sandra, à se vautrer dans sa misère et à entretenir son euphorie à grand renfort de whisky. Les enfants avaient téléphoné, bien sûr, et il avait réussi à leur donner le change, mais inutile de nier qu'il avait passé un moment sinistre. Cette année, ce serait différent. Délia Smith avait écrit un livre de recettes de cuisine pour Noël ; peut-être irait-il chez Waterstone pour l'acheter

avant de rentrer à la maison. Le téléphone le ramena à son bureau.

— Ici Banks.

— Inspecteur Banks ? Ici Collaton, l'inspecteur Mike Collaton. J'appelle de Market Harborough, gendarmerie du Leicestershire. Je viens de contacter votre siège de comté, on m'a renvoyé à vous.

— Que puis-je pour vous ?

— Aujourd'hui, un automobiliste s'est arrêté au bord d'une route et s'est éloigné sur un chemin pour pisser dans les bois. Il a trouvé un corps.

— Continuez..., fit Banks, pianotant avec son stylo sur le bureau, se demandant où il voulait en venir.

— C'est l'un des vôtres. J'ai pensé que ça vous intéresserait.

— Comment ça, l'un des miens ?

— De vos voyous locaux. Un type nommé Charles Courage. Comme la brasserie. Il habitait au dix-sept allée des Coupeurs de Bourses, Eastvale. (Il se mit à rire.) Une adresse on ne peut plus appropriée, d'après son casier judiciaire.

Merde, Charlie Courage ! Cet individu avait été une épine dans le pied de la police pendant des années. En vérité, ce n'était qu'un petit délinquant, du menu fretin mais à Eastvale il s'agissait quand même d'un gros poisson dans une petite mare. Charlie Courage avait fait un peu de tout — à l'exception de ce qui impliquait la violence ou le sexe — du recel au vol de moutons, quand ça valait encore la peine d'en voler. Il fallait lui rendre cette justice : c'était un personnage. Deux ou trois ans plus tôt, il avait un stand au marché d'Eastvale, juste en face du poste de police, où il vendait allègrement des vidéos et CD qui, selon toute probabilité, étaient « tombés du camion ». Tout en le questionnant un jour sur un cambriolage, Banks lui avait même acheté La Messe en do mineur de Mozart par l'Academy of Ancient Music pour 3,99 £. Soit la moitié du prix normal.

Il ne s'était pas inquiété de sa provenance. Il fallait mettre à son crédit qu'il avait aussi agi comme indicateur de la police en bon nombre d'occasions. On disait qu'il s'était amendé récemment.

— Vous voyez qui c'est ? poursuivit Collaton.

— Je vois qui c'est. Que s'est-il passé ?

— On l'a abattu. Avec un fusil, semble-t-il ? Et pas très proprement.

— Est-il possible que ce soit un décès accidentel, ou un suicide ?

— Non, à moins qu'il se soit relevé après s'être tué pour dissimuler l'arme. On ne l'a pas retrouvée.

— Vous êtes sûrs que c'est lui ? Qu'est-ce qu'il foutait là-bas ? Ce n'est pas son genre de quitter sa paroisse.

— On ne peut rien dire là-dessus pour le moment. Mais c'est bien lui, d'après ses empreintes digitales. Apparemment, on les lui avait prises après une affaire impliquant des moutons. On jase beaucoup sur ce que vous faites, chez vous, à vos moutons... Des trucs pas reluisants, paraît-il.

Banks se mit à rire.

— Un vol, en fait. Ça payait, autrefois. Vous devez vous rappeler. Pour le reste, j'ignore complètement ce que Charlie fabriquait à ses heures perdues. Pour autant que je sache, étant célibataire, il pouvait agir à sa guise. Vous avez autre chose à me dire ?

— Non, rien. J'ai mené mon enquête et, manifestement, il n'avait plus de famille.

— Pauvre Charlie. Je ne crois pas qu'il en ait jamais eu.

— Bref, j'ai pensé à vous contacter pour vous demander d'aller voir chez lui, au cas où... Cela nous épargnerait des déplacements. On manque de personnel en ce moment.

— Comme tout le monde. Entendu. J'irai jeter un coup d'œil. Et sa voiture ?

— Pas vue. Que diriez-vous de passer chez nous demain matin, pour voir la scène, faire des suppositions et autres ?

— J'ai le sentiment que s'il y a des réponses à trouver, elles sont sans doute de votre côté. L'autopsie est prévue pour demain après-midi, à propos.

— O.K. En attendant, je vais aller fureter en vitesse chez lui, quitte à lancer plus tard une fouille en règle. S'il est mort, je n'ai pas à me soucier d'un mandat de perquisition. Je viendrai vous voir demain

matin.

Ayant noté le chemin jusqu'au poste de Fairfield-Road à Market Harborough, Banks raccrocha et se rendit au bureau principal des enquêteurs. Depuis la réorganisation, on leur avait adjoint trois nouveaux officiers de police et on leur en avait promis trois autres. L'O.P. Gavin Rickerd était un garçon boutonneux et insignifiant abonné aux anoraks et parkas. Banks l'imaginait en collectionneur de trains électriques. Kevin Templeton était plus vif, un peu trop content de lui, mais il faisait son boulot et avait un très bon contact avec les gens, surtout les gosses.

La troisième recrue était l'O.P. Winsome Jackman, originaire d'un village dans les Cockpit Mountains, au-dessus de Montego Bay, en Jamaïque. Pourquoi diable avait-elle laissé cet endroit pour les imprévisibles étés et les exécrables hivers du Yorkshire, Banks n'aurait su le dire. Bien que, à la réflexion, on puisse subodorer qu'un village des montagnes de la Jamaïque n'était pas le lieu rêvé pour une belle et intelligente jeune femme rêvant de faire carrière. Pourquoi n'avait-elle pas choisi de devenir mannequin, cela aussi était un mystère. Elle avait la silhouette idoine, et son visage aux pommettes hautes et au teint d'ébène décelait des origines noires. Elle aurait pu facilement faire concurrence à Naomi Campbell, et à en juger par ce qu'on pouvait lire dans la presse sur le top model, Winsome était bien plus gentille. Certains l'avaient surnommée « Lose-Some » à cause de la fois où, encore simple agent en tenue, elle avait poursuivi et rattrapé un agresseur dans un centre commercial, qui lui avait finalement filé entre les doigts. Elle savait comprendre la plaisanterie, et ne manquait pas de répartie. Ça vaut mieux quand on est la seule femme noire du groupe.

En l'occurrence, tout le monde était sorti sauf Kevin Templeton et Annie, qui leva les yeux de son ordinateur quand il entra.

— Salut, dit-elle, en lui décochant un bref sourire.

Elle avait un sourire fantastique. Pourtant, il ne s'agissait guère que d'une subtile contraction de la commissure droite de ses lèvres, près du petit grain de beauté, accompagnée d'une étincelle dans ses yeux en amande, mais c'était éblouissant. Banks sentit son cœur chavirer très légèrement. Mon Dieu, il espérait que ce ne serait pas trop difficile de refaire équipe.

— Vois ce qu'on peut savoir sur un truand local nommé Charlie Courage, dit-il.

Puis, sans vraiment réfléchir, il ajouta :

— Ça te dirait d'aller faire un tour demain à Market Harborough ?

Il se surprit à retenir son souffle aussitôt après, regrettant presque ses paroles.

— Pourquoi pas ? dit-elle après une courte hésitation. Ce sera une récréation.

— Beaucoup de boulot ?

— Rien dont les garçons ne puissent venir à bout tout seuls. Templeton grommela dans son coin.

— O.K. Je passerai te chercher vers neuf heures.

Revenu dans son bureau, Banks se prit à espérer que tout irait bien avec Annie au boulot. Il aimait travailler avec des femmes et regrettait encore son ancienne partenaire, Susan Gay, malgré ses doutes et son sacré caractère. Quand il avait connu Annie, il avait appris à apprécier son don presque télépathique de communication et la façon dont elle savait mêler logique et intuition dans un mode de réflexion qui n'appartenait qu'à elle. Il avait aussi aimé le contact de sa peau et son rire, mais c'était un autre sujet, sur lequel il n'avait plus le droit de ruminer désormais. À moins que... Il quitta le bureau de bonne humeur. Pour le moment, Riddle avait tenu parole et Banks avait désormais un os à ronger. C'était l'affaire de Collaton, certes, mais ce dernier lui avait demandé de l'aide sur-le-champ, ce qui laissait à penser qu'il ne tenait pas à passer trop de temps loin de ses bases à suivre la piste d'un crime dans ce coin lugubre du Yorkshire, surtout à l'époque de Noël. Un bon point pour lui, songea Banks. Le thème de la coopération entre toutes les forces de police était à la mode. Cela faisait bien son affaire.

C'est après cinq heures du soir que Banks se gara derrière une Métro bleue en face du domicile de Charlie Courage. L'allée des Coupeurs de Bourses était un ramassis de taudis mitoyens derrière le centre culturel. Datant pour la plupart du XVII^e siècle, ces petites masures avaient les cabinets à l'extérieur et pas de jardinets en façade. Durant l'engouement des yuppies pour les maisonnettes quelques années plus tôt, un certain nombre de jeunes couples avaient racheté ces cottages, les équipant de salles de bains et de Velux.

D'après ses informations, Charlie Courage avait vécu là pendant des années. Même si on ignorait ce qu'il avait fait de ses gains mal acquis,

il ne les avait en tout cas pas employés à améliorer ses conditions de vie. C'était un syndrome que Banks avait souvent observé, même chez des délinquants plus prospères que Charlie Courage. Il avait même connu un vrai dur qui empochait des fortunes et continuait à vivre dans des conditions proches de la misère dans l'East End. C'était à se demander ce qu'ils faisaient de leur argent, sauf dans certains cas où cela servait à financer une énorme consommation de drogue. Le donnaient-ils aux pauvres ? Ou achetaient-ils à leurs parents la maison de leurs rêves ? Les gens ont de curieuses priorités. Charlie Courage, néanmoins, n'était ni un toxicomane ni un ami du genre humain, et il n'avait pas non plus de famille. Un mystère, donc.

D'abord, Banks frappa à la porte du voisin, qui s'ouvrit sur un petit homme trapu, portant un pull rouille en accordéon à col en V, ressemblait de façon déconcertante à Hitler, jusqu'à la petite moustache et l'éclat de folie dans les yeux. Il se tenait sur le seuil ; on entendait derrière lui la télévision.

Banks lui montra sa carte.

— Knightley, dit l'homme. Kenneth Knightley. Mettez-vous donc à l'abri.

Banks accepta l'invitation. Ce crachin était du genre à transpercer immédiatement votre imper et votre peau pour vous glacer jusqu'à la moelle.

Il le suivit dans un coquet petit salon aux murs ornés de papier peint rose et de deux paysages régionaux exposés dans leurs cadres au-dessus du manteau de la cheminée carrelé. Banks reconnut Gratly Falls, juste devant son propre cottage, et une aquarelle romantique représentant les ruines de Devraux Abbey, vers Lyndgarth. Un feu flambait dans l'âtre, rendant l'atmosphère un peu trop chaude et étouffante au goût du visiteur. Déjà il sentait la vapeur monter de son imper.

— C'est au sujet de votre voisin, Charlie Courage... Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

— On ne se fréquente pas beaucoup. C'est bonjour-bonsoir. Il est toujours très réservé, et je ne suis pas moi-même le plus sociable des hommes depuis la mort de ma femme, pour vous dire la vérité. (Il sourit.) Elle ne l'aimait guère, d'ailleurs. Le trouvait louche. Pourquoi ? Qu'y a-t-il ?

— Il est mort. Il semble qu'on l'ait assassiné.

L'homme pâlit.

— Assassiné ? Où ? Enfin, pas...

— Non. Pas chez lui. Assez loin d'ici, en fait. Du côté de Leicester.

— Leicester ? Mais il n'allait jamais nulle part. Un jour, j'ai parlé en effet avec lui. Je me rappelle qu'il m'a dit qu'on ne le prendrait pas à aller à Torremolinos ou Alicante pour les vacances. Le Yorkshire, c'était assez bien pour lui. Il n'aimait ni les étrangers ni l'étranger, et ça commençait à partir de la ville de Ripon, à ses yeux.

Banks sourit.

— J'en ai rencontré des comme ça. En tout cas, il a fini par mourir dans le Leicestershire. C'est sans doute ce qui l'a tué. Se retrouver là-bas. (Knightley fit une pause et se passa la main sur le front.) Pardon d'être aussi désinvolte. Cet homme est mort, tout de même. Cela dit, je ne vois pas en quoi je puis vous être utile.

— Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ? Pouvez-vous me l'indiquer avec une certaine précision... ?

— Que je réfléchisse... C'était dimanche, en début d'après-midi. Sûrement, car je revenais justement du Chêne. J'y vais toujours le dimanche midi pour ma partie de dominos.

— Quelle heure était-il ?

— Un peu plus de quatorze heures. Je ne m'y retrouve plus avec tous ces nouveaux horaires, les « ouvert sans interruption » et tout le toutim. Je suis de la vieille école.

— Comment vous a-t-il paru ?

— Comme à l'ordinaire : un peu fuyant. On s'est dit bonjour et c'est tout.

— Fuyant ?

— Toujours... Comme s'il venait de faire quelque chose d'illégal et qu'il n'était pas encore sûr de s'en être tiré.

— Je vois ce que vous voulez dire, fit Banks. (En vérité, Charlie Courage était toujours entre deux délits.) Donc, son comportement n'avait rien de curieux ni de particulier ?

— Non.

— Il était seul ?

— Oui, à mon avis.

— Il sortait ou rentrait ?

— Pardon ?

— Est-ce qu'il venait d'arriver ou s'apprêtait à repartir ?

— Ah... Il sortait.

— En voiture ?

— Oui. Il a une Métro bleue. D'habitude... une minute... Knightley se leva et alla jusqu'au rideau, qu'il écarta de quelques centimètres.

— La voilà ! dit-il en la désignant du doigt. Juste là. Banks aperçut la voiture devant la sienne et prit mentalement note de la faire fouiller.

— Avez-vous remarqué la présence de quelqu'un avec lui dans la maison ces derniers jours ?

— Non, désolé. Je ne peux pas vous être très utile. Je vous le répète, tout était comme d'habitude. Il allait au travail, rentrait chez lui. Silencieux comme une souris.

— Au travail ? Charlie ?

— Mais oui. Vous ne saviez pas ? Il était veilleur de nuit dans le nouveau parc d'activités de Ripon Road. Daleview, je crois que ça s'appelle.

— Je connais.

Parc d'activités. Encore une expression à ajouter à sa longue liste d'oxymores, comme « intelligence militaire ». C'était une vraie nouvelle, en tout cas : Charlie Courage travaillant. Veilleur de nuit, rien que ça. Banks se demanda si ses employeurs étaient au courant de son passé. Cela ne coûterait rien de se renseigner.

— Auriez-vous autre chose à me dire, monsieur Knightley ?

— Je ne crois pas. Et pas la peine de demander à madame Ford, son autre voisine. Elle est sourde comme un pot.

— Vous n'auriez pas une clé du domicile de monsieur Courage, par hasard ?

— Une clé ? Non. Encore une fois, on se bornait à se saluer poliment.

Banks se leva.

— Je vais aller jeter un coup d'œil chez lui. En l'absence de clé, je devrai entrer par effraction, alors ne vous affolez pas si vous entendez des bruits bizarres... Knightley opina.

— Bien. Bien. Charlie Courage. Assassiné. Ma parole, qui l'eût cru ?

Banks fit le tour du pâté de maisons pour voir s'il y avait un moyen commode de pénétrer chez Charlie. Une étroite ruelle pavée longeait l'arrière-cour. Chaque maison était défendue par un haut mur et une porte en bois. Certains murs étaient hérissés de verre pilé, et certaines portes pivotaient librement sur leurs gonds. Soulevant le loquet, Banks poussa celle de Charlie. Sa peinture verte était éraflée et décolorée, et comme l'un des gonds rouillés était cassé, elle frotta contre le passage dallé quand il la poussa. Ce n'était pas vraiment une cour, et la place était presque entièrement occupée par une mare dont la boue s'infiltra aussitôt dans ses souliers. D'abord, par habitude, il testa la poignée de la porte d'entrée. La porte s'ouvrit.

Peut-être Charlie n'avait-il pas eu le temps de fermer convenablement avant de se faire kidnapper, songea Banks en s'avancant dans la pénombre. Il trouva un interrupteur à sa droite et alluma. Il était dans la cuisine. Pas grand-chose ici, sauf une pile de vaisselle sale attendant d'être lavée. Elle pouvait toujours attendre.

Il traversa le living, qui était ordonné et ne montrait aucune trace de lutte. Notant la télévision toute neuve et le système DVD — pas l'équipement qu'on peut s'offrir avec une paie de veilleur de nuit — Banks crut comprendre ce que Charlie avait fait de son argent. Il monta au premier étage. Il y avait deux petites chambres, une salle de bains avec une baignoire en couleur, et un petit W.-C. avec un Playboy vieux de dix ans par terre et un exemplaire de *The Carpetbaggers* de Harold Robbins posé sur le rouleau de papier hygiénique. L'une des chambres ne contenait que des cartons pleins de magazines — pour la plupart du porno soft — et des bouquins d'occasion ; l'autre, celle de Charlie, ne révéla qu'un lit défait et quelques vêtements. En bas, dans un tiroir du buffet, Banks découvrit les seuls éléments intéressants : le titre de propriété de la maison, un permis de conduire, un carnet de chèques, un relevé indiquant que Charlie avait fait cinq dépôts en

liquide de deux cents livres chacun dans le courant du mois précédent, en sus de ce qui semblait être son salaire mensuel.

Un millier de livres. Intéressant. Cela expliquerait au moins la télé neuve et le matériel DVD. Dans quoi avait-il trempé ? Et était-ce de cela qu'il était mort ?

La journée du mercredi s'annonça aussi morne que celle de la veille. Il faisait encore nuit quand Banks se rendit en voiture à Eastvale en sirotant un café noir et bouillant dans une chope spécialement conçue pour le transport. Les autres enquêteurs étaient au bureau quand il arriva, et le brigadier Hatchley, notamment, paraissait déprimé d'avoir raté l'occasion de passer la journée dans le Leicestershire. Ou était-ce de la jalousie par rapport à Annie ? Il jeta à Banks le genre de regard aigri, abattu, qui déplorait que les gradés tirent toujours les marrons du feu, et cela aux dépens des pauvres sous-fifres. S'il avait su.

— C'est toi qui conduis, je suppose ? dit Annie en l'accompagnant sur le parking.

Encore une chose qu'il appréciait chez elle : elle pigeait au quart de tour et avait de la mémoire. D'ordinaire, les inspecteurs divisionnaires ne conduisaient pas leur propre voiture. Avoir un chauffeur comptait parmi les avantages liés à sa position, mais il aimait conduire, même par ce temps. Il aimait être aux commandes. Chaque fois qu'il laissait le volant à autrui, aussi bon conducteur fût-il, il était nerveux et agacé par la moindre petite faute et avait constamment envie d'appuyer sur la pédale d'embrayage ou le frein. C'était bien plus simple de conduire soi-même, et il ne s'en priva pas. Annie comprit et ne l'interrogea pas sur cette lubie. En sortant du parking, il inséra une cassette d'un quintette à vent de Mozart dans sa minichaîne Cavalier.

— Hum, sympa, dit Annie. C'est bien, Mozart.

Puis elle se cala dans son fauteuil et ne dit plus un mot. C'était encore une chose qu'il appréciait chez elle, se rappela Banks, son côté égocentrique et réservé, cette façon de paraître à l'aise et détendue dans les situations les plus gênantes, cette capacité à se taire. Il lui avait fallu du temps pour s'habituer à sa complète absence de déférence pour les grades, en particulier le sien, comme à sa façon ultradécontractée de s'habiller — reliquat d'une éducation dans une communauté d'artistes, parmi des individus barbus comme son père, le peintre Ray Cabbot. Aujourd'hui elle portait des bottines rouges et pointues qui lui arrivaient juste au-dessus des chevilles, un jean noir et un pull Fair Isie sous une veste ample en daim. Plutôt classique, pour

elle.

— Comment tu trouves Eastvale ? demanda Banks en rejoignant le flot de véhicules sur l'A1.

— Difficile à dire pour le moment. Je m'installe à peine.

— Ce n'est pas trop loin ?

— Trois quarts d'heure aller, trois quarts d'heure retour. Ça va. (Elle lui coula un regard en biais.) C'est la même chose pour toi, si je ne me trompe.

— Exact. Tu as déjà envisagé de vendre la maison de Harkside ?

— J'y ai pensé, mais je ne crois pas que je le ferai. Pas encore. Je vais attendre un peu.

Banks se rappelait la petite maison d'Annie perdue au milieu d'un labyrinthe de rues étroites et tortueuses dans le village de Harkside. Il se rappela sa première visite, quand elle l'avait invité à dîner sur un coup de tête, lui préparant un plat de pâtes végétarien tandis qu'ils buvaient du vin et écoutaient un disque d'Emmylou Harris. Il se revoyait debout dans le jardin pour en griller une après ce dîner, lui entourant les épaules et sentant sa fine bretelle de soutien-gorge. En dépit de tous les signaux d'alarme... il se revoyait baisant la petite rose tatouée juste au-dessus de son sein, leurs corps moites et las, les bruits non familiers de la rue le lendemain matin.

Il sortit de l'A1 pour passer sur la M1. Des camions soulevaient une pluie huileuse qui adhérait au pare-brise avant que les essuie-glaces puissent entrer en action ; il y eut de longs ralentissements devant des panneaux indiquant des travaux d'entretien sur la route — personne n'y travaillait — un fou en BMW rouge lui fit des appels de phares à trente centimètres de son pare-chocs puis, Banks ayant changé de voie pour le satisfaire, doubla à plus de cent soixante à l'heure.

— Qu'as-tu découvert sur Charlie ? demanda-t-il à Annie, quand il eut trouvé son rythme de croisière.

Elle avait les yeux fermés. Elle ne les ouvrit pas.

— Pas grand-chose. Rien que tu ne saches déjà, je pense.

— Dis quand même.

— Né en février 1946, Charles Douglas Courage...

— Pas la peine de remonter aussi loin.

— Je trouve que ça aide. Cela le rattache à la génération née aussitôt après-guerre, quand les hommes rentraient chez eux tout pleins de sève et prêts à recommencer leur vie. Il a dix ans en 1956, c'est trop jeune pour Elvis Presley, peut-être, mais vingt ans en 1966, où il est alors prêt à goûter au cocktail de sexe, drogues et rock'n'roll dont les hommes comme toi raffolaient dans leur jeunesse. C'est peut-être ainsi qu'il est devenu délinquant.

Banks quitta la route des yeux pour lui accorder un regard. Elle avait toujours les yeux clos, mais un léger sourire flottait sur ses lèvres.

— Ce n'était pas un dealer.

— Alors c'était peut-être le rock' n' roll. La première fois qu'il a été arrêté, c'était pour écoulement de marchandises volées en août 1968. Des trente-trois tours. Sergent Pepper's Lonely Hearts Club Band, pour être précise, piqués dans une usine près de Manchester.

— Un amoureux de la musique, ce Charlie. Continue...

— Ensuite, vient une ribambelle de délits mineurs — vol à l'étalage, un autoradio —, puis en 1988 il est inculpé pour vol de bétail. Plus exactement : de dix-sept moutons dans une ferme près de Relton. Dix-huit mois de réclusion.

— Conclusion ?

— C'est un voleur. Il piquerait n'importe quoi, même si ça marche sur quatre pattes.

— Et ensuite ?

— Il semble avoir retrouvé le droit chemin. Aide la police d'Eastvale à plusieurs reprises, pour des peccadilles, grâce à d'anciens contacts.

— Tu as une liste ?

— Templeton s'en occupe.

D'accord. C'est tout ?

— Petits boulots, travaillait récemment comme veilleur de nuit dans le parc d'activités de Daleview. Depuis septembre dernier.

— Hummm. Ils sont bien confiants là-bas. Je crois que l'un de nous devrait leur rendre visite demain. Rien d'autre ?

— C'est à peu près tout. Célibataire. Jamais marié. Papa et maman décédés. Ni frère ni sœur. C'est drôle, non ?

— Quoi ?

Elle s'extirpa de son siège pour lui faire face.

— Un petit délinquant comme lui... se faire buter si loin de chez lui.

— On ne sait pas encore où ça s'est passé.

— Une intuition. On ne tire pas dans la poitrine d'un bonhomme avec un fusil pour le transporter ensuite pendant trois heures tout ensanglanté dans sa voiture, non ?

— Sans salir la banquette, non. Tu sais, j'ai la très nette impression qu'on l'a emmené en balade.

— En balade ?

Banks lui lança un regard. Elle semblait déconcertée.

— Tu ne sais pas ce que c'est ?

Elle fit non de la tête.

— Jamais entendu parler...

— Une minute...

Une camionnette de livraison allant au ralenti les aspergeait tellement que les essuie-glaces ne pouvaient suffire à la tâche. Prudent, Banks changea de file et la dépassa.

— En balade..., dit-il, une fois retrouvée sa visibilité. Imaginons que tu as salement contrarié quelqu'un — tu as piqué dans la caisse, ou bien tu parles un peu trop — et qu'il a décidé de te supprimer... tu me suis ?

— Vas-y.

— Il a plusieurs options, chacune avec ses avantages et ses inconvénients, parmi lesquelles celle-ci : lui — ou plutôt, ses tueurs à gages — passe te prendre en voiture. On t'emmène en balade. Une longue balade. Pour deux raisons principales. Cela déroute la police

locale puisque le crime a lieu hors du secteur qui l'a motivé. Tu me suis ?

— Et la seconde ? Laisse-moi deviner...

— Vas-y.

— C'est pour le terroriser.

— Tout juste. Disons qu'on te conduit d'Eastvale à Market Harborough. Tu sais exactement ce qui t'attend à la fin du voyage. On te l'a fait bien comprendre, il n'y aura ni sursis ni clémence, et tu as donc trois heures pour contempler ta vie et sa fin imminente et inévitable. Une fin qui sera douloureuse et brutale.

— Quel sadisme !

— C'est le monde qui est sadique. Bref, de leur point de vue, cela exerce un effet dissuasif sur les autres voleurs ou mouchards en puissance. Et puis n'oublie pas qu'on n'a pas affaire à des petits saints. La victime est en général un truand à la petite semaine qui a énervé un méchant de la catégorie supérieure.

— Charlie Courage, « truand à la petite semaine ». Ça lui va comme un gant.

— Exactement.

— Sauf qu'il était censé s'être amendé, et qu'il n'y a pas de gros bonnets de la pègre à Eastvale.

— Peut-être qu'il n'était pas aussi réglo qu'on l'a cru. Peut-être qu'il s'arrangeait seulement pour ne pas attirer l'attention. Et il n'est pas besoin d'être un si gros bonnet. Je ne parle pas ici de la Mafia ou des Triades. Il y a pas mal de criminels pour qui la vie ne vaut pas cher. Peut-être que Charlie s'est mis à dos l'un d'entre eux. Réfléchis. Il était veilleur de nuit. Il a déposé un millier de livres à la banque — ce qui est bien au-dessus de son salaire — le mois dernier. Ça ne te suggère rien ?

— Si... qu'il monnayait peut-être des informations, faisait chanter — quelqu'un, ou qu'on le payait pour fermer les yeux...

Bien. Et il a dû changer de camp en cours de route.

— On en saura peut-être plus quand on aura parlé avec son patron

demain. On est presque arrivés...

Banks contourna Leicester pour gagner Market Harborough, qui se trouvait plus au sud à une vingtaine de kilomètres. Quand ils arrivèrent dans l'artère principale, il était presque midi et il mit encore dix minutes pour trouver le poste de police. Avant de descendre de voiture, Banks se tourna vers Annie.

— Alors vraiment, ça ne te dérange pas ? — Quoi ?

— Tu sais bien... Faire équipe tous les deux. Elle lui décocha un sourire éblouissant.

— Pour l'instant ça va, non ? dit-elle, et elle se glissa à l'extérieur.

L'inspecteur Collaton était en fait un genre de gros ours, ayant le cheveu rare, le teint rougeaud et les manières lentes de la campagne. À un an de la retraite, songea Banks. Pas étonnant qu'il n'ait pas envie de participer à une enquête criminelle. Il consulta sa montre et lança :

— Vous avez déjeuné ? Ils firent signe que non.

Il décrocha son imperméable pendu dans un coin de son bureau.

— Je connais un endroit...

Ils le suivirent jusqu'à un petit pub à deux rues de là. À en juger par les sourires et saluts échangés, Collaton était un habitué. Il les guida dans un coin tranquille, pour jouir d'un peu d'intimité, puis offrit la première tournée. Annie demanda un jus de tomate, même si Banks savait qu'elle aimait la bière. Lui commanda une pinte de la meilleure bière blonde locale à la pression. On avait fait du feu dans la cheminée et des décorations de Noël pavoisaient les murs et le plafond. À part le bourdonnement des conversations au bar, l'endroit était calme, à la grande satisfaction de Banks, car ce n'était que trop rare de nos jours. Comme à son habitude dans ces établissements, Annie parut se mouler dans sa chaise et allongea les jambes, croisant les chevilles. L'inspecteur Collaton sourcilla en remarquant les bottines rouges à bouts pointus, mais ne pipa mot. Quand Banks eut commandé une tourte au gibier, sur le conseil de Collaton, et Annie, végétarienne, une « Assiette de fromage et de pickles », il alluma ce qui était, comme il s'en aperçut avec une certaine surprise, sa première cigarette de la journée.

— Nous n'avons guère de meurtres par ici, déclara Collaton après sa première gorgée.

Banks n'en fut pas étonné. À vue de nez, Market Harborough était un bourg un peu moins gros qu'Eastvale entre dix-sept et dix-huit mille habitants — et Charlie Courage était le premier assassiné de l'année à Eastvale, du moins jusqu'à présent.

— Une idée de la raison pour laquelle on a choisi votre secteur ? demanda-t-il.

Collaton secoua la tête.

— Non. C'est commode à cause de l'autoroute, mais un peu hors des sentiers battus. S'ils l'emmenaient autre part, et qu'il est devenu gênant...

— Aucun témoin ?

— Personne n'a rien vu, rien entendu. C'est dans la direction de Husbands Bosworth, vers l'autoroute, et à cette saison le coin est désert. Ça se peuple en été, avec l'arrivée des touristes. Banks acquiesça. Même chose à Eastvale.

— Des indices matériels ?

— Les traces de pneus. C'est tout.

— Rien d'intéressant, d'insolite concernant sa personne ?

— Rien. Sauf que son portefeuille avait disparu.

— Je doute qu'on l'ait tué pour le détrousser, fit Banks d'un ton songeur. À Londres on peut se faire descendre par un braqueur... mais pas sur un petit chemin forestier des Midlands.

— C'est bien mon avis. Ils l'ont peut-être pris pour retarder l'identification du corps. Ils ne savaient pas qu'il avait fait de la taule et qu'on l'identifierait de cette façon.

— Possible.

— Il avait quelque chose à se reprocher ces derniers temps ?

— On l'ignore encore. Il passait pour être devenu honnête. Il était veilleur de nuit. Nous savons qu'il a fait cinq dépôts de deux cents livres chacun au cours du dernier mois, et je doute que ce soit de l'argent honnêtement gagné.

Les plats arrivèrent. Collaton ne s'était pas trompé pour la tourte.

Annie grignota son fromage et ses oignons marinés. Collaton n'arrêtait pas de la regarder en douce, quand il ne se croyait pas observé. Au début, Banks crut qu'il était simplement déconcerté par elle, comme cela arrivait souvent, puis il comprit que ce vieux cochon avait le béguin. Dire qu'il avait l'âge d'être son père.

Soudain, Banks se sentit frappé presque physiquement par l'image d'Emily dans sa chambre d'hôtel. Non pas tant par sa nudité svelte et blanche, l'araignée tatouée ou le contact de son corps pressé contre le sien, que par sa robe déchirée, sa peur, la trace de sang en forme de point d'interrogation, et Barry Clough. Pourquoi diable n'avait-il pas exploité la situation ? Le lendemain matin, il s'était contenté d'aller dans Oxford Street dès l'ouverture des magasins et, n'étant pas très doué en shopping féminin, lui avait acheté un survêtement, par facilité. Même s'il l'avait questionnée sur sa soirée, elle n'avait rien dit, gardant un silence maussade. Se rappelait-elle même comment elle avait fait pour arriver à cet hôtel et sa tentative maladroite pour le séduire ?

Quand il l'avait laissée chez ses parents, après l'avoir raccompagnée en voiture depuis la gare, elle lui avait adressé un regard assez indéchiffrable. Triste, oui, en partie, et peut-être aussi un peu déçu ; vaincu, un peu meurtri, mais pas tout à fait dénué d'affection, une sorte de reconnaissance tacite qu'ils avaient partagé quelque chose, vécu une aventure. Banks avait décidé en chemin qu'il n'avait aucune raison de raconter à Riddle tout ce qui s'était passé. Si Emily voulait le faire, très bien, mais il avait honoré sa part du contrat, à Riddle de se débrouiller avec sa fille désormais. Pourtant, cela n'avait cessé de le titiller au cours des dernières semaines — Clough en particulier. Peut-être, s'il avait le temps dans les prochains jours, il pourrait se renseigner auprès de ses anciens collègues de Londres, voir si Clough avait fait de la prison, découvrir dans quelle branche il était. Dick Burgess devrait savoir ; voilà des mois qu'il travaillait avec la crème des services de renseignements criminels. Mais Riddle avait prié Banks d'être discret, et parfois, quand la machine est lancée, on ne peut pas l'arrêter quand on veut, et on ne sait pas non plus quels seront les dégâts. C'était là son problème, comme Riddle le lui avait fait souvent remarquer : il n'avait jamais su s'arrêter à temps.

— S'il vous plaît... ?

Sentant le coude d'Annie dans ses côtes, Banks sortit brusquement de sa rêverie.

— Pardon, j'étais ailleurs...

— L'inspecteur voudrait savoir si nous souhaitons jeter un coup d'œil sur le lieu du crime.

Banks regarda Collaton, qui manifestait une certaine inquiétude — pour la santé de son interlocuteur ou son manque de concentration.

— Oui, dit-il, écartant son assiette vide. Allons voir la dernière demeure de ce pauvre Charlie.

Après avoir observé l'endroit où le cadavre avait été découvert, à côté d'un sentier boueux dans un bois près de Husbands Bosworth, ils assistèrent à l'autopsie à l'hôpital de Market Harborough.

Le corps avait déjà été photographié, pesé, mesuré, radiographié la veille, et on avait aussi relevé les empreintes digitales. À présent, Le pathologiste et ses assistants s'affairaient avec méthode et patience, suivant une procédure qu'ils devaient avoir appliquée bien des fois. Le Dr Lindsey commença par un examen externe minutieux, prêtant une attention particulière au schéma de la blessure.

— C'est bien un coup de fusil de chasse. Calibre 12, selon toute apparence. À une distance de deux ou trois mètres.

(Il désigna l'entrée principale, s'ouvrant au-dessus du cœur et tout autour les nombreux petits trous provoqués par les plombs dispersés.) Plus près, on aurait eu un impact pratiquement circulaire. Plus loin, le plomb se serait éparpillé davantage en formant des groupes plus petits. Il y a aussi de la bourre incrustée dans les plaies. Regardez... (Il brandit un petit morceau.) Tout dépend si on a employé un canon scié, bien sûr, car le schéma de la blessure ne rayonne pas autant. Même ainsi, on a tiré de très près. Et à en juger par l'angle des blessures principales, soit le tueur était très grand, soit la victime était à genoux à ce moment-là. Banks songea qu'il n'avait pas eu tort en suggérant que Charlie avait été emmené en balade, après quoi l'assassin avait utilisé un fusil à canon scié. La longueur légale pour les canons de ces armes étant de soixante centimètres, fût et crosse non inclus, aucun criminel ne se serait promené avec quelque chose d'aussi encombrant.

— Ensuite, il y a ces meurtrissures, poursuivit le médecin, désignant la décoloration autour du ventre et des reins. On dirait qu'il a été frappé à coups de poing ou avec un objet contondant avant d'être abattu. C'était assez pour lui faire pisser le sang pendant au moins une semaine.

— On a peut-être voulu le faire parler ? lança Collaton.

— Connaissant Charlie, il aurait balancé sa grand-mère si on l'avait ne fût-ce que menacé du poing. On a peut-être voulu le faire parler, mais il n'a pas dû se faire prier, puis on a continué à le tabasser pour le plaisir.

Ensuite, le Dr Lindsey passa à la dissection au scalpel. Il fit des prélèvements sanguins, retira et examina les organes internes, opérant à partir de la trachée, de l'œsophage et de ce qui restait du cœur, jusqu'à la vessie et la rate. Pendant ce temps, Banks ne quittait pas Annie de l'œil. Il ignorait comment elle supportait les autopsies sur des cadavres encore frais ; la dernière fois, c'était sur un squelette exhumé au bout de cinquante ans. Même si elle pâlit un peu quand le médecin ouvrit le corps et déglutit plutôt bruyamment quand il sortit les divers organes aussi facilement que s'il avait écaillé des huîtres, elle tint bon.

Du moins jusqu'au moment où la scie se mit à fendre la boîte crânienne. Là, elle vacilla, mit la main à sa bouche et, produisant un borborygme, sortit en coup de vent de la salle. Le Dr Lindsey leva les yeux aux ciel et Collaton jeta un coup d'œil à Banks, qui se contenta de hausser les épaules. Le médecin préleva le cerveau, le parcourut du regard, le soupesa d'une main, puis de l'autre, tel un pamplemousse, puis le mit de côté pour la pesée et la dissection.

— Tant qu'on n'aura pas reçu les résultats des tests sur les prélèvements sanguins, on ne saura pas s'il a été empoisonné avant d'être abattu. Pour ma part j'en doute. À en juger par le sang, je dirais que le coup de fusil est la cause de la mort. Le cœur a éclaté. Et vu sa lividité, je dirais aussi qu'il a été tué là même où on l'a découvert.

— Avez-vous déterminé l'heure de la mort ? demanda Banks, sachant pourtant que c'était la question que les médecins légistes détestaient entre toutes.

Le Dr Lindsey fronça les sourcils et fouilla dans un tas de notes sur la paillasse du labo.

— J'ai fait des calculs approximatifs sur place... Approximatifs, j'insiste. Ils sont quelque part. Ah... les voici. Rigidité, température... considérant la fraîcheur de l'air et la pluie... on l'a trouvé mardi, soit hier, vers quatre heures de l'après-midi, et mon hypothèse est qu'il était mort depuis au moins vingt-quatre heures, peut-être plus.

Charlie avait été vu par son voisin le dimanche après-midi vers deux heures, et s'il avait été tué dans l'après-midi du lundi, cela laissait plus de vingt-quatre heures, les dernières vingt-quatre heures de sa vie, qui

restaient dans l'ombre.

Quand ils seraient rentrés à Eastvale, Banks ferait procéder à une enquête dans le quartier afin de déterminer si Charlie avait été vu un peu plus tard dans la journée du dimanche, et si on l'avait vu avec quelqu'un. Il n'était pas allé sur ce sentier près de Husbands Bosworth avec sa propre voiture, et il n'y était de toute façon pas venu à pied. Les traces de pneus fraîches que les hommes de Collaton avaient repérées appartenaient forcément au véhicule qui l'avait conduit là, ce sentier étant loin de tout. Si les empreintes étaient assez nettes, on pourrait éventuellement les apparier à un véhicule précis — à condition que la voiture soit retrouvée, et que les pneus n'aient pas été changés.

Ils avaient appris tout ce que le Dr Lindsey pouvait leur dire pour le moment ; Banks le remercia pour sa diligence et le quitta en compagnie de Collaton, cherchant Annie dans les couloirs.

Ils la trouvèrent dehors, dans le gris brumeux de cette après-midi, à respirer à fond. À leur vue elle détourna les yeux et passa la main dans ses cheveux noisette.

— Pardon, je regrette. Je me sens si bête.

— Ça ne fait rien, dit Banks. N'y pense plus.

— Ce n'est pourtant pas la première fois... (Elle fit la grimace.) Tout allait bien, je le jure, jusqu'à... c'est l'odeur, la scie contre l'os, et tout ce potin... C'était trop. Pardon, j'ai honte de moi.

Ce fut la première fois qu'il voyait une faille dans son attitude d'une froideur toute professionnelle.

— Une fois encore, dit-il, n'y pense plus. Prête à rentrer au bercail ?

Elle opina. Le trajet se déroulerait sans doute en silence.

Annie s'en voulait visiblement d'avoir montré des signes de faiblesse.

Banks reporta son regard sur Collaton. Son expression indulgente indiquait qu'il lui aurait probablement pardonné n'importe quoi.

Il était tard quand il rentra enfin chez lui, après être passé au poste donner ses consignes pour le lendemain matin. La circulation sur l'autoroute avait été infernale, surtout aux alentours de Sheffield, et des nappes de brouillard dense sur l'A1 l'avaient forcé à avancer au

pas, l'œil fixé sur les feux arrière du poids lourd qui le précédait. Cela lui avait rappelé le jour où il s'était perdu dans la brume en se rendant chez un ami, et où il avait aveuglément suivi la voiture devant lui jusque dans une entrée de garage. Il avait été sacrement embarrassé quand le chauffeur courroucé était venu lui demander ce qui lui prenait.

Annie s'était remise de son petit passage à vide bien plus vite qu'il ne l'aurait cru. Il fallait garder à l'esprit qu'elle n'était pas comme Susan Gay, qui s'inquiétait tant de paraître faible ou incompetente ; elle, c'était une fille qui allait de l'avant, tant au travail que dans sa vie privée.

Le fog en pleine campagne le ralentit sur les derniers kilomètres. Des spectres de brume grise léchaient les flancs de collines et tournoyaient devant lui sur la route. La chaussée s'éleva de quelques mètres au-dessus du fond de la vallée, où la rivière Swain serpentait à travers les prés, et où le gros du brouillard s'était accumulé. Banks connaissait assez bien le chemin pour ne pas prendre trop de risques inutiles. À la maison, il trouva deux messages en attente. Le premier était de Tracy, qui ne savait quoi offrir à sa mère pour Noël et lui demandait s'il avait des idées. Une robe de mariée, peut-être ? songea Banks. Mais il garderait cette suggestion pour lui. L'autre personne ne se présenta pas, mais il sut aussitôt qui c'était. « Salut, c'est moi. Pardon de pas avoir donné de nouvelles... pas très poli de ma part... j'aurais dû vous remercier pour ce que... vous avez fait pour moi. Je devais être franchement à la masse. » Là, elle s'interrompit et Banks l'entendit aspirer une bouffée de sa cigarette et rejeter la fumée. Il crut entendre aussi un bruit de fond. « Bref, je voudrais vous payer à bouffer. Je suis demain en ville, pourquoi pas se retrouver au Black Bull dans York Road, vers treize heures ? C'est d'accord ? » Il y eut un silence, comme si elle avait effectivement attendu une réponse, puis elle soupira. « Bon, à demain, j'espère. Et je vous demande pardon. Sincèrement. Salut. » Banks se rappela la dernière fois qu'il avait vu Emily à la porte du vieux moulin, vêtue de ce survêtement rose qu'il lui avait acheté dans Oxford Street, tenue qu'elle détestait manifestement, et son regard énigmatique quand il l'avait remise à ses parents. Il se rappela les remerciements hachés de Riddle et le froid silence de Rosalind. Rien n'avait été dit, mais il avait senti l'amour caché et maladroit de Riddle pour sa fille et la réserve de sa femme.

Ainsi, Emily voulait le remercier. Irait-il ? Il tendit la main vers la bouteille de whisky. Bien sûr qu'il irait. Et comment !

La nuit, le Black Bull était un pub pour jeunes, où l'on pouvait écouter de la musique live et se fournir sans problème en drogues, surtout de l'Ecstasy et des amphétamines. La police y avait fait plus d'une descente, qui s'étaient soldées par quelques arrestations. À midi, l'ambiance y était cependant toute différente, et la plupart des clients travaillaient dans les divers bureaux et boutiques qui bordaient York Road. La seule musique qu'on entendait émanait du juke-box, et les seules drogues consommées étaient la nicotine et l'alcool, plus peut-être un peu de caféine pour ceux qui préféraient boire du thé ou du café avec leur tourte et leurs frites.

Quand Banks arriva, à treize heures pile, Emily n'était pas là. Il prit une pinte et trouva une table près de la fenêtre. La rue était encombrée et les véhicules projetaient des gerbes d'eau sale en roulant dans les flaques sur les bas-côtés.

Comme il étudiait le tableau noir, tâchant de se décider entre le Bar BQ Chicken et le Thai Red Curry, Emily entra en coup de vent, hors d'haleine, à la façon de Jenny Fuller, comme si elle avait fait un grand effort pour n'avoir que quinze minutes de retard. Lâchant son sac à main ventru sur la chaise près de lui, elle lui adressa un sourire espiègle et se dirigea vers le bar. À son retour, elle tenait l'un de ces étranges cocktails qu'affectionnent les jeunes, surtout les filles : en l'occurrence, Kahlua et Coca-Cola. Elle devait avoir fait du charme au patron pour le convaincre qu'elle avait l'âge de boire, songea Banks, même si en toute honnêteté on lui donnait largement plus de dix-huit ans. Elle eut une cigarette à la bouche presque avant de s'asseoir, manœuvre qu'elle réussit à accomplir à la grande surprise de Banks, étant donné que son jean légèrement pattes d'éléphant semblait peint sur son corps. Pourtant, il fallait lui rendre cette justice qu'avec sa classe naturelle elle n'avait rien d'une grue, et elle avait choisi de s'abstenir de tout maquillage. Non qu'elle en eût besoin. Une fois sa cigarette allumée et son cocktail goûté, elle tomba la veste, révélant un corsage de soie noir. Après avoir arrangé sa coiffure, elle parut prête à parler, mais sans cesser de s'agiter. Il y avait des moments où Banks, en la regardant, voyait une jeune femme sophistiquée, assez informée des usages du monde pour les exploiter à ses propres fins. D'autres fois, il voyait une adolescente gauche et troublée, incapable de regarder un adulte dans les yeux. Elle était encore trop près de l'enfance pour l'estimer à sa juste valeur. À son âge, on n'aspirait qu'à entrer dans ce monde enchanté de privilèges et de libertés que l'on voyait tout autour de soi le monde adulte. D'où le tabagisme, l'alcool, le sexe. Ce n'était que plus tard, bien plus tard — trop tard, diraient d'aucuns —, qu'on comprenait que les privilèges et libertés convoités se payaient un prix très élevé.

— Vous avez choisi ? dit-elle.

— Choisi quoi ?

— Ce que vous voulez manger. C'est moi qui régale. Comme je vous ai dit au téléphone.

— Vous n'êtes pas obligée...

— Je sais. Papa vous a sûrement déjà payé un max pour me ramener. Mais ça me fait plaisir.

— Je prends le curry, alors.

D'ordinaire, Banks ne se risquait pas à tester la cuisine exotique dans les pubs, mais le Bull avait bonne réputation.

— D'ailleurs, je n'ai rien touché. La jeune fille haussa un sourcil bien épilé.

— Cela dit pour mettre les choses au point.

Elle marqua un silence, dit : « Bon », puis fit signe à la serveuse qui se trouvait à l'autre table de venir et se mit à lui lancer sa commande.

La femme fronça les sourcils, lui dit d'aller commander elle-même au bar, puis s'éloigna avec dignité.

— Ouuh la la ma chère..., dit Emily, faisant la grimace. Une vraie gosse.

Banks fit racler sa chaise contre le sol en pierre.

— J'y vais.

Il ne voulait pas qu'elle s'inflige le supplice de se lever pour se rasseoir aussitôt après ; dans ce Jean, elle pourrait se perforer la rate ou la vessie.

— Non ! (Elle sauta sur ses pieds avec une agilité surprenante.) Je m'occupe de tout.

Il la regarda marcher vers le bar, plus grande que jamais sur ses talons compensés, et remarqua que tous les regards masculins la suivaient. Il n'y en avait pas un seul qui n'aurait pas tout fait pour elle. Ou avec elle. Les femmes, elles, prenaient des airs pincées et jetaient à Banks des regards réprobateurs. Qu'est-ce qu'il foutait donc dans ce pub, en

compagnie de la fille du directeur, qui enfreignait au moins une loi en consommant de l'alcool à son âge — même si on pouvait difficilement qualifier le Kalhua-Coca-Cola de « boisson alcoolisée » — et Dieu sait combien d'autres par sa simple apparence ? Heureusement qu'aucun de ces hommes ne pouvait être arrêté pour ses fantasmes. Pas encore.

— Mission accomplie.

Emily reprit sa place et ramassa sa cigarette dans le cendrier.

— Au moins, ils vont nous servir. On n'aura pas à aller chercher les assiettes. Pour se faire servir dans ce pays...

Banks se demanda combien de pays elle connaissait et comprit que c'était sans doute plus que sa propre fille. Les directeurs se faisaient toujours offrir des voyages tous frais payés en Amérique, Belgique, Afrique du Sud ou au Pérou. Il se demanda si on était mieux servi au Pérou que dans le Yorkshire. Sans doute.

— Qu'est-ce que vous avez pris ? dit-il.

— Moi ? Rien. Je ne mange jamais à midi.

— Le soir non plus, on dirait.

— Dites donc, vous n'étiez pas si mécontent de me voir à poil, l'autre jour à l'hôtel.

Donc, elle se rappelait. Banks se sentit rougir, et cela ne fit qu'empirer quand il vit Emily se gausser.

— Écoutez..., dit-il, mais elle lui fit signe de se taire.

— Pas de panique. J'ai rien dit à papa. (Elle fit la moue et remua les épaules.) D'ailleurs, c'est le look « orpheline ». Les vieux aiment, en général.

— Et les garçons de votre âge ?

Elle renifla de mépris.

— Trop infantiles. Ça va pour danser et vous payer à boire, mais c'est tout. La plupart ne pense qu'au foot et au sexe. (Elle lécha ses lèvres cerise.) Je préfère les hommes mûrs.

Banks déglutit. Il en comprenait la raison : un père toujours absent, ce père dont elle recherchait désespérément l'affection.

— Comme Barry Clough ?

Une ombre passa sur ses fins traits de porcelaine.

— C'est un des trucs dont je voulais vous parler, dit-elle. (Puis son visage s'illumina.) Mais d'abord je tiens à vous remercier. Je sais bien que j'ai pas été très sympa sur le moment, mais j'apprécie ce que vous avez fait, prendre soin de moi comme ça. J'étais vraiment à côté de la plaque. C'est rien de le dire.

— Vous vous rappelez quelque chose ?

— Quand j'étais dans votre chambre ? Oui. Jusqu'à ce que je m'endorme. Vous avez été le parfait gentleman. Et le lendemain matin, vous êtes allé m'acheter un survêtement. Rose. Atroce, mais c'était adorable de votre part. Je regrette. Je n'ai pas été très agréable dans le train, mais j'étais vraiment déprimée.

— Le curry... ?

La femme tendait une assiette fumante. Banks fit un signe, et la femme la posa devant lui, évitant de justesse d'en renverser sur la table, jeta à Emily un regard dur et s'en alla.

— Qu'est-ce qu'elle a ? fit celle-ci. C'est dingue ! Grosse vache...

— Vous ne lui plaisez pas. Elle n'apprécie pas vos manières, ni votre allure, j'imagine.

— Qu'est-ce que ça peut me foutre, ce qu'elle pense de moi ?

— Vous avez demandé... Je vous réponds.

— Elle est là pour nous servir, non ? On la paie pour ça. Écoutez, je n'ai pas envie de me disputer. Elle n'est pas à vos ordres, et vous vous conduisez comme une morveuse, si vous voulez mon avis.

Il attaqua son curry. C'était bon et chaud.

Emily le regarda méchamment, boudeuse, puis se mit à tripoter la grosse bague à l'index de sa main droite.

— Pauvre conne, marmonna-t-elle.

Banks l'ignore et continua à manger, se rafraîchissant le palais avec des lampées de bière. Il termina sa pinte plus vite qu'il ne l'aurait voulu et, avant qu'il ait eu le temps de l'arrêter, Emily se leva d'un

bond et lui en rapporta une autre.

Ce fut la barmaid qui la servit cette fois-ci, et Banks remarqua qu'elles parlaient, Emily sortant quelque chose de son sac pour le lui montrer.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-il à son retour.

— Rien, dit-elle en déposant sa propre boisson sur la table. Merde, c'est le Moyen Âge ici.

— Comment ça ?

— Je lui ai tout simplement demandé un TVR, et croyez-vous que cette salope savait de quoi il était question ?

— Si je le savais moi-même...

Emily le regarda comme s'il venait d'une autre planète.

— Ben... j'ai dû lui expliquer à elle aussi. C'est tequila, vodka et Red Bull. C'est super. On plane sans avoir du mal à articuler ou à marcher droit. Moi et... vous savez qui, on en buvait toujours au Cicada Dust à Clerkenwell.

— Et... ?

Elle fit la grimace.

— À votre avis ?

— Ils n'en ont pas.

— Bien sûr que non.

— Vous vous êtes rabattue sur quoi, alors ?

— Un Snowball.

Ça, Banks connaissait : Advocaat et limonade. Il croyait que la mode en était passée depuis longtemps. Il se souvenait que sa mère en buvait un à Noël, quand il était enfant. Un seul, car elle n'était pas très amateur d'alcool.

— Hummm, c'est bon... (Elle lui tendit son verre.) Vous voulez goûter ?

— Non, merci. Vous avez gardé le contact avec des gens de là-bas ?
Craig ? Ruth ?

Elle secoua la tête.

— Pas vraiment.

— Craig m'a dit que les gardes du corps de Barry l'avaient frappé devant un pub à Soho pendant que vous rigoliez.

— Le sale menteur.

— Ça n'est pas arrivé ?

— Oh, si. Mais pas comme il l'a raconté.

— Dites-moi votre version.

— C'était devant le club de Barry. Craig s'était renseigné et il s'était mis à rôder par là, sous prétexte de prendre des photos. Il faisait une fixation. Il n'admettait pas que je sois partie. Je lui avais dit de garder ses distances, mais il ne m'a pas écoutée. Il a même voulu entrer, mais Barry l'a fait expulser. Quand il est venu jusqu'à moi, ça a été la goutte qui a fait déborder le vase. Je ne l'aurais pas laissé frapper, si j'avais pu intervenir, mais ça s'est passé si vite. Il l'a cherché, quand même.

— Il m'a dit qu'il ignorait où vous habitiez.

— C'est vrai. J'avais demandé à Ruth de ne rien lui dire. Malheureusement il était au courant pour le club, depuis la fête...

— Quelle fête ?

— Celle où j'ai rencontré Barry. Dans la baraque d'un organisateur de concerts quelconque. Ruth nous y avait emmenés. Elle a des contacts dans le milieu rock, tout ça.

— Craig était là aussi ?

— Oui. C'est ainsi qu'il a appris que Barry possédait une boîte de nuit. On a commencé à se voir à dater de ce soir là et une semaine plus tard je quittais Craig. Il devenait collant.

— Je vois. Et vous avez ri quand on l'a tabassé ?

— Je ne riais pas. Je pleurais. L'imbécile.

— Pourquoi m'aurait-il menti ?

— Pour se donner le beau rôle. Craig a peut-être l'air sympa et équilibré en apparence, mais il a un mauvais fond.

— Il vous a déjà frappée ?

— Non. Il savait que je ne l'admettrais pas. C'est juste que... si je rentrais trop tard, par exemple, il me sautait sur le râble, me traitait de traînée, de salope... C'était méchant. Vicieux. Et le lendemain matin il était tout sucre, me disait qu'il m'aimait, m'achetait des cadeaux alors que tout ce qu'il voulait c'était qu'on couche ensemble...

— Je ne comprends toujours pas pourquoi il m'aurait menti. Il me prenait pour votre père. Il devait bien deviner que je saurais la vérité par vous. Emily se mit à rire.

— Banane ! C'est la dernière chose que je dirais à mon père. Réfléchissez.

Banks s'exécuta. Elle avait raison.

— Mais vous me la dites bien, à moi !

— C'est différent. Vous n'êtes pas mon père. Vous ne lui ressemblez pas du tout. Vous êtes...

— Quoi ?

— Vous êtes plus comme un ami. Pas mal, en plus.

— Je suis flatté, Emily, mais je préférerais que vous ne répétiez pas ça à votre père.

Elle gloussa et mit la main devant sa bouche, comme gênée d'avoir été surprise en flagrant délit de puérilité.

— Ah oui, j'y penserai.

— Pas de nouvelles de Craig depuis votre retour ?

— Non. Rien de rien depuis cette nuit au club...

— Et Ruth ?

— On s'est parlé deux fois au téléphone, mais je ne lui ai pas donné beaucoup de raisons de m'aimer, n'est-ce pas ? Je crois qu'elle était un

peu amoureuse de Craig, et je le lui ai piqué... Il était consentant. Et puis, elle s'en remettra. Oui... euh... elle a assez de problèmes comme ça sans que j'en rajoute.

— Que voulez-vous dire ?

— Rien. Elle est un peu déboussolée. Vous n'avez pas remarqué ? Elle m'a bien paru un peu étrange.

Pas plus étrange qu'Emily elle-même, songea Banks. Il écarta son assiette et alluma une cigarette. Il ne servait à rien de tenter de donner le bon exemple en s'abstenant de fumer.

— Allez-vous me dire ce qui s'est passé cette nuit-là à Londres, avant que vous arriviez à l'hôtel ?

Emily lécha le rebord de son verre.

— J'y ai bien réfléchi. — Et ?

Elle regarda autour d'elle, puis se pencha avec des airs de conspirateur.

— J'ai décidé de le faire.

Banks sentait son haleine chargée d'alcool. Il se recula.

— Je suis tout ouïe.

Annie n'avait pas été totalement honnête avec Banks, ainsi qu'elle le reconnut en elle-même le lendemain après-midi alors qu'elle se rendait en voiture au Daleview Business Park afin de s'entretenir avec le patron de Charlie Courage, Ian Bennett. Comme d'habitude, quand elle trouvait difficile de parler de quelque chose, elle avait pris un air faussement dégagé. Travailler à Eastvale, avec lui, l'ennuyait au-delà de toute expression. Non qu'elle ne pût séparer son travail de sa vie privée — au contraire, elle pouvait être à la hauteur de ses missions quelle que fût l'identité de son partenaire —, mais une telle proximité avec Banks pouvait affaiblir sa résolution de mettre un terme à leur liaison. Après tout, si elle avait rompu ce n'était pas parce qu'elle ne l'aimait pas mais parce qu'elle était au contraire trop émue, et parce qu'il était encore sous le coup de sa rupture avec sa femme, un mariage vieux de vingt ans. Il fallait bien admettre qu'elle éprouvait encore quelque chose pour lui.

Au diable tout ça, se dit-elle, jetant un rapide regard à la carte posée sur l'autre siège. Presque arrivée. Elle ferait son foutu boulot et qu'importe le reste. Son aventure avec Banks avait au moins fait renaître sa foi dans le travail, lui avait fait réfléchir aux causes qui l'avaient fait entrer dans la police. Désormais elle se connaissait mieux, avait davantage confiance en elle-même, et était bien décidée à passer inspecteur. Non que le travail fût tout, certes — elle n'allait pas faire cette erreur et finir en vieille fille racornie qui ne pense qu'au turbin —, mais elle était bien décidée à s'impliquer autant que nécessaire. Et comme sa vie professionnelle allait être difficile, elle préférerait simplifier sa vie privée. Avec Banks dans son lit, ce serait impossible.

La grille noire en fer forgé sur sa gauche affichait un grand panneau peint marqué PARC D'ACTIVITÉS DE DALEVIEW avec une liste des entreprises qui y étaient domiciliées.

Annie franchit cette grille, qui était sans doute là plus pour la décoration que la sécurité, songea-t-elle, et chercha les bureaux de la SecuTec.

Le parc d'activités consistait en un vaste bâtiment d'un seul niveau en brique rouge, en forme de pentagone et divisé en un certain nombre

de sections, chacune ayant son propre logo et certaines des vitrines et des places de parking pour deux ou trois voitures. Bien que ce ne fût pas une zone commerciale, l'atelier de poterie et celui de tapisserie avaient là leurs points de vente, en compagnie d'un installateur d'ascenseurs, d'un fabricant de meubles et d'un centre Aga. Les autres locaux étaient occupés par des bureaux : une agence de location de maisons de vacances, par exemple, et une société de vente de vidéos de gymnastique par correspondance. Elle se demanda de quel genre de gymnastique il s'agissait. Si c'était une façade pour du porno, il y avait peut-être un lien avec le meurtre de Charlie Courage. Ian Bennett ouvrit sa porte avant même qu'elle l'ait atteinte.

— Major Cabbot, dit-elle, cherchant sa carte d'accréditation.

— Ça va, fit l'autre, souriant. Je vous crois. Entrez.

Elle le suivit dans le petit bureau.

— Ainsi, voici ce qu'une jeune élégante de la police porte de nos jours, dit-il en la toisant.

Sous son imper bleu marine entrouvert, elle portait des bottes, des collants noirs, une jupe courte en Jean et un pull blanc, rien de particulièrement bizarre à ses yeux. À quoi s'attendait-il ? À un uniforme ? Un twin-set et des perles ? Bennett était plus jeune qu'elle ne l'aurait cru d'après sa voix au téléphone ; il devait avoir son âge, la trentaine ; d'épais cheveux noirs et bouclés, et un hâle surpassant celui qu'on peut contracter en se baladant dans le Yorkshire en hiver. Il avait l'air de quelqu'un qui fait du sport pour garder la forme, un sport qui fait beaucoup courir, du tennis ou du squash, et même si ses revenus ne devaient guère lui permettre de s'offrir des costumes Armani, il portait des vêtements de sport de grandes marques qui devaient lui avoir coûté bonbon. Un téléphone mobile déformait ostensiblement la poche de son blouson en daim. La BMW à côté de laquelle elle s'était garée devait lui appartenir.

— Et voici ce qu'un jeune yuppie branché porte pour épater les filles de nos jours, riposta-t-elle, aussitôt consciente que ce n'était pas la meilleure façon d'aborder un entretien.

Gros problème, Annie : tu n'as jamais pu souffrir les imbéciles de bonne grâce, ce qui te fait au moins un point commun avec Alan Banks. Cesse de penser à lui. La SecuTec n'avait qu'un petit bureau à Daleview, où Charlie Courage avait passé ses nuits de veille. Jetant un coup d'œil autour d'elle, Annie découvrit qu'il avait un poste de

télévision pour lui tenir compagnie, de quoi se faire du thé et un micro-ondes pour réchauffer ses en-cas.

L'endroit était trop étroit pour deux, et sentait le plastique chaud. Elle s'assit sur ce qui devait être le bureau de Charlie tandis que Ian Bennett s'appuyait au mur opposé à côté d'un calendrier d'entreprise. Comme de juste, on y voyait une blonde souriante en bikini, à la poitrine plantureuse et à la taille fine. Une clé à molette à la main. Bennett rougit sous l'insulte.

— C'est moi qui l'ai cherché..., dit-il, passant la main dans ses cheveux. Je dis toujours des bêtises devant une jolie femme. Pardon. On reprend à zéro ?

Annie lui adressa un sourire basse tension, le genre qu'elle réservait aux masses.

— Je préfère.

Bennett se racla la gorge.

— Hélas, je ne vais pas pouvoir vous aider beaucoup. Je ne connaissais guère monsieur Courage.

— Quand est-il venu pour la dernière fois ?

— Dimanche soir. Il a travaillé de seize heures à minuit.

— En êtes-vous certain ? Vous l'avez vu ?

— Non, mais il s'est enregistré. C'était nécessaire pour qu'on sache qu'il était bien là.

— Comment procédait-il ?

Bennett désigna le bureau.

— L'ordinateur...

— Quelqu'un aurait-il pu le remplacer ? Se faire passer pour lui ?

— Possible. Mais il aurait dû connaître son nom d'utilisateur et son mot de passe.

— Je vois. Il avait toujours le même créneau horaire ?

— Non. D'autres jours, il travaillait de minuit à huit heures du matin.

— Était-ce le seul veilleur de nuit ?

— Non. Voilà comment ça se passait : les jours ouvrables, l'autre agent de sécurité, Colin Finch, bossait de seize heures à minuit et monsieur Courage de minuit à huit heures, heure d'ouverture. Puis, le dimanche venu, ils alternaient. Colin Finch travaillait de seize heures à minuit le samedi, Charlie de minuit à huit heures. Puis Colin reprenait de huit à seize heures, et ainsi de suite.

— Je vois, fit Annie qui se rappelait fort bien l'horreur des trois-huit.

La plupart du temps, elle ne se souvenait plus si elle était de service ou non.

— Donc, Colin Finch a dû voir monsieur Courage dimanche à seize heures...

— Oui, certainement.

— Pouvez-vous me donner son adresse ?

— Bien sûr.

L'homme se pencha sur l'ordinateur et lui indiqua une adresse à Ripon.

— Il vient aujourd'hui à quatre heures, si vous êtes encore par ici.

Annie consulta sa montre. Il était deux heures et demie.

— Saviez-vous que monsieur Courage avait un casier judiciaire ?

La question parut embarrasser Bennett.

— C'est vrai ? Euh... non, on ne savait pas.

— Pourtant, une société de surveillance comme la vôtre doit bien faire une enquête sur ses employés potentiels ?

— D'habitude, oui. Mais celui-ci... il a dû glisser entre les mailles du filet.

—... les mailles du filet ?

— Oui.

— Je vois.

Annie prit une note dans son calepin tout neuf. Ce qu'elle écrivit en fait, c'était : « N'oublie pas de passer acheter un truc à manger chez Marks & Sparks », mais Bennett n'en saurait rien.

— Y a-t-il eu des incidents par ici ces derniers mois, depuis que monsieur Courage a pris son service ?

— Non, aucun. En ce qui nous concerne, monsieur Courage nous donnait toute satisfaction.

— Pas de disparition ?

— Rien.

— Les autres locataires sont tous aussi satisfaits ?

— Oui. Comme je vous l'ai déjà dit, nous n'avons eu aucun problème, reçu aucune plainte. Je sais que ce n'est pas une chose à laquelle pense la police, mais avez-vous ne fût-ce qu'envisagé que monsieur Courage aurait pu devenir honnête ? Ce n'est pas parce qu'un homme a fait quelques erreurs qu'il est marqué à vie, non ?

Annie soupira. Ça n'allait pas être de la tarte, à vue de nez.

— Monsieur Bennett, dit-elle, pourquoi ne pas laisser le grand débat récidive-ou-réhabilitation à ceux qui savent de quoi ils parlent pour répondre simplement à mes questions ?

Il sourit.

— Je croyais être en train de le faire. Puisque je vous affirme qu'on n'avait pas le moindre problème. Je suggérerais seulement que monsieur Courage avait peut-être changé. Vous croyez, n'est-ce pas, que les criminels peuvent changer, monsieur l'agent ?

— Major, rectifia Annie, ajoutant un « crétin » silencieux dans sa barbe. Et moi je suggère tout bonnement que vous répondiez directement à mes questions, ce qui vous permettra de remonter bientôt dans votre BMW pour vous rendre à votre prochain rendez-vous.

Bennett tripota son mobile, comme s'il espérait qu'il sonnerait.

— Je vous écoute, dit-il avec un long soupir patient. Annie sourit en elle-même. Nul doute qu'il raconterait à ses invités ce soir-là son accrochage avec la police.

— Quelles étaient exactement ses fonctions ?

— Il était censé se balader dans le parc, vérifier les portes et le reste toutes les heures. Pour être franc, c'était facile ; il n'avait pas grand-chose à faire.

— J'aurais pensé le contraire, avec tous ces machins de sécurité ultramodernes. Pourquoi employer un veilleur de nuit, dans ce cas ?

— Pour les apparences. Les locataires préfèrent. Croyez-le ou non, on a beau mettre des systèmes d'alarme sophistiqués, les gens se sentent toujours plus en confiance quand il y a un être humain dans les parages.

— C'est rassurant. Je n'ai plus à m'inquiéter de Robocop, alors.

— Pardon ?

— Je plaisantais. Peu importe. Continuez.

— Oh, je vois. Un flic qui a le sens de l'humour. Bref, la présence de quelqu'un décourage les vandales, aussi.

— Un chien ne ferait pas l'affaire ?

— Les chiens ont leur utilité, mais on ne peut pas les laisser seuls. De plus, on peut être traîné en justice pour une morsure.

— Comment monsieur Courage s'est-il fait recruter ?

— Par la voie habituelle. Je dois dire qu'il m'a paru assez crédible.

— La marque d'un maître du crime.

— Encore une plaisanterie ?

Elle ne répondit pas à son sourire.

— Monsieur Courage était payé par chèque, si je ne me trompe ?

— Pas tout à fait. On lui virait directement sa paie sur son compte.

— Est-ce qu'il touchait parfois des primes ? Bennett sourcilla.

— Quelles primes ? Je ne vois pas du tout...

— Du liquide, de la main à la main.

— Bien sûr que non. Ce n'est pas dans nos pratiques.

— Et personne ne s'est plaint d'avoir été volé pendant sa période de travail ?

— Non.

Annie referma son calepin.

— Très bien, monsieur Bennett, dit-elle. Je ne vous retiens plus. Il se pourrait qu'on reprenne contact avec vous ultérieurement.

— Entendu. N'hésitez pas à regarder ce que vous voulez ici, mais n'oubliez pas de refermer derrière vous en partant, je vous prie.

Bennett courait pratiquement en sortant de son bureau.

Du seuil, Annie le regarda manœuvrer sa BMW en marche arrière, puis partir dans ce qui aurait été un nuage de poussière, si le sol n'avait pas été aussi humide. De fait, en roulant dans une flaque, sa roue projeta une gerbe sur une femme qui entrait justement dans le centre de la tapisserie. Elle baissa les yeux sur son imperméable et son collant trempés, et jeta un coup d'œil furieux au chauffard, en brandissant le poing. Elle n'aurait pas dû être aussi acerbe avec cet homme, songea Annie, en le voyant franchir les grilles et tourner à droite sur la route principale. C'était un abruti, certes, mais ce n'était pas le premier qu'elle rencontrait dans son métier et elle n'avait jamais eu recours à l'intimidation. Il avait l'air du genre à porter plainte, en plus. Cela nuirait-il à ses perspectives de promotion ? Sûrement pas. Mais elle se promit de se surveiller et d'être un peu plus tolérante avec les débiles mentaux et les cons.

À présent, il ne restait plus qu'à décider s'il valait mieux aller à droite ou à gauche, et passer une bonne heure à parler aux gens qui avaient une boutique dans le secteur. Ils en sauraient sans doute plus sur les opérations quotidiennes que ce Bennett à la con. Après quoi, avec un peu de chance, Colin Finch se présenterait à son travail.

— Barry était furax après votre départ, déclara Emily, jouant avec sa cigarette plutôt qu'elle ne la fumait. Jamais je l'avais vu aussi furax. Quand il se fâche, il est glacial. Il ne devient pas tout rouge, ne gueule pas, comme papa, mais il a un sourire figé et fait tout au ralenti, comme arranger les coussins sur le canapé ou allumer une cigarette. Et il parle avec une grande douceur. C'en est effrayant.

— Savez-vous pourquoi il était en colère ?

— Parce que vous étiez venu poser des questions. Il n'aime pas qu'on pose des questions, surtout des inconnus.

— Que vous a-t-il fait ?

— Barry ? Rien. Justement. Il était très très froid. Il m'a simplement ordonné de m'habiller pour la fête, puis on s'est encore fait quelques lignes de coke et on est partis.

— Quel genre de fête ?

— Comme d'habitude... Des gens de l'industrie du rock, quelques groupes pas connus, des groupies, plus quelques jeunes entrepreneurs, des patrons de clubs. Cette sorte de gens dont Barry fait collection. Il y avait un feu de joie et un feu d'artifice au-dehors, mais on est restés surtout à l'intérieur.

— Drogue ?

Elle se mit à rire.

— Oh, oui. Bien sûr. Toujours.

— Barry en vend ?

— Non, il se contente d'acheter.

— Continuez.

Emily marqua une pause. Malgré ses airs bravaches, on voyait qu'elle avait du mal à parler de cela.

— Barry a été bizarre toute la soirée. J'ai essayé de... garder mes distances en attendant qu'il change d'humeur, de parler avec d'autres mecs, mais il ne cessait d'apparaître avec ce sourire glacial, de m'enlacer, de me frôler... parfois même il me pinçait... me faisait mal...

Elle but un peu de son cocktail, fit la grimace et dit :

— Je ne crois pas aimer ça, en fin de compte. Vous voulez pas aller me chercher une lager-citron, un truc comme ça ? Je meurs de soif.

— Ne comptez pas sur moi pour vous payer une boisson alcoolisée, Emily. Vous n'avez pas l'âge.

— Ne jouez pas les rabat-joie. J'en bois déjà, non ?

— C'est vrai. J'ai même sans doute tort d'être assis là avec vous. Mais c'est fait. Si vous voulez un verre, je vais vous chercher une limonade ou un Coca.

— Je ne vous dirai pas la suite de mon histoire.

— Peu importe.

— Salaud. Moi qui vous prenais pour un ami.

Banks ne dit rien. Emily glissa jusqu'au bar, attirant de nouveau tous les regards masculins. Banks sirota sa bière et alluma sa seconde cigarette. Il était décidé à se renseigner sur M. Clough et ses « affaires » dans les prochains jours. Emily revint avec une pinte de lager-citron qu'elle déposa triomphalement sur la table non sans en renverser quelques gouttes. Pendant un long moment, elle ne dit pas un mot, puis prit une longue rasade, fit une pause, et déclara :

— Il était très tard... peut-être deux ou trois heures du matin. Tout le monde était bourré. Je me sentais drôle, comme si on avait versé quelque chose dans mon verre. Peut-être ces trucs qu'on met pour violer les filles... j'avais pris tellement de trucs de toute façon que je ne dormais pas. Je me sentais bizarre, flottante... bref, Barry m'a prise à part pour me demander de lui rendre un service.

Tout en parlant, elle regardait dans son verre et les doigts de sa main droite caressaient le plateau de la table. Banks remarqua les ongles rongés.

— Il m'a emmenée à l'étage, en direction d'une chambre. J'ai cru qu'il voulait un pompier. Parfois, ça lui prenait. Moi je voulais pas, je flippais trop, mais... si ça pouvait le calmer pendant un moment... en fait, pas du tout.

— Il a ouvert la porte de la chambre, et j'ai vu Andy. Nu comme un ver et... comme on avait pris du V&E, il était... c'était...

— V&E ?

Elle le regarda comme s'il était un simple d'esprit.

— Viagra et Ecstasy. Donc, il était... comme s'il avait un réverbère entre les cuisses. Barry m'a poussée vers lui en me disant d'être gentille, puis j'ai entendu la porte se fermer. Je suis tombée sur le lit et

Andy a commencé à me déshabiller, à se coller à moi. L'horreur. J'étais peut-être défoncée, et je reconnais que j'ai pas toujours été sage, mais là ça dépassait les limites. C'est quand même à moi de décider avec qui je veux coucher, non? C'était pas tant Andy. Lui n'est qu'un minable, mais l'idée que Barry m'avait donnée à lui pour me punir de votre visite... C'était dégueulasse.

Elle s'interrompt pour boire. Banks sentait sa colère augmenter à proportion de son sentiment de culpabilité; c'était son intervention qui avait tout déclenché. Il avait beau se dire qu'avec un type pareil, de toute façon, ça lui pendait au nez, cela ne l'aidait guère. Il se rappela également la nuit, pas si lointaine, dans un bistrot de Londres, où Annie Cabbot lui avait avoué avoir subi des sévices sexuels entre les mains de certains de ses collègues.

— Qui était cet Andy ? Vous le connaissiez ?

— Il faisait partie du décor. Un des coursiers de Barry. Du moins, j'ai déjà entendu Barry l'envoyer faire des trucs. Et l'engueuler vachement. Andy bégayait, figurez-vous. C'était bien le plus humiliant. Comme si Barry m'avait donnée à l'un de ses employés. À quelqu'un qu'il prenait pour un débile. Pour me montrer que j'étais rien. Une salope.

— Quel est son nom véritable ?

— Andrew Handley. Mais tout le monde l'appelle Andy-la-lavette. Vous connaissez la suite. Ou l'essentiel.

— Comment vous êtes-vous enfuie ?

— On s'est battus. Comme il ne s'attendait à aucune résistance, je n'ai eu qu'à lui flanquer mon genou dans les couilles, il m'a frappée et m'a laissée partir. La porte n'était pas fermée. J'avais peur de trouver Barry en bas de l'escalier, prêt à m'intercepter, mais je ne l'ai pas vu. Coup de chance. La gare Victoria n'était pas loin, j'ai pris un taxi et donné l'adresse de votre hôtel. Voilà. La triste histoire de Barry et Emily. Ou de Barry et Louisa.

— Il vous avait déjà maltraitée ?

— Non. Mais je ne lui en avais jamais donné l'occasion.

— Que voulez-vous dire ?

Emily réfléchit un moment.

— Avec Craig, c'était facile. Il était jaloux, peut-être un peu trop, et ça le rendait fou. Avec Barry, c'était différent. Il était possessif, pas jaloux. Il exigeait de la loyauté. Chacun sait qu'il y a certaines limites à ne pas dépasser. Je ne suis pas idiote. Même si j'ignore exactement ce qu'il fabrique, je sais que c'est illégal. Et je sais qu'il peut être violent. Je l'ai vu avec Craig.

— Cela faisait-il partie de son charme ?

— Quoi ? Sa brutalité ?

— Le fait qu'il soit un malfaiteur, tandis que votre père est dans la police. Après tout, ils ont sensiblement le même âge.

Emily prit un air supérieur.

— Je croirais entendre mon père. Vous suivez les mêmes cours de psychologie de bazar ?

— Ce ne serait pas totalement illogique...

— Vous faites fausse route. Le charme de Barry tient à ce que c'est excitant d'être avec lui. Il donne de super fêtes, a de la super came et on le respecte.

— On le craint, vous voulez dire.

— Si la crainte est le seul moyen d'obtenir du respect, où est le mal ? Personne ne lui manque de respect.

— Qu'attendez-vous pour le rejoindre, alors ? Elle recommença à caresser la table.

— Je viens de vous le dire.

Une gosse perturbée. Il dut se retenir pour ne pas la prendre dans ses bras. Même si c'eût été un geste paternel de sa part, il était bien conscient que ni Emily ni la clientèle du pub ne le verrait de cet œil. Il nota aussi que dans sa longue liste des qualités de Barry Clough, elle n'avait pas mentionné qu'il était une affaire au lit. Le sexe était sans doute une question de rapports de force pour ce type. Banks ne doutait pas un instant qu'il abusait d'elle sexuellement — elle n'en avait pas fait mystère — mais pour elle il s'agissait sans doute plus du prix à payer pour mener la grande vie que d'un plaisir partagé. Et le fait qu'elle attachât si peu de valeur à sa personne était un fait inquiétant.

— Vous avez peur de lui ?

— Bien sûr que non. Seulement...

— Quoi ?

Elle prit un air concerné.

— Il est si possessif. Barry n'aime pas perdre ses biens précieux.

Une heure plus tard, Annie était ruisselante et dans un état misérable, sans être plus instruite pour autant. Elle s'était rendue de local en local, parlant aux cadres et aux employés, et ce pour un résultat nul. S'il s'était passé une affaire douteuse dans le coin, rien n'avait filtré.

Ce fut avec un énorme soulagement, donc, qu'elle aborda l'avant-dernière entreprise citée sur sa liste. Banks avait convoqué tout le monde en fin d'après-midi afin de confronter les informations, et après cela elle prévoyait un bon bain chaud, une quelconque mixture Marks & Sparks à réchauffer au micro-ondes et une soirée en solitaire à se tourner les pouces.

L'atelier de tapisserie était chaud et au sec ; on y sentait les bougies parfumées, avec une note prédominante de rose et citron. C'était le genre d'endroit qui semblait fait de coins et recoins, tous remplis de choses aussi indispensables que des boîtes à épingles, du fil, des boîtes à ouvrage, des échevettes, des enfile-aiguilles, des métiers à ouvrage, des convertisseurs de points comptés et un millier d'autres articles tout aussi ésotériques. Des tapisseries achevées étaient exposées aux murs. Dans ce lieu qui ressemblait plus à une salle d'exposition qu'à un magasin, il n'y avait pas de comptoir mais un canapé et deux fauteuils accueillants où la clientèle pouvait s'asseoir pour énoncer ses desiderata. Une jeune femme sortit d'un bureau au fond, celle-là même que Bennett avait éclaboussée dans sa fuite précipitée. Annie se présenta et dit qu'elle avait visité tous les locaux dans le sens des aiguilles d'une montre en partant du bureau de la SecuTec.

L'autre lui tendit la main.

— Mon nom est Natalie, dit-elle. Bienvenue dans mon modeste royaume. Je n'ai rien à vous dire, mais je viens de mettre la bouilloire à chauffer, et si vous voulez vous abriter de la pluie pendant quelques instants...

— Merci, fit Annie. Je serais prête à tout pour une tasse de thé.

Si c'était être corrompu que d'accepter quelques tasses de thé, alors il n'y avait pas un seul flic innocent de ce crime dans toute l'Angleterre.

— Une petite minute...

La jeune femme retourna dans son bureau. En examinant les articles de tapisserie, Annie se demanda si c'était une activité relaxante ou frustrante. Elle revit brusquement sa mère assise en tailleur par terre, ses longs cheveux épars, vêtue d'une de ses œuvres vagues en velours couvertes de perles et de broderies. Elle travaillait à un modèle représentant une scène de village. C'était une étrange image, car Annie n'avait jamais songé à sa mère en train de broder, même si elle savait qu'elle confectionnait ses propres vêtements, toujours magnifiquement travaillés. Elle téléphonerait à Ray, son père. S'il restait des modèles dans la communauté, près de Saint-Ives, elle pourrait peut-être en prendre un en guise de souvenir. Elle n'avait que cinq ans quand sa mère était morte. Comme Annie la regardait, dans son imagination, sa mère leva les yeux et lui sourit. Annie se sentait triste quand Natalie revint avec le thé. Cela devait se voir.

— Qu'y a-t-il ? fit cette dernière. On dirait que vous avez vu un fantôme...

— Oh, rien. Un souvenir, c'est tout.

Natalie jeta un coup d'œil autour d'elle, comme pour rechercher l'objet incriminé. Annie décida qu'il était temps de reprendre son enquête.

— Merci pour le thé, dit-elle, prenant une gorgée. Je sais que vous pensez n'avoir rien à me dire mais je suppose que vous savez ce qui est arrivé à monsieur Courage ?

— Oh, oui. La rumeur circule vite par ici. Après tout, nous sommes pour la plupart installés depuis l'ouverture, on se connaît tous. On s'assoit ?

Elle désigna le coin salon, et Annie prit place dans un fauteuil. Elle était si lasse qu'elle se demandait si elle aurait la force de s'en extirper.

— Vous le connaissiez ?

— Non. Mais je sais qu'il ne travaillait pas ici depuis très longtemps.

— Septembre.

— Déjà ? Si vous le dites. Bref, monsieur Bennett l'a présenté à tout le monde avant qu'il prenne ses fonctions, afin qu'on le reconnaisse, qu'on sache qui appeler en cas de difficulté, mais par la suite je ne l'ai plus revu. En général, je m'en vais vers dix-sept heures, sauf le jeudi et le vendredi, où je reste ouverte jusqu'à dix-neuf heures. Du moins jusqu'à Noël, après quoi il faut attendre les beaux jours. Vous seriez étonnée d'apprendre combien de touristes font un saut ici au printemps et en été, mais j'ai surtout des clients réguliers. La tapisserie, c'est un domaine très spécialisé. Ils savent ce qu'ils veulent et ce que j'ai. D'ordinaire, ils téléphonent d'abord. Oh, mais voyez comme je radote... Je vous avais prévenue que je ne savais rien. Annie sourit et reprit un peu de thé.

— Tant pis, dit-elle. J'en profite pour me réchauffer... Jusqu'à présent, tous ceux à qui j'ai parlé ont déclaré qu'il n'y avait pas eu le moindre incident au parc, même pas de menus larcins. Est-ce vrai ?

— Je ne peux pas parler à la place des autres mais pour ma part on m'a volé des bricoles de temps en temps. Rien de grave, vous savez, mais c'était contrariant. Du fil, des aiguilles, ce genre de choses...

— Des enfants ?

— Ça m'étonnerait. Il n'y a pas beaucoup de gosses par ici. La jeunesse d'aujourd'hui ne se passionne guère pour les travaux d'aiguilles.

— Celle d'hier non plus, j'imagine.

— Pourtant, j'en vis. Bon, j'imagine qu'on doit s'attendre à ce genre de désagréments dans un endroit pareil, mais je vous le répète, ce n'était rien de sérieux.

— Il existe des bandes organisées dans ce domaine. Ouvrez l'œil. Si cela empire, faites-nous signe.

Natalie opina.

Annie fit mine de se lever.

— Hélas, je ne puis rester ici toute la journée, dit-elle en jetant un coup d'œil par la fenêtre. (Il pleuvait toujours à verse. Elle examina la liste que Ian Bennett lui avait fournie et se leva.) Plus qu'un...

Natalie prit un air perplexe.

— Pas si vous avez fait le tour en suivant les aiguilles d'une montre

depuis la SecuTec. Il n'y a plus personne. Annie vérifia sa liste.

— Comment cela ? J'ai quelque chose qui s'appelle PKF Computer Systems répertorié ici, juste à côté...

— Les informaticiens ? Ils sont partis.

— Quand ?

— Ils ont déménagé pendant le week-end. Monsieur Bennett n'a pas dû avoir le temps de mettre à jour ses fichiers.

— Combien de personnes y travaillaient ?

— Deux à plein temps, à mon avis. C'était l'un des locaux les plus petits.

— Vous connaissez leurs noms ?

— Désolée. C'est à peine si je les voyais. Ils n'étaient pas très bavards.

— Et qui venait les voir ?

— Des livreurs. Rien d'extraordinaire.

— Bon. Merci pour votre accueil, Natalie. Et pour le thé.

— Je vous en prie. Ce fut un plaisir.

Quittant l'atelier, Annie s'approcha du local voisin. S'il y avait eu une enseigne au-dessus de la porte, il n'en restait plus rien. Plutôt que par une vitrine, comme dans certaines salles d'exposition, le local était éclairé par trois petites fenêtres en façade. En y collant son œil, Annie découvrit que l'endroit avait été complètement vidé. Il n'en fallait pas plus pour déclencher une petite sonnette d'alarme dans son esprit de policier. Charlie Courage, vu vivant par un voisin le dimanche après-midi, avait travaillé apparemment de seize heures à minuit ce soir-là et avait été retrouvé mort le mardi à quelque trois cents kilomètres de là. Il avait touché cinq paiements en liquide, de deux cents livres chacun, dans le courant du mois. Or, cette société d'informatique avait mis la clé sous la porte pendant le week-end. Il vaudrait sans aucun doute la peine d'aller fouiner dans ces lieux désertés, et quand elle en aurait fini, Colin Finch serait sûrement arrivé à la SecuTec. Elle aurait juste le temps de lui parler avant de regagner le commissariat pour assister à la réunion.

— Ne croyez pas que je vous demande de jouer les justiciers pour moi, déclara Emily. Vous en avez déjà fait beaucoup dans le genre prince charmant, merci bien.

— Pourquoi me dire tout cela, alors ?

— Parce que vous m'avez interrogée. Et parce que je vous dois une explication. C'est tout.

— Vous avez admis avoir peur de Clough.

— C'était idiot de ma part. (Elle haussa légèrement les épaules.) C'est seulement le fait d'en parler, de me rappeler cette nuit-là... Et puis...

— Quoi ?

— Rien.

— Continuez.

— Oh, j'ai cru voir Jamie au Swainsdale Centre. (Elle rit, et pointa un doigt sur sa tête.) Voilà encore que je débloque.

Paranoïaque, la fille...

Son ongle était rongé pratiquement jusqu'au sang, remarqua Banks.

— Jamie qui ?

— Jamie Gilbert. L'un des plus proches employés de Barry. Barry ordonne, Jamie s'exécute. Je ne l'aime pas, lui. Il est pas mal comme mec, mais méchant. Il me fout les jetons.

— Quand était-ce ?

— Il y a quelques jours. Lundi, je crois. Mais ça ne devait pas être lui. J'ai dû avoir des visions. Barry ne sait même pas qui je suis vraiment ni où j'habite, n'est-ce pas ? Vous vous souvenez... Louisa Gamine ?

— Comment pourrais-je avoir oublié ?

Banks n'aurait pas juré qu'un homme comme Clough n'eût pas les moyens de découvrir ce qui l'intéressait sur n'importe qui.

— Soyez prudente, tout de même. S'il vous semble le revoir dans les parages, lui ou Clough, ne manquez pas de me le signaler. Entendu ?

- Je suis assez grande pour me prendre en charge.
 - Emily, promettez-moi de me prévenir... Elle fit un geste vague de la main.
 - D'accord, d'accord. N'en faites pas une maladie.
 - Vous ne m'avez pas dit quelles sont les activités de Clough.
 - Parce que je n'en sais rien.
 - Vous êtes sûre qu'il ne vend pas de drogue ?
 - Non. Enfin, je ne crois pas. Il en a toujours sur lui. Il connaît des gens, leur rend des services, leur procure peut-être des trucs, mais ce n'est pas un trafiquant. C'est clair.
 - Où trouve-t-il son argent ?
 - Encore une fois, je l'ignore. Il ne m'en a jamais parlé. Pour lui, les femmes sont là pour la récréation, pas pour le travail. Il y a son club, je suppose, pour commencer. Ça lui prend une bonne partie de son temps. Puis il s'occupe de certains groupes et organise des concerts. Il a des intérêts dans plusieurs affaires à travers tout le pays. Il était toujours à gauche et à droite. Leeds. Douvres. Manchester. Bristol. Parfois, il m'emmenait avec lui mais, pour être franche, c'était assez chiant de l'attendre dans une chambre d'hôtel ou de marcher dans les rues d'un bled merdique sous la pluie. Une fois, il m'a même demandé de l'accompagner ici.
 - Ici ? Au Black Bull ?
 - À Eastvale, banane ! Vous voyez le tableau ? Moi et Barry nous promenant à Eastvale. Enfin quoi, ma mère bosse ici ! (Elle donna un coup sur la table qui ébranla les verres.) Je ne veux plus en parler. C'est fini. Barry passera à une autre fille et moi je vais prendre un nouveau départ.
 - Comment ça se passe à la maison ?
- Elle fit la grimace.
- Comme on pouvait s'y attendre.
 - C'est-à-dire ?
 - Chiant. Ils voudraient que je me fasse tout petite. Maman m'ignore

tout simplement. Papa, il passe son temps à inviter ses potes de la politique. Si vous saviez comment certains me reluquent. Mais il ne s'aperçoit de rien. Il est trop occupé à planifier son avenir.

— Et vous ? Quels sont vos projets ?

Emily s'illumina et prit une longue gorgée de bière.

— Je pense aller à l'université, en fin de compte...

— On ne doit pas passer son bac d'abord ?

— Bien sûr. Mais ça peut se faire dans un lycée normal. Je pourrais même le préparer par correspondance, si je veux. C'est pas sorcier.

— Ah, dit Banks, qui avait eu du mal lui-même à réussir son bac. Et quelle université avez-vous choisie ?

— Oxford ou Cambridge, bien sûr.

— Bien sûr.

Elle plissa les yeux.

— Vous vous foutez de moi ?

— Loin de moi cette pensée.

— Ah bon. Oui... enfin, je me dis aussi que ça me déplairait pas d'aller étudier dans une fac américaine. Harvard ou Stanford. Pas Bryn Mawr. On dirait le nom de l'horrible petite ville galloise où on a habité quand j'étais petite. Ni la fac de Poughkeepsie. Ça fait tellement plouc...

— Quoi comme matière ?

— J'hésite encore. Les langues vivantes, peut-être. Ou le théâtre. J'ai toujours été bonne comédienne dans les pièces montées à l'école. Mais j'ai tout le temps d'y penser.

— C'est vrai. (Banks fit une pause pour chercher une autre cigarette. Emily l'alluma pour lui avec un briquet en or.) Je ne voudrais pas parler comme votre père, dit-il, mais votre dépendance à la drogue...

— Je peux très bien m'en passer.

— C'est sûr ?

— Absolument. Je n'ai jamais beaucoup consommé, d'ailleurs. Un peu de coke, des amphés, du V&E.

— Viagra et Ecstasy ?

— Vous avez de la mémoire.

— Vous en avez pris ?

— Évidemment.

— Mais le Viagra... Ça a quel effet... sur une femme ?

Elle eut un sourire mutin et lui tapota le bras.

— Ça ne me donne pas d'érection, figurez-vous, mais ça rend la baise très agréable. Ça excite, ça donne comme un élan.

— Je vois. Et ça ne pose aucun problème de tout arrêter ?

— Je ne suis pas une toxicomane, si c'est ce que vous voulez dire. J'arrête quand je veux.

— Je n'étais pas en train de suggérer que vous en étiez une, mais juste que c'était peut-être difficile de laisser tomber sans appui extérieur.

— Je n'ai pas l'intention de participer à des séances de psychothérapie avec tous ces losers, en tout cas. Pas question.

Elle fit la moue et détourna les yeux. Banks leva les mains.

— Bon, bon. Tout ce que je dis, c'est que si vous avez besoin d'aide... je sais que vous pouvez difficilement en parler à votre père, c'est tout.

Emily le contempla fixement un moment, comme pour digérer et traduire ses paroles.

— Merci, dit-elle enfin, sans croiser son regard, et un faible sourire se dessina sur ses lèvres. Vous savez pourquoi il vous déteste ?

Interloqué, Banks faillit en avaler de travers. Quand il eut repris une contenance, il suggéra :

— Conflit de personnalités ?

— Il vous envie. Voilà pourquoi.

— Il m'envie ?

— C'est vrai, croyez-moi. Je l'ai entendu en parler avec ma mère. Vous savez qu'il croit que vous vous tapez une pute pakistanaise à Leeds ?

— Elle n'est pas pakistanaise, elle est du Bangladesh. Ce n'est pas une pute. Et je ne me la suis jamais tapée.

— Comme vous voulez. Et la musique. Ça l'énervé vachement.

— Mais pourquoi ?

— Vous ne savez pas ?

— Je ne vous poserais pas la question, sinon.

— C'est parce que vous avez une vie privée. Vous avez une femme à votre côté, vous écoutez de l'opéra, et vous avez des résultats au travail, vous faites votre boulot. Et vous le faites à votre manière. Papa, il se contente d'appliquer le règlement. Depuis toujours...

— Mais c'est le plus jeune directeur que nous ayons jamais eu. Pourquoi serait-il jaloux de moi ?

— Vous ne pigez toujours pas, hein ?

— Non, manifestement.

— Il est envieux. Vous représentez tout ce qu'il aimerait être, sans le pouvoir. Il s'est mis sur des rails qu'il ne pourrait plus quitter même s'il le désirait. Il a tout sacrifié à sa carrière. Croyez-moi, je suis bien placée pour le savoir. Je fais partie de ce qu'il a sacrifié. Il ne lui reste plus que son ambition. Il n'a pas le temps d'écouter de la musique, d'être avec sa famille, de sortir avec une autre femme, de lire un bouquin. C'est comme s'il avait fait un pacte avec le diable auquel il a offert tout son temps en échange du pouvoir et d'une situation élevée. Et il y a autre chose. Il peut faire de la politique, passer des examens et des concours à la pelle, diriger, administrer mieux que n'importe qui, mais il y a une chose dont il est absolument incapable...

— Quoi ?

— Il serait incapable de trouver la sortie, s'il avait la tête dans un sac en papier.

— Qui s'en soucie ?

— C'est pour cela qu'il est entré dans la police.

— Qu'en savez-vous ?

— Je n'en sais rien, je devine. Mais j'ai vu ses vieux livres, un jour qu'on était chez mes grands-parents à Worthing. Rien que des livres de poche des années soixante, avec son nom inscrit à l'intérieur, bien soigneusement. Des éditions Penguin à couverture verte. Des polars. Sherlock Holmes. Agatha Christie. Ngaio Marsh. Tous ces vieux machins ennuyeux. J'en ai feuilleté certains. Et vous savez ce qu'il avait fait ? Il avait noté ses réflexions dans les marges, sur l'identité présumée du coupable, la signification des indices. J'en ai même lu un entièrement pendant mon séjour. Il s'était trompé sur toute la ligne. Banks eut des scrupules. Il y avait quelque chose d'obscène à s'immiscer ainsi dans les rêves d'enfant de Riddle qui le mettait mal à l'aise.

— D'où sortez-vous cette psychologie de bazar ? dit-il, tâchant de repousser cette impression.

Emily sourit.

— Ce n'est pas totalement illogique. Vous y réfléchirez. Bon, c'était vachement sympa de vous revoir, mais faut que j'y aille. J'ai un rendez-vous à trois heures. Et je sors ce soir. (Elle reprit son sac à main, qui avait plutôt la taille d'un petit sac à dos, arrangea sa coiffure et se leva.) On pourra peut-être remettre ça une autre fois ?

— Avec plaisir. Mais on fera les choses à ma façon, ou pas du tout.

— Mais encore ?

— Pas d'alcool.

Elle lui tira la langue.

— Rabat-joie !

Puis elle reprit sa veste, se retourna théâtralement et sortit du pub en se pavanant. Tous les hommes la regardèrent s'en aller avec un air de chien battu, certains étant ramenés cruellement à la réalité par les remarques acerbes de leur épouse. Une femme lança à Banks un regard particulièrement malveillant, le genre qu'elle réservait sans doute aux bourreaux d'enfants. Emily partie, il passa un moment à repenser à ce qu'elle lui avait dit. Ce n'était pas son habitude de s'analyser, et il ne s'y adonnait réellement que depuis sa rupture avec

Sandra, depuis son emménagement dans le cottage, précisément. Là, il avait passé bien des soirées à contempler le coucher de soleil sur les toits en schiste de Helmthorpe, tandis que s'épaississaient les ténèbres sur les versants des collines lointaines, et à s'interroger sur lui-même, ses motivations, ce qui avait fait de lui ce qu'il était, les raisons pour lesquelles il avait commis telle ou telle erreur. Un homme dans la quarantaine qui fait le point sur sa vie et découvre que ce n'était pas du tout ce qu'il avait cru.

Ainsi, Riddle le détestait pour ses talents de détective et parce qu'il avait apparemment une vie privée, y compris cette fausse maîtresse. Une partie de sa jalousie, si c'était de la jalousie, reposait sur des impressions erronées. Qu'y a-t-il de plus pathétique que d'envier un homme pour la vie qu'on lui imagine ? Certes, ce n'était que l'analyse d'une adolescente précoce, mais peut-être la vérité n'était-elle pas si éloignée. Après tout, ce n'était pas comme si Riddle lui avait donné une chance dès le départ. Pourtant, songea-t-il, en s'envoyant le fond de sa bière, ce n'était plus son problème. Avec Riddle dans son camp, la chance allait tourner. Quand il remonta son col et quitta le pub, il sentit tous les regards féminins perforer le dos de son imperméable.

Dernier arrivé à la réunion du jeudi après-midi, le brigadier Hatchley entra peu après cinq heures et quart, puant la bière et le tabac, et l'air d'avoir été traîné à reculons à travers une haie. Banks, Annie Cabbot et les officiers de police Rickerd, Jackman et Templeton étaient déjà rassemblés dans la « salle de conférences », ainsi nommée à cause de ses panneaux, lambris et portraits à l'huile d'industriels du textile défunts. Une fine patine de poussière de plâtre avait atteint jusqu'à la longue table de banquet, d'ordinaire si bien astiquée qu'on pouvait s'y mirer.

— Pardon, monsieur, murmura Hatchley, prenant place.

Banks se tourna vers Annie, qui venait d'entamer le résumé de son après-midi au parc d'activités de Daleview.

— Continuons, major, dit-il. Maintenant que nous sommes au complet.

— Il n'y a pas grand-chose à ajouter. Charlie s'est présenté à son travail dimanche après-midi, a pointé normalement, et est rentré chez lui à minuit. Son collègue, Colin Finch, affirmant l'avoir vu à quatre heures et à minuit, nous savons donc qu'il était encore en vie au moment de quitter le parc.

— A-t-il ajouté autre chose ?

— Qu'il le connaissait à peine. Ils étaient comme des vaisseaux se croisant au port. Selon son expression. Et il n'avait pas l'impression qu'il se passait des trucs louches sur place. Personne d'autre n'a admis le connaître — ce qui n'est pas étonnant, si on sait qu'il était au travail quand les autres étaient chez eux — et on n'a reporté aucun incident au parc ; il n'était donc pas surmené.

— Sa mort pourrait-elle ne pas être liée à son travail, dans ce cas ?

— Possible, dit Annie, jetant un coup d'œil à Hatchley. Après tout, il avait un casier judiciaire. Plus de mauvaises fréquentations. Mais il y a effectivement un point bizarre.

— Lequel ?

Elle sortit une enveloppe de sa mallette et la posa sur la table.

— L'une des entreprises installées à Daleview — la PKF Computer Systems — a déménagé dimanche soir.

— À la cloche de bois ?

— Non. Tout s'est fait régulièrement, d'après Colin Finch. Sauf qu'ils ont donné un préavis très court. Ils étaient partis à minuit, quand il a pris son service.

— Des difficultés à payer leurs factures ?

— Ils ne devaient rien à personne au moment du départ, mais il y a peut-être un problème de trésorerie sous-jacent.

— Probable, dit Banks. Mais ils n'ont rien à se reprocher ?

— Non. Cependant la coïncidence est troublante, non ?

— En effet.

La PKF s'était éclipsée durant le dernier service de Charlie Courage. Banks n'aimait pas les coïncidences, pas plus que n'importe quel flic digne de son salaire.

— Continuons.

— Bref, Ian Bennett m'a donné carte blanche et, les clés étant toutes dans le bureau de monsieur Courage, j'ai jeté un rapide coup d'œil aux

locaux de la PKF.

— Découvert quelque chose ?

— L'endroit est nickel. Ils ont de toute évidence pris soin de ne rien laisser derrière eux. Excepté ceci, que j'ai trouvé coincé derrière le radiateur. (Elle tendit l'enveloppe et la renversa. Un boîtier en plastique fendu d'environ quatorze centimètres sur douze tomba sur la surface vernie de la table.)

— Un boîtier de compact, dit Banks. J'imagine que cela n'a rien d'étonnant pour une entreprise d'informatique.

— Oui, cela ne veut sans doute rien dire. En fait, cette entreprise n'a sûrement rien à voir avec le meurtre, mais je l'ai tout de même manipulé avec précaution, au cas où. On pourrait relever les empreintes...

— Doit-on les soupçonner ?

Annie s'adossa de nouveau à sa chaise. Elle semblait à son aise même sur les tape-culs notoirement inconfortables de la salle de conférences.

— Je me le demande. C'est cette coïncidence de l'horaire, ce déménagement le week-end même où Courage a disparu... On aurait peut-être intérêt à aller enquêter sur cette entreprise, voir qui ils sont, ce qu'ils font. Cela pourrait nous aider à expliquer la soudaine opulence de Charlie.

Banks acquiesça.

— Très juste. On s'en occupera demain. Et pourquoi pas contacter Vie Manson pour les empreintes, d'ailleurs ? Si quelqu'un de la PKF est dans nos fichiers, comme Charlie...

Il jeta un coup d'oeil aux trois enquêteurs à l'autre bout de la table. Ils avaient fait du porte-à-porte pour découvrir si quelqu'un avait vu Charlie Courage le dimanche après l'heure du déjeuner.

— Rien sur les faits et gestes de la victime ? Winsome Jackman parla la première.

— Un voisin l'a vu aller au travail dimanche après-midi, et celui d'en face l'a vu prendre son lait vers huit heures du matin, lundi.

— Rien d'autre ?

Winsome fit non de la tête. Templeton déclara :

— La femme du quarante-deux, madame Finlay, a remarqué quelque chose. Elle a cru voir Charlie monter dans une voiture avec deux hommes, plus tard le même jour.

— Description ?

— Rien de très utile. (Templeton dessinait distraitement sur la poussière de la table tout en parlant.) L'un était de taille moyenne, l'autre un peu plus grand. Ils portaient des jeans et des blousons de cuir — bruns ou noirs. Le plus grand serait un peu chauve ; l'autre aurait des cheveux clairs et courts. Elle prétend qu'elle ne les a pas bien regardés, n'étant pas très attentive. Je lui ai demandé si elle croyait que la victime avait été contrainte de monter dans cette voiture, et elle a dit qu'elle n'avait pas eu cette impression, mais qu'elle pouvait se tromper.

Banks soupira. C'était typique de la plupart des témoignages. Bien sûr, si on ignorait qu'on était en train d'assister à une scène importante, comme les derniers moments d'un homme, on ne faisait pas attention. En général, les gens ne voient guère ce qui se passe autour d'eux ; ils sont plutôt concentrés sur leurs buts, leurs activités, leurs pensées.

— Et la voiture ?

— Claire. Peut-être blanche. Impossible de lui faire dire autre chose. Pas un modèle de luxe, mais du neuf, avec un fini satiné.

— Bon. Et l'horaire ? On progresse ?

Un peu. D'après elle, ç'a dû se produire peu après dix heures, car elle venait de se mettre à écouter l'Heure de la femme, qui commence à dix heures.

— Intéressant.

— Et s'il s'agissait d'un voyage convenu ? suggéra Annie. Il était peut-être content d'aller là-bas. On lui avait peut-être fait miroiter une bonne affaire ?

— Possible. (Banks se tourna vers Hatchley.) Qu'a donné votre après-midi dans les endroits chauds d'Eastvale, Jim ?

Hatchley gratta une aile de son nez volumineux.

— Charlie était sur un coup. On peut en être sûr.

— Poursuivez.

Il sortit son calepin. Des ouvriers se mirent à jouer du marteau du côté de l'annexe. Hatchley haussa le ton.

— Selon Len Jackson, l'un de ses anciens collègues, Charlie avait trouvé une combine, et ce n'était pas son boulot régulier.

— Ça avait un rapport avec l'affaire ?

— Charlie ne l'a pas dit. Il était assez vague. Ce qu'il a dit, néanmoins, c'est qu'il avait déjà sa part du gâteau et que sous peu cette part serait bien plus grosse. Ce qu'il avait touché jusqu'à présent, c'était des clopinettes en comparaison.

— Intéressant. Mais il n'a pas dit quel gâteau ?

— Non. Charlie était peu communicatif sur ce sujet. Il voulait que ses vieux potes sachent qu'il se débrouillait bien, mais sans plus. Peur de la compétition, sans doute.

— Bien. Au moins, on sait maintenant qu'on est sur la bonne piste. Il ne reste plus qu'à découvrir dans quel truc il s'était embarqué et qui était le patron. Ça paraît facile, non ? (Il secoua la tête.) Charlie, Charlie, tu n'aurais pas dû t'écarter du droit chemin, cette fois-ci.

— Il n'a jamais été très malin, ajouta Hatchley. Il a dû jouer dans une catégorie supérieure à la sienne, sans comprendre à qui il avait affaire.

Banks opina.

— Bon, fini pour aujourd'hui..., dit-il.

Retourné dans son bureau, la porte close pour se protéger du vacarme, il téléphona à l'inspecteur Collaton à Market Harborough pour lui faire son rapport, plus par courtoisie professionnelle qu'autre chose, car il n'avait guère avancé. Ensuite, il décida de rentrer chez lui. Il débarrassa son bureau et le ferma à clé, puis se dirigea vers la porte. Annie Cabbot le précédait dans l'escalier. Au bruit de ses pas, elle se retourna.

— Oh, c'est toi. Tu rentres ?

— Sauf si tu as envie de prendre un verre quelque part... ?

— Pas ce soir. Cette foutue pluie m'a transié. Ce soir je m'achète un truc à manger, je prends un long bain chaud et je me couche avec un bon bouquin.

— Une autre fois, alors ?

Elle sourit en poussant la porte.

— Oui, une autre fois.

Peut-être aurait-elle dû accepter ce verre, songea Annie en traversant la place du marché. Elle n'en serait pas morte. Juste un verre et un brin de causerie. Elle ne voulait pas avoir l'air de le repousser constamment, et d'ailleurs ce n'était pas comme si les hommes faisaient la queue pour l'inviter. Mais les choses étaient encore assez sensibles, et sa voix intérieure lui avait dit de reculer, donc elle l'avait fait. Non qu'elle fit toujours ce que commandait sa voix intérieure ; sinon, elle n'aurait jamais pris de risques, et sa vie aurait été d'un ennui... Mais cette fois, elle l'avait écoutée. Même si on la sentait encore dans l'air, la pluie avait cessé de tomber et la soirée était douce. Des guirlandes lumineuses étaient suspendues au-dessus de la place du marché et autour du calvaire, et les gens étaient sortis en force faire leurs emplettes. Une chance pour elle que la plupart des commerces fussent ouverts tard jusqu'à Noël, car elle n'avait plus dans son frigo que de vieilles carottes et des pommes de terre moisies. Il y avait bien un traiteur indien toujours ouvert sur Gallows View, mais le choix était limité ; en outre, il était trop loin dans la mauvaise direction. Ce qu'elle voulait, c'était une chose toute simple, à faire bouillir dans son sachet ou à flanquer au four pendant une demi-heure, sans autre complication.

En fin de compte, elle dut choisir à pile ou face entre des lasagnes végétariennes et un curry indonésien. Les lasagnes l'emportèrent, surtout parce qu'elle avait une bouteille de Chianti à la maison qui ferait un complément idéal. Elle avait aussi besoin d'œufs, de lait, de céréales et de pain pour le petit déjeuner.

Tout en flânant par les allées encombrées, observant les infinies variétés de plats cuisinés spécialement destinés aux célibataires, elle se rappela un livre qu'elle avait lu des années plus tôt — prêté par son père — qui expliquait toutes les stratégies surnoises appliquées par les supermarchés pour vous faire consommer malgré vous. L'éclairage, pour commencer, et la musique douce, hypnotique. À cette période de l'année, bien sûr, ce n'étaient que des airs de Noël joués dans un style sucré, mielleux. Annie avait parfois l'impression qu'au prochain fa-

lalala elle allait hurler. Les fabricants choisissaient certaines couleurs pour leurs emballages, et une chose brillante présentée à hauteur de l'oeil déclenchait aussitôt l'acte d'achat. Elle ne se rappelait pas tous les détails, mais ce livre lui avait fait une forte impression, et elle se sentait toujours manipulée quand elle sortait d'une grande surface avec plus que ce qu'elle s'était promis d'acheter. Ce qui ne manquait jamais d'arriver. Cette fois-là, ce fut la crème glacée au chocolat : le pot n'était pas à hauteur de ses yeux, l'emballage n'avait pas une couleur irrésistible, mais du fond du congélateur, il avait semblé lui crier : « Prends-moi, prends-moi ! » et maintenant il était niché dans son panier tandis qu'elle faisait la queue à la caisse.

Peut-être aurait-elle accepté son offre, si elle s'était trouvée à Eastvale depuis plusieurs mois. Mais là c'était trop tôt : trop tôt après leur rupture, et trop tôt après sa mutation. À dire la vérité, d'ailleurs, elle se méfiait de ses propres réactions vis-à-vis de Banks. Un ou deux verres pourraient la délivrer un peu trop de ses inhibitions, comme cela avait failli se produire la dernière fois qu'elle était sortie avec lui. Qu'arriverait-il, alors ? Ce n'était pas un problème de coucher avec lui quand elle travaillait à Harkside et lui à Eastvale, mais s'ils étaient ensemble dans le même commissariat, ce pourrait être gênant.

Soudain, alors qu'elle faisait la queue, Annie aperçut une vieille connaissance, quelqu'un qu'elle ne se serait jamais attendue à revoir, ni ici ni nulle part. Quelqu'un sur qui elle n'aurait jamais voulu avoir à poser les yeux. Il déambulait au rayon des vins et spiritueux. Manifestement, il ne l'avait pas vue. Qu'est-ce qu'il foutait là ? Elle sentit sa peau se couvrir d'une sueur froide et son cœur se mettre à battre la chamade.

— Cinq livres soixante-douze, ma petite ! annonça la femme grassouillette et souriante à la caisse.

Annie farfouilla dans son porte-monnaie et en tira un billet de cinq livres et quatre pièces de vingt pennies, qui tombèrent aussitôt par terre. Elle les ramassa de ses mains tremblantes et les tendit à la caissière.

— Qu'y a-t-il ? On dirait que vous avez vu un fantôme !

— C'est un peu ça, marmonna Annie, se hâtant de ranger son porte-monnaie et de sortir avec ses achats.

Elle risqua un rapide coup d'œil par-dessus son épaule. L'homme se tenait près des promotions, balayant du regard les marques et les prix.

Elle était toujours certaine qu'il ne l'avait pas vue.

Elle se jeta dans York Road et inspira une bouffée d'air frais.

Son cœur battait toujours très fort et elle tremblait intérieurement. C'était Wayne Dalton, indubitablement.

L'inspecteur Dalton. L'un des deux hommes qui l'avaient maîtrisée pendant qu'un troisième la violait, plus de deux ans auparavant.

Banks savait qu'il n'aurait pas dû inviter Annie ainsi, sur un coup de tête, et il espérait qu'il ne l'avait pas rebutée définitivement. Il ne voulait pas avoir l'air de l'importuner, surtout maintenant qu'ils bossaient ensemble et qu'il était, théoriquement parlant, son supérieur. Non qu'Annie l'accuserait jamais de harcèlement sexuel, mais...

En fait, sa soirée se révéla en tout point satisfaisante. Il se prépara un sandwich fromage-oignon qu'il dégusta en lisant le journal dans la cuisine. Son fils, Brian, téléphona vers neuf heures, très excité par son CD. Sans réfléchir, Banks lui demanda s'il avait entendu parler de Barry Clough. Ce n'était pas le cas, mais il promit de demander à ses relations professionnelles. Il rappela aussi à son père que le mouvement punk était une vieille histoire, comme si Banks avait besoin de ça.

Après son déjeuner avec Emily Riddle, Banks éprouvait aussi le besoin de parler à Tracy. Cela l'aiderait à retrouver sa santé mentale. Après avoir écouté Emily pendant plus d'une heure, il était sorti avec des idées très tordues sur les adolescentes. Il avait besoin de savoir si elles étaient toutes pareilles, en particulier sa fille.

Malgré toute sa folie et tout ce qu'elle avait traversé, Emily semblait cependant avoir gardé la tête sur les épaules, si sa volonté affirmée de passer son bac et d'aller à l'université était digne de foi. Comme Banks, Tracy avait dû bûcher ferme pour en arriver où elle était. Elle était intelligente, mais pas au point de ne pas avoir à s'appliquer. Plus elle bossait, plus elle réussissait. Emily semblait croire que son ascension sociale ne dépendait que d'elle, qu'il lui suffisait de décider et que tout lui tomberait tout rôti dans le bec. Peut-être était-ce vrai dans son cas. Maintenant qu'il avait surmonté ses premières impressions, Banks ne pouvait s'empêcher de la trouver sympathique, mais c'était le genre de fille pour laquelle on pouvait se faire de la bile, et qui l'exaspérait. Il avait presque pitié de Jimmy Riddle.

Tracy ne répondit pas. Encore sortie avec Damon, sans aucun doute. Il lui laissa un message, rien d'urgent, juste qu'elle pouvait rappeler si elle ne rentrait pas trop tard. Pour changer de la tourbe, il alluma un feu de bois, même s'il ne faisait pas particulièrement froid, et prit place dans le vieux fauteuil qu'il avait acheté à une vente aux enchères. La couleur bleue des murs, dont il avait craint qu'elle semble trop froide en hiver, était en fait agréable, songea-t-il en regardant les ombres des flammes y jouer. Le bois nouveau crachait et pétillait dans la cheminée, le ramenant à son enfance, quand le charbon qu'ils utilisaient par fois sifflait et crépitait. Il n'y avait pas d'autre source de chaleur dans la maison, et son père devait se lever avant l'aube en hiver pour allumer le feu. D'ordinaire, quand Banks descendait manger ses tartines avant l'école, il y avait une bonne flambée qui avait dissipé en grande partie la fraîcheur de la nuit humide. Par la suite, que ce fût dans ses divers logements londoniens ou dans la maison jumelle d'Eastvale, il n'avait pas eu de cheminée, seulement le gaz ou l'électricité, et c'était donc un luxe dont il profitait largement cet hiver.

Il mit le premier CD du concert de Miles Davis au Carnegie Hall, celui avec Gil Evans et son orchestre, prit le dernier roman de Rate Atkinson, qui était ouvert et retourné sur l'accoudoir du fauteuil, à moitié lu, et alluma une cigarette. Même s'il avait décidé d'aller se coucher tôt, il prit tant de plaisir à écouter la musique et à lire son livre qu'il jeta une autre bûche dans la cheminée et glissa le second CD dans l'appareil. Il était onze heures et quart, et il avait délaissé sa lecture depuis un moment pour écouter la version live de l'adagio du Concerto d'Aranjuez de Joaquín Rodrigo quand le téléphone sonna.

Pensant que c'était Tracy, il baissa le son et empoigna le combiné. La première chose qui agressa ses oreilles fut une musique beuglant dans le fond. Il ne devinait pas exactement ce que c'était, mais on eût dit une sorte de mixte de dance post-rave-techno. La seconde agression fut la voix couinante de l'O.P. Rickerd hurlant par-dessus la sono.

— Chef ?

— Oui... qu'y a-t-il ?

— Désolé de vous déranger, chef, mais je suis de service ce soir.

— Je sais. Que se passe-t-il ? Vous accouchez, ou quoi ? Et pourquoi crier à ce point ?

— C'est que... je suis au Bar None, chef. On en fait du boucan, ici.

Le Bar None était l'une des boîtes de nuit préférées de la jeunesse d'Eastvale. Situé sous les boutiques de la place du marché, juste en face du commissariat, il ouvrait en général une heure avant la fermeture des pubs et attirait les gosses qui étaient trop ivres pour conduire jusqu'à Leeds ou Manchester, où se trouvaient des clubs bien plus intéressants.

— Écoutez, dit Banks, s'il y a eu une bagarre ou autre, je ne veux pas le savoir.

— Non, chef, ce n'est pas une bagarre.

— Alors ? (Les mots de l'enquêteur se perdirent sous un déferlement de décibels.) Vous ne pouvez pas leur demander de baisser ? gueula-t-il.

— C'est une mort suspecte, déclara Rickerd.

— Suspecte, à quel point de vue ?

— Euh... elle est morte, chef. C'est un fait établi. L'inspecteur Jessup est d'accord avec moi. Comme ceux de l'ambulance. On dirait qu'elle a été salement tabassée.

Si Chris Jessup, inspecteur en tenue, jugeait l'affaire assez grave pour qu'on le dérange, ce devait être le cas.

— Qui est la victime ?

— Vous feriez mieux de venir, chef... (Là, il redevint inaudible.)... je me débrouillerai pas... tout seul.

— Vous êtes combien sur place ?

— Il y a l'inspecteur Jessup et moi, plus trois agents de police, chef.

— Ça devrait suffire. Je suis certain que l'inspecteur Jessup sait ce qu'il faut faire. Veillez à ce que personne ne sorte et sécurisez la scène. Que personne ne piétine près du corps avant mon arrivée, même les ambulanciers. Compris ?

— Oui, chef.

— Et appelez le docteur Burns. Il aura un peu de route à faire...

Banks songea à demander à ce qu'on contacte aussi le SOCO, mais décida d'attendre d'avoir vu la scène par lui-même. Inutile de gaspiller

l'argent du contribuable avant de savoir exactement de quoi il s'agissait.

— On connaît le nom de la victime ?

— Oui. Elle avait un permis de conduire et ce genre de carte que certains clubs délivrent aux jeunes pour prouver leur âge. Il y a sa photo dessus.

— Bon travail. Comment s'appelle-t-elle ?

— Walker, chef. Ruth Walker.

— Merde, dit Banks. J'arrive tout de suite.

Se pouvait-il qu'il s'agisse de la Ruth Walker à laquelle il avait parlé à Londres ? Dans ce cas, que fichait-elle à Eastvale, à moins qu'elle n'eût fait le déplacement pour sortir avec Emily ? Et si Ruth était morte, alors il ne serait pas surpris d'apprendre qu'Emily avait des ennuis, elle aussi.

Il ramassa ses cigarettes et décrocha son blouson pendu derrière la porte. Avant de sortir, il revint vers le téléphone. Il fallait se décider très vite entre Jim Hatchley, qui habitait à Eastvale, et Annie Cabbot, qui avait autant de trajet à faire que lui. Annie l'emporta, haut la main. C'eût été mentir que de nier qu'il préférait les charmes d'Annie à la sale gueule de Hatchley, mais son choix ne fut pas entièrement dicté par des motifs égoïstes. Annie était nouvelle à East vale, et elle avait besoin d'expérience ; elle était ambitieuse, alors que Hatchley se contenterait de rester brigadier jusqu'à la fin de ses jours ; elle saisirait avec joie cette opportunité, tandis que Hatchley rouspéterait d'avoir été tiré du lit en pleine nuit ; Hatchley avait une femme et un enfant qui pesaient dans la balance, alors qu'Annie était toute seule.

Voilà que tu te justifies, songea Banks en composant son numéro. Il pouvait se trouver des excuses jusqu'à la fin des temps, mais la vérité c'était qu'il en pinçait toujours pour elle et pensait, avec Sandra voulant divorcer et se remarier, qu'il pourrait peut-être surmonter les pierres d'achoppé ment qui les avaient fait dérailler, lui et Annie, et rallumer leur flamme.

Mais même ce désir-là passait après ses inquiétudes envers Ruth Walker et Emily Riddle.

Annie regagna son foyer en roulant à tombeau ouvert et, arrivée à sa petite maison, verrouilla la porte, mit la chaîne, puis inspecta l'arrière et toutes les fenêtres. Ce n'est qu'une fois certaine que tout était sûr qu'elle se posa dans un fauteuil avec un grand verre de vin.

Ses mains tremblaient toujours, ainsi qu'elle le nota en prenant une gorgée. Et elle qui croyait avoir surmonté cette épreuve !

La psychothérapie l'avait aidée au début, mais quand le psychologue avait déclaré qu'il ne pouvait plus rien pour elle, c'était sa propre force intérieure qui l'avait tirée de son marasme. Grâce à la méditation, au yoga et au jeûne, elle s'était lentement reconstruite. L'isolement avait joué un rôle salvateur, aussi ; délaisser la grande ville pour habiter un petit coin tranquille comme Harkside.

Elle faisait encore des cauchemars où elle revivait sa terreur, l'impression d'étouffement et la détresse qu'elle avait éprouvées durant l'agression dont elle se réveillait en sueur et hurlant, et avait encore des passages à vide où elle se sentait avilie et impure. Mais moins souvent. Et elle savait à présent y faire face ; elle connaissait l'origine de cette mélancolie et était presque capable de la regarder de l'extérieur, de s'en détacher, de l'isoler comme on fait d'une tumeur. Elle s'était même permis, au bout de deux ans, cette petite aventure avec Banks qui avait été extrêmement satisfaisante, ne fût-ce qu'en lui prouvant qu'elle en était encore capable. Ce qui y avait mis un terme n'avait rien à voir avec le viol ; c'était tout simplement la crainte, classique, de s'engager, de nouer des liens, un problème qui avait toujours été le sien.

Que foutait donc Wayne Dalton à Eastvale ? Elle aurait bien aimé le savoir. Était-il sur une affaire ? Avait-il été muté dans le nouveau Q.G ? Elle ne pensait pas pouvoir travailler avec lui, pas après ce qui s'était passé. La dernière fois qu'elle avait entendu parler de lui, il avait été transféré à Londres. Et s'il était à sa recherche ? Et s'il était venu la tourmenter ? Certes, elle était allée se plaindre auprès de leur supérieur le lendemain matin, mais il n'y avait pas de preuve ; c'était sa parole contre celle des trois hommes. Le commissaire savait qu'il s'était passé quelque chose, et il savait aussi que c'était une chose dont il ne voulait pas dans son commissariat, oh non, aussi Annie avait-elle été expédiée tambour battant et les trois hommes, après s'être fait taper sur les doigts, avaient été encouragés à demander leur mutation. Plus tard, dans son bain, Annie se rappela la face rouge et luisante de Wayne Dalton pendant qu'il l'immobilisait, les petits poils roux sur son nez comme il se tenait au-dessus d'elle, attendant son tour. Un tour qui ne vint jamais. Elle se revoyait parcourant les rues pendant des

heures, après sa fuite, puis se morfondant dans sa baignoire, comme maintenant, à écouter la radio, les échos d'une vie normale, à décaper la souillure de sa peau. Chose qu'elle n'aurait pas dû faire. Chose qu'elle-même, maintenant, déconseillait aux victimes d'un viol. Mais c'était plus facile à dire qu'à faire. À l'époque, elle n'avait pas réfléchi, voulant seulement fuir, défaire ce qui avait été fait, revenir en arrière. C'était naïf, peut-être, mais parfaitement raisonnable, à ses yeux. Elle était encore dans son bain, et à son troisième verre de vin, quand, vers onze heures vingt, le téléphone sonna.

Il était minuit moins cinq lorsque Banks, qui avait roulé bien au-delà de la vitesse autorisée pendant tout le trajet, se gara sur la place du marché, près de l'ambulance, et se dirigea vers l'entrée du club. Rickerd avait posté un agent en tenue devant la porte, comme Banks le constata avec satisfaction, et avait même mis du ruban réglementaire bleu et blanc en travers du passage. En descendant l'escalier de pierres, il fut également satisfait de découvrir que la musique s'était tue et que la seule rumeur qui montait était celle des conversations à voix basse des clients retenus sur place et qui maugréaient à leur table.

— Par ici, chef.

La seule lumière provenait des éclairages de discothèque qui tourbillonnaient au-dessus de la piste de danse, sinistres sans l'accompagnement de la musique et des corps en mouvement. Banks distingua Rickerd et Jessup près des toilettes pour dames avec l'équipe de l'ambulance, deux policiers en uniforme et un jeune homme. Il n'avait pas eu le temps de les atteindre qu'on le tira par la manche.

— Pardon, monsieur, c'est vous le chef ?

— Selon toute vraisemblance, fit Banks.

Son interlocuteur, en jean et chemise blanche, avait sans doute à peine vingt ans — un maigrichon au regard brillant et aux pupilles dilatées. Il ne faisait pas spécialement chaud au Bar None, et pourtant son visage était voilé de sueur.

— Pourquoi on nous garde ici ? Il est presque une heure du mat' ! Vous pouvez pas nous retenir éternellement.

— Un crime vient d'être commis ici, jeune homme, répliqua Banks. En attendant qu'on en sache plus, personne ne va nulle part.

Il remarqua que le garçon tenait toujours sa manche et se dégagea sèchement.

— C'est un scandale ! Je veux rentrer chez moi.

Banks se pencha, assez pour détecter une odeur de bière mêlée à celle de fish-and-chips.

— Écoute fiston, murmura-t-il, va te rasseoir avec tes copains et tiens-toi tranquille. Un mot de plus et je te colle aux fesses la Brigade des Stups. Compris ?

Le jeune parut sur le point de protester de plus belle, mais se ravisa et retourna à sa table d'un pas chaloupé. Banks poursuivit son chemin et retrouva Rickerd et Jessup. Un ambulancier le regarda et secoua lentement la tête. Annie Cabbot n'était pas encore là. Elle avait paru sur les nerfs quand il l'avait appelée et il lui avait demandé s'il la réveillait. Elle avait dit que non.

— Par ici, dit un Rickerd blafard en pointant le doigt sur les toilettes pour dames. C'est pas beau à voir.

On avait placé encore du ruban à l'entrée, isolant le lieu du crime. C'était souvent utile, car ainsi on pouvait permettre à certaines personnes de pénétrer dans un premier cercle, en leur laissant croire qu'elles étaient privilégiées, tout en préservant le véritable lieu du crime de toute contamination.

— Qui est-ce ?

Banks désigna le jeune homme près de Rickerd.

— C'est lui qui l'a trouvée, chef.

— Bon, gardez l'œil sur lui. Je lui parlerai plus tard. Avez-vous appelé le docteur Burns ?

— Oui. Il a dit qu'il arrivait dès que possible.

Banks se tourna vers l'inspecteur Jessup.

— Que s'est-il passé, Chris ?

— On nous a contactés à onze heures six. Le garçon que vous avez remarqué. Darren Hirst. Il semble qu'il était avec la victime. Elle est allée aux toilettes et n'est pas ressortie. Inquiet, il est allé voir et nous a appelés.

Banks enfila ses gants de latex et passa sous le ruban.

Les toilettes étaient petites, compte tenu de la taille du club. Carrelage blanc, trois alcôves, deux lavabos sous un grand miroir. L'omniprésent distributeur de préservatifs était accroché au mur, le genre qui proposait toutes sortes d'arômes et de coloris — lager-citron, rhubarbe-crème anglaise, curry-frites. Les cabines étaient munies de portes en bois ultraminesces. « Cindy suce des bites noires » inscrit au rouge à lèvres s'étalait en travers de l'une d'elles.

— Celle-ci, chef, déclara Rickerd, désignant la dernière porte.

— C'était verrouillé ?

— Oui.

— Comment avez-vous ouvert ?

Rickerd ôta ses lunettes et les essuya avec un mouchoir blanc. Une habitude que Banks avait déjà remarquée.

— J'ai grimpé sur le siège des toilettes à côté, et j'ai débloqué le verrou avec un bâton. C'était assez facile. Une sacrée chance que ces portes pivotent vers l'extérieur.

— Encore un mystère-des-toilettes-closes, marmonna Banks, se disant que Rickerd avait fait montre de plus d'initiative que prévu.

— J'ai dérangé le moins possible, chef. Juste ce qu'il fallait pour établir son identité et m'assurer qu'elle était bien morte. L'inspecteur Jessup a supervisé, et les autres ont vérifié que personne ne s'en allait.

— Bon. Vous avez bien fait.

Il tira lentement la porte du bout des doigts, anxieux de ne pas bouleverser une scène déjà bouleversante.

— Vous n'allez pas le croire, chef. Je n'avais jamais rien vu de tel.

Banks non plus.

Le corps de la fille était encastré en crabe entre les deux murs, le dos cambré à environ soixante centimètres au-dessus de la cuvette, les genoux bloqués contre un mur et les épaules poussées contre l'autre, le cou incliné selon un angle bizarre. Un filet de sang avait coulé de son nez et elle avait des contusions au visage et à la tête. Des éclats de miroir et de la poudre blanche étaient éparpillés au sol parmi le

contenu renversé de son sac à main. Banks savait que les yeux d'un mort n'ont pas d'expression mais les siens semblaient emplis de terreur et de souffrance, comme si elle avait vu la Grande Faucheuse en personne. Son visage était sombre, empourpré de sang, et les commissures de ses lèvres étaient retroussées dans une parodie de sourire. Mais le pire de tout, la chose qui fit battre les tempes de Banks et ramollit ses genoux, au point qu'il serait tombé s'il ne s'était retenu au montant de la porte, fut que ce n'était pas du tout le corps de Ruth Walker ; c'était celui d'Emily Riddle.

— Alan ?

La voix paraissait venir de très loin.

— Alan ? Alors maintenant, on traîne dans les toilettes des dames ?

Banks sentit qu'on lui touchait la manche et se retourna pour découvrir Annie Cabbot qui se tenait sur le seuil. Jamais il n'avait eu vision plus agréable. Il aurait voulu lui tomber dans les bras, se laisser caresser les cheveux, embrasser par elle et l'entendre dire que ce n'était rien, rien qu'un mauvais rêve, dont il ne resterait plus rien au matin.

— Alan, tu es pâle comme un linge. Ça ne va pas ?

Il s'écarta du passage pour lui permettre de se rendre compte.

— J'ai une fille d'à peu près son âge...

Annie fronça les sourcils et s'avança imperceptiblement.

Banks la regarda avec attention et nota comment ses yeux se braquaient dans toutes les directions, enregistrant les moindres détails : la posture insolite du corps, le miroir cassé, la poudre blanche, les produits de beauté à terre, les ecchymoses. Certains boutons du corsage noir d'Emily avaient sauté, et l'araignée tatouée était visible sur la peau pâle, sous l'anneau du nombril. Annie ne toucha à rien mais sembla s'imprégner de tout. Et à la fin, même elle était blême.

— Je vois ce que tu veux dire, fit-elle quand ils se furent tous deux éloignés. Pauvre fille. Que s'est-il passé, à ton avis ?

— On dirait que quelqu'un l'a entraînée là pour lui donner une bonne raclée, mais ça ne tient pas debout.

— Non. Il y a à peine la place pour une personne, alors quant à boxer son prochain...

— Et la porte était fermée. Je suppose qu'elle aurait pu se faire molester ailleurs, puis se réfugier là et s'enfermer avant de mourir, peut-être dans une vaine tentative pour tenir son agresseur à distance...

Il haussa les épaules. Thèse peu convaincante. Même si elle s'était bouclée là pour échapper à son châtiment, comment avait-elle pu finir disloquée ainsi au-dessus de la cuvette ?

Jamais il n'avait vu une posture aussi extraordinaire, et même s'il avait une petite idée sur la question, il avait besoin des lumières d'un médecin.

— Il faudra attendre le toubib. Ah, quand on parle du loup...

Le Dr Burns traversa la piste de danse pour les rejoindre.

— Où est-elle ?

Banks désigna du doigt les toilettes.

— Tâchez de ne pas trop déranger... On n'a pas encore pris de photos.

— Je ferai de mon mieux.

Burns passa sous le cordon de protection.

— Appelle le SOCO et le photographe, dit Banks à Annie. (Il fit signe en direction de Rickerd et baissa la voix.) C'est Rickerd qui m'a appelé et je voulais être certain que nous avons bien un crime sur les bras avant de lancer l'alarme.

— Et les clients du bar ?

— Tout le monde est là. Y compris le personnel. Les gars de Chris Jessup ont reçu l'ordre de ne laisser partir personne. Cela dit, on ne sait pas combien de gens ont quitté les lieux entre l'appel du petit ami et l'arrivée de Jessup.

— Il est encore tôt pour ce genre d'endroit. C'est l'heure où les gens arrivent plutôt qu'ils ne partent.

— Sauf s'ils viennent de commettre un meurtre.

— Demande à un agent en tenue de prendre les noms et adresses.

Annie se retourna. Banks la rappela :

— Annie... ?

— Quoi ?

— Ça va barder, je préfère te prévenir...

— Pourquoi donc ?

— Parce que la victime est Emily Riddle, la propre fille du directeur.

— Et merde !

— Je ne te le fais pas dire.

La jeune femme partie vaquer à ses devoirs, Banks intercepta Darren Hirst, le garçon qui avait trouvé le corps. Il était encore sous le choc, tremblant, les larmes aux yeux. Banks pouvait le comprendre, ayant vu lui-même le cadavre. Au cours de sa carrière, il avait été confronté à bien des façons de mourir, et même s'il ne s'était jamais tout à fait aguerri, il avait un avantage certain sur ce jeune homme. Laissant un policier en tenue à l'entrée des toilettes, Banks conduisit Darren à une table libre. Le responsable du club rôdait à proximité, désireux visiblement de savoir ce qui se passait mais n'osant pas demander. Banks lui fit signe de venir.

— À quelle heure avez-vous ouvert ce soir ?

— Dix heures. Cela démarre tout doucement. Il n'y a pas foule avant onze heures, le plus souvent.

— Votre établissement est équipé de caméras de surveillance ?

— On en a commandé.

— Super. Le bar est encore ouvert ?

— L'autre policier a dit qu'il ne fallait plus servir personne.

— C'est vrai. Mais ce garçon vient de recevoir un choc et je ne puis dire que je viens de faire une plaisante découverte, moi non plus, alors apportez-nous deux cognacs, entendu ?

— Je croyais qu'un policier ne buvait pas d'alcool pendant le service ?

— On ne vous demande pas votre avis.

— Bon, d'accord. Pas la peine de se fâcher.

Le barman repartit à grandes enjambées. À son retour, il déposa sèchement les verres sur la table. Les doses semblaient faibles, mais Banks le régla tout de même.

— Quand pourrai-je rentrer chez moi ? demanda-t-il. Si on sert pas d'alcool, on ne gagne plus de fric, vous savez, alors il n'y a plus de raison de rester ouvert.

— Vous n'êtes pas ouvert, dit Banks. Et si je vous entends encore débâteler sur ce thème, vous n'aurez pas l'occasion de rouvrir dans un futur prévisible. Il y a une morte dans vos toilettes, au cas où vous ne seriez pas au courant.

— Foutus toxicos, marmonna le barman en repartant d'un pas dédaigneux.

— Bon, Darren, reprit Banks quand le barman ne fut plus à portée de voix. Et si vous me racontiez ce qui s'est passé.

Il alluma une cigarette, en offrit une au jeune homme qui la refusa. Le cognac était de qualité médiocre, mais son degré d'alcool lui réchauffa les veines.

— Elle a dit qu'elle ne se sentait pas bien, commença Darren, après une gorgée.

Ses joues reprirent des couleurs.

— Remontons un peu dans le temps. Comment avez-vous fait connaissance ? C'était votre petite amie ?

— Pas du tout. Je la connaissais parce que... elle faisait partie de la bande. C'était une amie, on sortait ensemble. Une fille un peu bizarre et délurée, mais drôle. La soirée a débuté au Cross Keys, vers Castle Hill.

— Je connais.

— Ensuite, on a traîné en ville et on est passés prendre un verre au Queen's Arms. Puis on est venus ici. (Il désigna du doigt un groupe de jeunes traumatisés à une table en face.) Les autres sont là-bas.

— À quelle heure aviez-vous rendez-vous au Cross Keys ?

— Vers six heures et demie, sept heures du soir.

— Vous vous rappelez à quelle heure Emily est arrivée ?

— C'était la dernière. Il devait être sept heures, peut-être un peu plus.

Cela laissait donc quatre heures entre le rendez-vous de quinze heures dont elle avait parlé à Banks et le moment où elle avait retrouvé ses copains au Cross Keys.

— Comment vous a-t-elle paru ?

— Bien.

— Normale ?

— Pour une fille comme elle...

— Et à quelle heure avez-vous débarqué ici ?

— Vers dix heures et demie. C'était très calme. Comme le barman vous l'a dit, ça ne commence à s'animer que vers onze heures et demie environ. Mais on peut boire, et il y a de la musique, on peut danser.

— Combien de personnes étaient là, à votre avis ?

— Pas énormément. Ça entraînait régulièrement, mais il n'y avait pas grand-monde.

— Plus que maintenant ?

Darren jeta un coup d'œil à la ronde.

— Non. Pareil...

— Et ensuite ?

— On a bu quelques verres, puis Emily est allée aux toilettes. On a dansé, je me rappelle, puis elle a dit qu'elle ne se sentait pas très bien.

— Elle a dit ce qui n'allait pas ?

— Juste qu'elle ne se sentait pas bien. Elle avait comme un torticollis. (Il se frotta lui-même la nuque et regarda Banks.) C'était un effet de la drogue ? C'était la drogue, n'est-ce pas ?

— Pourquoi me demandez-vous ça ?

— Son comportement. Comme si elle planait dans un monde intérieur. Elle était déchaînée. Comment l'avez-vous connue, Darren ?

— Je vous l'ai dit, je la connaissais très peu, en fait. Quand elle rentrait de pension pour les vacances, elle sortait avec moi, Rick, Jackie et Tina. C'est tout. Je n'ai jamais été son mec. Je ne l'intéressais pas dans ce domaine. On se contentait de danser ensemble quelquefois, de sortir avec la bande. Pour le fun. Il passa la main sur ses cheveux noirs et gras.

— Vous lui avez fourni de la drogue ?

— Moi ? Jamais. Je touche pas à ça.

Quelque chose dans son ton incita Banks à le croire. Pour le moment.

— Bon. Elle se sentait mal. Et ensuite ?

— Elle a déclaré qu'elle avait peut-être besoin de prendre encore un remontant.

— Qu'entendait-elle par là ?

— De la drogue, je suppose. Ce qu'elle prenait.

— Poursuivez.

— Elle est retournée aux toilettes.

— Combien de temps après la première fois ?

—... Quinze, vingt minutes, peut-être.

Banks leva les yeux et vit Peter Darby, le photographe, entrer avec son Pentax cabossé autour du cou. Banks lui indiqua les toilettes, où un policier en tenue continuait de monter la garde, et Darby acquiesça avant de se diriger vers le cordon de sécurité. Annie s'arrêta à sa table pour lui signaler que le SOCO était en route. Banks la pria de recueillir les témoignages des amis de Darren et Emily. Il finit son cognac et demanda :

— Et ensuite, que s'est-il passé ?

— Elle est restée longtemps absente. J'ai commencé à m'en faire, surtout vu qu'elle avait dit ne pas se sentir bien.

— « Longtemps » pour vous, c'est quoi ?

— Ben... dix minutes, quinze... Peut-être plus. Personne ne passe autant de temps aux cabinets si tout va bien. J'ai pensé qu'elle était en train de vomir. Elle avait passé la soirée à boire comme un trou un tas de trucs ahurissants, et elle n'avait rien mangé au Cross Keys.

Au Black Bull non plus, se rappela Banks. En revanche, elle y avait fait aussi des mélanges détonants.

— Combien de personnes sont entrées et sorties des toilettes pour dames pendant ce temps ?

— J'ai pas regardé. Mais il n'y avait pas foule. Peut-être personne...

— Vous n'avez pas demandé à une amie d'aller voir ? Jackie ou Tina ?

— Tina est allée là-bas cinq minutes après et est revenue aussitôt. Elle a dit qu'Emily faisait de drôles de bruits, comme si elle vomissait, et qu'elle n'avait pas voulu ouvrir sa porte...

— N'avait pas voulu, ou n'avait pas pu ? Darren haussa les épaules.

— Qu'avez-vous fait alors ?

— J'ai réfléchi, puis j'ai décidé d'aller me rendre compte par moi-même.

— C'était quand, ça ?

— Cinq ou dix minutes plus tard, quand j'ai vu qu'elle ne revenait pas.

— Est-ce que d'autres personnes sont entrées là-bas entre temps ?

— Je vous le répète, je n'ai pas surveillé les lieux constamment, mais j'ai vu deux filles entrer et ressortir.

— Sont-elles toujours là ?

Darren indiqua deux filles à des tables séparées.

— Bon. On les interrogera plus tard. Elles ne sont pas venues vous dire qu'il se passait quelque chose de bizarre, de toute façon ?

— Non. Juste Tina qui pensait qu'elle était malade.

— Vous y êtes donc allé vous-même ?

— En définitive, oui. J'étais inquiet. J'avais dansé avec elle. Je me

sentais...

— Responsable ?

— En un sens, oui.

— Même si elle n'était pas votre petite amie ?

— Ça restait une amie.

— Qu'avez-vous vu là-bas ?

Darren détourna les yeux et pâlit de nouveau.

— Vous le savez... Vous avez vu comme moi. Quelle horreur. Elle n'avait plus rien d'humain.

— Je regrette de devoir vous imposer ceci, mais ça pourrait être important. Décrivez-moi la scène. Il y avait quelqu'un d'autre ?

— Non.

— La porte était fermée au verrou ?

— Oui.

— Dans ce cas, comment avez-vous compris... ?

— D'abord, je l'ai appelée et elle n'a pas répondu. Puis j'ai collé l'oreille à la porte et je n'ai rien entendu. Pas de vomissements, ni de respiration. Là, j'ai balisé.

— Qu'avez-vous fait alors ?

— Je suis allé dans les autres chiottes et j'ai grimpé sur la cuvette. Les cloisons ne montaient pas jusqu'au plafond, j'ai pu donc me pencher et regarder en bas. C'est là que je l'ai vue. Ses yeux me fixaient... elle était toute contusionnée et tordue... et ses yeux...

Il se prit la tête dans ses mains et se mit à sangloter. Banks lui toucha l'épaule.

— C'est bon, Darren. Pleurez un bon coup.

Le jeune homme laissa couler ses larmes, puis s'essuya les yeux avec sa manche et releva la tête.

— Qui a pu faire une chose pareille ?

— On ne sait pas. On ne sait pas comment, non plus. À part les deux filles dont vous avez parlé, avez-vous vu quelqu'un entrer dans ces toilettes pendant qu'Emily y était ?

— Non. Mais je vous ai déjà dit que je ne regardais pas toujours dans cette direction.

— Pas toujours, mais souvent, puisque vous étiez inquiet. Vous deviez guetter son retour...

— J'imagine que oui. Mais je n'ai rien remarqué.

— Aucun homme n'est entré ?

— Non.

— Est-ce que quelqu'un est passé au moment où vous étiez là-bas ?

— Non. Dites, ce n'est pas moi le coupable. Vous n'êtes pas...

— Personne ne suggère une chose pareille. J'essaie seulement d'éclaircir la situation, c'est tout. En la voyant, vous avez su qu'elle était morte ?

— Comment l'aurais-je su ? Je n'ai pas pris son pouls ni rien de tel. Je ne l'ai pas touchée. Mais ses yeux étaient grands ouverts, fixes, et sa nuque était tordue, comme brisée. Elle ne donnait aucun signe de vie.

— Qu'avez-vous fait alors ?

— Je suis allé trouver le responsable et il a appelé la police.

— Quelqu'un est-il entré aux toilettes avant l'arrivée de l'inspecteur Jessup et de l'officier de police Rickerd ?

— Je ne crois pas. Le responsable a jeté un coup d'œil — je ne l'ai pas quitté d'une semelle — après quoi il a prévenu la police et l'ambulance. Il est resté à la porte jusqu'à la venue de la police et n'a laissé personne entrer dans les toilettes pour dames. Il a aiguillé des filles chez les hommes. Elles ont râlé, je me souviens. Mais la police a fait vite.

— Elle n'avait guère de chemin à faire. Quelqu'un a-t-il quitté le club ?

— Peut-être une ou deux personnes. Mais le gros des clients arrivait

encore. Il était encore tôt. Je n'ai pas fait vraiment attention. J'étais inquiet pour Emily, et ensuite j'ai eu comme un choc. La musique a continué à jouer longtemps après... après ma découverte. Les gens dansaient encore. Même après l'arrivée de la police. Personne n'avait réalisé la gravité de la situation.

— Bon, Darren. C'est presque terminé. Je vous remercie. S'est-il produit quoi que ce soit d'étrange au cours de la soirée, ici, au Cross Keys ou au Queens' Arms, qui vous aurait donné des motifs d'inquiétude au sujet d'Emily ?

— Non, je ne vois pas.

— Elle semblait de bonne humeur ?

— Oui.

— Elle ne s'est disputée avec personne ?

— Non.

— A-t-elle passé des coups de fil ?

— Non. Pas que je sache. Tout allait bien.

— Elle n'a pas parlé de drogue ?

— Non.

— Avez-vous eu l'impression qu'elle en avait pris avant d'arriver ici ?

— Je crois qu'elle planait un peu en arrivant au Cross Keys.

— À dix-neuf heures ?

— Oui. Elle n'était pas à côté de ses pompes, juste un peu étourdie. Mais c'est passé.

C'était sans doute là qu'elle avait pris la drogue, songea Banks : entre son départ du Black Bull et son arrivée au Cross Keys quatre heures plus tard. Elle avait fumé de l'herbe ou sniffé de la coke avec quelqu'un entre-temps. Merde, pourquoi ne lui avait-il pas demandé où elle allait ? Le lui aurait-elle dit, d'ailleurs ?

— A-t-elle parlé à quelqu'un ici avant de se rendre aux toilettes ?

— Seulement à nous. On avait pris une table tous ensemble. On ne

connaissait personne. Je suis allé chercher les consommations.

— Aurait-elle pu acheter de la drogue à quelqu'un ici ?

— Possible, mais je n'ai rien vu.

— Dans les cabinets, peut-être ?

— Ça se peut.

— Et au Cross Keys ?

— Le Cross Keys n'était pas exactement la Mecque de la drogue, comme le Black Bull, mais il n'était pas non plus irréprochable.

— L'avez-vous vue parler à des inconnus là-bas ?

— Non, je ne crois pas.

— À aucun moment elle ne s'est absentée ?

— Non.

— Bon. On vous demandera de déposer dans les formes plus tard, mais ne vous inquiétez pas.

— Je peux m'en aller ?

— Hélas, non.

— Je peux rejoindre mes amis ?

— Bien sûr.

— Est-ce que je peux utiliser mon mobile ? J'aimerais appeler mes parents, leur dire... que je rentrerai tard.

— Désolé, pas encore. Si c'est indispensable, demandez à un policier en tenue, il les préviendra pour vous. Et maintenant, allez vous rasseoir...

Le jeune homme repartit en traînant les pieds vers sa table. Banks se leva et se retourna pour voir le Dr Burns qui sortait des toilettes. Le flash de l'appareil photo de Peter Darby crépita derrière lui, par l'ouverture de la porte. — Alors, c'est quoi ? lui demanda-t-il quand ils eurent trouvé une table où leur conversation ne pourrait être entendue.

Il avait ses propres soupçons, même s'il n'avait jamais vu un cas pareil jusqu'à présent, mais il voulait que le Dr Burns prenne l'initiative de l'évoquer. C'était en partie la peur de passer pour un idiot, de tirer des conclusions trop hâtives. Après tout, il se pouvait qu'on l'ait battue à mort.

— Je n'ai encore aucune certitude, dit Burns, secouant la tête.

— Mais votre impression immédiate. Je parie que vous avez une idée assez précise.

Burns fit la grimace.

— Nous autres, médecins, n'aimons guère livrer nos impressions immédiates.

— L'a-t-on rouée de coups ?

— Cela m'étonnerait.

— Les ecchymoses... ?

— À première vue je dirais que c'est arrivé quand la tête a cogné contre les murs durant les convulsions. Attendez, ça ne va pas ?

— Si, si.

Banks chercha une autre cigarette dans sa poche pour chasser de sa bouche la montée de bile.

— Quelles convulsions ?

— Encore une fois, je ne crois pas qu'on l'ait agressée. Elle était toute seule là-dedans. Vous avez noté la poudre blanche et le miroir brisé ?

Banks acquiesça.

— Cocaïne, sans doute.

— Alors, elle aurait succombé à une overdose de cocaïne ?

— Minute, je n'ai pas dit ça.

— Mais c'est une possibilité ?

Burns marqua une pause.

— Hum... une possibilité. Une overdose de cocaïne peut provoquer des spasmes et des convulsions dans les cas extrêmes.

— Mais... ?

— Il faudrait qu'elle soit très pure. Je le répète, c'est possible, mais ce n'est pas l'explication la plus probable.

— Quelle est-elle, alors ?

— Elle était morte depuis longtemps ?

— La police a été avertie à onze heures six, donc c'est arrivé un peu avant. J'étais moi-même sur place à minuit moins dix.

Burns consulta sa montre.

— Il est minuit vingt. Ce qui signifie qu'elle ne peut pas être morte depuis plus de... disons... une heure et demie. Pourtant la rigidité cadavérique est complète. C'est surprenant. Vous avez remarqué ça vous aussi ?

— Oui. Qu'est-ce qui l'a tuée, à votre avis ?

— À première vue, et ça restera une hypothèse jusqu'à ce qu'on obtienne les résultats d'analyse, je dirais un empoisonnement à la strychnine.

— J'y ai pensé aussi, même si je suis loin d'être un expert. Ce serait mon premier cas. J'ai lu la description dans des manuels.

— Moi aussi. C'est rarissime de nos jours. Mais cela expliquerait les convulsions. Elle a pu se débattre entre ces murs au point de se faire les meurtrissures et contusions que vous avez vues. Son corps était arqué d'une façon caractéristique des ultimes spasmes de l'intoxication à la strychnine — opisthotonos, dans notre jargon — et vous devez avoir noté la façon dont les muscles faciaux étaient tordus dans une sorte de grimace extrême, ou rictus — risus sardonicus ainsi que le teint plombé, le regard égaré, fixe ?

C'étaient des images inoubliables, et Banks savait qu'il en ferait des cauchemars pendant des années, comme cela s'était passé avec le corps démembré de Dawn Wadley, la prostituée de Soho.

— J'hésite à me prononcer sans des analyses complètes, mais ce ne sera pas long. C'est l'un des poisons les plus faciles à repérer. Je n'ai

jamais enquêté sur une mort par strychnine auparavant, mais pour moi ça y ressemble. Enfin, ce n'est qu'une première impression. J'ai goûté la poudre. En plus de la cocaïne qui laisse un engourdissement caractéristique sur le bout de la langue, il y a un goût amer, associé à la strychnine.

— Qu'est-ce qui l'a tuée ? Le cœur ?

— Elle peut être morte d'asphyxie, probablement, ou du simple épuisement dû aux convulsions. Son cou a pu se briser, aussi, mais il faudra attendre l'autopsie pour le confirmer. Ce n'est pas une belle mort, de quelque façon qu'on l'envisage.

— Non. Homicide intentionnel, à votre avis ?

— Pour moi, ça ne fait aucun doute, non ? Et j'exclus d'office le suicide. À supposer qu'elle ait voulu se supprimer, la strychnine n'est pas le produit idéal. Jamais entendu parler d'un cas pareil. En outre, d'après mes impressions, elle était mélangée à de la cocaïne, ce qui signifie qu'elle cherchait à passer un bon moment, pas à mourir.

— Et si c'était une mauvaise fournée ?

— On ne peut écarter l'hypothèse. Les dealers utilisent toutes sortes de substances pour rallonger les doses, y compris la strychnine. Mais pas en quantité suffisante, d'ordinaire, pour tuer une personne.

— Combien, environ ?

— Ça varie. Une dose aussi faible que cinq milligrammes peut être fatale, surtout si elle passe directement dans le sang sans transiter par le système digestif. On saura vite si c'était un mauvais lot, en tout cas.

— Vous pensez à une hécatombe ?

— C'est envisageable.

— À Dieu ne plaise...

— Plusieurs facteurs sont en jeu. Comme je l'ai déjà dit, une dose fatale peut varier énormément. Ce qui a tué cette fille n'aurait pas tué n'importe qui. Elle était très mince, et on n'a pas l'impression qu'elle mangeait beaucoup. Une personne plus corpulente, plus solide, plus robuste... qui sait ? Mais on en entendra parler si ça se produit. Banks se rappela qu'Emily n'avait pas déjeuné ce jour-là. D'après son ami Darren, elle n'avait pas dîné non plus.

— Mais si elle l'avait inhalée, le contenu de son estomac ne compterait pas...

— Pas autant que si elle l'avait ingérée, non. Mais l'état de santé général et le contenu de l'estomac sont autant de facteurs à prendre en compte.

— Et s'il ne s'agit pas d'une erreur de dosage, c'est qu'on l'a préparée pour elle tout spécialement.

— Ce qui revient au même. De quelque côté qu'on considère la question, on l'a assassinée. Mais c'est votre domaine, hein ? Ah, voici les cosmonautes. Banks leva les yeux et vit les hommes du SOCO entrer avec leurs combinaisons protectrices.

— Je m'occupe de faire emporter le corps, conclut le Dr Burns. Je vais les prévenir qu'il faudra sans doute employer une pince à levier pour l'arracher de là. Et je joindrai le docteur Glendenning demain à la première heure.

— Tel que je le connais, il l'aura ouverte avant la pause-déjeuner.

(Il se leva, mais s'attarda un moment avant de s'en aller.) Vous la connaissiez ? Vous semblez prendre cette affaire très à cœur...

— Vaguement. Autant vous le dire tout de suite, vous le découvririez bien assez tôt : c'est la fille de notre directeur.

La réaction du Dr Burns fut exactement celle d'Annie.

— Et... toubib ?

— Oui ?

— Motus pour le moment, n'est-ce pas ? La strychnine...

— Je serai muet comme une carpe. Le médecin fit demi-tour et s'en alla.

Pendant quelques instants, Banks resta seul à regarder les lumières de la discothèque tourner et à écouter les conversations étouffées autour de lui. Peter Darby ressortit des toilettes en déclarant qu'il avait ce qu'il voulait. Les hommes du SOCO étaient en train de démonter l'endroit, recueillant des échantillons pour analyses. Banks ne leur envoyait pas la tâche de travailler dans des cabinets : on ne sait jamais ce qu'on peut attraper. Vie Manson serait bientôt là pour

relever des empreintes digitales — il en trouverait sans doute autant que les gars du SOCO trouveraient de poils pubiens — et bientôt le fourgon de la morgue viendrait prendre le corps d'Emily Riddle pour le transporter au sous-sol de l'hôpital d'Eastvale.

Tout était si prévisible. Une routine dont Banks avait l'habitude. Mais cette fois, il avait envie de pleurer. De pleurer et de se saouler. Il ne pouvait s'empêcher de se remémorer les propos enthousiastes d'Emily au sujet de son avenir, son rejet de Poughkeepsie et de Bryn Mawr à cause de la sonorité de ces noms. Il se rappela la fois où elle s'était pointée à son hôtel, se faisant passer pour sa fille, comment sa robe avait glissé par terre, révélant sa nudité blanche. Il se souvint de sa tentative gauche, juvénile, pour le séduire. Merde, si elle avait su combien elle avait été près de réussir. Puis la façon dont elle s'était couchée en position fœtale, tel un petit enfant, le pouce à la bouche, sous la couverture, tandis qu'il se calait dans le fauteuil afin de fumer et d'écouter la chanteuse Dawn Upshaw alors que les fenêtres vibraient et que le soleil hivernal se levait et tentait de se frayer un chemin à travers les nuages grisâtres. Morte. Et peut-être à cause de lui, parce qu'il avait respecté sa volonté de discrétion et n'avait rien fait, en dépit de toutes ses appréhensions.

Annie arriva, après avoir parlé aux amis d'Emily. Banks lui confia ce que le Dr Burns lui avait dit de la strychnine. Annie émit un sifflement.

— Tu as appris quelque chose là-bas ?

— Très peu. Ils disent qu'elle semblait un peu défoncée en arrivant au Cross Keys, et ils sont sûrs qu'elle a pris quelque chose ici la première fois qu'elle est allée aux toilettes.

— C'est ce que prétend Darren. Il ne pourrait pas s'agir de la même dose, hein ?

— Je suppose que non. Tu les crois ?

— En gros, oui. On les pressuriserait un peu plus demain.

— Selon toute vraisemblance, la première fois qu'elle a sniffé, ça l'a rendue malade peu après, alors elle a remis ça et c'est là que les convulsions ont commencé.

— Et maintenant ?

— Commençons par fouiller tout le monde. Ils sont tous suspects pour

le moment, y compris le personnel. Tu t'en occupes ?

— Pas de problème. Je doute qu'on ait du mal à arguer de doutes raisonnables, n'est-ce pas ?

— Cela m'étonnerait.

La loi PAGE stipulait qu'il fallait avoir un « doute raisonnable » avant de fouiller quiconque, et si la fouille avait lieu hors d'un poste de police sans que le sujet ait d'abord été arrêté, il fallait avoir de bonnes raisons de supposer qu'il pouvait représenter un danger pour lui-même ou autrui. Avec la fille du directeur gisant morte, peut-être d'un empoisonnement à la strychnine, à quelques mètres de là, Banks n'imaginait pas qu'ils puissent avoir des difficultés à justifier leur démarche.

— Allez-y mollo, cela dit. Si quelqu'un regimbe, emmenez-le au poste et confiez-le au policier de garde. Je veux que tout soit fait dans les règles. Et prévenez le commissaire divisionnaire Gristhorpe.

— Entendu.

— Que tous les dealers de coke notoires du secteur soient convoqués pour interrogatoire. Et il faudra activer la salle des opérations au commissariat. (Il regarda sa montre.) On n'aura sans doute pas terminé de tout mettre sur pied avant demain matin — surtout dans la mesure où le personnel civil est impliqué —, mais en attendant, il nous faudra un directeur de bureau.

— Rickerd ?

Peu doué comme enquêteur, Rickerd portait un intérêt presque maniaque aux menus détails et autres rouages d'une organisation : exactement ce qu'il fallait à un bon directeur de bureau, car c'était son rôle de superviser l'enregistrement et le suivi de toutes les informations collectées à la fois sur le lieu du crime et au cours de l'enquête.

En vérité, il fallait plus qu'un simple talent d'organisateur, mais Rickerd ferait l'affaire. Peut-être découvrirait-il son véritable point fort. Banks savait qu'avoir un maniaque dans son service se révélerait un jour utile. Rickerd était le genre de garçon à avoir toujours sur lui un indicateur des chemins de fer et à barrer d'un trait net fait au stylo et à la règle les trains qu'il avait effectivement vus passer. Hélas pour lui, il était trop jeune pour les trains à vapeur. Quand Banks était petit, il en restait encore quelques-uns en service, beaucoup portant des noms exotiques comme L'Écossais volant — merveilles aux lignes pures, aérodynamiques. Beaucoup de ses amis avaient suivi cette mode, mais rester planté sur un quai de gare venté toute la journée et noter des numéros à barrer plus tard dans un petit carnet ne l'avait jamais attiré. À l'heure actuelle, avec tous ces autorails qui se ressemblaient comme des clones, ça n'avait plus de raison d'être.

Banks fit venir Rickerd et lui expliqua ce qu'il voulait de lui. Rickerd s'en alla, l'air satisfait de s'être vu confier une telle responsabilité. Puis Banks alluma une cigarette et s'appuya à un pilier.

— Je ferais mieux d'aller prévenir les parents, soupira-t-il.

— Un agent en tenue peut s'en charger.

Annie mit la main sur son bras dans un geste d'une singulière intimité.

— Pour être tout à fait honnête, Alan, tu as l'air complètement crevé. Et si tu me permettais de te raccompagner chez toi ?

Le rêve, songea Banks. La maison. Annie. Peut-être même le lit. Les volutes de l'adagio du Concerto d'Aranjuez montant du rez-de-chaussée. L'horloge retardée afin que rien de tout cela ne soit jamais arrivé.

— Non, dit-il. Je dois l'annoncer moi-même. Je leur dois bien cela.

Annie fronça les sourcils.

— Je ne comprends pas. En quoi leur dois-tu quelque chose ?

Banks sourit.

— Je te raconterai plus tard.

Puis il remonta les marches et se retrouva sur la place du marché déserte.

Il se sentait malade et plein de terreur quand il approcha de la demeure des Riddle vers une heure et demie du matin. Le Vieux Moulin se dressait dans une obscurité presque totale derrière la haie de troènes, mais un rai de lumière filtrait à travers des rideaux au rez-de-chaussée, et il se demanda si c'était une ruse pour décourager les cambrioleurs.

Il sut que ce n'était pas le cas en voyant le rideau remuer au bruit de sa voiture sur le gravier de l'allée. Il aurait dû se douter que Jimmy Riddle serait encore à son bureau bien après minuit. C'était aussi et d'abord grâce à sa grande capacité de travail qu'il avait réussi. Une fois le moteur coupé, il entendit le vieux bief courir à travers le jardin. Cela lui rappela sa propre cascade à proximité de sa modeste ferme. Il eut à peine le temps de frapper que le hall s'éclaira et que la porte s'ouvrit.

Riddle se tenait là, en chemise Oxford et treillis gris ; c'était la première fois que Banks le voyait en tenue décontractée.

— Banks ? J'ai reconnu votre voiture. Que diable... Mais sa voix mourut tandis que l'appréhension d'un drame envahissait lentement ses traits. Bon flic ou pas, Riddle avait été trop longtemps dans le métier pour savoir qu'une visite en pleine nuit n'est pas de simple courtoisie ; il en savait assez pour déchiffrer l'expression de Banks.

— On pourrait peut-être s'asseoir, prendre un verre ? proposa ce dernier, tandis que Riddle s'effaçait pour le laisser passer.

— Parlez d'abord, dit Riddle en s'adossant à la porte après l'avoir refermée.

Banks ne pouvait le regarder en face.

— Je regrette, monsieur.

Cette marque de respect lui parut aussitôt insolite ; jamais il n'avait donné du « monsieur » à Riddle, sinon sur un ton sarcastique.

— Il s'agit d'Emily, n'est-ce pas ? Banks acquiesça.

— Mon Dieu...

— Monsieur...

Banks le prit par le coude et le conduisit dans le living. Riddle s'affaissa dans un fauteuil et Banks s'approcha du bar. Il leur servit à tous deux un grand verre de whisky ; à ce moment-là, il n'en était plus à s'inquiéter de conduire en état d'ébriété. Riddle saisit son verre mais ne but pas tout de suite.

— Elle est morte, n'est-ce pas ?

— Hélas...

— Que s'est-il passé ? Comment... ?

— Nous ne savons pas encore très bien.

— Un accident de voiture ?

— Non. Rien de tel.

— Allez, parlez ! C'est de ma fille qu'il s'agit.

— Je sais, monsieur. Voilà pourquoi je m'efforce de m'y prendre doucement.

— Il est trop tard pour cela. Elle est morte de quoi ? La drogue... ?

— En partie.

— Comment ça, « en partie » ? C'est ça ou pas. Dites-moi ce qui lui est arrivé !

Banks observa un silence. C'était horrible de dire à un père dans quelles souffrances sa fille était morte, mais il se rappela que Riddle était aussi un policier, un professionnel, et qu'il le découvrirait bientôt, de toute façon. Autant qu'il sache maintenant.

— Pour le moment, c'est une information confidentielle, mais le docteur Burns pense qu'il pourrait s'agir de cocaïne mêlée de strychnine.

Riddle eut un haut-le-corps et renversa quelques gouttes d'alcool sur son pantalon. Il ne se donna même pas la peine de l'essuyer.

— De la strychnine ! Mon Dieu, comment... ? Je ne comprends pas.

— Elle prenait de la cocaïne dans une boîte de nuit à Eastvale. Le Bar None. Vous en avez entendu parler ?

Riddle hocha la tête.

— Bref, si le médecin a raison, quelqu'un a mis de la strychnine dans sa cocaïne.

— Merde, Banks, vous réalisez ce que vous dites ?

— Parfaitement, monsieur. Je dis que, selon toute vraisemblance, votre fille a été assassinée.

— C'est une mauvaise farce ?

— Croyez-moi, j'aimerais bien...

Riddle passa la main sur son crâne légèrement luisant, un geste que Banks avait souvent trouvé ridicule autrefois ; à présent, il avait des relents de détresse. Il but un peu de whisky avant de poser la question désespérée que chacun pose dans cette situation :

— Vous êtes sûr qu'il n'y a pas d'erreur ?

— Non. Je l'ai vue moi-même. Je sais que ce n'est pas une consolation, mais la mort a dû intervenir très vite, mentit-il. Elle n'a pas dû beaucoup souffrir.

— Foutaises. Je ne suis pas un crétin, Banks. J'ai étudié dans les manuels. Je connais les effets de la strychnine. Elle a dû être prise de convulsions, courber le dos. Elle a...

— Arrêtez ! À quoi bon vous torturer ?

— Qui ? Qui aurait voulu lui faire ça ?

— Vous n'avez rien remarqué d'étrange aujourd'hui, ces derniers jours ? Un changement dans son comportement ?

— Non. Écoutez, vous êtes allé à Londres. Vous l'avez retrouvée. Quelles étaient ses fréquentations là-bas ? Ce Clough. Vous le croyez impliqué ?

Banks marqua une pause. Barry Clough était le premier nom qui lui était venu à l'esprit quand le Dr Burns lui avait parlé de cocaïne frelatée. Il se rappela aussi qu'Emily avait dit que Clough détestait perdre ses biens précieux.

— C'est une éventualité sérieuse.

Riddle tira doucement sur les plis de son pantalon, avant de pousser un long soupir.

— Vous ferez ce qu'il faut, Banks. J'en suis sûr. Quel que soit l'endroit où la piste vous mène.

— Oui, monsieur. Y a-t-il... ?

— Quoi ?

— Vous n'avez rien d'autre à me dire ?

Riddle se tut. Il parut réfléchir avec intensité pendant quelques instants, puis secoua la tête.

— Navré, mais je ne puis rien pour vous. Cela ne dépend plus de moi à présent. (Il avala d'un trait le fond de son verre.) Je vais aller l'identifier à la morgue.

— Ça attendra demain matin.

Riddle se leva et se mit à marcher de long en large.

— Je dois faire quelque chose ! Je ne peux pas me contenter de... Enfin merde, Banks, vous venez de m'annoncer que ma fille a été assassinée. Empoisonnée. Que voulez-vous que je fasse ? Que je pleure dans un fauteuil ? Que je prenne un somnifère ? Je suis un policier, Banks. Il faut que j'agisse.

— On fera l'impossible, dit Banks. Je crois que votre place est tout simplement auprès de votre femme et votre fils.

— Ne me flattez pas, Banks. Bon Dieu, attendez que la presse s'empare de ça...

Nous y voilà, songea Banks : sa sacro-sainte réputation. Ce fut seulement par respect pour son deuil qu'il déclara avec douceur :

— Ils n'étaient pas au courant quand j'ai quitté les lieux mais ça ne devrait pas tarder. Demain matin, le bar grouillera de journalistes. On voudrait taire l'information sur la strychnine pour le moment.

Riddle parut se tasser sur lui-même, vidé de toute énergie. Il semblait infiniment las.

— Je vais réveiller Ros et la prévenir. Merci de vous être déplacé, Banks. C'est-à-dire... en personne, au lieu de déléguer un émissaire. Le mieux c'est que vous retourniez là-bas pour dominer la situation. Je vais dépendre de vous et, pour une fois, je me fiche du nombre de raccourcis que vous prendrez et du nombre de pieds que vous allez écraser.

— Très bien, monsieur.

Riddle avait raison ; le mieux pour le moment était de se lancer à fond dans l'enquête. De plus, les gens ont besoin d'être seuls avec leur chagrin.

— J'aurai à vous parler à un moment ou à un autre. Demain ?

— Bien sûr.

Ils entendirent un léger bruit du côté de la porte et se retournèrent. Le petit Benjamin se tenait là, en pyjama, un ours en peluche pelé contre son cœur. Il se frotta les yeux.

— J'ai entendu des voix, papa. J'ai eu peur. Qu'est-ce qu'il y a ? Il s'est passé quelque chose ?

Il faisait encore sombre quand Banks retourna à Eastvale le lendemain matin, et une brume légère se nichait dans les dépressions et les creux de la route, collait aux bâtiments, aux pavés et au calvaire ancien sur la place du marché. C'était l'heure à laquelle s'allumaient les bureaux au-dessus des boutiques, dont certaines étaient déjà ouvertes, et le brouillard diffusait leur lumière comme une fine mousseline. L'air était doux et humide.

De l'autre côté de la place, l'entrée du Bar None était toujours défendue par un cordon de sécurité, et un policier en tenue montait la garde. Après avoir quitté la maison des Riddle la veille, Banks était retourné au club pour trouver le SOCO toujours au travail et Annie en train de prendre des dépositions. Le commissaire divisionnaire Gristhorpe avait aussi fait le déplacement en voiture depuis Lindgarth. Banks avait traîné sur place pendant un moment, échangeant ses vues avec Gristhorpe, mais il n'y avait rien de plus à faire pour lui. Quand les journalistes se mirent à le harceler pour obtenir des commentaires, il rentra chez lui et passa quelques heures sans sommeil sur le canapé, à penser à Emily et sa fin atroce, avant de se rendre directement au commissariat. Il s'efforçait de tenir à distance les sentiments de

culpabilité qui se pressaient à la lisière de son esprit comme des requins encerclant un plongeur. Il n'y réussit qu'en partie, et cela parce qu'il avait un boulot à faire, une chose à laquelle se consacrer exclusivement. Le hic, c'est que ces remords continueraient à s'accumuler à son insu, et le jour viendrait où ils seraient si nombreux qu'il ne pourrait plus feindre de les ignorer. Et alors, il le savait d'expérience, ce serait trop tard pour avoir la conscience tranquille. Pour le moment, du moins, il ne pouvait se permettre la satisfaction morale de se sentir coupable.

Les ouvriers n'ayant pas encore débarqué, le calme régnait à l'annexe. Banks alla dans son bureau, lut ses exemplaires des rapports de la veille et nota ses propres impressions. Il faisait cela, comme tout bon policier, pour lui-même, non pour les dossiers ; c'étaient des impressions toutes personnelles qui parfois pouvaient mener à quelque chose, mais pas souvent. Cela ne remplaçait ni les faits, ni les preuves. Il inclut dans ses notes, par exemple, sa sensation que Darren Hirst disait la vérité et l'intime conviction qu'Emily s'était fournie en drogue ailleurs qu'au Cross Keys ou au Bar None. Déjà, nota-t-il d'après les rapports, quelques dealers locaux très endormis poireautaient dans les cellules de détention au sous-sol du commissariat. Il en viendrait d'autres.

À l'heure où le soleil pointa le nez au-dessus de l'horizon nuageux, le poste bourdonnait d'activité. La salle des opérations avait été remise en service et Rickerd était resté debout toute la nuit pour tout organiser. Des ordinateurs avaient été mis en réseau, des lignes téléphoniques activées et un personnel civil allait et venait d'un pas nonchalant pour entrer des données, les traiter et les enregistrer. Quand Banks ressentit le besoin de prendre son café, McLaughlin, l'assistant du directeur, était arrivé du siège du comté à Newby Wiske, à l'extérieur de Northallerton. Il établit son camp dans la salle de conférences, et quinze ou vingt minutes plus tard, Banks y était convoqué. McLaughlin, Annie Cabbot et le commissaire divisionnaire Gristhorpe l'attendaient. Banks les salua et prit place. Annie semblait fatiguée, et il imagina qu'elle avait aussi peu dormi que lui-même. Elle paraissait nerveuse aussi, fait inhabituel de sa part. Ron McLaughlin « le rouge », la cinquantaine, était grand et svelte, avec des cheveux gris et clairsemés peignés en avant, ainsi qu'une petite moustache grise. Il portait des lunettes à monture argentée, posées au bout de son nez, et par-dessus lesquelles il avait coutume de regarder ses interlocuteurs. Ses yeux étaient du même gris que ses cheveux.

— Ah, inspecteur divisionnaire Banks, dit-il, et il remua quelques papiers. Bien. J'irai droit aux faits. J'ai parlé avec le directeur Riddle

ce matin — en fait, c'est lui qui est venu me voir — et il a vigoureusement insisté pour que vous conduisiez l'enquête concernant sa fille. Qu'en pensez-vous ?

— J'espérais qu'on me la confierait, mais en toute honnêteté je n'y comptais pas.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que je connaissais la défunte. Vaguement, certes, mais je la connaissais. Elle et sa famille. Je pensais qu'on ferait appel à un élément extérieur.

— Ce serait la procédure normale... (McLaughlin se gratta le lobe de l'oreille.) Le directeur m'a expliqué votre implication. Si j'ai bien compris, il vous a demandé d'aller à Londres retrouver sa fille, ce que vous avez fait. Est-ce exact ?

— Oui, monsieur.

— Et vous l'avez ensuite ramenée chez elle ?

— Oui, monsieur.

Banks sentit qu'Annie le contemplait attentivement, mais il ne se détourna pas pour croiser son regard.

— Je ne vois pas ce qui vous empêcherait d'agir comme officier responsable de l'enquête. Et vous ?

Banks réfléchit un moment. Il fallait informer McLaughlin de ce déjeuner. Tôt ou tard, quelqu'un se présenterait pour en parler, et ça ne traînerait pas maintenant que le meurtre d'Emily avait fait la une des actualités matinales. Leur présence n'était pas passée inaperçue au Black Bull et nul doute qu'au moins un ou deux clients savaient qui il était. D'un autre côté, s'il disait tout à McLaughlin, il serait débarqué de l'enquête, c'était sûr et certain, en dépit des préférences de Riddle. Il fallait jouer serré. Quelqu'un de l'hôtel à Londres pouvait aussi tomber sur la photo d'Emily dans le journal et se manifester, même si Banks jugeait que c'était une trop vieille histoire, et si Emily était suffisamment différente ce soir-là, avec sa robe du soir, ses cheveux relevés, pour que les chances soient minces.

Cela dit, s'il acceptait ce poste, il serait le mieux placé pour parer les ennuis au passage. Il en savait également plus sur la vie d'Emily à Londres que n'importe qui là-bas, ce qui lui donnerait un avantage

quand on en viendrait à remonter les pistes éventuelles. C'était déroger sacrément à la déontologie, il en avait bien conscience, plus qu'il ne se l'était jamais permis. Après tout, l'un des cauchemars de Riddle était qu'il agissait trop souvent en franc-tireur. Mais, a priori, c'était ce pour quoi Riddle lui avait demandé d'aller à Londres, et ce pour quoi il voulait maintenant qu'il supervise l'enquête.

— Non, répondit-il enfin. J'aimerais me charger de l'affaire.

Il était conscient en parlant d'être peut-être en train de creuser sa propre tombe. Il n'avait aucune envie de se faire sur-le-champ mal voir de McLaughlin. Mais c'était plus fort que lui. Emily passait avant tout, il lui devait bien ça. Il avait avoué ne la connaître que vaguement. Ce n'était pas un mensonge, mais comme bien des vérités insatisfaisantes, cela laissait trop de choses de côté. Comment pouvait-il décrire ce qu'il avait ressenti avec elle ? Ce n'était pas un lien entièrement paternel, mais pas une simple amitié non plus.

— Comme vous le savez tous, je suis nouveau dans ces fonctions et dans cette région. J'ai appris ma leçon, étudié le secteur, mais je ne puis espérer être à la hauteur dans l'immédiat. Selon monsieur Riddle, vous êtes le meilleur pour ce travail. Le commissaire divisionnaire Gristhorpe ici présent est d'accord, et rien de ce que j'ai vu dans votre dossier ne dément cela.

Ce fut une surprise pour Banks ; lui qui croyait que Riddle avait surchargé son dossier de rapports négatifs. Mais McLaughlin reprit en fronçant les sourcils

— Je n'ai pas dit qu'il était absolument sans tache, Banks. Vous avez fait quelques faux pas et j'espère que cela ne se reproduira pas sous ma direction, mais vos résultats parlent d'eux-mêmes. Il va y avoir beaucoup de changements par ici, avec la nouvelle organisation, et j'espère que vous pourrez y prendre une part importante. Est-ce clair ?

— Parfaitement.

— Alors c'est réglé. Vous superviserez l'enquête dans l'affaire Emily Riddle. Vous ne voyez pas d'inconvénient à être son adjointe, Major Cabbot ?

— Non, monsieur. Merci.

McLaughlin se tourna vers Gristhorpe.

— Et vous assurerez la liaison avec moi au siège du comté, entendu ?

Gristhorpe opina.

— Où en est-on avec HOLMES ? s'enquit McLaughlin.

HOLMES, acronyme de « Home Office Large Major Enquiry System », était un système de banque de données informatisées élaboré depuis l'enquête sur l'Éventreur du Yorkshire. Tout serait inscrit là, des dépositions des témoins jusqu'aux rapports du SOCO. La moindre information serait classée et recoupée afin que rien ne se perde dans la masse disparate de documents, comme ça s'était passé pour l'identification de l'Éventreur.

— Je pense que nous devrions l'activer, déclara Banks. Étant donné la gravité de l'affaire. Je mettrai l'O.P. Jackman dessus. Elle a une formation d'opératrice.

— Très bien.

Le regard de McLaughlin se posa sur Annie.

— Au fait, le docteur Glendenning a proposé de procéder à l'autopsie en début d'après-midi, alors déjeunez légèrement. Je crois que vous devriez y aller tous les deux. Je vous affecterai des renforts dès que possible... Il y aura certainement beaucoup de déplacements sur cette affaire. Je sais que vous avez déjà un autre meurtre sur les bras. Vous allez pouvoir vous débrouiller ?

— Je le pense, monsieur.

Banks se rappelait avoir souvent eu plusieurs grosses enquêtes en route quand il était dans la police de Londres.

— Officiellement, le meurtre de Charlie Courage est toujours sous la responsabilité de l'inspecteur Collaton, gendarmerie du Leicestershire. Le Major Cabbot a conduit des entretiens préliminaires, mais je peux mettre le brigadier Hatchley sur le coup.

McLaughlin se tut, joignit ses mains, et regarda par-dessus ses lunettes.

— Nous ne voulons pas donner l'impression de faire du favoritisme, mais il est indéniable que cette affaire est une priorité. Vous avez des lumières sur la question, Banks ?

— C'est encore trop tôt, monsieur. J'aimerais avoir une nouvelle conversation avec la famille, peut-être aujourd'hui.

— Le directeur Riddle m'a dit qu'elle fréquentait des individus peu recommandables à Londres. Rien de ce côté ?

— C'est possible. Il y en avait un en particulier, du nom de Barry Clough. Lui, je ne le lâcherai pas.

— Rien d'autre ? Major Cabbot ?

— Nous avons fouillé les clients du club cette nuit, dit Annie. Mais on n'a rien trouvé sauf quelques pilules d'Ecstasy, un peu de marijuana et des amphétamines.

— Tout s'est fait dans les règles, j'espère ?

— Oui, monsieur. Deux personnes ont résisté et je les ai conduites au poste. L'officier de garde les a informées de leurs droits, après quoi on a procédé à une fouille corporelle. Toutes deux avaient sur elles des drogues en quantité suffisante pour la revente. L'une avait des amphétamines, l'autre de la cocaïne.

— Aucun lien avec la mort de mademoiselle Riddle ?

— À notre connaissance, les produits n'étaient pas coupés avec de la strychnine, mais on garde l'individu en attendant le verdict du labo.

McLaughlin jeta quelques notes sur son bloc.

— Et les caméras de surveillance ? Le club en était équipé ?

— Hélas, dit Banks, le Bar None ne dispose d'aucune caméra, mais on aura peut-être quelque chose grâce aux nôtres.

L'installation de caméras de télévision en circuit fermé sur la place du marché avait donné lieu à un débat épineux dans la circonscription cet été-là, quand Eastvale avait été confronté à des troubles de l'ordre public causés par des voyous qui se rassemblaient autour du calvaire après la fermeture des bars. Des bagarres avaient éclaté entre bandes rivales venues des localités environnantes, ou entre autochtones et deuxièmes classes de la base militaire. Dans un cas, une vieille dame qui faisait du tourisme dans la région avait été atteinte par une projection de verre qui lui avait valu seize points de suture au visage.

Knaresborough, Ripon, Harrogate et Leeds avaient installé des caméras dans leur centre-ville et augmenté considérablement leur taux d'arrestation, mais au début le conseil municipal avait rejeté l'idée de faire de même à Eastvale, sous prétexte que cela crèverait le plafond

de son budget et que ce n'était pas indispensable puisque, le poste de police se trouvant sur cette place, les forces de l'ordre n'avaient qu'à se donner la peine de regarder par la fenêtre. Après un long débat, et surtout parce qu'elle était impressionnée par l'accroissement des arrestations à Ripon, la municipalité s'était laissée fléchir et on avait installé quatre caméras à titre expérimental. Elles étaient directement reliées à une petite salle aménagée au rez-de-chaussée du bâtiment, où l'on visionnait quotidiennement les bandes à la recherche des semeurs de troubles patentés et d'indices d'agissements délictueux. Banks avait beau trouver que ça faisait un peu trop penser à Big Brother, il était disposé à croire que dans un cas pareil ces bandes pourraient avoir une utilité.

— Ça nous apprendra au moins si quelqu'un est sorti après l'arrivée d'Emily et de ses amis au club, poursuivit-il.

La nuit dernière, Darren Hirst était trop bouleversé et confus pour se prononcer avec certitude.

— Bonne idée. Aucune raison de procéder à une reconstitution ? Banks prit une profonde inspiration. Le moment était venu.

— Je ne crois pas, monsieur. J'ai déjeuné avec la victime hier. Elle voulait me remercier de l'avoir convaincue de rentrer chez elle et a également exprimé des craintes au sujet de ce Clough.

— Continuez, dit McLaughlin sans trahir la moindre émotion.

Banks sentit de nouveau le regard d'Annie peser sur lui. Même Gristhorpe faisait la gueule.

— Elle a quitté le Black Bull pour un rendez-vous, c'est ce qu'elle m'a dit, à quinze heures. Nous ignorons où elle était entre ce moment-là et celui où elle a retrouvé ses amis au Cross Keys aux environs de sept heures du soir. Selon Darren, elle était un peu « partie » en arrivant au Cross Keys, j'en déduis qu'elle s'était droguée avec quelqu'un, peut-être la personne qui lui a donné la cocaïne empoisonnée. Ensuite, ils ne se sont plus quittés de la soirée. Je pense qu'on aura plus à gagner avec une campagne médiatique concentrée. Affiches, télévision, presse.

— C'est ce déjeuner avec la victime qui m'inquiète, dit McLaughlin.

— C'est tout simple : nous étions ensemble dans un lieu public et je suis resté sur place après le départ d'Emily. Je crois qu'elle se faisait vraiment du souci à propos de Clough. Elle n'avait pas l'impression de pouvoir en parler à son père, mais elle voulait que je sache.

— Pourquoi vous ?

— Parce que je l'avais rencontré quand je la cherchais à Londres. Elle savait que je comprendrais de quoi elle parlait.

— Sale type, hein ?

— Tout à fait.

— A-t-elle laissé entendre où elle allait et avec qui elle avait rendez-vous ?

— Elle s'est bornée à me remercier de l'avoir convaincue de rentrer chez ses parents. Elle avait des projets d'avenir. Elle voulait passer son bac et aller en fac aux États-Unis.

— Et elle a exprimé de l'inquiétude au sujet de Clough ?

— Oui, monsieur.

— A-t-elle dit qu'il l'avait contactée, menacée ou autre ?

— Elle n'a pas dit qu'il l'avait contactée, mais elle semblait préoccupée. Elle a dit qu'il n'aimait pas perdre ses biens précieux. Et elle croyait avoir vu l'un de ses employés au Swainsdale Centre.

— Pensez-vous qu'elle savait qu'un malheur allait lui arriver, qu'elle craignait pour sa vie ?

— Je n'irais pas aussi loin.

— Cependant, c'était une concitoyenne exprimant ses inquiétudes à propos d'une situation dangereuse où elle s'était mise et sollicitant l'aide de la police. N'est-ce pas ?

— Oui, monsieur, dit Banks, soulagé que McLaughlin eût jugé bon de lui jeter une bouée de sauvetage.

Il ne voyait pas l'intérêt de lui dire qu'Emily avait consommé de l'alcool sans avoir l'âge légal en sa présence, ni qu'ils avaient passé tous les deux la nuit dans une chambre d'hôtel londonienne.

— Bien. Je vous laisse remplir toute la paperasse nécessaire, pour que nous puissions la joindre au dossier au cas où. J'imagine que vous avez été trop occupé jusqu'à présent et que vous avez simplement ajourné vos écritures ?

— Oui, monsieur.

— C'est parfaitement compréhensible. Et je n'ai pas besoin de vous dire que des résultats rapides et positifs seraient bénéfiques sur toute la ligne.

— Non, monsieur.

Sur ce, McLaughlin quitta la pièce.

— Vous pouvez disposer, major Cabbot, déclara Gristhorpe. Alan, j'ai deux mots à vous dire.

Annie s'en alla, lançant à Banks un regard sévère, irrité. Banks et Gristhorpe se regardèrent.

— Quelle tragédie, dit Gristhorpe, quoi qu'on pense de Jimmy Riddle.

— En effet, monsieur.

— Ce déjeuner, Alan ? Ça ne s'est produit qu'une fois, comme vous venez de le dire ?

— Oui, monsieur.

Gristhorpe émit un grognement. Il paraissait vieux, songea Banks, avec ses cheveux indisciplinés, peut-être un rien plus gris dernièrement, les poches sous les yeux, sa figure normalement rubiconde et grêlée plus pâle que d'habitude. Il semblait aussi avoir perdu du poids ; sa veste de tweed avait l'air de flotter sur ses épaules. Encore qu'il eût passé une bonne partie de la nuit debout, lui aussi, et qu'il ne rajeunissait pas.

— C'était une brave fille, déclara Banks.

Puis il secoua la tête.

— Non. Qu'est-ce que je dis ? Ce n'est pas vrai. C'était ce qu'on appelle une gosse intenable. Elle était exaspérante, une enquiquineuse, et il n'y a pas de doute qu'elle faisait tourner son père en bourrique.

— Mais elle vous était sympathique...

— C'était plus fort que moi. Elle était déboussolée, un peu folle peut-être, rebelle.

— Un peu comme vous à son âge, dit Gristhorpe avec un sourire.

— Jamais de la vie ! Non, c'était exactement le genre de fille que je ne n'aurais pas aimé avoir. Dieu merci, la mienne n'est pas comme ça... Peut-être était-ce plus facile d'admirer son caractère parce que je n'étais pas son père, et que ce n'était pas vraiment mon problème. Mais elle était plus désorientée que mauvaise et je crois qu'elle aurait bien tourné, avec de la chance. Elle était trop avancée pour son âge. Je veux avoir le salaud qui lui a fait ça. Peut-être plus que je n'ai jamais voulu avoir n'importe quel salaud dans ma carrière.

— Soyez prudent. (Gristhorpe se pencha en avant et posa les bras sur la table.) Vous savez tout comme moi que vous n'auriez rien à voir avec cette affaire si ça n'avait été pour Jimmy Riddle. Mais si vous fichez la pagaille ne serait-ce qu'une seule fois parce que c'est trop personnel pour vous, je vous passe un savon de première... Ce qui ne sera probablement rien par rapport à ce que McLaughlin vous fera. Pigé ?

— Pigé. Ne vous en faites pas. J'appliquerai strictement le règlement.

Gristhorpe se rejeta en arrière et lui sourit.

— Mais non, Banks. Ce ne serait pas votre style. Et à quoi bon vous avoir mis sur cette enquête, alors ? Tout ce que je vous dis c'est : ne laissez pas la colère et un désir de vengeance obscurcir votre jugement. Considérez la tête froide les preuves, les faits, avant de bouger. Ne vous emballez pas, comme ça vous est déjà arrivé autrefois.

— Je ferai de mon mieux.

— C'est ça.

Quelqu'un frappa à la porte et Gristhorpe lui cria d'entrer. C'était l'un des policiers en tenue du rez-de-chaussée.

— L'inspecteur Wayne Dalton, du commissariat de Northumbrie, pour l'inspecteur Banks...

Banks haussa les sourcils et regarda Gristhorpe.

— OK, dit-il en jetant un coup d'œil à sa montre. Servez-lui un café et faites-le entrer dans mon bureau. J'ai quelques minutes à lui accorder.

Banks n'était pas le seul à avoir passé une nuit blanche ; Annie Cabbot

était elle aussi restée allongée sans dormir pendant les deux heures qu'elle avait passées au lit un peu avant l'aube, se crispant au moindre bruit. Elle s'était efforcée de ne pas être aussi faible. Après tout, elle avait empêché Dalton et son pote de la violer deux ans auparavant, alors pourquoi le craindre maintenant ? Question arts martiaux elle était peut-être rouillée, mais elle serait de taille à se défendre le cas échéant.

Le problème, c'est que la raison n'a pas d'emprise à quatre ou cinq heures du matin ; à ces heures-là, la raison dort et l'esprit engendre des monstres : les monstres de la peur, de la paranoïa. Et ainsi, elle s'était tournée et retournée, en proie à des images flash de la figure luisante de sueur de Dalton, de ses yeux pleins de haine, et d'Emily Riddle morte, sa frêle carcasse coincée dans un W.-C. au Bar None, les yeux dilatés de terreur et les muscles faciaux tordus en une grimace.

Mais alors qu'elle quittait la réunion et se dirigeait vers son bureau dans une quasi-pénombre, elle comprit qu'elle n'avait pas physiquement peur de lui. Elle avait toujours su que c'était le genre à n'être violent qu'en groupe. Son apparence l'avait ébranlée, voilà tout, réveillant des souvenirs de cette nuit qu'elle aurait dû oublier. Le seul problème, c'est qu'elle ne savait pas trop quoi faire de lui s'il y avait quelque chose à faire.

Elle songea à se confier à Banks mais écarta rapidement cette idée. En vérité, elle en avait assez de lui. Pourquoi ne lui avait-il pas parlé de sa relation avec la victime cette nuit ? Il en avait eu tout le temps. Elle aurait plus eu l'impression d'être une adjointe qu'une imbécile ce matin, quand McLaughlin avait évoqué le sujet.

En un sens, elle regrettait maintenant d'avoir parlé à Banks de son viol, mais l'intimité qu'ils avaient partagée était propice aux confessions idiotes ; elle ne l'avait dit à personne d'autre, même pas son père. Et à présent qu'ils bossaient ensemble, même si elle avait toujours un faible pour lui, elle allait tâcher de rester sur le terrain professionnel. Sa carrière était repartie sur de bons rails, et elle ne voulait pas tout gâcher. McLaughlin lui avait donné une grande chance de se couvrir de gloire en la nommant adjointe. Elle n'avait aucune envie d'aller pleurer dans son giron. Non, Dalton était son problème, et elle le réglerait d'une façon ou d'une autre. Banks trouva l'inspecteur Dalton debout dans son bureau, face au mur, un gobelet en polystyrène en main, en train de contempler le calendrier. Décembre montrait une falaise sous la neige et la glace, près de Malham. Dalton se retourna quand il entra. Il faisait un mètre quatre-vingts environ, était maigre comme un râteau, avec des yeux d'un bleu

pâle, délavé, une figure émaciée et un air de chien battu sous des cheveux clairsemés et roux. Banks lui donnait la quarantaine. Il portait un costume brun léger, une chemise blanche et une cravate. Un peu de sang — une coupure de rasoir — avait séché près de sa fossette au menton.

Il lui tendit la main.

— Inspecteur Wayne Dalton. J'arrive en pleine tourmente, on dirait.

— Vous n'êtes pas au courant ?

— Au courant de quoi ?

— La fille du directeur a été assassinée. Dalton roula les yeux et émit un sifflement.

— J'aimerais pas être le salaud qui a fait ça, quand vous l'attraperez.

— On l'attrapera. Prenez un siège. Qu'est-ce qui vous amène chez nous ?

— C'est probablement une perte de temps, dit Dalton en s'asseyant devant lui, mais il semble qu'une de nos affaires ait des prolongements jusque dans votre secteur.

— Ce ne serait pas la première fois. L'Angleterre est devenue une toute petite île.

— À qui le dites-vous... Bref, dans la nuit de dimanche lundi matin très tôt en fait, vers minuit trente, pour être aussi précis qu'on peut l'être à ce stade — une camionnette blanche a été détournée sur la B6348 entre l'A1 et la localité de Chatton. Le contenu a été dérobé et le conducteur est toujours dans le coma.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Jonathan Fearn.

Banks pianota sur son bureau avec son crayon.

— Jamais entendu parler de lui.

— Il n'y avait aucune raison... Il vivait par ici, cependant. (Dalton consulta son carnet.) Vingt-six, Darlington Road.

— Je connais, dit Banks en prenant note. On va se renseigner sur lui.

Il a fait de la prison ?

— Non. Mais l'intéressant, c'est qu'il s'avère que cette camionnette blanche avait été louée par une société, PKF Computer Systems, et...

— Minute. Vous avez dit PKF ?

— Oui. Ça commence à faire sens ?

— Pas énormément, mais poursuivez.

— Bref, on a contrôlé cette société et, pour résumer, elle n'existe pas.

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire qu'elle n'est pas inscrite au registre du commerce.

— Ce qui signifie qu'on a inventé une raison sociale...

—... imprimé du papier à en-tête, fait installer une ligne de téléphone, ouvert un compte en banque... exactement.

— Une société bidon.

— Vous savez qui ?

— C'est là que j'espérais votre aide. On a remonté la piste de la PKF jusqu'au parc d'activités de Daleview, juste à la sortie d'Eastvale, et confirmé que la camionnette devait être en train de se rendre dans une autre zone commerciale près de Wooler. Du moins, PKF avait loué des locaux là-bas à partir de ce lundi matin.

— Soyons clairs : PKF, qui n'existe pas, plie bagage au parc d'activités de Daleview, où elle n'était pas installée depuis plus de deux ou trois mois, dimanche soir, et emprunte l'A1 pour gagner un autre parc d'activités près de Tyneside, où elle a aussi loué des locaux. À quelques kilomètres de sa destination, le véhicule est détourné et son contenu subtilisé. Exact ?

— Jusque-là.

— Mardi, le veilleur de nuit du parc d'activité de Daleview est retrouvé mort dans un bois près de Market Harborough, Leicestershire. Blessure par balle.

— Une exécution ?

- On dirait. Nous pensons qu'il a été tué lundi après-midi.
- Un rapport ?
- C'est ce qu'il me semble, pas à vous ? Surtout quand on sait que notre veilleur de nuit avait mis de côté deux cents livres une semaine plus tôt, en plus de son salaire.
- Et que PKF est bidon.
- Précisément.
- Une idée de ce que transportait la camionnette ? demanda Dalton.
- La seule chose que mon enquêtrice a trouvé en visitant les lieux c'est un boîtier de CD vide.
- Des disques compacts ? C'est bien la première fois que j'entendrais parler d'un détournement de CD.
- On ignore si c'est là la raison. Tout ce que je dis, c'est qu'on a trouvé un boîtier de CD dans les locaux de PKF, ce qui cadre avec le fait qu'ils travaillaient dans l'informatique. C'était peut-être le matériel informatique qui intéressait les voleurs ?
- Possible. Ces trucs-là peuvent valoir des fortunes.
- Pas la moindre piste ?

Dalton secoua la tête.

— On n'a pas quitté de l'œil les locaux qu'ils ont loués près de Wooler, mais personne ne s'y est encore montré. Étant donné ce qui est arrivé, on ne s'attend plus à les voir, maintenant. Il était tard, sur une petite route tranquille, il n'y a donc pas de témoins. Ils ont laissé la camionnette sur une aire de stationnement. Et je le répète, le chauffeur est encore dans le coma et on peut toujours analyser jusqu'à la fin des temps les empreintes digitales... Vous et moi savons que tous les professionnels portent des gants. C'est notre unique piste — PKF et le parc d'activités de Daleview.

- OK, dit Banks en se levant. On garde le contact.
- Ça vous embête si je reste dans les parages un jour ou deux, pour aller me rendre compte sur place, fureter à droite à gauche ?
- Faites comme chez vous. (Banks tira son bloc vers lui.) Dans l'état

actuel des choses, toute aide sera la bienvenue. Vous pourriez également joindre l'inspecteur Collaton à Market Harborough. On dirait que tout se tient. Où logez-vous ?

— Au Fox and Hounds, North Market Street. Je suis arrivé hier soir. Jolie petite chambre avec salle de bains.

— Je connais. Tenez-nous au courant si vous trouvez quelque chose.

— Je n'y manquerai pas.

Dalton leva la main dans un salut amical et quitta le bureau.

Banks alla à la fenêtre et contempla la place du marché.

Les aiguilles dorées qui se détachaient sur le fond bleu de l'horloge de l'église marquaient dix heures et quart. La brume matinale avait disparu et il y avait autant de lumière maintenant qu'il y en aurait durant toute la journée. Il vit l'inspecteur Dalton traverser la place, faire une pause et s'attarder un moment devant l'entrée condamnée du Bar None, puis tourner à gauche sur York Road en direction de la gare routière et du Swainsdale Centre.

Il lui était difficile de manifester beaucoup d'enthousiasme pour le meurtre de Charlie Courage depuis celui d'Emily, mais il savait qu'il devait dominer la situation. Il savait aussi qu'ils auraient dû se renseigner sur la PKF comme Dalton l'avait fait. Encore un signe qu'il traînait les pieds, et Ron-le-rouge le mettrait, à juste titre, sur le grill. Emily était une priorité, certes, mais cela ne signifiait pas que le pauvre Charlie comptait pour rien. Peut-être Dalton sortirait-il quelque chose d'utile. Banks le mettrait en contact avec Hatchley, et avec Annie, pour qu'elle puisse partager ce qu'elle avait découvert à Daleview.

Regardant la pauvre lumière grisâtre qui semblait coller à tout, purgeant le paysage urbain de ses couleurs, Banks aurait bien aimé pouvoir s'évader dans un endroit chaud et ensoleillé pendant deux semaines, trouver un coin sympa sur la plage pour lire des romans ou des biographies et écouter les vagues toute la journée. Normalement, il n'aimait pas ce genre de vacances, préférant explorer une ville étrangère à pied, mais il y avait quelque chose dans les hivers longs et sombres du Yorkshire qui lui faisait désirer ardemment les Canaries ou les Açores. Ou Montego Bay.

S'il avait pu se le payer, il serait bien allé passer quelques jours au Mexique, voir les ruines mayas. Mais c'était hors de question, surtout

avec l'emprunt sur le cottage à rembourser et Tracy à l'université.

En outre, songea Banks, entrebâillant la fenêtre et allumant une cigarette, il ne pouvait pas abandonner Emily maintenant. Il était responsable de ce qui lui était arrivé, au moins en partie.

Pas d'échappatoire. S'il n'était pas allé à Londres asticoter Clough, il était peu probable qu'elle serait rentrée chez elle pour crever dans un night-club minable d'Eastvale. Elle avait fini comme Graham Marshall, Jem ou Phil Simpkins, et il ne pouvait pas, ne voulait pas, baisser les bras; il devait absolument réagir.

— Fais défiler, Ned, dit Banks.

Il était dans la salle de visionnage, au rez-de-chaussée, en compagnie de Jackman, Templeton, Annie et de leur technicien vidéo civil, Ned Parker.

L'écran montrait la place du marché, vue du poste de police, incluant le bord du Queen's Arms à droite, l'église à gauche et tous les commerces, pubs et bureaux qui se trouvaient directement en face, y compris l'entrée du Bar None. L'image était en noir et blanc, avec du grain et un léger effet panoramique, et l'éclat des guirlandes électriques posait un ou deux problèmes de contraste, mais on pouvait tout de même discerner les allées et venues. Quant à savoir si on pourrait identifier une personne sortant du Bar None d'après cette seule bande, c'était douteux. L'heure se superposa à l'image, en bas à droite de l'écran, et à partir de 10 : 00, Parker accéléra tellement que les gens qui traversaient la place avaient l'air de figurants dans une course-poursuite burlesque produite par la Keystone. Aux alentours de 10 : 25, Banks vit un groupe pénétrer dans le champ par la droite, la sortie du Queen's Arms, et demanda à Parker de revenir à la vitesse normale. Il regarda alors Emily marcher sur la place. Elle semblait chanceler un peu sur les pavés, ce qui n'était pas étonnant compte tenu de ses talons compensés et de la quantité d'alcool qu'elle avait ingurgitée ce jour-là.

Parvenue au calvaire, elle se retourna face au poste de police pour interpréter une petite danse, conclue par une révérence et, avant de s'éloigner, elle leur fit un bras d'honneur à la mode américaine, juste avec le doigt, puis pivota sur ses talons et balança les hanches de façon outrancière en se dirigeant vers la boîte de nuit. Les autres rigolèrent. Banks lui-même sourit en la regardant, oubliant presque sur le moment que c'était un petit geste effronté qui ne se reproduirait jamais plus.

Il les vit entrer dans le club et demanda à Banks de laisser défiler la bande à la vitesse normale pour voir qui les avait suivis. Apparemment, il n'y avait aucune activité suspecte sur la place. Pas de petits sachets de poudre blanche changeant de mains. Tout en scrutant l'écran, il comprit à quel point il aurait voulu pouvoir suivre ce qui se passait à l'intérieur du club, mais là il n'y avait pas de caméras.

À 10 : 47, deux individus sortirent du club et se dirigèrent vers York Road. Il était impossible de distinguer leurs traits, mais on aurait dit un garçon en jean et blouson de cuir et une fille en long manteau coiffée d'un chapeau à bords flottants. Il demanda à Parker de faire un arrêt sur image, mais ça ne changea rien.

Ensuite, trois couples entrèrent, mais personne ne sortit. Quand Rickerd et l'inspecteur Jessup firent leur apparition dans le champ, Banks pria Parker d'interrompre la projection. Jusque-là, tout tendait à suggérer qu'Emily avait réussi à se fournir en drogue longtemps avant de se rendre dans la boîte de nuit, comme il l'avait parié, et il ne serait que plus difficile de découvrir qui lui avait refilé cette potion fatale.

— OK, dit Banks se relevant et s'étirant. Le ciné, c'est fini pour aujourd'hui. Winsome, amenez-nous Darren Hirst, entendu ? Il pourra peut-être nous aider pour les deux zigs qui sont sortis.

— Amicalement ?

— Amicalement. Ce n'est pas un suspect. Il nous aide dans le cadre de notre enquête.

Winsome sourit en entendant cette formule rebattue.

— Kevin, j'aimerais que vous collaboriez avec Ned ici. Voyez si vous pouvez tirer une image correcte de ce couple. Une image qu'on pourrait diffuser.

— OK, patron.

— Et... Kevin ?

— Patron ?

— Ne m'appellez pas "Patron". J'ai l'impression d'être dans une série-télé.

Templeton eut un grand sourire.

— D'accord, chef !

Puis Banks regarda sa montre et se tourna vers Annie.

— Allons-y. Nous avons rendez-vous avec le docteur Glendenning dans quelques minutes.

Banks se dirigea vers le Vieux Moulin après l'autopsie d'Emily en écoutant le Requiem de Fauré dans la voiture. Il était encore irrité et écœuré par ce qu'il avait vu. Ce n'était pas la première jeune fille qu'on disséquait sous ses yeux, mais c'était la première dont il eût connu la vitalité, qui avait partagé avec lui ses peurs et ses rêves, et regarder le Dr Glendenning inciser froidement l'araignée noire tatouée à l'aide du scalpel l'avait fait réagir presque comme Annie à Market Harborough. Cette fois, Annie avait été parfaite. Silencieuse et tendue, mais parfaite, même quand la scie avait entamé le crâne.

Le légiste avait confirmé l'hypothèse du Dr Burns selon laquelle de la strychnine mêlée en forte proportion à de la cocaïne avait causé la mort d'Emily. Glendenning avait procédé lui-même à l'analyse toxicologique de la strychnine, dissolvant certains des cristaux suspects dans de l'acide sulfurique et mettant le bord de la solution en contact avec un cristal de chromate de potassium. Elle vira au violet, puis au pourpre, et la couleur passa. Test positif. Des analyses ultérieures seraient faites à Wetherby, mais en attendant, ceci suffisait. Pour l'instant, les médias savaient qu'elle était morte d'une overdose suspecte, mais un petit futé de reporter ne tarderait pas à flairer la vérité. Parfois la presse est plus débrouillarde que la police.

En réalité, Emily ne s'était pas rompu la nuque ; elle avait succombé à l'asphyxie. Glendenning indiqua aussi à Banks qu'elle était, avant son décès, en parfaite santé. La drogue, l'alcool et les cigarettes n'avaient visiblement pas encore fait leur œuvre. Le Vieux Moulin était situé au fond d'une impasse, comme le plus modeste domicile de Banks, ce qui permettait aux policiers qui montaient la garde de se tenir à plus d'une centaine de mètres de distance, à la jonction avec la route principale, et d'éconduire les journalistes sans même être vus des Riddle. Banks montra sa carte et le planton lui fit signe de passer. Rosalind lui ouvrit la porte et le conduisit jusque dans la pièce où il avait annoncé la nouvelle à Riddle. Elle était vêtue de noir et ses yeux étaient marqués par le manque de sommeil.

Banks aurait parié que son mari l'avait réveillée aussitôt après son départ. Depuis, ils ne devaient pas avoir fermé l'oeil.

— Banks.

Riddle se mit lentement debout quand Banks entra dans la pièce. Il portait les mêmes vêtements que la veille, en un peu plus chiffonnés. Il était blême ; ses gestes reflétaient une apathie et un sentiment de défaite que Banks ne lui connaissait pas. Lui, si sec et si plein d'énergie. Peut-être avait-il pris un tranquillisant, ou était-ce les ravages que les récents événements avaient accomplis sur son organisme ? En tout cas, cet homme semblait avoir autant besoin d'un médecin que d'une bonne nuit de sommeil.

— Des nouvelles ? demanda-t-il, sans trop d'espoir dans la voix.

— Rien pour le moment, je le crains.

Banks ne voulait pas mentionner l'autopsie, même s'il savait que Riddle se doutait qu'on en aurait effectué une. Il espérait seulement que son supérieur aurait assez de jugeote pour ne pas évoquer la question devant sa femme.

— Cause du décès confirmée ?

— C'est bien ce qu'on pensait. Rosalind porta la main à sa gorge.

— Strychnine. J'ai lu quelque chose là-dessus.

Banks jeta un coup d'œil à Riddle.

— Vous lui avez dit... ?

— Ros sait qu'il ne faut en parler à personne. Je suppose cependant que ça ne restera pas longtemps un secret ?

— J'en doute. Pas maintenant que l'autopsie est faite.

— On peut compter sur la discrétion du docteur Glendenning, mais il y a toujours quelqu'un là-bas qui mange le morceau. Madame Riddle, dit-il en s'appuyant contre l'accoudoir du fauteuil, j'ai quelques questions à vous poser. Je m'efforcerai de les rendre le moins pénibles possible.

— Je comprends. Jerry m'a tout expliqué.

— Bien. Emily était rentrée de Londres depuis un mois environ. Durant cette période, vous a-t-elle donné du souci ?

— Non. Au contraire, elle était extrêmement sage et obéissante. Pour

Emily.

— Ce qui signifie...

— Ce qui signifie que si elle avait envie de passer la nuit dans une rave, elle ne s'en privait pas. Elle a toujours été une enfant obstinée, comme vous devez le savoir, difficile à contrôler. Mais je n'ai rien vu qui prouve qu'elle se droguait, et elle était en général polie et facile à vivre.

— J'en déduis que ce n'était pas toujours le cas ?

— Certes non.

— Elle sortait beaucoup depuis son retour ?

— Pas tellement. Hier, c'était la deuxième ou troisième fois.

— Et la dernière fois, c'était quand ?

— La nuit d'avant. Mercredi. Elle avait accompagné des camarades au cinéma. Ce nouveau complexe multisalles à Eastvale... et il y a environ une semaine elle est allée à l'anniversaire d'un ami à Richmond. Elle est rentrée peu après minuit à chaque fois.

— Que faisait-elle de son temps ?

— Croyez-le ou non, elle restait dans sa chambre et lisait beaucoup. Regardait des vidéos. Elle se renseignait aussi sur les établissements scolaires. Je crois qu'elle avait enfin décidé de prendre la vie un peu plus au sérieux.

— Elle ne vous a jamais fait des confidences sur des problèmes éventuels ? Avec les garçons, par exemple ?

— Ce n'était pas son style. Elle a toujours été cachottière, même petite. Elle aimait s'entourer de mystères.

— Et ses fiancés ?

— Je ne crois pas qu'il y ait eu quelqu'un en titre. Elle traînait avec une bande.

— Ça devait être difficile de nouer des amitiés dans le coin, pour quelqu'un comme elle qui avait été en pension dans le Sud.

— Oui. Je ne vous apprendrai rien en vous disant que les autochtones

ne voient pas toujours les » étrangers « d'un très bon œil, même de nos jours. Mais quand elle revenait chez nous pour les vacances, elle faisait des rencontres. Je ne sais pas. Elle ne semblait pas avoir trop de mal à se lier. Elle sortait beaucoup. Et bien sûr, elle avait gardé le contact avec des filles de l'école Sainte-Mary où elle était encore inscrite il y a seulement deux ans.

— Et Darren Hirst ? A-t-elle jamais cité son nom ?

— Mais oui. En fait, c'est à son anniversaire qu'elle est allée la semaine dernière. Mais ce n'était pas son petit ami ; il faisait partie de sa bande ; le garçon motorisé. Ils sont venus la chercher mercredi — Darren et une fille, Nina ou Tina, je ne sais plus — et ils m'ont fait plutôt bonne impression même si je n'approuvais pas qu'elle traîne avec des gens plus âgés qu'elle — en général, trois ou quatre ans de plus. Je savais qu'elle allait au pub et n'avait guère de difficulté à se faire servir, et ça ne me plaisait pas. Je le lui ai souvent dit, mais elle m'accusait de la persécuter et à la fin j'ai laissé tomber.

— A-t-elle jamais parlé d'un certain Andrew Handley ?

— Non.

— Andy-la-lavette ?

— C'est une blague ? Qui est-ce ?

— Ce n'est pas une blague. C'est son sobriquet. Un collègue de l'homme avec qui Emily vivait à Londres.

— Jamais entendu parler de lui, dit Rosalind. (Elle tendit la main, tira un Kleenex de la boîte sur la table et se moucha,) Veuillez m'excuser.

Riddle se rapprocha d'elle et lui effleura l'épaule avec hésitation, sans beaucoup de chaleur, manifestement. En réponse, Rosalind se raidit et elle se détourna. Banks crut alors entrevoir quelque chose dans ses yeux — de la peur ou de la confusion, peut-être. Soupçonnait-elle son époux d'être impliqué dans la mort d'Emily ? Ou voulait-il la protéger ? En tout cas, il y avait quelque chose de désespérément détraqué dans la famille d'Emily.

— Votre fille vous avait-elle parlé de ses projets d'avenir, madame Riddle ? s'enquit Banks, orientant l'entretien dans une direction sans doute moins difficile à supporter pour elle. Seulement qu'elle voulait passer son bac et s'inscrire à l'université, dit-elle, se tamponnant toujours les yeux. De préférence aux États-Unis. Je crois qu'elle voulait

s'éloigner d'ici, et de nous, le plus possible.

Loin des yeux, loin du cœur, songea Banks. Et elle aurait été moins susceptible de porter atteinte à la carrière politique naissante de son père, si ce n'était déjà fait, de façon irréparable. Il se rappela sa première visite, quand les Riddle lui avaient demandé d'aller à Londres trouver Emily, et combien il avait alors eu l'impression que Rosalind ne souhaitait pas outre mesure son retour. C'était la même sensation qu'il ressentait à présent.

— Et vous étiez d'accord ?

— Bien sûr. C'était mieux que de fuguer à Londres pour se mettre en ménage avec un... un vendeur de drogue.

— On ne sait pas si c'est un trafiquant. En fait, Emily m'a juré que non, et j'incline à la croire.

— Oh, elle a toujours su mener les hommes par le bout du nez.

— Pas Clough. Elle avait trouvé à qui parler.

— Vous croyez vraiment qu'il pourrait être le coupable ?

— Et comment. J'ai eu l'impression d'un homme dangereux qui n'aime pas qu'on le contrecarre.

— Mais pourquoi lui aurait-il voulu du mal ? Il n'avait pas de vrai mobile.

— Qui sait ? Tout ce que je dis, c'est que je l'ai rencontré et que je suis convaincu qu'il n'est pas tout blanc. Peut-être a-t-il agi par pure malignité, parce qu'il n'aime pas être contrarié. Ou peut-être jugeait-il qu'elle en savait trop long sur ses combines. Vous a-t-elle jamais parlé de lui ?

— Non. Que comptez-vous faire de ce côté-là ? demanda Riddle.

— Je pars pour Londres demain à la première heure.

— Auparavant, je voudrais découvrir s'il y a la moindre piste digne d'être suivie par ici... J'ai... j'ai déjeuné avec Emily le jour de sa mort et...

— Quoi ?

— Elle m'a téléphoné pour m'inviter à déjeuner, disant qu'elle serait à

Eastvale. C'était pour me remercier.

— Elle ne nous en a rien dit, déclara Riddle, regardant Rosalind, qui fronça les sourcils.

— Madame a bien dit qu'elle était secrète. Compte tenu de cela, ma question suivante sera sans doute une perte de temps, mais en partant elle m'a dit avoir un autre rendez-vous. Vous a-t-elle confié quoi que ce soit concernant un rendez-vous à Eastvale cet après-midi-là ?

Tous deux secouèrent la tête.

— Et à vous, qu'est-ce qu'elle a dit ? demanda Rosalind. A-t-elle dit quelque chose ?

— À quel propos ?

— Je ne sais pas. Une chose qui pourrait expliquer ce qui s'est passé.

— Seulement qu'elle avait cru voir l'un des hommes de Clough à Eastvale. Je présume qu'elle ne s'en est pas ouverte à vous ?

— Non, dit Rosalind.

— Quand l'avez-vous vue pour la dernière fois hier ?

— On ne l'a pas vue. Ros et moi étions partis au travail bien avant qu'elle se lève ce matin-là, et à notre retour, elle était sortie.

— Ainsi, la dernière fois que vous l'avez vue, c'était mercredi ?

— Oui.

— A-t-elle passé ou reçu des coups de fil ?

— Pas que je sache, dit Riddle. Ros ?

Rosalind secoua la tête.

— A-t-elle passé beaucoup de temps au téléphone quand elle était ici ?

— Non, pas tellement.

— Me donnez-vous l'autorisation de demander à British Telecom un relevé de vos communications depuis la date de son retour ?

— Bien sûr, dit Riddle. Je m'en occupe.

— Pas la peine, monsieur. Je demanderai à l'inspecteur Templeton de le faire. A-t-elle eu des visites de Londres, fait des allers-retours là-bas ?

— Pas à notre connaissance, dit Riddle.

— Êtes-vous bien sûrs tous les deux qu'il n'y ait personne que je devrais avoir tout particulièrement à l'œil ?

— Non, dit Riddle, après avoir pris le temps de réfléchir. Pas par ici. Comme Ros l'a dit, elle fréquentait une clique. Ces jeunes étaient sans doute avec elle au club. Vous pouvez leur parler et vérifier si l'un d'eux aurait quelque chose à se reprocher.

— C'est déjà fait, mais on creusera cette piste. Je dois dire que de prime abord aucun ne m'a paru coupable.

— Savez-vous où elle se procurait sa drogue ?

Ce fut Rosalind qui répondit :

— Je vous l'ai déjà dit : je ne pense pas qu'elle se droguait depuis son retour.

— Vous en êtes certaine ?

— Pas à cent pour cent. Mais... je...

Elle jeta un regard à son mari et rougit avant de continuer.

— J'ai fouillé une fois sa chambre. Et, à une ou deux reprises, j'ai regardé dans son sac à main. Sans rien trouver.

— Pourtant, elle a bien pris de la cocaïne la nuit de sa mort.

— Peut-être était-ce la première fois depuis Londres ?

— Quand vous avez fouillé dans son sac à main, madame, êtes-vous tombée sur un permis de conduire et une carte de club ? Rosalind parut perplexe.

— Un permis de conduire ? Grands dieux non ! Emily était trop jeune pour conduire. De plus, je n'ai pas regardé dans son portefeuille.

— Je n'affirme pas qu'elle conduisait effectivement, mais quand on l'a découverte, on a trouvé dans son sac un permis de conduire et cru qu'il était à elle. On a aussi trouvé une carte comme en délivrent les

clubs pour prouver l'âge de leurs clients, même si ça n'a rien de légal. D'où une certaine confusion au début sur son identité.

— Ça ne me dit rien du tout. Je ne comprends pas.

— Le nom de Ruth Walker vous dit quelque chose ?

— Il vit une étrange lueur passer dans les yeux de Rosalind, peut-être la surprise de reconnaître un nom, mais ce fut si vite effacé qu'il ne se fia pas à son jugement. Elle serra les lèvres.

— Non.

— C'était l'une de ses amies à Londres. Apparemment cette Ruth l'avait connue dans la rue et recueillie à son arrivée. Vous n'en saviez rien ?

— Non.

— Et Craig Newton ?

— Qui est-ce ?

— Son copain à Londres. Il y a eu du vilain entre lui et Clough. Il m'a fait l'impression d'un garçon sérieux quand je lui ai parlé, mais il était peut-être jaloux et aurait pu lui tenir rancune de l'avoir plaqué. Elle m'a dit qu'il l'avait suivie et harcelée.

Banks se leva.

— Visiblement, j'aurai plus de chances de trouver quelque chose là-bas. Pour le moment vous ne voyez personne qui aurait pu vouloir lui nuire ?

Tous deux secouèrent la tête. Banks considéra Riddle.

— Vous êtes un policier, monsieur. Vous ne voyez personne qui aurait pu vous en vouloir ?

— Enfin, Banks. Vous savez fort bien qu'il y a des années que je ne suis plus sur le terrain. Ce n'est pas un boulot de directeur.

— Et malgré tout... ?

— Non, de but en blanc, aucun nom ne me vient à l'esprit.

— Pourrez-vous vérifier d'après vos dernières arrestations, même en

remontant très loin en arrière ? Juste pour la forme...

— Bien sûr.

Riddle le raccompagna à la porte.

— Vous me tenez au courant, n'est-ce pas ? dit-il en lui empoignant le bras. On m'a prié de ne pas aller au bureau pour le moment, je vais donc prendre un congé exceptionnel... Bien que je demeure convaincu que je pourrais être plus efficace là-bas. En tout cas, à la minute où vous savez quelque chose, je veux en être informé. Compris ? À la minute même...

Banks acquiesça et Riddle lui lâcha le bras. Revenu dans la salle des opérations, Banks découvrit que Darren Hirst était venu et reparti. Jackman, qui l'avait interrogé, déclara qu'il avait été incapable d'éclairer leur lanterne sur le couple qui avait quitté le Bar None à dix heures quarante-sept. En premier lieu, il ne s'était même pas rappelé les avoir vus. À présent, il s'agissait de dupliquer l'image assez floue et granuleuse que Ned Parker avait tirée de la vidéo pour la faire circuler. Quelqu'un pouvait se rappeler les avoir vus dans des bars autour de la place du marché. Cela ne donnerait sans doute aucun résultat, mais c'était le cas de la plupart des travaux d'enquête.

Il découvrit aussi que trois personnes qui se trouvaient au Black Bull la veille à midi avaient téléphoné pour déclarer avoir vu la victime en compagnie d'un homme plus âgé. L'une d'elles l'avait formellement identifié comme « le policier qui est passé à la télé c'tété pour c'te truc du réservoir ». Heureusement qu'il avait dit la vérité à McLaughlin et aux Riddle.

Il se rendit dans le bureau des enquêteurs. Au fond du couloir, on aurait dit que quelqu'un s'était attaqué au plancher au marteau piqueur. Il ferma la porte derrière lui et s'adossa au mur. Hatchley et Cabbot étaient à leur table de travail. Annie lui lança un regard noir, et Hatchley déclara qu'il était sorti enquêter sur un rapt d'extra-terrestre. Banks sourit.

— Répétez ça ? Depuis quand travaillez-vous dans la série X Files, Jim ?

— C'est vrai ! Ma parole.

Il se marra. Apparemment, il allait en sortir une bien bonne.

— Un magasin de jouets dans Elmet Street. Ils ont mis sur le trottoir

un petit homme vert gonflable pour vanter une nouvelle ligne de jouets, et quelqu'un l'a piqué. Un gamin, forcément. Toujours est-il qu'il s'agit bien d'un rapt d'extraterrestre.

Banks rigola.

— C'est à noter dans les annales. Jamais entendu parler d'un type nommé Jonathan Fearn ?

— Ça me dit quelque chose. (Hatchley se gratta l'oreille.)

— Si je pense bien au même, c'est un petit caïd au chômage, qui ne crache pas sur des trafics louches de temps en temps. On le soupçonne d'avoir été chauffeur dans quelques cambriolages d'entrepôts depuis plusieurs années.

— Mais il n'a pas fait de taule ?

Hatchley haussa les épaules.

— Simple question de chance. Certains en ont. Ça ne durera pas.

Sa chance a déjà tourné. Il est à l'hôpital de Newcastle, dans le coma.

Hatchley émit un sifflement.

— Putain ! Qu'est-ce qui s'est passé ? Banks lui apprit le peu qu'il savait.

— Vous voyez un rapport entre ce Fearn et Charlie Courage ?

— Possible. Enfin, ils traînaient dans les mêmes pubs et ni l'un ni l'autre ne rechignaient à un vol de temps en temps. Ils se ressemblaient comme deux gouttes d'eau.

— Merci, Jim. Vous ne voudriez pas fureter en ville pour voir s'il y aurait un lien ?

Hatchley, toujours ravi d'être envoyé faire son boulot dans les bars, s'épanouit.

— Mais avec plaisir.

— Il y a un inspecteur Dalton qui traîne au commissariat. Il vient de Northumbrie et loge au Fox and Hounds. Il pourrait nous être utile. Assurez la liaison avec lui sur ce coup-là.

— Comptez sur moi.

Annie suivit Banks hors de la pièce et le rattrapa dans le couloir.

— On peut parler ?

— Bien sûr. Mais pas ici. Ce vacarme me rend fou. Au Queen's Arms ?

— Parfait.

Ils traversèrent la place pour se rendre au pub.

— J'aimerais savoir à quel jeu tu joues, lança Annie une fois qu'on les eut servis et qu'ils eurent trouvé un coin au calme. Elle parlait doucement, mais il y avait de la colère dans sa voix, et elle se tenait droite comme un piquet sur son siège.

— Comment ça ?

— Tu sais foutrement bien ce que je veux dire. Qu'est-ce qu'il y avait entre toi et la victime ?

— Emily Riddle ?

— Qui d'autre ?

Banks soupira.

— Désolé que ça se soit passé ainsi, Annie, et désolé si je t'ai embarrassée en quoi que ce soit. Je te l'aurais dit, franchement. Je n'ai pas trouvé le bon moment.

— Tu aurais pu le faire sur le lieu du crime.

— Non. Il y avait trop de remue-ménage, trop à faire, à organiser. Et j'étais salement remué par ce que j'avais vu tu saisis ?

— Non, je ne saisis pas. Tu m'as fait passer pour une crétine finie ce matin. Je travaille sur cette affaire depuis aussi longtemps que toi, et voilà que tu sors de ta manche un suspect dont je n'ai jamais entendu parler. Sans parler de ton déjeuner avec la victime le jour du crime.

— Écoute, je t'ai fait mes excuses. Que veux-tu de plus ?

Annie secoua la tête.

— Ça ne se fait pas, Alan. Si je suis censée être ton adjointe, je ne dois

pas être la dernière sur Terre à être mise au courant d'importants développements.

— Ce n'était pas un développement important. C'était une chose passée.

— Cesse d'ergoter. Tu as cité nommément un suspect. Tu avais une relation avec la victime. Tu aurais dû m'en informer. Cela pouvait avoir une influence sur l'enquête.

— Ça n'a aucune influence sur l'enquête. Et je ne demande qu'à t'informer si je peux m'exprimer.

— Mieux vaut tard que jamais.

Banks lui parla de Londres, de GlamourPuss, de Clough, de Ruth Walker et de Craig Newton — de tout sauf de la nuit à l'hôtel — ainsi que de la teneur de sa discussion avec Emily la veille. Quand il eut fini, Annie semblait avoir retrouvé son calme habituel.

— Je ne voulais rien te cacher. Le moment était mal venu, c'est tout. En toute franchise.

— Et il n'y a rien eu de plus ?

— Parole de scout.

Annie réussit à sourire.

— La prochaine fois, parle-m'en ouvertement, d'accord ?

— OK. Tu me pardonnes ?

— On verra. Et maintenant ?

— Demain, je vais à la pêche aux infos à Londres.

— Et moi ?

— Prends les choses en main ici. Je ne serai absent que le week-end, selon toute probabilité, mais il y a beaucoup à faire. Fais imprimer les affiches, contacte les responsables de la télévision locale et vois si on peut lancer un appel à témoins. Quiconque l'ayant vue entre le moment où elle a quitté le Black Bull juste avant quinze heures et celui où elle a retrouvé ses copains à dix-neuf heures. Et souligne le fait que même si elle avait théoriquement seize ans, on lui donnait plus. Les hommes qui l'ont vue se souviendront sans doute d'elle.

Renseigne-toi du côté des bus et des taxis. Que Templeton organise un porte-à-porte dans le quartier du Black Bull. On aura peut-être des renforts. Qui sait ? Avec de la chance, Clough pourrait avoir été vu en train de lui remettre un gramme de coke.

— Compte là-dessus.

— Et il y a autre chose.

— Quoi ?

J'ai eu la visite ce matin de l'inspecteur Dalton. Commissariat de Northumbrie. À propos de Charlie Courage. Il semblerait qu'il y ait un lien avec le détournement d'une camionnette dans le Nord. Comme tu as fait les entretiens préliminaires à Daleview, j'aimerais que tu causes un peu avec lui avant de refiler le dossier à Hatchley. Il loge au Fox and Hounds. On ne sait jamais. Si tu as de la veine, il te payera peut-être un pot.

Ce soir-là, chez lui, Banks fourra quelques vêtements dans son nécessaire de voyage, L'Épreuve de Gilbert Pinfold d'Evelyn Waugh ainsi que ses cassettes de Renée Fleming et de Captain Beefheart. Un jour ou l'autre, il s'achèterait un lecteur de CD portable, décida-t-il ; ça devenait trop coûteux en temps et en argent de tout enregistrer, et les minutages de CD étaient de plus en plus difficiles à adapter aux formats de base des cassettes — quatre-vingt-dix ou cent minutes.

Ayant fait ses bagages, il téléphona à Brian, qui décrocha à la troisième sonnerie !

— Salut, p'pa ! Ça va ?

— Pas mal. Écoute, je vais à Londres demain pour le week-end. Tu ne serais pas disponible par hasard ? Je serai assez occupé, mais je suis sûr qu'on pourrait trouver le temps de déjeuner ensemble, par exemple.

— Désolé. On a des concerts à Southampton.

— Ah... bon, tu ne peux pas reprocher à ton père d'essayer... Une prochaine fois, peut-être. Porte-toi bien, j'espère que vous ferez un malheur.

— Merci. Oh, papa ?

— Oui ?

— Tu te rappelles ce mec sur lequel tu m'as interrogé il y a un bout de temps, l'ex-roadie ?

— Barry Clough ?

— Oui, lui.

— Eh bien, quoi ?

— Pas grand-chose, en fait. J'ai parlé à l'un des producteurs au studio d'enregistrement, Terry King. Un vieux comme toi, qui a roulé sa bosse longtemps, depuis le mouvement punk. Tu sais : les Sex Pistols, les Clash, ces trucs-là ? Tu dois bien te rappeler cette époque ?

— Brian, dit Banks, avec un sourire intérieur, je me souviens même d'Elvis Presley. Et maintenant, arrête ton char et parle.

— J'ai pas grand-chose, en fait. Sauf qu'il s'est rappelé ce mec. Il avait un autre nom, alors, l'un de ces noms idiots de punk comme Sid Vicious — il a pas su me dire quoi, exactement mais c'est bien lui. Apparemment, il s'est fait virer de son job de roadie.

— Pour quelle raison ?

— Piratage de concerts. Pas seulement du groupe pour lequel il bossait, mais de tous les grands noms.

— Je vois.

Banks se rappela le boom de l'industrie du piratage de disques dans les années soixante-dix. Bob Dylan, Jimi Hendrix, les Doors et d'autres groupes populaires furent tous piratés, et aucun d'eux ne gagna un sou sur les ventes illégales. La même chose s'était reproduite avec certains groupes punk. Non qu'aucun d'entre eux eût besoin d'argent, et la plupart étaient trop défoncés pour s'en apercevoir, mais ce n'était pas la question. Les employeurs de Clough, eux, s'en étaient aperçus et l'avaient flanqué à la porte.

— Tu vois, c'est pas grand-chose. Mais il a entendu dire que ce Clough était devenu un truand. Un dur. Fais gaffe, papa.

— Entendu. Moi-même je ne suis pas tout à fait un gringalet, tu sais.

— Ouais. Oh, j'allais oublier...

— Oui ?

— J'ai un pote qui vend sa voiture. Elle a que trois ans, a passé le contrôle technique et tout. J'ai encore...

— Que veux-tu ?

— J'ai obtenu un rabais de cent livres sur le prix demandé, mais je me demandais, tu sais, si tu pourrais pas, des fois, me donner un coup de main ?

— Quoi ? Moi aider mon riche et célèbre fils le rocker ? Brian se mit à rire.

— Charrie pas.

— Combien il te faut ?

— Trois cents livres feraient l'affaire. Je te rembourserai quand je serai effectivement riche et célèbre.

— D'accord.

— C'est bien sûr ?

— Qu'est-ce que je viens de dire ?

— Génial ! Merci, p'pa, Merci beaucoup. Sérieux.

— Y a pas de quoi. À plus tard.

Banks raccrocha. Trois cent livres — il pouvait difficilement se le permettre. Enfin, il s'en sortirait. Après tout, il avait épargné un paquet en annulant son voyage à Paris, et il avait donné à Tracy pas mal d'argent de poche pour ce week-end. Il se rappela combien il aurait voulu une voiture dans sa jeunesse ; les gamins motorisés semblaient tomber toutes les filles. Il avait fini par acheter une vieille Coccinelle rouillée quand il était à la fac à Londres. Elle avait tenu pendant toutes ses études, pour claquer sur un boulevard extérieur par un froid et pluvieux dimanche de janvier, et il n'en avait pas eu d'autre jusqu'à son mariage avec Sandra. Oui, il trouverait le moyen d'aider son fils. Ensuite, Banks essaya le numéro de Tracy et fut surpris quand elle répondit aussitôt :

— P'pa ! Moi qui voulais justement te parler. Je viens d'apprendre pour la fille de monsieur Riddle aux infos. Ça va pour toi ? Je sais que tu pouvais pas le sacquer, mais... tu la connaissais ?

— Oui, dit Banks.

Puis, sans entrer dans les détails, il lui raconta la vérité sur la raison pour laquelle il s'était décommandé pour Paris.

— Oh, papa. Ne culpabilise pas d'avoir rendu service à quelqu'un. J'étais déçue au début, mais on a passé un super week-end, Damon et moi.

— Je n'en doute pas, songea Banks, qui se mordit la langue.

— Tout ce que j'ai compris, c'est qu'elle est morte d'une overdose, et on a dit qu'elle menait une vie assez dissolue. C'est lié à ce qui s'est passé à Londres ?

— Je ne sais pas. Peut-être.

— Quelle horreur. Homicide volontaire ?

— Possible.

— Qui ? Tu as une idée... ? Non, je sais que je ne devrais pas poser la question.

— Mais si, ma chérie. On n'a rien pour le moment. Quelques pistes à suivre, c'est tout. Demain je repars pour Londres. Je voulais juste te parler d'abord, voir si c'était toujours d'accord pour Noël.

— Bien sûr. Je ne manquerais ça pour rien au monde.

— Parfait.

— Elle n'avait que seize ans, n'est-ce pas ?

— Tout juste.

Tracy observa un silence.

— Écoute, papa... je voulais te dire... je sais que tu t'es fait du souci pour moi, quelquefois. Je sais que toi et maman étiez inquiets quand on formait encore une famille, mais ce n'était pas nécessaire. Je suis... je n'ai jamais rien fait de tel.

— Je le sais.

— Non, papa. Tu ne sais pas. Tu ne peux pas le savoir. Même si tu savais quels signes guetter, tu n'étais pas là. Je ne veux pas être

méchante. Je sais que ton travail est très exigeant, et je sais que tu nous aimais, mais tu n'étais pas là. En tout cas, je te dis la vérité. Je sais que tu crois que j'ai toujours joué les saintes-nitouches, mais c'est faux. J'ai bien fumé de la marijuana une fois, mais ça m'a pas réussi. Et une fille m'a donné de l'Ecstasy à une fête. J'ai pas aimé non plus. Ça m'a donné des palpitations cardiaques, des sueurs froides et un accès de paranoïa. Je dois être une droguée ratée.

— Heureux de l'entendre.

Banks aurait voulu lui demander si elle avait été sexuellement active à quatorze ans, mais ce ne devait pas être une bonne question à poser à sa fille. Elle lui dirait ce qu'elle voudrait, quand elle voudrait.

— Bon, j'imagine que tu es très occupé. Et je suis sûre que si quelqu'un doit l'attraper, ce sera toi. Banks se mit à rire.

— J'apprécie ta confiance. Fais attention à toi. À bientôt.

— Salut, p'pa.

Banks raccrocha délicatement et se laissa de nouveau envelopper par le silence. Il avait toujours le même sentiment de vide, de solitude, après avoir parlé à un être cher au téléphone, comme si le silence était plein de l'absence de cette personne. Il chassa cette impression. La nuit était assez douce et il avait encore le temps d'aller sur son petit muret près de la cascade pour savourer une cigarette et un doigt ou deux de Laphroaig.

— Barry Clough..., lança le commissaire divisionnaire Richard « Dirty Dick » Burgess, mastiquant un bout de steak particulièrement coriace. En voilà un coco passionnant.

C'était le samedi midi et ils déjeunaient dans un pub, tout près d'Oxford Street, au milieu de la fumée et du brouhaha des conversations. La température était agréable, bien plus douce que la dernière fois où Banks était venu à Londres, début novembre. Le pub regorgeait de personnes sorties faire leurs courses de Noël et qui s'accordaient un répit ; un couple de courageux s'était même installé à l'extérieur. Burgess buvait une lager-citron, mais Banks se contentait d'un café avec son poulet basquaise. Il avait une journée chargée en perspective et devait rester vigilant.

Il avait téléphoné à Burgess avant de quitter Eastvale en début de matinée. Si quelqu'un pouvait déterrer une info sur Clough, c'était Dirty Dick Burgess. Il s'était attiré pas mal d'ennuis récemment en

traînant les pieds dans une enquête sur le meurtre d'un jeune Noir. Total, on l'avait expédié à la National Crime Intelligence Service, où il ne pourrait pas faire autant de mal. Cela ne semblait guère l'affecter d'avoir été identifié comme raciste ; il faisait comme si de rien n'était, fidèle à sa décontraction coutumière. Tous deux se connaissaient depuis des années, et même s'ils en étaient venus, non sans hésitation, à s'apprécier, leur relation restait largement conflictuelle. Banks ne partageait pas les fortes tendances à droite de Burgess, ni ses opinions sexistes et racistes. De son côté, Burgess traitait Banks de « gauchiste ». Ils n'avaient pour seul point commun, en gros, que d'être issus d'un milieu ouvrier. Mais Burgess, à la différence de Banks, était le genre de garçon d'origine modeste qui avait triomphé d'un environnement défavorisé avec pour but la réussite matérielle, et ne ressentait aucune sympathie ni solidarité avec ceux de sa classe qui ne pouvaient pas, ou ne voulaient pas, en faire autant.

Banks conservait, du moins il l'espérait, un peu de compassion pour son prochain, surtout pour les opprimés, et parfois même pour les criminels. C'était difficile de tenir une telle position, quand on avait passé tant d'années dans la police, mais il s'était juré, peu de temps après avoir découvert le corps démembré de Dawn Wadley à Sono, que dès qu'il n'éprouverait plus rien, il démissionnerait. Il avait cru que quitter la police de Londres pour le secteur plus tranquille d'Eastvale lui rendrait la vie plus facile, mais bizarrement, sans la véritable misère humaine qui avait été son lot dans la métropole, chaque affaire semblait lui peser davantage. C'était comparable à la façon dont les gens trouvent difficile de réagir à la mort de millions d'inconnus dans une inondation ou un séisme, mais s'effondrent en apprenant que le bon vieux monsieur qui était leur voisin s'est fait écraser. « La mort d'un homme me diminue, parce que je participe de l'Humanité tout entière », avait dit John Donne, et Banks comprenait parfaitement son propos. Le plus étrange, dans le fait de lutter jour après jour contre les assassins, les souteneurs, les dealers, les braqueurs et autres, c'était qu'on pouvait prendre du recul. On y réussissait en partie en développant son sens de l'humour, en racontant des blagues de mauvais goût sur les lieux des crimes, en se soûlant avec les copains après avoir assisté à une autopsie, et en partie en édifiant un mur autour de ses sentiments. Mais à Eastvale, où il avait plus de temps à consacrer aux affaires importantes — surtout les meurtres —, ses défenses s'étaient lentement érodées jusqu'à ce qu'il ne fût plus qu'une boule de nerfs à vif. Chaque affaire prenait un peu plus de son âme, ou du moins c'était son impression. Banks se rappelait certaines victimes, en particulier les jeunes — Deborah Harrison, Sally Lumb, Caroline Hartley.

Il en était venu à les connaître et à les aimer toutes. Même Gloria Shackleton, assassinée alors qu'il n'était même pas né, était parvenue à l'obséder quelques mois plus tôt. Et maintenant, Emily Riddle. Ceux qui disaient qu'il ne fallait pas s'impliquer personnellement avaient tort. C'était indispensable, au contraire ; il y avait davantage en jeu que de simples statistiques en matière criminelle.

— Le problème, poursuit Burgess, c'est qu'on n'en sait pas assez long sur lui.

— Il n'a jamais fait de prison ?

Burgess fit la grimace.

— Il s'est fait choper en 1974 pour détention de drogue. Une demi-livre de noir népalais. Soi-disant pour sa consommation personnelle. Moi, je l'aurais bien cru — ça m'aurait fait la semaine, tout juste —, mais pas le juge. Il a écopé de dix-huit mois, libéré au bout de neuf.

— Il vend encore ?

— Pas à notre connaissance. Si c'est le cas, il n'est pas en tête du peloton.

Il écarta son assiette.

— Trop dur pour mes dents...

Mis à part ses dents de travers et tachées, il semblait en meilleure forme qu'à leur dernière rencontre. Il avait même perdu un peu de poids. Il avait toujours ses cheveux grisonnants noués en queue de cheval, ce qui agaçait Banks, pour qui les quadragénaires à catogan ressemblaient à de remarquables connards, et ses yeux gris étaient toujours aussi perçants, cyniques et désabusés.

La dernière fois qu'ils s'étaient rencontrés, c'était à Amsterdam, un peu plus d'une année auparavant, quand Burgess s'était soulé et qu'il était tombé dans un canal. Banks l'avait aidé à sortir de l'eau et ramené à l'hôtel, et la dernière vision qu'il avait eue de lui, c'était celle de Burgess traversant le hall en laissant derrière lui une traînée d'eau sale, ses souliers faisant flic-flac, tête haute, tâchant de marcher en ligne droite, avec dignité. Il portait le même blouson de cuir éraflé qu'aujourd'hui.

— Comment fait-il pour s'offrir cette superbe baraque ? reprit Banks.

— Laquelle ?

— Little Venice. Tu veux dire qu'il en a plus d'une ?

— Tu parles. On en connaît deux. Celle à Little Venice et une autre à l'extérieur de Arenys de Mar, en Espagne.

— D'où tire-t-il son argent ?

— C'est un gangster.

— À ce qu'il paraît. Je ne savais pas qu'ils étaient redevenus à la mode.

— Ils n'ont jamais disparu. Ils se sont seulement adaptés, changeant de nom, de combines.

— Quelle sorte de gangster est-ce, alors ?

Burgess alluma un petit cigare avant de répondre.

— Primo, il a une façade honorable. Il possède un bar très couru à Clerkenwell. Populaire chez les jeunes gens modernes. Bons groupes de rock, une bouffe et de la bibine de premier ordre. Tu vois le style : « Que dirais-tu d'une ligne de coke et d'une crème caramel pour finir cette merveilleuse soirée, chérie ? » Puis, on rentre à la maison pour tringler la merveilleuse chérie. On sait qu'il trempe dans tout un tas de trucs, mais on n'a jamais pu l'épingler. Il dirige, délègue, garde les mains propres. Au fond, il finance des opérations louches ou carrément criminelles et se réserve une grosse part du gâteau. À notre connaissance, il a gagné un tas d'argent en s'occupant du management et de la promotion de groupes de rock il y a des années et il a investi son magot dans l'industrie du crime.

— Piratage.

— Quoi ?

— C'est comme ça qu'il a fait fortune. Il faisait des enregistrements pirates de concerts, pressait les disques et les vendait.

Burgess plissa les yeux.

— Tu semblés en savoir long sur lui. Tu es sûr que tu veux que je continue ? Banks sourit.

— Tout l'art consiste à tirer parti de ce qu'on a. Je n'en sais pas plus.

En tout cas, on dirait que ça lui a rapporté.

— Tu m'étonnes.

— À quoi s'intéresse-t-il aujourd'hui, si ce n'est pas à la drogue ?

— À toutes sortes de choses. Rendons-lui cette justice : c'est un innovateur. Il préfère les combines plus nouvelles, moins risquées que les bons vieux trafics qui ont fait leurs preuves. C'est pourquoi je ne le vois pas en trafiquant de drogue. En prendre, oui, mais les vendre, non. Pas son style. C'est pas lui non plus qu'on pincera pour proxénétisme ou chantage. Pas Barry Clough. Les armes, c'est autre chose. Tu te rappelles l'affaire des armes remilitarisées il y a un an ? Vous avez eu ça sur les bras dans votre coin, hein ?

— Thirsk, dit Banks. Oui, je me souviens.

Des policiers infiltrés se faisant passer pour des gangsters de Londres avaient arrêté quatre hommes pour association de malfaiteurs, transferts d'armes à feu et de munitions, et ventes d'armes prohibées. Depuis que des lois plus strictes sur les armes avaient été votées, après le massacre de l'école de Dunblane, il était devenu plus difficile de se procurer des armes à feu parce que le risque lié à la détention ou à la vente était bien plus grand. Cela avait aussi fait monter les tarifs. Pour combler le vide, des ateliers comme celui situé près de Thirsk étaient apparus. Il fallait environ deux heures pour remilitariser un Uzi qui avait été mis hors service pour une vente légale à un collectionneur, et on pouvait en vendre pour environ mille deux cent cinquante livres. Des pistolets Tanfoglio partaient à mille dollars pièce. Réduction pour les ventes en gros. Inutile de préciser que ces armes avaient particulièrement la cote dans les gangs de la drogue.

— On a cru pouvoir le pincer là-dessus, mais on n'a pas pu prouver qu'il était impliqué.

— Qu'est-ce qui vous a fait penser qu'il l'était ?

— Des preuves indirectes. Des tuyaux de nos informateurs. Il a fait quelques voyages dans le secteur peu de temps avant les arrestations. L'un des hommes arrêtés avait été vu à son domicile. C'est lui-même un collectionneur d'armes. Il a des relations aussi bien dans le monde des stupéfiants que dans celui des armes à feu. Ce genre de choses. Banks acquiesça. Il savait ce que Burgess voulait dire. On pouvait avoir l'intime conviction de la culpabilité d'un homme, mais si on ne pouvait pas réunir assez de preuves pour intéresser le ministère public, alors autant laisser tomber. Et le ministère public était

notoirement difficile à intéresser si ce n'était pas un procès gagné d'avance. Il se rappela aussi les armes exposées chez Clough. Rien à faire, pas de preuve.

— Que s'est-il passé ?

— On a fait pression sur lui. Pas moi personnellement, tu comprends, mais on a fait pression. Je crois que ça l'a dégoûté de ce type d'activités, au moins pour un bout de temps. En plus, je crois qu'il s'est rendu compte que c'était moins lucratif qu'il ne l'espérait. Réactiver des armes, c'est plus de peine que de profit, tout bien considéré. Et ce n'est pas comme si on ne continuait pas d'en passer en fraude à la pelle. Merde, je sais où tu pourrais te payer un Uzi pour cinquante livres à vingt minutes d'ici.

— Et ensuite ?

— Nous soupçonnons, et tu sais ce que je veux dire quand je souligne que ce n'est qu'un soupçon, hein... ? (Burgess fit tomber un peu de cendre et lui adressa un clin d'oeil.) Nous soupçonnons qu'il est derrière de très grosses opérations de contrebande. Alcool et dopes. Grands profits, faibles risques. Tu l'ignores peut-être, mais j'ai bossé avec les Douanes et environ huit pour cent des cigarettes et cinq pour cent de la bière consommées en Grande-Bretagne sont de la marchandise de contrebande. Tu imagines le volume de bénéfices ?

— Vu le nombre de gens qui fument et qui picolent, j'imagine que c'est assez énorme.

— Euphémisme. (Burgess braqua sur lui son cigare.) Un malin comme Clough pourrait employer cinquante personnes pour aller se fournir dans des entrepôts en Europe et déposer la camelote dans ses points de vente en Angleterre. Une fois passée la douane à Douvres, ils gagnent des centres de distribution — zones commerciales, parcs d'activités et autres puis leur armada de revendeurs récupère les stocks pour les revendre aux détaillants. Petits magasins, pubs, clubs, usines. Même des écoles. Merde, on a même eu des boutiques d'animaux et des marchands de glace ambulants qui vendaient de l'alcool de contrebande !

— Et Clough fait ça à grande échelle ?

— On l'en soupçonne. Enfin, ce n'est pas comme s'il conduisait lui-même les cargos ou s'il balançait un ou deux cartons dans un petit boui-boui. Quand il revient de sa résidence espagnole, tu peux être foutrement certain qu'il est clean comme le scalpel d'un chirurgien. Ce

qui me fout en rogne, Banks, c'est de penser que lorsqu'un citoyen respectueux de la loi comme moi boit sa bière française de contrebande, il y a sûrement une part des bénéfices qui va à un gangster comme Clough.

— Qu'a-t-on contre lui ?

— Fort peu, là encore. Surtout des preuves indirectes. Cette année, les douanes ont stoppé un camion à Douvres et découvert sept millions de cigarettes. Sept foutus millions. Ce qui aurait rapporté un bénéfice d'environ un demi-million de livres au marché noir — et ne me demande pas combien ça fait en Euros. Son nom a été cité au cours de l'enquête.

— Et dans quoi est-il encore ?

Burgess fit de nouveau tomber sa cendre d'une chiquenaude.

— Je le répète, on ne connaît pas toute l'étendue de ses activités. C'est un cachottier. Il a l'art de garder une longueur d'avance sur nous, en partie parce qu'il sous-traite, mais aussi parce qu'il opère à l'extérieur de Londres, en montant des petits ateliers comme à Thirsk puis en se déplaçant avant qu'on se doute de ce qu'il fabrique. Il utilise des sociétés bidons, emploie des hommes de paille, de sorte que son nom ne figure jamais sur les documents.

Quelque chose dans ce qui avait été dit mit la puce à l'oreille de Banks. Il y avait peu de chances, un faible rapport, mais ce n'était pas impossible.

— Jamais entendu parler de PKF Computer Systems ?

Burgess fit non de la tête.

— Un oiseau nommé Courage ? Charlie Courage ?

— Non.

— Jonathan Fearn ?

— Du tout. Je peux chercher, si tu veux.

— Non, tant pis. L'un est mort, l'autre dans le coma. Le meurtre ne serait-il pas dans le style de Clough ?

— Pour moi, un bonhomme qui fait un aussi gros chiffre d'affaires doit maintenir un certain degré de menace, non ? Et si c'est le cas, il doit

bien marquer le coup de temps en temps, sinon personne ne serait intimidé. Il doit faire respecter la discipline chez ses employés. Rien de tel qu'un petit meurtre pour entretenir la motivation de ses gars. (Il avala bruyamment sa lager-citron.) Deux semaines après que le nom de Clough a été prononcé dans l'affaire de la cargaison saisie, deux méchants notoires ont été abattus dans le centre de Douvres. Aucun lien n'a été établi, bien sûr, mais c'étaient des concurrents. C'est une vraie zone de guerre là-bas.

Banks écarta les restes de son poulet, trop sec, et alluma une cigarette. Il aurait aimé une bière, mais s'abstint. S'il allait chez Clough ce soir, comme prévu, il avait intérêt à garder toute sa vivacité d'esprit, surtout après ce qu'on venait de lui raconter.

— Et les femmes ?

Burgess fronça les sourcils.

— Quoi, les femmes ?

— Si j'ai bien compris, c'est un amateur du beau sexe.

— Paraît-il. Et apparemment, il les aime jeunes.

— L'a-t-on jamais suspecté d'en avoir blessé ou assassiné une ?

— Ah non. Cela ne veut pas dire qu'il ne l'ait pas fait en toute impunité. Je le répète, Clough a le chic pour ne pas se mouiller. Le problème c'est qu'avec des gaillards pareils, les gens n'aiment pas venir chez nous pour se faire connaître, si tu vois ce que je veux dire.

— Oui...

Banks sirota son café noir. Amer, comme si on l'avait laissé trop longtemps sur le gaz. Mais ça valait bien l'instantané.

— Et Andrew Handley, tu connais ?

— Andy-la-lavette ? Et comment. C'est l'un des hommes atout faire de Clough.

— Dangereux ?

— Pas impossible.

— Rien sur des voies de fait envers des femmes ?

— Pas que je sache. C'est au sujet de la fille de Jimmy Riddle ?

— Oui, dit Banks.

Le meurtre d'Emily avait fait la couverture des journaux du matin. Comme Banks l'avait parié, il n'avait pas fallu longtemps à la presse pour découvrir qu'elle était morte d'une dose de cocaïne mêlée de strychnine, et c'était largement plus croustillant qu'une banale histoire d'overdose. C'est toi qui chapeautes l'enquête ?

— Oui.

Burgess claqua des mains et balança une pluie de cendres sur les reliefs de son steak.

— Ça alors, tu me troues !

— Non, merci. Pas juste après déjeuner. Qu'est-ce qu'il y a de si étrange ?

— Aux dernières nouvelles, il t'avait suspendu. J'ai dû tirer tes noisettes du feu.

— C'est toi qui les y avais mises pour commencer, avec tes conneries d'espionnage. Mais merci quand même.

— L'ingrat d'enfoiré. C'était tout naturel. Et maintenant il t'a mis sur l'affaire de sa fille. Quel rapport ? Pourquoi toi ?

Banks lui narra son expédition à Londres.

— Pourquoi as-tu fait ça ? Pour ne plus avoir Riddle sur le dos ?

— En partie, je suppose. Du moins au début. Mais je crois surtout que c'était pour le challenge. J'étais de nouveau de corvée de paperasse depuis quelques mois, depuis le dénouement de l'affaire du réservoir, et c'était enfin du vrai boulot. Ça m'excitait de partir seul, de travailler en dehors des clous.

Burgess eut un large sourire.

— Ah, Banks, tu es comme moi, tout compte fait, hein ? Tu as fracassé quelques crânes ?

— Pas la peine.

— Tu l'as baisée ? La petite...

— Bon sang, dit Banks en grinçant des dents. Elle avait seize ans.

— Et alors ? Où est le mal ? C'est légal. Et savoureux, en plus, je parie.

À des moments pareils, Banks l'aurait volontiers étranglé. Au lieu de quoi, il se contenta de hocher la tête et d'ignorer la remarque.

Burgess se mit à rire.

— C'est tout toi ! Un vrai prince charmant.

C'était l'expression qu'Emily avait employée au Black Bull.

— Un piètre chevalier...

Burgess tira longuement sur son cigare. Il inhalait, nota Banks.

— Elle avait seize ans sur le papier seulement, d'après le téléphone arabe.

— Qu'est-ce que tu as entendu dire ?

— Seulement qu'elle était braque, la honte de son paternel.

— C'est assez vrai.

— Alors, il t'a demandé de prévenir les ennuis.

— Il y a un peu de ça.

— Des idées... ?

— Je mettrais Barry Clough tout en haut de ma liste.

— C'est pour cela que tu es ici ? Pour secouer les barreaux de sa cage ?

— J'y ai pensé. J'envisage de lui rendre visite ce soir.

Burgess écrasa son cigare et haussa les sourcils.

— Pas possible ? Besoin qu'on t'accompagne ?

C'était un pont différent, mais presque une répétition de son voyage précédent, songea Banks, en traversant Vauxhall Bridge en direction de Kennington. Il consulta sa montre : presque quinze heures. La dernière fois, Ruth était chez elle ; il espérait qu'elle avait ses

habitudes le samedi. En fait, il n'aurait pas dû s'inquiéter. Ruth répondit à l'interphone dès qu'il eut appuyé sur le bouton et le fit monter.

— Encore vous ! dit-elle après l'avoir laissé entrer. C'est pour quoi, cette fois ?

Banks lui montra sa carte.

— Je viens pour Emily. Une lueur de triomphe brilla dans ses yeux.

— Je savais que vous n'étiez pas très catholique ! Je vous l'ai dit, pas vrai, la dernière fois ? Un flic.

— Ruth, je n'étais pas en mission officielle. Pardon de m'être fait passer pour son père — même si vous ne m'avez pas cru de toute façon —, mais ça me semblait le meilleur moyen pour obtenir des résultats.

— « La fin justifie les moyens » ? Mentalité typiquement policière, ça.

— Ainsi, vous connaissiez son véritable nom ?

— Quoi ?

— Vous n'avez pas paru étonnée quand je l'ai appelée Emily à l'instant.

— C'est le nom qu'on a cité dans la presse hier.

— Mais vous étiez déjà au courant, non ?

— Oui, je connaissais son vrai nom. Elle me l'avait dit. Et alors ? C'était son droit d'en changer. Si elle voulait s'appeler Louisa Gamine, libre à elle.

— Puis-je m'asseoir ?

— Allez-y.

Banks s'assit. Cette fois, Ruth ne lui offrit pas de thé. Elle-même ne prit pas de siège, mais alluma une cigarette et fit les cent pas. Elle semblait à cran, nerveuse. Banks nota qu'elle avait changé de couleur de cheveux, passant du noir au blond.

Ils étaient toujours coupés au ras du crâne. Ce n'était guère plus flatteur et ne servait qu'à mettre en valeur son teint terreux. Elle

portait un jean ultralarge avec un trou au genou et un machin bleu informe, comme une blouse d'artiste : le genre de chose qu'on porte quand on reste seul à vaquer chez soi sans personne pour vous observer. Ruth ne paraissait pas trop soucieuse de son apparence ; elle ne s'éclipsa pas pour aller se changer ou se maquiller. Il fallait lui rendre cette justice. La musique était un rien trop forte : Lauryn Hill, à première vue, chantant ses dernières mésaventures.

— Et si vous preniez un siège pour me parler ? demanda Banks.

Ruth lui jeta un regard furieux.

— Je n'aime pas qu'on me mente. Je vous l'ai dit la dernière fois. On croit toujours qu'on peut me marcher sur les pieds.

— Encore pardon.

Elle resta un moment immobile, le fixant d'un œil noir à travers ses paupières plissées, puis baissa la musique, s'assit devant lui et croisa les jambes.

— D'accord, je m'assois. Satisfait ?

— C'est un début. Vous savez ce qui s'est passé ?

— Je vous l'ai dit. C'était dans les journaux, et à la télé.

Puis son visage sévère parut s'adoucir momentanément.

— Quelle horreur. Pauvre Emily. Je n'y croyais pas.

— Désolé. Je sais que vous étiez amies.

— Était-ce... enfin... vous y étiez ? Vous l'avez vue ?

— Je suis allé sur place. Et oui, je l'ai vue.

— Elle était comment ? Je ne sais rien de la strychnine, mais... c'était vraiment horrible ?

— Je ne crois pas que ce soit une bonne idée...

— Ç'a été rapide ?

— Pas assez.

— Alors, elle a souffert ?

— Oui.

Ruth détourna les yeux, renifla et tendit la main vers la boîte de Kleenex sur la table basse.

— Pardon, dit-elle, ça ne me ressemble pas.

— J'ai quelques questions à vous poser, Ruth. Ensuite je m'en irai. D'accord ?

Elle se moucha et acquiesça.

— Je ne vois pas comment je pourrais vous aider.

— Si vous saviez... Lui aviez-vous parlé depuis qu'elle avait quitté Londres ?

— Seulement deux fois au téléphone. Je crois que lorsqu'elle a rompu avec ce Barry, elle s'est sentie un peu coupable de me négliger. Ce qui m'était égal, d'ailleurs, remarquez... C'était sa vie. Et les gens font toujours ça. Me négliger.

— Quand avez-vous parlé pour la dernière fois ?

— Il y a une semaine, peut-être deux avant... vous savez quoi.

— Avait-elle un souci ?

— Comment ça ?

— Vous a-t-elle fait part de certaines craintes ?

— Elle m'a seulement parlé de ce tordu avec qui elle avait vécu.

— Barry Clough ?

— Oui, lui.

— Que vous a-t-elle dit de lui ?

— J'ai pas eu de détails croustillants, mais elle m'a dit qu'il était devenu vraiment casse-couilles et qu'elle avait peur qu'il la poursuive. Elle lui a piqué de l'argent ?

— Pourquoi cette question ?

Elle haussa les épaules.

- Je sais pas. Il est riche. C'était son genre.
- Elle vous a volé quelque chose ?
- Pas que je sache. (Elle réussit à esquisser un sourire.) Remarquez, j'ai pas grand-chose à voler. On m'a arraché la cuillère en argent de la bouche à un âge assez tendre. J'ai toujours dû trimer rien que pour joindre les deux bouts.
- Quand avez-vous perdu votre permis de conduire ?
- Mon permis ? Comment avez-vous su ? Ça fait belle lurette...
- C'est-à-dire ?
- Cinq, six mois.
- Pendant le séjour d'Emily ?
- Oui, juste après mais... ce serait elle ?
- Quand on m'a annoncé la nouvelle par téléphone, le premier policier sur place m'a dit que la victime était Ruth Walker. Il avait vu le nom sur son permis de conduire.
- Putain. Alors, c'était ça. Moi qui croyais l'avoir perdu. Ce sont des choses qui m'arrivent. Surtout les bouts de papier.
- Qu'avez-vous fait ?
- J'en ai demandé un autre. Les nouveaux, avec la photo dessus. Mais quel usage pouvait-elle en faire ?
- Elle a dû s'en servir pour obtenir l'une de ces cartes que délivrent les clubs. Elle n'a pas dû avoir trop de mal, à ce que je sais. On la donne à toutes les filles jeunes et jolies, qu'elles aient ou non présenté d'abord une pièce d'identité. Il y avait sa photo et votre nom, plus, j'imagine, votre date de naissance. Le vingt-trois février 1977.
- Putain. Je n'en savais rien...
- Peut-être voulait-elle en outre conduire une voiture.
- Elle était trop jeune pour apprendre.
- Cela n'arrête pas toujours les gens.

- Je suppose.
- Parmi les voleurs de voitures les plus doués que j'aie connus, certains avaient entre dix et treize ans.
- Je vous crois.
- Qu'a-t-elle dit sur Barry Clough ?
- Juste qu'elle croyait l'avoir vachement emmerdé en partant sans dire au revoir, et que ce n'était pas le genre à laisser passer ça.
- Elle était effrayée, selon vous ?
- Pas vraiment. Mais nerveuse, peut-être, dans le genre rigolard. Elle avait du nerf, Louisa. Emily.
- Quand vous a-t-elle révélé son nom véritable ?
- Peu après être venue habiter ici. Elle m'a dit de ne le répéter à personne, qu'elle préférait se faire appeler Louisa, j'ai respecté ça.
- Avez-vous révélé à Clough la vérité ? Ruth eut un haut-le-corps.
- Eh, minute ! Pourquoi j'aurais fait une chose pareille ?
- Simple question. Alors c'est non ?
- Non. Négatif.
- S'est-il mis en contact avec vous ? Vous a-t-il interrogée sur elle ?
- Non, je n'ai plus entendu parler de lui.
- Et Craig ? Vous le lui avez dit ?
- Non, mais il savait peut-être. Par elle.
- Pas par vous ?
- Je ne l'ai dit à personne. Je sais garder un secret.
- Banks alluma une cigarette et s'adossa au fauteuil.
- Comment ça va pour vous, Ruth ? Elle prit un air perplexe.
- Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

- Simple question. Vous êtes en bonne santé ? Heureuse ?
- Je m'en sors. On fait aller. En quoi ça peut vous intéresser ?
- Le boulot ?
- Ça marche.
- Vous faites quoi, exactement ?
- De l'informatique. C'est très chiant.
- Mais stable ? Bien payé ?
- Stable, oui. C'est vraiment tout ce qu'on peut en dire.
- Vous possédez une voiture ?

Elle se leva et Banks la suivit à la fenêtre.

- Là-bas, dit-elle en pointant le doigt. La Fiesta beige déglinguée.

Banks sourit.

- J'ai eu la même il y a quelques années. Une Cortina, exactement. Personne ne comprenait comment je pouvais conduire cet engin. On en avait arrêté la fabrication depuis des années. Mais c'était une bonne voiture, tant qu'elle a roulé.

- Eh bien, dit Ruth en croisant les bras devant la fenêtre, il faudra qu'elle me dure encore quelques années, c'est clair.

Ils retournèrent à leur place.

- Vous avez voyagé récemment ?
- Non.
- Vous avez un copain ?
- Qu'est-ce qui vous prend ?
- J'essaie d'être amical, c'est tout.
- Rien ne vous y oblige. Rappelez-vous : vous êtes un flic et moi une suspecte.
- Suspecte ? Qu'est-ce qui vous fait croire cela ? Un vilain sourire

déforma ses traits.

— Je vous connais, vous les flics. Sinon, vous ne seriez pas là, à poser tout un tas de questions. Peu importe. Je ne suis pas coupable. Vous ne pouvez pas m'accuser.

— Ce n'est pas mon but. Que savez-vous de la police, Ruth ? On vous a déjà arrêtée ?

— Non. Mais je lis les journaux, et je regarde les infos. Je sais quels salauds de racistes, sexistes vous êtes.

Banks se mit à rire.

— Vous devez penser à « Dirty Dick » !

— Qui ?

— Non rien. Mais puisque vous vous croyez suspecte, autant me dire où vous étiez jeudi.

— Ici. À la maison.

— Pas au travail ?

— J'avais un rhume. Je l'ai toujours. J'ai pris mon jeudi et mon vendredi. Cela signifie que je n'ai pas d'alibi ?

— Vous n'avez pas voyagé récemment ?

— Non, je vous le répète. Je ne suis allée nulle part. Et pour votre information : non, je ne baise avec personne non plus. Il faut être prudent de nos jours. Ça a beaucoup changé depuis votre jeunesse, vous savez. Faut penser au sida. Le pire pour vous, c'était les morpions ou la chaude-pisse. Rien de mortel. Banks sourit.

— Vous devez avoir raison. Au cours du dernier mois, êtes-vous allée dans le Yorkshire voir Emily ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Trop de travail. En plus, j'avais pas été invitée. (Elle renifla.) Maintenant, je sais pourquoi.

— Pourquoi ?

— On dit dans la presse que son père a un poste élevé dans la police et que sa mère est avocate. Pas exactement le genre de gens auxquels elle aurait voulu présenter une fille comme moi.

— Je n'en jurerais pas. Vous êtes trop dure avec vous-même.

Ruth rougit.

— Je sais où est ma place.

— Et la mère d'Emily, vous la connaissez ? Rosalind ?

— Non. Pourquoi, je devrais ?

— Je me demandais...

— Je vous le répète, je n'ai jamais eu l'occasion d'être présentée à ses vieux.

— Admettons. Donc, vous n'avez jamais parlé avec elle ?

— Elle a répondu au téléphone les deux fois où j'ai appelé.

— Donc, vous vous êtes effectivement parlé ?

— Juste pour dire « Allô » et demander Emily.

— Rosalind ne vous a posé aucune question ? — Non, elle a demandé mon nom, c'est tout.

— Et vous le lui avez donné ?

— Pourquoi, fallait pas ? Qu'est-ce que vous avez ? Est-ce que vous tentez de savoir si c'est sa mère qui l'a tuée, maintenant ?

— Pas du tout. Je voudrais mettre les choses au clair, c'est tout. Vous avez revu Craig ?

Ruth se lova plus confortablement dans son fauteuil, pieds sous les fesses.

— Oui, il m'a téléphoné après avoir appris pour Emily aux infos hier matin. On a déjeuné ensemble. Il devait venir en ville.

— Pour quoi faire ? Une visite à GlamourPuss ?

— Comment le saurais-je ? Il ne l'a pas dit.

— Il avait l'air comment ?

— Normal. On était tous les deux remués. Emily n'a fait que passer en coup de vent dans nos vies, mais si vous l'avez connue, vous savez qu'elle laissait une impression marquante. L'idée qu'on lui a fait ça... c'est insupportable. Vous êtes certain que ce n'est pas un accident ? Une overdose ?

— Certain.

— Comme j'ai dit, on était... on n'en revenait pas. Et son père ?

— Quoi, son père ?

— Croyez-vous qu'il aurait pu le faire ? Elle n'arrêtait pas de dire qu'il était horrible, et si quelqu'un peut se procurer de la drogue et des poisons, c'est bien un flic.

— Rappelez-vous que c'est lui qui voulait qu'elle revienne.

— Oui, dit Ruth, se penchant et baissant la voix jusqu'au murmure. C'est ce que vous m'avez dit. Mais pourquoi voulait-il qu'elle revienne ? Y avez-vous réfléchi ?

Quoiqu'on fût un samedi, ce n'était pas le moment de chômer pour une enquêtrice d'Eastvale. Cela coûterait une fortune en heures supplémentaires, mais McLaughlin et Gristhorpe n'hésiteraient pas à approuver le budget ; on ne lésinait pas sur cette affaire. Si Annie n'avait pas vu le corps par elle-même, elle aurait pu être choquée par ce favoritisme, mais l'ayant vu, elle savait que, la victime eût-elle été une putain vérolée, elle aurait bossé sur ce cas aujourd'hui, et bossé pour rien au besoin.

Banks, le responsable, était à Londres. Ce qui faisait d'elle la chef. Elle comprenait bien qu'il avait dû partir pour suivre ses premières pistes, mais cela lui laissait une charge de travail insupportablement lourde, surtout avec son manque de sommeil, et elle ne pouvait s'empêcher de ressentir une certaine irritation. Après leur brève conversation de la veille, elle était revenue à de meilleurs sentiments à son égard, mais restait sur l'impression qu'il lui cachait encore quelque chose. Elle ne savait pas quoi, ni pourquoi — une chose liée à son précédent séjour à Londres, sans doute —, mais elle avait le sentiment qu'il savait quelque chose qu'elle ignorait. Et elle n'aimait pas cela. En début de matinée, elle était passée par la salle des opérations où régnait

l'activité habituelle. Winsome était à son ordinateur, l'air énervé, tandis que le tas de feuillets verts à entrer dans HOLMES montait rapidement, et Gavin Rickerd semblait avoir trouvé sa véritable vocation en s'assurant que la moindre bribe d'information était convenablement enregistrée et numérotée. Lui non plus n'avait pas l'air d'avoir dormi depuis le meurtre. Ensuite, Annie avait organisé l'enquête pour connaître les allées et venues d'Emily entre quinze et dix-neuf heures. Elle avait commandé les affiches la veille, qui l'attendaient quand elle était entrée. Banks lui avait donné la photo qu'il souhaitait utiliser, et Annie trouvait qu'Emily là-dessus avait mauvais genre. Il prétendait que c'était ainsi que les gens se rappelleraient d'elle et qu'il était inutile de demander aux parents le genre de portrait de classe ou de studio photo aseptisé qu'ils possédaient certainement. Il avait aussi insisté pour que sa description souligne qu'elle faisait plus que seize ans.

La photo apparaissait au-dessus de la question : L'AVEZ-VOUS VUE ? qui à son tour était suivie de la description, des heures intéressant la police et d'un numéro de téléphone à contacter. Elle avait envoyé une demi-douzaine de policiers en tenue les placarder sur des panneaux publicitaires et des poteaux télégraphiques le long des rues principales et dans le plus de vitrines possible. Ensuite, les policiers avaient entamé une enquête de quartier dans le centre d'Eastvale et les alentours du Black Bull. En dépit de son permis volé, Emily ne conduisait pas ni n'avait accès à une voiture, à leur connaissance, et il était donc fort probable qu'elle fût restée en ville. Elle pouvait avoir pris le bus ou le train, bien sûr, aussi les deux gares seraient-elles minutieusement couvertes. Il y avait de fortes chances pour qu'un chauffeur de bus, un passager ou un guichetier se souvienne d'elle si elle avait fait le moindre déplacement pendant ces quatre heures mystérieuses. Annie elle-même était bonne pour passer ce soir au journal télévisé, se rappela-t-elle avec un pincement au cœur. Elle n'aimait pas la télévision, s'y sentait très mal à l'aise, car quand bien même on s'efforçait de donner à son intervention un caractère de gravité et de civisme, on savait n'être là que pour servir la soupe au présentateur. Mais ce n'était qu'un léger inconvénient à surmonter si elle voulait que le message passe. C'était bientôt l'heure du déjeuner, sa première véritable chance de s'asseoir à son bureau pour faire un peu de travail d'enquête, avec Kevin Templeton téléphonant dans le fond. Même s'il y avait peu d'espoir, elle songea à vérifier s'il y avait d'autres crimes au profil similaire, avec usage de cocaïne mêlée de strychnine. Le logiciel PHOENIX, créé par l'Office national des archives criminelles, ne lui proposa rien. Mais il y avait de fortes chances pour que cet assassin n'ait jamais été condamné. CATCHEM offrait quelques

options de plus. En gros, on pouvait entrer les détails concernant la victime, en insistant sur les traits saillants du crime, et ce logiciel vous présentait un tableau de probabilités dans plusieurs catégories. Après avoir un peu tâtonné, Annie découvrit qu'il n'était pas obligatoire qu'Emily eût connu le meurtrier et que ce dernier pouvait être quelqu'un qui se sentait offensé par la société et avait des tendances sadiques. Voilà pour les ordinateurs.

Elle s'apprêtait à aller déjeuner quand le brigadier Hatchley fit son entrée. Annie était l'une des rares femmes au commissariat à ne pas le fuir. Son côté grande gueule, c'était du bidon, du folklore du Yorkshire. Ce n'était pas un tendre — il pouvait être impitoyable —, mais elle ne croyait pas qu'il fût aussi timbré qu'il s'en donnait l'air ni aussi intolérant qu'il prétendait l'être. Certains hommes, avait-elle compris au fil des années, se comportent comme ils pensent devoir le faire, surtout dans des institutions comme la police ou les forces armées, alors qu'au fond ils aspirent à être une tout autre personne, conforme à leur identité profonde. Mais ils s'y refusent. Affaire de mimétisme. Hatchley n'était pas un ange, mais elle sentait qu'il recelait en lui des trésors de compréhension et de sympathie dont il ne savait trop que faire. Le mariage et la paternité avaient également arrondi certains angles, du moins le disait-on.

Bien sûr, en dépit de la petite blague de Banks la veille, Annie n'était pas allée voir Dalton à l'auberge, et elle se sentait un peu coupable d'avoir refilé le boulot à Hatchley. Mais pas tant que ça. Le regard du brigadier s'était assurément éclairé à la perspective d'une pinte. Elle savait que si Dalton restait dans le coin encore quelque temps, tôt ou tard ils se retrouveraient nez à nez. Il était même susceptible de débarquer à tout instant au bureau, et il n'y aurait pas moyen de l'éviter alors. Elle ne voulait pas le rencontrer, ni lui parler, mais elle n'avait pas peur de lui, et qu'elle soit pendue si elle se cachait pour tenter encore de lui échapper. Hatchley dit bonjour et grogna qu'il avait mal aux pieds.

— Où êtes-vous allé ? demanda Annie, rendue conciliante par la faveur qu'elle lui avait demandée. Pas d'autre rapt d'extra-terrestre ?

— Ce serait trop beau. C'est ce foutu meurtre de Charlie Courage. Certains se rendent pas compte de la somme d'emmerdements qu'ils causent en se faisant buter.

Annie sourit.

— Encore Daleview ?

- Oui. Et pour en gros le même résultat que vous.
- Personne n'a vu la camionnette ?
- Un dimanche soir vers vingt-deux heures ? Y avait personne.
- Sauf Charlie.
- Sauf les gars de la PKF, qu'on s'efforce de retrouver. Charlie lui-même et Jonathan Fearn, le conducteur, qui est toujours dans le coma à Newcastle.
- C'est préférable, à Newcastle.
- Erreur, miss. C'est pas si moche, là-bas. Il y a des pubs formidables. Bref, d'après mes sources, Charlie connaissait effectivement Fearn, ce qui nous fait un lien, ténu mais tangible. Ils se ressemblent comme deux gouttes d'eau, ces deux zèbres.
- Peut-être que Courage lui avait déniché ce boulot, croyant lui rendre service ?
- Possible.
- Et qu'est-ce qu'il vous a dit, cet inspecteur... rappelez-moi son nom ?
- Dalton. L'inspecteur Wayne Dalton. Sympa, ce mec.
- À mon avis, il est surtout là pour profiter de son week-end.
- En décembre ?
- Pourquoi pas ? Il fait pas si mauvais que ça. C'est un marcheur, semble-t-il. Il va pousser jusqu'à Reeth dimanche matin. En se mettant en route à neuf heures, il sera juste bon pour se taper à midi une pinte et un rosbif au Bridge, à Grinton. Ils sont fameux, le rosbif et le Yorkshire pudding du Bridge. La bière y est bonne aussi. Non qu'on me prendrait à marcher, notez bien.

En le regardant, Annie le croyait sans peine. Hatchley faisait un mètre quatre-vingt-dix environ ; il avait des cheveux fins et clairs qui commençaient à être clairsemés en haut du crâne, le teint rouge-rosbif de celui qui a des problèmes de tension et entre quinze et vingt kilos de trop, pour être charitable.

Sa pensée se porta sur ce qu'il avait dit. Et si c'était la solution ? Si

Dalton avait prévu effectivement une randonnée dimanche, il y avait peu de chances pour qu'il soit très entouré. Un no man's land serait le meilleur endroit pour l'affronter. Idée excitante. Il faudrait qu'elle s'éclipse dans la matinée du dimanche, mais elle pourrait se débrouiller si tout était en ordre d'ici là. Après tout, Banks absent, c'était elle le chef, et personne ne la questionnerait si elle disparaissait pendant quelques heures.

Oserait-elle ? Que dirait-elle en surgissant devant lui sur un chemin désert ? Que ferait-il ? Aurait-il recours à la violence, tenterait-il de se débarrasser d'elle définitivement ? L'ayant revu, elle ne croyait pas avoir à s'en faire de ce côté-là. Mais peut-être, tout bien considéré, redoutait-elle plus ce qu'elle-même pourrait lui faire dans un lieu isolé.

La villa de Barry Clough à Little Venice resplendissait de lumières. Banks et Burgess arrivèrent peu après vingt heures, le samedi soir. Quelqu'un avait même accroché des guirlandes électriques sur la façade et dressé un grand sapin dans le jardin.

— Un peu tôt pour une fête, hein ? dit Burgess en consultant sa montre.

— Il n'est jamais trop tôt pour cette faune. Leur vie n'est qu'une longue fête.

— Oh oh, Banks ! L'envie n'est-elle pas l'un des sept péchés capitaux ? Tu ne dois pas convoiter le fion de ton voisin, et tutti quanti.

La grille était ouverte, mais un malabar demandait les cartons d'invitation à l'entrée. Ce n'était pas un des deux que Banks avait vus lors de sa précédente visite. Peut-être que Clough épuisait ses gardes du corps comme d'autres leurs chauffeurs ou leurs bonnes. Les bons domestiques se font rares de nos jours. Banks et Burgess montrèrent leur carte, mais visiblement il n'était pas programmé pour faire face à ce genre de situation. À voir sa grimace de concentration quand il les considéra, Banks se demanda s'il était même allé plus loin que les photos.

— Ça veut dire qu'on entre gratos, dit Burgess.

— Faut que je demande au patron. Attendez ici.

Le gorille ouvrit la porte pour entrer, et avant qu'il l'eût refermée,

Burgess lui avait emboîté le pas, suivi de près par Banks. Ce dernier comprit qu'il devait se rappeler avec qui il était ; Burgess avait la tête près du bonnet, il faudrait donc rester en alerte. Pourtant, il l'avait invité, le bougre, et c'était agréable d'avoir quelqu'un sur qui compter si ça chauffait. Burgess n'était pas homme à esquiver les problèmes, sous quelque forme qu'ils se présentent. Il y avait des gens un peu partout. Toutes sortes de gens. Jeunes, vieux, durs à cuire, prétentieux, bien sapés, débraillés, noirs, blancs — au choix. La musique beuglait par des hautparleurs manifestement disposés à l'abri des regards et dans tous les coins. Taies of Brave Ulysses de Cream, remarqua Banks. Rétro en diable. Pourtant, Clough devait avoir dans les vingt-cinq ans quand il était roadie pour le groupe punk, ce qui signifiait qu'il en avait dix quand Cream était apparu, environ le même âge que Banks. Flottait dans l'air une forte odeur de marijuana.

Le gorille, qui avait remarqué son erreur, se fraya un chemin dans le couloir en jouant des coudes, dérangeant un ou deux invités éméchés, dont il renversa les verres, et revint avant la fin de la chanson avec Barry Clough dans son sillage. En personne.

— On tombe mal, Barry ? lança Burgess.

Passée une première réaction de colère froide sur ses traits taillés à la serpe, Clough leur sourit avec toute la chaleur d'un piranha, frappa dans ses mains et les frotta l'une contre l'autre.

— Nullement, nullement.

Son t-shirt noir était ultra-tendu sur ses biceps et ses muscles saillaient sur sa poitrine et ses épaules. Ne manquait plus, pour compléter son look rebelle, qu'un paquet de cigarettes roulé dans sa manche. Cette fois, il ne portait pas de bijoux et ses cheveux grisonnants, coincés derrière les oreilles, lui arrivaient aux épaules. Banks en fut soulagé ; il ne croyait pas qu'il aurait pu supporter deux queues de cheval assorties. Cette coiffure lui donnait l'air plus jeune et adoucissait quelque peu ses traits, mais on ne pouvait se tromper sur l'éclat glacial de son regard et la menace bestiale qu'exprimaient ses traits anguleux.

Taies of Brave Ulysses fut remplacé par autre chose. Quelqu'un buta contre Banks par-derrière, et marmonna une excuse. En se retournant, il vit que c'était une jeune femme attirante, pas tellement plus âgée qu'Emily. Il lui semblait l'avoir déjà vue, mais le temps de se rappeler où, elle s'était fondue dans la foule.

— On peut aller où pour parler au calme ? demanda-t-il à Clough.

Ce dernier parut considérer la question, la tête penchée comme si c'était sa décision, moyen peu subtil de gagner un avantage psychologique dans un interrogatoire. Cela laissa Banks froid. Il désigna du menton le haut de l'escalier.

— Là-haut, par exemple...

Enfin, Clough acquiesça légèrement et les précéda dans l'escalier. La première pièce où ils pénétrèrent était occupée par un couple qui se tortillait en gémissant sur un tas de manteaux.

— Bonjour l'hygiène, fit Burgess. Quand je vais à une soirée, j'ai pas envie de rentrer chez moi avec du sperme sur mon imper. Clough étira la commissure de ses lèvres serrées dans ce qui passa pour un sourire.

— Ils seront trop défoncés pour s'en rendre compte, dit-il, et il se tourna vers Banks. Vous n'êtes pas des Stups, au moins ?

Ce dernier secoua la tête.

— C'est qu'il y a des gens importants ici. Même quelques flics. Ça pourrait faire désordre. À côté, le scandale des Stones aurait l'air d'un goûter de presbytère.

— Ah, je me rappelle, dit Burgess. J'y étais pas, mais j'ai toujours regretté de pas avoir rencontré la jeune dame à la barre Mars. (Une jeune fille maigre, un joint à la main, les croisa dans le couloir.) En fait, dit Burgess, lui arrachant le joint, nous autres flics ne crachons pas sur un peu d'herbe pour nous détendre, de temps en temps. Il prit une longue bouffée, retint la fumée, puis la souffla lentement.

— Noir pakistanais ? Pas mal.

Puis il jeta le joint sur le tapis et l'écrasa du talon.

— Désolé, Banks, dit-il quand ce fut fait. J'oubliais que tu aurais pu vouloir une taffe. D'un autre côté, t'as pas l'air trop « fumette », dans ton genre.

— C'est bon, dit Banks, qui en fait n'aurait pas rechigné à repiquer au truc comme au bon vieux temps, en d'autres circonstances.

Mais il voulait garder les idées nettes pour Emily. À la place, il alluma une cigarette.

— Je vois, dit Clough en considérant le trou dans le tapis. (Il regarda Burgess.) Vous êtes le méchant, et lui le gentil. Je me trompe ?

— Tu ne sais pas le meilleur.

Un jeune homme musclé aux cheveux oxygénés arriva à leur hauteur tandis qu'ils avançaient dans le couloir du premier étage.

— Tout va bien ? demanda-t-il à Clough. Je ne savais pas que monsieur Burgess figurait sur la liste des invités.

— Oui, ça baigne. On pourra peut-être se rappeler de l'ajouter à l'avenir. Il m'a l'air d'un sacré boute-en-train.

— Qui est-ce ? demanda Banks à Burgess.

— Jamie Gilbert. Un petit vicieux, lui. Le porte-flingues de Barry.

Gilbert passa son chemin en riant et Clough se tourna vers eux.

— Jamie est mon assistant administratif.

— Ce qui recouvre une multitude de péchés, rétorqua Burgess.

Ils découvrirent enfin une chambre vide au dernier étage. Totalement vide. Pas le moindre meuble. Murs blancs. Plancher blanc.

— On peut pas avoir mieux ? dit Banks. Clough haussa les épaules.

— C'est à prendre ou à laisser.

Au moins ils étaient en grande partie à l'abri de la musique et il y avait de la lumière. Tâcher de mener un interrogatoire assis par terre aurait manqué de dignité, et chacun préféra rester debout, dos au mur. Cela donnait des allures de ping-pong à la conversation.

Clough croisa les bras et se cala contre le mur.

— Alors, de quoi s'agit-il ?

— Ne me dites pas que vous l'ignorez, dit Banks.

— Permettez. La dernière fois que je vous ai vu, vous étiez un ami du père d'Emily.

— Je croyais qu'elle s'appelait Louisa ?

— Mais non. Vous connaissiez son nom. Moi je l'ai découvert dans la presse.

— Donc vous savez ce qui s'est passé ?

— Je sais qu'elle est morte, oui. J'y suis pour rien.

— Excuse-nous de croire que tu es un bon client, l'interrompt Burgess.

Il avait été d'accord pour laisser Banks conduire l'entretien, mais ce dernier savait qu'il lui serait impossible de la boucler éternellement. Clough dévisagea Burgess comme il l'aurait fait d'une crotte de chien sur son soulier. Il ignorait que Burgess guettait avec joie des regards pareils ; cela ne lui donnait que plus de cœur à l'ouvrage. Banks distingua les accents lointains de White Room, montant du rez-de-chaussée. Un album « best-of » donc, et non Disraeli Gears comme il l'avait cru au début. La chanson convenait étrangement à la scène, songea-t-il en regardant cette pièce blanche. Il ne savait pas trop ce qu'il attendait de cette confrontation. Certes pas les confessions de Clough. Peut-être voulait-il seulement repartir avec la certitude qu'il avait le bon client dans le collimateur, une conviction, faute de mieux, afin de pouvoir lancer le long et besogneux processus pour réunir des preuves de sa culpabilité en nombre suffisant, tout en sachant que ce ne serait que le début du combat.

Entre la répugnance du ministère public à poursuivre quiconque, et les avocats onéreux auxquels Clough avait sans aucun doute accès, il y avait de fortes chances pour que ce type s'en tire comme ça. Et que se passerait-il ? Vengeance privée ? Riddle s'en chargerait-il lui-même ou tenterait-il d'enrôler Banks pour faire justice, tout comme il s'était servi de lui pour retrouver sa fille ? Merde, il faut quand même savoir se fixer des limites, et pour Banks la limite c'était l'assassinat, quand bien même la victime serait parfaitement méprisable. Pour Burgess, il n'aurait juré de rien ; parfois ses cyniques yeux gris prenaient l'expression d'un tueur endurci.

— On n'en attendait pas moins de vous..., continua Banks. Mais remontons un peu dans le temps. Qu'avez-vous ressenti quand elle vous a quitté ?

— Quoi ? C'est moi qui l'ai virée !

— Ce n'est pas ce que j'ai compris.

— Vous avez mal compris.

— Bon. (Banks leva la main.) Je vois que c'est un point sensible, continuons... Cette dernière nuit, à la fête, vous l'avez poussée dans une chambre avec Andrew Handley. Vrai ?

— Je l'ai poussée nulle part. Elle était si défoncée qu'elle tenait à peine sur ses jambes. Elle s'est écroulée toute seule.

— Mais vous ne niez pas qu'elle s'est retrouvée dans une chambre avec lui.

— Pourquoi le ferais-je ?

— Et qu'il a voulu la violer ?

— Le terme est un peu fort pour ce qui s'est passé.

— Tentative de viol, donc ? Moi je ne crois pas.

— Appelez ça comme vous voulez. J'y suis pour rien. Si Andy a voulu se la farcir, c'est son problème.

— Et elle s'est échappée, enfuie ?

— Quand vous a-t-elle raconté... minute. (Clough mit la main à sa joue, dans une parodie de réflexion.) Minute, j'y suis. Après avoir quitté la fête, elle a couru jusqu'à vous. Non ? Elle savait où était votre hôtel. Elle a passé la nuit avec vous. Voilà pourquoi vous êtes si contrarié. Dites-moi, inspecteur, ça vous a plu ? Vous avez aimé sa petite langue râpeuse sur votre... Il n'acheva pas, car, tandis que Banks luttait contre le désir de lui allonger un coup de poing, Burgess le devança en flanquant à Clough un revers qui l'envoya valser contre l'autre mur. C'était tout Burgess, ça ; lui, il avait le droit d'asticoter Banks sur le sujet, mais les autres non. Clough parut prêt à riposter, muscles frémissants, essuya un filet de sang qui coulait de la commissure de ses lèvres et lança à Burgess un regard mauvais. Mais il reprit contenance. Et pour lui rendre justice, il ne les menaça pas de son avocat. Tirant la langue, il se lécha la lèvre.

— Pardon, dit-il, reprenant sa place contre le mur. Je me suis laissé emporter. Très grossier de ma part de médire des morts. Mes excuses.

Banks se détendit et lui offrit une cigarette.

— Excuses acceptées.

Clough la prit et l'alluma avec son propre briquet.

— Merci, j'ai oublié les miennes en bas. J'étais dans la cuisine en train de savourer un excellent Château-Margaux quand vous êtes arrivés.

— On ne va pas vous retenir trop longtemps, des fois qu'il tourne au vinaigre, monsieur Clough. Mais plus d'envolées lyriques, hein ? Répondez juste à mes questions.

— Oui, monsieur l'inspecteur.

Clough sourit et fendilla la croûte de sang, qui se remit à dégouliner sur son menton. Il l'essuya du revers de la main et continua à fumer, souillant le filtre de sa cigarette.

— Après le départ d'Emily, vous êtes-vous renseigné sur elle, avez-vous découvert qui elle était, où elle habitait ?

— Pourquoi l'aurais-je fait ? J'en avais fini avec elle. Elle n'en valait pas la peine.

— Donc vous ne l'avez pas fait ?

— Non.

— Saviez-vous qui elle était ?

Pas avant de l'avoir lu dans les journaux. Coucher avec la fille d'un directeur de la police... (Il se mit à rire.) Je me demande ce qu'en penseraient mes associés...

— Vos associés étant des malfaiteurs... ?

— Attention, on frise la diffamation.

— Traînez-moi en justice.

— Ça n'en vaut pas la peine.

— Il n'y a pas grand-chose qui vaille la peine pour vous, hein ?

— Que voulez-vous que je vous dise ? La vie continue. Il faut savoir jouir du moment présent. Vivre l'instant.

Banks regarda Burgess.

— Et moi qui ne croyais pas que la came causait des dommages irréversibles au cerveau...

Burgess éclata de rire.

— Où vous êtes-vous procuré la strychnine, Barry ? demanda Banks.

— Quoi ?

— Vous m'avez entendu.

— Jamais touché à ça. Paraît que c'est mauvais pour la santé. Banks soupira.

— Andrew Handley est là ? J'aurais un mot à lui dire.

— Je m'en doute. Hélas, non, il n'est pas là. En fait, il ne fait plus partie de mon personnel.

— Vous l'avez viré ?

— Disons que nos routes se sont séparées.

— Vous avez son adresse ?

— Nous n'étions pas si proches. Rapports de travail.

— Jamais entendu parler de PKF Computer Systems ?

— Quoi ?

Y avait-il eu comme un minuscule éclair d'intelligence dans ce regard ? Clough, pris au dépourvu et se trahissant ?

Banks savait qu'il pouvait facilement se l'imaginer, mais son antenne intérieure avait, semblait-il, détecté quelque chose. Ce n'était pas aussi tiré par les cheveux qu'il l'avait cru quand Burgess l'avait renseigné sur les agissements de Clough. S'implanter dans un parc d'activités, procéder aux petites magouilles du moment, puis, avant d'éveiller les curiosités, aller s'installer ailleurs. Là où la camionnette blanche louée par PKF, qui n'existait pas, se rendait quand elle avait été détournée. Le chauffeur toujours dans le coma. Ce n'étaient pas les parcs d'activités et autres zones commerciales qui manquaient dans la région, la plupart à l'écart de tout. De bons emplacements. Et Emily avait bien dit qu'un jour Clough était venu à Eastvale. Elle croyait aussi y avoir vu Jamie Gilbert. Y avait-il là une raison de la tuer ? Savait-elle quelque chose sur les trafics de Clough ? Comme sa mère, elle avait une mémoire photographique.

— PKF, répéta Banks.

— Non, connais pas. Pourquoi, je devrais ?

— Charlie Courage ?

— Je suis sûr que je me souviendrais d'un type avec un nom pareil.

— Ce qui n'est pas le cas.

— Non.

Banks sentait Burgess s'impatisser en face de lui. Peut-être avait-il raison ; ils perdaient leur temps.

— Où étiez-vous jeudi dernier ?

— Pourquoi ? C'est ce jour-là que ça s'est passé ?

— Contente-toi de répondre à la question, lança Burgess de sa voix d'homme dégoûté de tout.

Clough ne lui accorda même pas un regard.

— Je n'étais pas en Angleterre.

— De la journée ?

— De la semaine, même. J'étais en Espagne.

— Tant mieux. Sûr de n'avoir pas fait un saut dans le Yorkshire pendant une heure ou deux ?

— Quelle idée ! Le climat est bien meilleur en Espagne.

— Week-end à la campagne, peut-être ? Pour harceler Emily ? Après tout, vous n'aimez pas perdre vos biens précieux, n'est-ce pas ?

Clough rigola.

— Si elle vous a dit ça, c'est qu'elle avait une très haute opinion d'elle-même.

— Un peu de coke trop pure, Barry ? Pour la faire souffrir ?

— Vous êtes malade ? (Clough se détacha du mur.) Bon, j'ai été patient, mais là c'est absurde. Il est temps pour vous d'aller là où les flics se terrent après le coucher du soleil, et temps pour moi de retourner à mes jeux et mes plaisirs.

— Un mot de plus et mon avocat sera présent.

— Il est ici, n'est-ce pas ?

Clough leur fit un grand sourire.

— Eh oui.

Puis il ouvrit la porte et leur fit signe de partir. Ils tinrent bon pendant un moment, puis, puisqu'il ne servait à rien de prolonger l'entretien, Banks adressa à Burgess un petit signe de tête et ils s'en allèrent. Comme Burgess passait devant Clough, Banks entendit celui-ci murmurer :

— Quant à vous, ne croyez pas que j'oublierai ce que vous avez fait. Je vous écraserai pour ça, minable. Je tiens des gens plus importants que vous.

Burgess affecta un tressaillement d'émotion.

— Ouh ! j'en fais dans ma culotte.

Puis ils se frayèrent un chemin à travers le flot humain qui montait et descendait l'escalier, se faufilèrent dans le hall et saluèrent le gorille, qui bougonna. Encore à portée de son oreille, Banks lança :

— Peut-être qu'on devrait quand même alerter les Stups ? Le videur disparut comme une flèche à l'intérieur de la maison.

— Trouble-fête ! dit Burgess. D'ailleurs, ils sont probablement déjà là.

Ils franchirent la grille et se dirigèrent vers le canal.

— Instructive soirée, dit Burgess. Très instructive, même. Merci de m'avoir invité. Je me suis bien amusé.

— Tout le plaisir fut pour moi.

— Et je dois dire, Banks, que tu m'as surpris.

— Comment ça ?

— Oh, écoutez-le. Si modeste. Si naïf. La fille, Banks. La fille dans la chambre d'hôtel. On t'entend jamais, toi. Mais tu caches bien ton jeu. Tu es monté de plusieurs crans dans mon estime. Je ne me doutais pas que j'étais si près de la vérité.

Banks grinça des dents. Ils se trouvaient près de Regent's Canal à présent, d'où Little Venice avait tiré son nom. Pour Banks, à ce moment précis, le canal évoquait des souvenirs tendres non de Venise, mais d'Amsterdam, et de Burgess se débattant dans l'eau dégoûtante en jurant. En bas des marches, une petite poussée, et bon vent. Non. Ce serait trop puéril.

— Il ne s'est rien passé, dit-il.

— De plusieurs crans, répéta Burgess en lui collant son bras autour des épaules. Et maintenant, mon petit coq de basse-cour, la soirée ne fait que commencer. Je suggère que nous allions dans le pub le plus proche pour nous bourrer la gueule. Qu'en dis-tu ?

Annie ne s'était pas arrêtée à considérer la folie de ses actes ni leurs éventuelles conséquences — avant d'être en train de suivre Wayne Dalton sur Skelgate Lane, un chemin étroit, bordé de murets, allant vers le nord juste avant Reeth School.

Une heure plus tôt, après avoir demandé à Winsome Jackman et Kevin Templeton de la couvrir, elle s'était garée dans North Market Street, en face du Fox and Hounds, avant de suivre Dalton jusqu'à la place du marché, où il avait laissé sa voiture. Ensuite, elle l'avait pris en filature jusqu'à Reeth, à une demi-heure de route, et le reste avait été facile.

Bien que ce fût une journée idéale pour la marche, il n'y avait qu'une poignée de véhicules stationnés sur les pavés devant les boutiques et aucun sur la place proprement dite. Annie vit plusieurs personnes susceptibles d'être des randonneurs.

Quelques nuages gâtaient le bleu du ciel, cachant le soleil de temps en temps, mais il faisait dans les dix degrés et il n'y avait que très peu de vent.

Skelgate Lane était envahi par l'herbe, rocailleux et boueux par endroits à cause des récentes pluies. Annie portait des chaussures de marche, mais il y avait des moments, quand elle patageait dans l'inévitable gadoue, où elle se disait que ses caoutchoucs rouges auraient mieux convenu. Qu'est-ce qu'elle foutait là, d'ailleurs ? se demanda-t-elle au bout des huit cents premiers mètres. L'enquête sur le meurtre d'Emily Riddle, dont elle était responsable-adjointe, démarrait vraiment, bien qu'encore dans sa phase critique, et voilà qu'elle laissait les rênes à deux simples officiers de police judiciaire pendant qu'elle-même prenait le temps de régler de vieux comptes, ou

de se battre contre des moulins à vent. Sa conduite offensait sa conscience professionnelle, mais, tout bien considéré, c'était pour son métier qu'elle agissait. Il lui fallait régler, et vite, le problème Dalton, qui la détournait par trop de son travail.

Elle s'était habillée en randonneur anonyme : anorak anthracite, Jean noir glissé dans ses chaussettes de laine grise, robustes chaussures de marche, chapeau et canne à bout ferré. Elle n'avait pas de sac à dos, ni de pochette en plastique contenant des cartes d'état-major autour du cou. À la place, elle tenait à la main un petit guide des promenades locales, et quand elle s'arrêta un moment pour s'y reporter, elle vit où Dalton se rendait selon toute probabilité. Il y avait quatre kilomètres cinq cents d'une marche relativement aisée sur les hauteurs au-dessus de la rivière Swale, puis on descendait et on retournait le long de la rivière jusqu'à Grinton, pour y arriver à l'heure du déjeuner. Elle chercha une position avantageuse pour l'affront ter et décida qu'il serait préférable d'attendre d'être sur le retour, après le pont pivotant près de Reeth. Là ils seraient non loin de l'« Old Corpse Way » qui rejoignait Grinton.

Deux possibilités s'offraient à elle : soit descendre jusqu'au pont et attendre quelques heures son retour, soit le suivre à une distance respectueuse. Elle opta pour la seconde solution, en partie parce qu'il y avait bon nombre de variantes possibles depuis l'itinéraire. Le pays vallonné du Yorkshire était sillonné de centaines de sentiers, balisés ou non, partant dans toutes les directions, et qui n'étaient pas tous catalogués dans les guides. Il pouvait, par exemple, bifurquer à Calver Hill pour aller vers Arkengarthdale, et faire une promenade différente, ou continuer par les hauteurs jusqu'à Gunnerside, même s'il lui faudrait plus de temps pour retourner à Grinton — où il arriverait plutôt pour le dîner que pour le déjeuner.

En outre, même si elle n'était qu'à une dizaine de mètres de lui, il ne la reconnaîtrait jamais, pas avec le chapeau et l'anorak et alors qu'il ne s'attendait pas à la voir.

Annie s'était toujours étonnée que, même en été, on puisse marcher pendant des kilomètres dans les parages sans voir pratiquement âme qui vive. En hiver, on était encore moins susceptible de rencontrer quelqu'un. Le long des crêtes, après avoir émergé de Skelgate Lane pour déboucher sur une zone dégagée de landes, elle croisa un petit groupe de randonneurs, sans doute un club, marchant dans l'autre direction. Chacun la salua poliment au passage. Après quoi, elle ne vit plus personne excepté Dalton, à quelque huit cents mètres ou plus, vêtu d'un anorak rouge distinctif. C'était vraiment facile de ne pas le

perdre de vue. Le guide lui conseillait de faire une pause pour admirer les vues sur Fremington Edge, côté est, et sur Harkerside, de l'autre côté de la vallée, mais même si elle jetait de temps en temps des coups d'œil aux ombres des nuages qui flottaient sur les flancs de coteaux brun-verdâtre, avec leurs murets de pierres sèches aux motifs caractéristiques — un champ avait la forme d'un pot à lait, un autre celle d'une soucoupe —, elle n'était pas d'humeur à jouir du paysage. Pourtant, contempler la vallée lui rappela ses balades sur les falaises de Saint-Ives avec son père, dans sa jeunesse. Il avait l'habitude de lui montrer des exemples d'intéressantes perspectives, formes, textures et couleurs dans le paysage, s'arrêtant à tout bout de champ pour crayonner frénétiquement dans le carnet qu'il emportait partout avec lui, l'œil et l'esprit accordés à ses mains. Dans des moments pareils, elle aurait pu très bien ne pas être là ; elle n'existait plus.

Ne manquaient aujourd'hui que le fracas des vagues et les cris stridents des mouettes. À la place, des lièvres sautillaient dans la bruyère jaunie et les grouses sortaient des fourrés. Le temps se couvrit pendant quelques minutes, un vent vif venu de l'ouest la cingla et déclencha une brève averse de grêle. Elle dut s'arc-bouter pour continuer à avancer, levant les yeux de temps en temps pour voir l'anorak rouge à distance. Au moment où elle négociait la descente en pente raide sur le village de Healaugh, vent et grêle avaient disparu, et en marchant par les rues tranquilles elle aurait pu presque se croire en été. Un homme en blouse blanche vendait de la viande et des légumes aux villageois à l'arrière d'une fourgonnette. Tous s'arrêtèrent pour la regarder. Personne ne lui sourit ni ne parla ; ils se contentaient de la dévisager. Étrange sensation. Ils ne donnaient pas vraiment l'impression d'être hostiles, mais distants, et même un peu mélancoliques, comme s'ils étaient en train de lui dire que leur monde n'était pas le sien et ne le serait jamais, qu'elle ne faisait qu'y passer et avait intérêt à avancer. Ce qu'elle fit.

Peu après le village, qui était le tournant de la promenade, le chemin la conduisit à travers un champ jusqu'au bord de la rivière. L'anorak rouge de Dalton apparaissait par intervalles entre les aulnes dépouillés qui bordaient la Swale. Des cônes bruns vidés de leurs graines s'accrochaient encore aux branchages, donnant à ces arbres une teinte chocolat. Plus elle se rapprochait, plus elle était gagnée par la nervosité et la confusion. Même si elle n'avait toujours pas peur de lui physiquement, la venue de Dalton à Eastvale et les souvenirs qu'il avait réveillés avaient causé des ravages dans son centre émotionnel d'ordinaire calme. Que dit-on à un homme qui a été l'instrument de votre viol, un homme qui vous aurait violé lui-même si vous n'aviez pas réussi à vous arracher à son étreinte pour vous enfuir ? Comment

réagirait-il ? Elle commençait à se dire que ce n'était peut-être pas une très bonne idée, après tout. Ce serait si facile de tourner à gauche au pont pivotant pour retourner à Reeth, où sa voiture était garée le long de la place, et de tout oublier, de reprendre le travail.

Mais elle poursuivit son chemin.

Ce n'était qu'un petit pont. À cet endroit, la rivière serpentait à travers des prairies où paissaient des vaches. C'était un authentique pont tournant et Annie éprouva un frisson de peur quand elle marcha sur les planches en bois et le sentit osciller. Elle n'était pas à proprement parler phobique, mais avait toujours eu légèrement peur des ponts, sans savoir pourquoi.

Dalton avait fait halte sur l'autre rive, à une centaine de mètres en amont, et il parut surveiller son approche. Un peu étourdie, Annie resta sur le pont et affecta d'admirer la vue, attendant qu'il reparte. Mais il ne repartit pas. Il resta là où il était et continua à la regarder. Son cœur battait la chamade. L'avait-il reconnue ? Avait-il su la vérité pendant toute sa filature ?

Il n'y avait qu'une seule chose à faire si elle ne voulait pas courir. Elle franchit le portillon au bout du pont et marcha le long du sentier herbeux jusqu'à l'endroit où il se tenait. Pendant tout ce temps il ne cessa de la regarder, mais sans la reconnaître, elle l'aurait juré. Sa peur se changea en colère. Comment osait-il ne pas la reconnaître après son forfait ? Elle s'efforça de respirer à fond pour conserver tout son calme et sa concentration. Cela l'aida un peu. Enfin, à cinq ou six mètres de lui, elle s'arrêta et ôta son chapeau, laissant sa chevelure ondulée tomber librement sur ses épaules. Là, il la reconnut. Il n'avait pas compris jusque-là, c'était visible, mais maintenant oui. Elle l'entendit même s'étrangler légèrement.

— Vous, dit-il.

— Bonjour, Wayne, dit-elle. Oui, c'est moi. Ça fait plaisir de vous revoir.

Le dimanche, Banks se réveilla d'un rêve perturbant vers huit heures du matin. Il marchait dans un paysage étranger, qui passait sans cesse d'un cadre rural à un décor urbain. Il y avait une rivière quelque part, ou peut-être un canal. Quoi qu'il en soit, il devinait dans son rêve que l'eau n'était jamais loin. Il pleuvait sans arrêt et c'était toujours le crépuscule, quel que fût l'endroit où il se trouvait et le temps qu'il

avait mis à marcher. D'autres gens passaient en flottant comme des ombres, mais personne de sa connaissance. Il avait la sensation qu'il était censé suivre quelqu'un, mais ne savait ni qui ni pourquoi. Soudain, il se retrouva sur un pont verdâtre en acier, et un homme marchait devant lui. À ce moment-là, la panique le gagna, il ne pouvait plus respirer, il voulait se réveiller et s'évader de ce rêve. L'homme se retourna. Ce n'était pas un monstre, en fait, mais un homme d'apparence parfaitement ordinaire.

— Je sais que vous m'avez cherché, lui dit-il en souriant.

Je m'appelle Graham Marshall. J'étais à l'armée. Là, on m'a coupé les cheveux. Maintenant je suis sous la pluie. Emily est là aussi, mais elle ne peut pas vous apparaître pour le moment. Puis, il enchaîna sur une histoire embrouillée de sa vie, dont Banks ne se rappela rien quand il se réveilla, baigné de sueur froide, au son lointain de cloches d'église.

Comme il faisait encore nuit, il alluma la lampe de chevet. Il était descendu dans un petit hôtel tout près de King's Cross, pas dans celui où il s'était retrouvé avec Annie et Emily. D'une certaine façon, retourner là-bas ne lui avait pas semblé indiqué.

Ayant recouvré ses esprits, il se rendit compte avec soulagement qu'il n'avait qu'une très légère gueule de bois.

Ceci, se rappela-t-il, parce qu'il avait décliné l'invitation de Burgess à monter chez lui pour boire du whisky toute la nuit. S'assagirait-il avec l'âge ? En tout cas, il était content de n'avoir fait que visiter quelques pubs et s'envoyer quelques bières. Burgess avait dû sacrément s'emmerder ; ils n'avaient ni fait le coup de poing ni levé des filles. Burgess s'était surtout contenté de lui parler de Clough, et Banks avait eu l'impression que même si le bonhomme ne se faisait pas pincer pour le meurtre d'Emily, ses jours de liberté étaient comptés.

Le seul problème avec Clough comme suspect, c'était qu'il n'avait rien à gagner à la mort d'Emily. Il y avait la possibilité qu'elle lui eût piqué quelque chose, comme Ruth l'avait suggéré, ou qu'elle en sût trop long sur ses combines, même si Banks avait le sentiment qu'elle lui en aurait sans doute parlé si tel avait été le cas. Il était aussi possible que Clough ait cru par erreur qu'elle savait quelque chose. Ceci à supposer, bien sûr, que ce fût une question de logique et de profit. Et dans le cas contraire ? Clough était certainement capable de tuer, et si Emily l'avait humilié d'une manière ou d'une autre, alors il était sans doute capable de l'avoir tuée par pure cruauté.

Il se leva et se servit un verre d'eau. Le rêve et l'alcool lui avaient laissé la bouche sèche. Tout en prenant sa douche dans la minuscule cabine, il chassa Graham Marshall de son esprit et se remit à penser aux propos de Ruth, qui avaient jeté la suspicion sur Riddle lui-même, jamais envisagé comme suspect.

Difficile de croire sérieusement qu'un homme comme lui aurait pu avoir empoisonné sa fille, même si pour quelque obscure raison il souhaitait sa mort. Et cette mort n'avait rien fait pour délivrer Riddle de la honte de ses exploits ; en réalité, cela avait eu l'effet opposé, et déjà la presse à scandale glosait sur la vie dissipée de la fille d'un membre éminent des forces de l'ordre. Il n'en sortirait rien de bon ni pour sa carrière politique embryonnaire, ni pour son maintien dans la police, d'ailleurs.

Et puis il y avait la mère. Elle lui avait fait une drôle d'impression dès le début, quand Riddle l'avait envoyé chercher sa fille à Londres. Comme si elle ne souhaitait pas son retour.

Plus récemment, elle avait nié connaître Ruth Walker, or cette dernière lui avait parlé au téléphone plus d'une fois. Cela ne signifiait sans doute rien ; un trou de mémoire, sans plus, un nom mal compris sur une ligne où il y avait de la friture, mais le rôle de cette femme dans l'affaire continuait à le turlupiner. Elle cachait quelque chose, c'était certain. D'important ou non, il n'aurait su le dire. Toutes les familles ont des secrets qui peuvent supputer derrière leurs murs protecteurs.

Il décida pour le moment de se concentrer sur la piste qu'il poursuivait à Londres, où Emily avait le plus pris de drogues et frayed avec des brutes ; principalement Clough, bien sûr, qui mentait sur tout ; puis Ruth Walker, qu'il ne cernait pas totalement, jeune femme trop aigrie pour son âge ; et enfin Craig Newton, ex-fiancé devenu persécuteur et photographe érotique d'occasion, à qui il allait rendre de nouveau visite ce jour-là.

Après un rapide breakfast composé de café et d'un toast, suivi d'une petite balade autour de Saint-Pancras Gardens pour s'éclaircir les idées, il se sentit prêt à affronter sa journée.

La gare d'Euston n'étant qu'à huit cents mètres de là, il marcha par les rues tranquilles de Somers Town jusqu'à Eversholt Street. Les trains pour Milton Keynes étaient fréquents, même le dimanche, et il n'eut à attendre que vingt minutes le rapide.

Tout en regardant l'étalement urbain de Londres céder la place à la prime banlieue, créée parmi les champs vallonnés et les vaches au pâturage, il consigna ses impressions sur sa conversation de la veille avec Barry Clough. Parfois, il prenait des notes sur place, surtout sur des détails importants, mais cela ne lui avait pas paru convenable dans cette pièce blanche, avec Clough et Burgess. Heureusement, bien que doté d'une mémoire moyenne à maints égards, il avait une excellente oreille et pouvait se rappeler une conversation presque mot pour mot pendant au moins quelques jours.

Il songea aussi à sa prochaine entrevue avec Craig Newton et essaya d'élaborer une stratégie. Cette fois, il venait à titre officiel, pas en tant que détective privé. Aborder le jeune Newton et gagner sa confiance serait chose délicate et ardue après tous les mensonges qu'il lui avait servis à sa dernière visite. Comme avec Ruth Walker, mais Craig Newton lui avait paru franchement plus sensible que Ruth. Par ailleurs, Craig lui avait menti, lui aussi.

Quoique ce fût sa première visite en plein jour, il ne vit toujours rien de Milton Keynes sur le trajet du taxi qui l'emmenait chez Craig, sauf quelques aperçus sur du béton et du verre. Peut-être était-ce tout ce qu'il y avait à voir. Newton était à la maison, et bien que surpris de le revoir, il l'invita à entrer. Rien n'avait changé depuis l'autre fois ; toujours la même maison de célibataire, avec les petits tas de journaux et de magazines ici ou là, et les ronds de café sur la table basse.

— Condoléances, dit-il. Pour... pour votre fille. J'ai appris par la presse.

Banks avait le sentiment d'être une parfaite ordure.

Craig semblait de la race des naïfs, et voilà qu'il le décevait.

Cela dit, une dure leçon sur la réalité de la tromperie ne lui ferait pas de mal, à long terme. Après toutes ces années dans la police, Banks avait depuis longtemps cessé d'essayer de se faire aimer de tous. N'empêche qu'il se sentait parfaitement méprisable quand il sortit sa carte. Craig en resta bouche bée.

— Mais vous disiez... ? Je ne comprends plus.

— C'est tout simple, dit Banks en prenant un siège. J'ai menti. Le père d'Emily m'avait demandé de la retrouver, et il m'a semblé plus facile de me faire passer pour lui plutôt que de m'expliquer. C'est compréhensible, n'est-ce pas ?

— Oui, mais...

— Simple tactique. Pour tout un chacun, un père est plus sympathique qu'un policier.

— Alors, vous m'avez menti ?

— Oui.

Il parut se replier sur lui-même.

— Et maintenant, qu'est-ce que vous voulez ?

— D'autres renseignements. Je ne suis pas le seul à avoir menti, pas vrai, Craig ?

— Vous avez parlé à Louisa ?

— Vous auriez dû le prévoir.

— Qu'a-t-elle dit de moi ?

— Que vous l'embêtiez, la suiviez, la harceliez.

— Je ne lui ai jamais fait aucun mal. J'étais juste... je...

— Quoi, Craig ?

— Je l'aimais. Vous ne pouvez pas comprendre ?

— Cela ne vous donnait pas le droit de la suivre et de l'effrayer alors qu'elle ne voulait plus vous voir.

— L'effrayer ? Cette blague. Elle ne me voyait pratiquement pas.

— Mais Clough si, hein ?

— Qui ?

— Oh, voyons, Craig. Vous connaissiez son nom, n'est-ce pas ? Mais vous ne vouliez pas que je lui parle de vous harcelant Emily. Craig se frotta le nez.

— Ce salaud.

— Vous pouvez le dire. Enfin bref, laissons cela pour le moment, entendu ?

— Entendu. Son vrai nom, c'était bien Emily, non ? Banks acquiesça.

— Et Gamine ?

— Une plaisanterie. Emily Louise Riddle était son véritable nom, et son père mon supérieur.

— Je vois. Donc, vous n'aviez pas trop le choix. Je suppose que je n'aurais pas dû vous croire au départ, non ? Je me sens vraiment con.

— Inutile. Quelle raison aviez-vous de vous méfier de moi ?

— Aucune, mais... J'avais des doutes sur vous. Je vous l'ai bien dit. C'était bizarre... toutes ces questions que vous posiez.

Banks sourit.

— Oui, je me souviens. Admettez donc que vous n'êtes pas si bête et passons à autre chose.

— Je ne vois pas très bien ce que je pourrais vous dire d'utile. On dit dans la presse qu'elle a pris de la cocaïne mêlée de strychnine dans un club, c'est vrai ?

— Oui. Lui avez-vous jamais fourni de la drogue, Craig ?

— Non. Je ne suis pas un dealer. Jamais.

—... Consommateur ?

— J'en ai sniffé des fois. Pas depuis longtemps, en tout cas.

— Elle se l'est bien procurée quelque part.

— Demandez à son nouveau copain.

— Ça ne devait pas être la première fois qu'elle en prenait.

— Alors demandez aux amis de Ruth. Moi j'y suis pour rien.

— Qu'est-ce que vous voulez dire par : « Les amis de Ruth » ?

— Tout simplement qu'ils étaient plus branchés que moi par la came.

— Vente ?

— Non. Pour le fun. La scène musicale. Les boîtes de nuit. Ce genre-là.

— Et la strychnine ?

— Quoi la strychnine ?

— Vous n'avez jamais été amené à en utiliser dans vos activités ?

— Je fais pas dans la dératisation, vous savez.

— Enfin, la photo...

— Non.

— Où étiez-vous jeudi dernier ?

Craig se renfroigna.

— Jeudi ? Je ne m'en souviens pas. Je pourrais vérifier... minute. C'est peut-être le jour...

Il se leva et alla dans le couloir chercher un agenda de poche dans sa veste. L'ouvrant à la bonne date, il parut soulagé.

— Oui, c'était ce jour-là. J'ai fait des prises de vue publicitaires à Buckingham pour l'université.

— On vous y a vu ?

La personne qui s'occupait de la conception de la brochure promotionnelle. Un conférencier du département de droit. Un Canadien. Je peux vous donner son nom.

— S'il vous plaît.

Craig le lui donna.

— Vous êtes resté longtemps avec lui ?

— Une heure, en gros, dans la matinée.

— Et ensuite ?

Ensuite j'ai fait un tour et pris les photos.

— Donc, vous avez été plutôt seul pendant le reste de la journée.

— Oui. Mais on a pu me voir. Suis-je suspect ?

— À votre avis ? Emily rompt avec vous, et vous la harcelez. Ce ne

serait pas la première fois que ces choses-là conduisent au meurtre. Évidemment, si vous aviez un alibi, je pourrais vous rayer de ma liste. On se faciliterait la vie, voilà tout.

Mais Craig Newton n'avait pas d'alibi. Il pouvait facilement être allé en voiture de Buckingham à Eastvale en trois heures. Banks avait réfléchi au minutage et décidé que, tant qu'on ne pourrait dire exactement quand Emily s'était fait donner le poison qui l'avait tuée, il y avait de bonnes chances pour qu'elle n'eût pas laissé une réserve de coke trop longtemps sans en sniffer un peu. Il y avait aussi le fait qu'elle était retournée vivre chez ses parents, et qu'elle n'aurait pas osé le faire dans leurs parages. Ce n'aurait pas été très amusant à la maison, tout seule, d'ailleurs, même s'ils avaient été sortis. La cocaïne est une drogue sociale, et il était plus probable qu'elle l'avait gardée pour une fête, ou une virée en boîte. Le plus plausible, c'était que celui qui lui avait refilé ce truc l'avait fait le jeudi après-midi, après lui avoir d'abord donné un échantillon d'une excellente cocaïne, non frelatée. Cela expliquerait pourquoi elle planait un peu en arrivant au Cross Keys.

— Je ne l'ai pas tuée. Je l'aimais.

— Craig, si vous étiez dans ce métier depuis aussi longtemps que moi, vous sauriez que l'amour est l'un des plus puissants des motifs.

— Peut-être dans le monde tordu qui est le vôtre, mais pardonnez-moi si je n'ai pas eu l'occasion de devenir aussi cynique. Je l'aimais. Je ne lui aurais pas fait de mal.

— Sans doute. Quelle marque de voiture conduisez-vous ?

— Une Nissan.

— Quelle couleur ?

— Blanche. Je suppose que vous voulez aussi le numéro minéralogique ?

— S'il vous plaît.

Craig le lui donna. Ceci ne signifiait encore rien, mais si on trouvait quelqu'un ayant vu Emily monter dans une voiture, alors ce serait utile.

— Vous devriez courir après son petit ami, vous savez. Au lieu de harceler des innocents comme moi.

— Vous m'en direz tant. Croyez-moi, Craig, il n'est jamais loin de mes pensées. Et je ne vous harcèle pas. Vous le sauriez, sinon.

— Pourquoi ne l'arrêtez-vous pas ?

— Faute de preuves. Vous surestimez nos pouvoirs. On ne peut pas aller arrêter quelqu'un sans la moindre preuve. En fait si, mais Craig ne devait pas le savoir, et il n'avait pas envie de lui expliquer la différence entre « arrêter » et « inculper ».

— Écoutez, je sais que cela vous est désagréable, mais ça ne m'a pas amusé non plus de trouver son cadavre.

— Est-ce que... enfin... J'ai entendu parler des effets de la strychnine.

— Avez-vous repris contact avec elle après son retour au bercail ?

— Je ne savais même pas qu'elle avait quitté Londres. Vous ne m'aviez pas dit si vous l'aviez retrouvée ou non, ni si elle avait été d'accord pour rentrer chez ses parents. Pour être franc, si je ne lisais pas à fond les journaux, je n'aurais même pas su qu'elle était morte. J'ai reconnu sa photo mais pas le nom.

— Vous étiez bien à Londres hier ?

— Mais oui.

— Une raison particulière ?

— Je ne vois pas en quoi ça vous regarde, mais j'avais deux rendez-vous professionnels — ils sont consignés là dans mon agenda, vous pouvez vérifier — et je voulais aussi jeter un coup d'œil à du nouveau matériel photo. La grande rue du coin est peut-être pittoresque, mais vous devez avoir remarqué que les boutiques spécialisées en photo ne s'y bousculent pas.

— Et vous avez déjeuné avec Ruth Walker.

— Exact aussi.

— Elle avait un rhume, n'est-ce pas ?

— Elle reniflait pas mal, c'est vrai.

— De quoi avez-vous parlé ?

— On était tous deux stupéfaits par la nouvelle de sa mort. On devait

avoir envie de la pleurer ensemble, de partager nos souvenirs. Elle a beaucoup compté pour nous, vous savez.

— Ruth aurait-elle pu être jalouse de votre histoire ?

— Je ne vois pas pourquoi. Je ne suis jamais sorti avec elle.

— Elle le regrettait peut-être.

— Elle n'en a jamais rien dit. Je vous le répète, on était amis. Il n'y avait rien... vous savez... de tel entre nous.

— Du moins pas dans votre esprit.

— Je ne peux parler que pour moi.

— Elle rêvait peut-être d'autre chose.

Le jeune homme haussa les épaules.

— Je n'en pinçais pas pour elle, et je suis sûr qu'elle le savait. De plus, ce que vous suggérez est absurde. Si elle avait dû être jalouse, ça aurait été de son nouveau copain. Il l'avait complètement accaparée.

— La jalousie est rarement un phénomène rationnel, Craig. Emily est passée en coup de vent dans vos vies et elle vous a rejetés l'un comme l'autre. Du moins, c'est ainsi que Ruth l'a pris. Et vous ?

— Ruth peut être un peu mélodramatique quand elle a le cafard. Comment je l'ai pris ? Vous le savez foutrement bien. Je vous l'ai dit la dernière fois, quand vous vous faisiez passer pour son père. J'étais anéanti, meurtri, navré. Mais j'ai surmonté cela.

— Après avoir passé quelque temps à la traquer.

— Oui... euh, je n'en suis pas fier. Je n'avais plus les idées claires.

— Vous n'aviez peut-être pas les idées claires quand vous l'avez tuée ?

— C'est absurde. Aussi cynique que vous soyez, je l'aimais, et jamais je ne l'aurais maltraitée.

— C'est vous qui le dites. Vous en êtes sûr ?

— Évidemment. Est-ce que vous êtes en train d'insinuer que je l'ai assassinée trois mois après avoir été plaqué ?

— On en connaît qui ont broyé du noir pendant plus longtemps encore. Surtout les harceleurs.

— Pas moi. Et maintenant, j'en ai marre. Je ne répondrai plus à vos questions. (Il se leva.) Si ça ne vous suffit pas, vous n'avez qu'à m'arrêter.

Banks soupira.

— Je n'en ai aucune envie, Craig, croyez-moi. Trop de paperasses.

— Alors, allez-vous-en. J'en ai assez.

— Moi aussi, dit Banks, qui avait posé presque toutes les questions qu'il souhaitait. Mais il y a une petite chose pour laquelle vous devriez pouvoir m'aider.

Craig le considéra en plissant les yeux.

— Allez-y.

— La dernière fois que je suis venu, vous m'avez dit que lorsque vous aviez vu Emily avec son ami à Londres, vous étiez en train de prendre des instantanés dans la rue...

— C'est exact.

— Vous preniez vraiment des photos ou c'était juste pour avoir une contenance ?

J'ai pris des photos, oui.

— Vous les avez toujours ?

— Oui.

— Y en a-t-il une de Clough ?

— Je crois bien, oui. Pourquoi ?

— Je sais que vous m'en voulez, mais auriez-vous l'obligeance de m'en faire une copie ?

— C'est possible. Mais pourquoi ? Oh, je vois. Vous voulez la montrer là-bas, hein ? Au cas où quelqu'un l'aurait vu. Il doit avoir un alibi en béton, non ?

— En quelque sorte. Croyez-moi, ça nous serait très utile.

— Au moins, vous vous êtes remis à chercher dans la bonne direction. Je vous aurai des tirages pour demain.

— Et maintenant ?

— Maintenant ?

— Le plus tôt sera le mieux.

— Mais il faut que je m'arrange... Enfin... ça va prendre un peu de temps.

— Je peux revenir.

Banks consulta sa montre. Midi.

— Je vais au pub le plus proche et je mange un morceau pendant que vous faites les développements, puis je repasse les chercher.

Craig soupira.

— Tout, pourvu de ne plus vous avoir sur le dos. Essayez La Grande Ourse, près du rond-point, au bout de la grand-rue. Et pas besoin de revenir. Je vous les apporterai. Entre une demi-heure et une heure, vu ?

— J'y serai.

— Vous voulez bien me rendre un service en échange ?

— Ça dépend quoi.

— Quand ont lieu les obsèques ?

— Quand le coroner aura rendu le corps.

— Vous me préviendrez ? Ses parents ne me connaissant pas, je ne serai pas invité, mais j'aimerais... au moins être là.

— Ne vous en faites pas. Je vous avertirai.

— Merci beaucoup. Bon, je file à la chambre noire.

Parmi toutes les façons dont Annie avait essayé d'imaginer ce moment

— sa confrontation avec son violeur —, la seule chose qu'elle n'avait jamais imaginée c'était que cela se conclurait par un genre de douche froide, une déception. Mais c'était bien de la déception qu'elle ressentit alors qu'elle se tenait devant Wayne Dalton, sur la berge de la rivière Swale, un tas de bouses fumantes entre eux. Et même de l'indifférence. Son cœur battait encore à tout rompre, mais plus sous l'effet de l'anticipation et de sa longue marche que de cette rencontre effective ; il avait l'air d'un écolier penaud surpris aux cabinets à se masturber. Mais au lieu du monstre qu'elle avait inventé dans son esprit, ce qui se tenait devant elle n'était que trop humain. Dalton n'était pas effrayant ; il était pathétique.

Pendant quelques instants, ils se bornèrent à se dévisager. Ni l'un ni l'autre ne prit la parole. Annie sentit qu'elle se ressaisissait, qu'elle retrouvait son équilibre. Son cœur reprit son rythme normal ; elle était maîtresse d'elle-même.

Ce fut lui qui rompit le silence.

— Qu'est-ce que vous faites ici ?

— Je travaille. À Eastvale. Je vous ai suivi.

— Mon Dieu... si j'avais su... que voulez-vous?

— Je ne sais pas, répliqua Annie avec honnêteté. Je croyais vouloir me venger, mais à présent que je suis là, ça ne me semble plus important.

— Si ça peut vous consoler, dit Dalton, fuyant son regard, pas un jour ne se passe sans que je regrette cette nuit.

— Vous regrettez de n'être pas allé jusqu'au bout ?

— Ce n'est pas cela. Nous étions fous, Annie. J'ignore ce qui s'est passé. L'alcool. L'instinct grégaire.

Il secoua la tête.

— Je sais.

Malgré son calme intérieur, Annie sentit les larmes lui picoter les yeux et elle se révolta à l'idée de pleurer devant lui.

— Vous savez, j'ai rêvé ce moment, j'ai rêvé de rencontrer l'un d'entre vous seul, et de l'écraser. Et maintenant que vous êtes là, ça n'a plus

tellement d'importance.

— Ça en a, Annie. C'est important pour moi.

— Que voulez-vous dire ? Et je vous défends de m'appeler Annie.

— Pardon. Le remords. Voilà de quoi je parle. C'est avec ça qu'il me faut vivre, jour après jour.

Elle ne put s'empêcher de rire.

— Oh, Wayne, elle est bien bonne ! C'est tordant. Seriez-vous réellement en train de me demander pardon ?

— Je ne sais pas ce que je demande. Peut-être un... une fin, une conclusion.

— Ah oui. Un point final, c'est cela ? Concept à la mode, ces temps-ci. Surtout chez les victimes. Chacun veut que le méchant soit enfermé. Cela leur donne l'impression que c'est bien fini. Êtes-vous une victime ici, Wayne, est-ce cela ?

Elle sentait monter sa colère en parlant, l'indifférence se transformant en quelque chose d'autre, quelque chose de plus âpre. Deux randonneurs s'approchèrent lentement, sortant des bois au-delà des prés.

— Ce n'est pas ce que je veux dire.

— Alors dites-moi exactement ce que vous voulez dire, Wayne, parce que de mon point de vue, c'est vous le salaud.

— Écoutez, je sais que j'ai mal agi, et je sais que le fait d'être ivre, d'avoir fait partie d'un groupe, n'est pas une excuse. Mais je ne suis pas comme ça. C'était la première fois, la seule, où j'aie jamais fait une chose pareille.

— Vous êtes en train de me dire que, parce que vous n'êtes pas un violeur en série, vous êtes un brave type, tout bien considéré ? C'est cela ? Vous avez fait un léger faux pas, un soir où vous et vos potes aviez trop bu, et où il y avait cette jeune nana qui ne demandait que ça !

Elle sentait bien que sa voix montait en parlant mais c'était plus fort qu'elle. Elle perdait les pédales. Elle lutta pour retrouver le contrôle d'elle-même.

— Bon Dieu, ce n'est pas ce que je dis ! Vous déformez mes paroles.

— Oh, pardon ! fit Annie, en secouant la tête. Je ne sais pas ce qui est le pire : un violeur repentí ou un impénitent.

— N'exagérez pas. Moi, je ne vous ai pas violée.

— Non. Vous n'en avez pas eu l'occasion. Mais vous m'avez immobilisée, vous avez aidé à arracher ma culotte, et vous avez joué du spectacle pendant que votre ami me violait. J'ai vu votre figure, Wayne. Vous vous rappelez ? Je sais ce que vous avez ressenti. Vous attendiez votre tour, hein, comme un petit garçon qui attend d'aller sur la balançoire. Et vous l'auriez fait, si vous l'aviez pu. Dans mon esprit, cela ne vous différencie pas. Vous êtes dans le même sac.

Dalton soupira et regarda par terre. Annie le toisa d'un œil furieux tandis que les randonneurs passaient en les saluant. Ni Annie ni Dalton ne répondit.

— Que voulez-vous de moi ?

— Ce que je veux ? Je voudrais vous voir viré de la police, pour commencer. En prison, ce serait encore mieux. Mais je ne pense pas que cela arrivera, n'est-ce pas ? Me contenterai-je d'excuses ? Non, je crois que non.

— Que puis-je faire de plus ?

— Vous pouvez reconnaître les faits. Vous pouvez retourner là-bas, revoir votre supérieur et lui dire que vous avez menti, lui dire que vous vous êtes emballés tous les trois et que vous m'avez violée. Que je n'ai rien fait pour vous aguicher, vous encourager, ou vous pousser à croire que j'allais vous laisser tous les trois me baiser à en perdre connaissance. Voilà ce que vous pouvez faire.

Dalton secoua la tête. Il était exsangue.

— C'est impossible. Vous le savez bien. Impossible.

Annie le fixa. Ses yeux lui brûlaient de nouveau.

— Alors, barrez-vous, barrez-vous de ma vie et ne revenez plus jamais.

Elle fit volte-face et traversa le pont oscillant, les larmes coulant sur ses joues comme des traînées de feu, et elle ne se retourna pas pour voir le regard pathétique de Dalton fixé sur elle.

Banks quitta la salle de conférences après la réunion du lundi en début d'après-midi sans être tellement plus avancé qu'en entrant. Un week-end passé à montrer la photo d'Emily dans la ville et à enquêter dans le quartier avait fait se manifester plusieurs personnes qui croyaient l'avoir aperçue dans divers quartiers marchands d'Eastvale le jeudi après-midi, toujours seule, mais un seul témoin pensait l'avoir vue avec quelqu'un. Hélas, ce témoin fut aussi utile que la plupart d'entre eux ; tout ce qu'elle pouvait dire, c'était qu'Emily était montée dans une automobile devant l'hôtel du Lion Rouge à la hauteur du grand rond-point de York Road. Vers quinze heures, croyait-elle. Aucun des employés de l'hôtel ne l'avait vue, et Banks était persuadé qu'ils se seraient souvenus d'elle. Quant à la marque de la voiture, toutes se ressemblaient pour le témoin. Tout ce qu'elle savait, c'était qu'elle était de couleur claire. Elle n'avait rien noté d'étrange dans cette scène ; la jeune fille semblait connaître le conducteur et souriait en entrant dans la voiture, comme si, peut-être, il s'agissait d'un rendez-vous convenu. Non, elle n'avait pas du tout entrevu le chauffeur, qui était peut-être blond. Donc, si ce témoin était digne de foi, Emily était montée dans une voiture de couleur claire avec quelqu'un qu'elle connaissait probablement, et auquel elle se fiait, aux alentours de l'heure qu'elle avait mentionnée au Black Bull. Elle avait quitté cet établissement peu avant deux heures et demie. En consultant les horaires des bus, Templeton avait découvert qu'elle devait avoir pris celui de quatorze heures quarante-cinq pour arriver à temps.

Si — et c'était un grand si — le témoin avait raison, alors son témoignage oculaire soulevait plusieurs points intéressants. Banks s'approcha de la fenêtre de son bureau et alluma une cigarette illicite. Le temps était couvert mais doux pour la saison. Une équipe d'employés municipaux était en train de dresser l'arbre de Noël sur la place du marché, sous le regard attentif d'un groupe d'enfants et de leur enseignant. Le miaulement aigu d'une sorte de perceuse électrique lui parvint depuis l'annexe au bout du couloir. Cela lui rappela le cabinet du dentiste, et il eut un petit frisson. En premier lieu, pourquoi Emily avait-elle rendez-vous aux abords de la ville plutôt que dans un autre pub ou au Swainsdale Centre ? Surtout si cette personne avait une voiture et pouvait facilement se déplacer dans le centre-ville. Réponse : parce que cette personne, ayant l'intention de l'assassiner, avait insisté là-dessus pour ne pas être vue en compagnie de sa victime. Tout secret pouvait facilement s'expliquer par le fait qu'on vendait de la drogue. Objection : si cette personne voulait tuer Emily, pourquoi ne pas la conduire dans la campagne pour agir à sa guise, puis enterrer le corps là où personne ne le retrouverait ? Ceci soulevait

toute la question de la façon dont elle avait été assassinée. Le poison — comme le veut le cliché — est une arme de femme. En l'occurrence, si l'assassin n'était pas au Bar None au moment de la mort, le meurtre avait également eu lieu à distance de l'assassin. Ceci suggérait quelqu'un voulant se débarrasser d'elle mais n'ayant pas d'intérêt psychologique à la voir trépasser. D'un autre côté, l'usage de la strychnine impliquait la volonté d'infliger une mort spectaculaire et dans de grandes souffrances. Il est des moyens bien plus aisés et moins pénibles de se débarrasser d'un gêneur. Ce meurtre se caractérisait à la fois par le calcul dans sa préméditation et un extrême sadisme dans sa méthode, profil convenant parfaitement à Barry Clough, le gangster qui n'aimait pas perdre ses biens précieux. Mais Clough aurait-il fait toute cette route depuis Londres simplement pour donner à Emily la cocaïne empoisonnée parce qu'elle avait insulté sa vanité masculine ? Il avait affirmé être en Espagne à ce moment-là, et Banks allait faire contrôler cette information. Ce ne serait pas simple, étant donné la facilité avec laquelle on passe les frontières de nos jours, mais ils pouvaient d'abord s'attaquer aux compagnies aériennes, puis vérifier si l'un de ses voisins en Espagne l'avait aperçu. De plus, même si la strychnine n'était pas aussi difficile à se procurer que d'autres poisons, ce n'était pas non plus précisément en vente à la pharmacie du coin. Banks s'était informé. La strychnine, extraite de la noix du *Strychnos Nux Vomica*, qui pousse surtout en Inde, était principalement utilisée pour l'élimination des rongeurs. Elle avait certains usages en médecine — les vétérinaires l'emploient comme léger stimulant, par exemple, et on s'en sert parfois dans la recherche, pour provoquer des convulsions dans des essais sur des médicaments contre les crises cardiaques, ou dans le traitement de l'alcoolisme. Il n'y avait pas de médecin ni d'infirmière parmi les suspects, on pouvait donc écarter le côté médical. Craig Newton était photographe, et les photographes ont quelquefois accès à des produits chimiques inhabituels, mais pas à la strychnine, à sa connaissance. Barry Clough pouvait sans nul doute se procurer n'importe quoi. Ensuite, il y avait Andrew Handley — « Andy-la-lavette » —, le coursier de Clough, celui à qui il avait « donné » Emily la nuit où elle s'était réfugiée à l'hôtel de Banks. Un tel rejet pouvait avoir conduit Handley à se venger, si c'était ce genre de type. Burgess avait dit qu'il mettrait ses hommes sur sa piste, ils auraient donc peut-être l'occasion de l'interroger bientôt.

Mais Emily aurait-elle souri en montant dans la voiture de Clough ou de Handley ? Merde, pourquoi ne lui avait-elle pas dit avec qui elle avait rendez-vous ? Pourquoi ne lui avait-il pas posé la question ? Il appuya le front contre la vitre froide et sentit une veine palpiter dans sa tempe. Cela ne valait rien. Il avait besoin de nettement plus

d'informations avant de pouvoir ne fût-ce que spéculer sur ce qui s'était passé. Il n'avait rien trouvé d'utile dans le contenu de son sac à main, une fois les objets réunis et ensachés. Rien que de l'ordinaire : cigarettes, tampons, agenda électronique, clés, bourse contenant seize livres cinquante-trois, maquillage, un magazine de cinéma froissé, une vieille photo de famille — sans doute celle que Ruth avait mentionnée — le permis de conduire de cette dernière, dont Emily n'avait sûrement pas eu l'usage, et la carte de club. Le SOCO n'avait rien relevé d'intéressant dans les toilettes des dames du Bar None, hormis un certain nombre de poils pubiens non identifiés, et il n'y avait pas d'empreintes sauf celles d'Emily sur le sachet plastique qui avait contenu la cocaïne empoisonnée. Il y avait des centaines d'empreintes dans les W.-C. — ceci attestant de la fréquence à laquelle les propriétaires jugeaient utile de les nettoyer mais Banks soupçonnait qu'ils n'arriveraient à rien. Il était convaincu que l'assassin n'était pas allé dans les toilettes avec ou sans Emily, et n'était même pas dans le bar à l'heure de sa mort — n'y était même jamais allé. C'était un meurtre à distance, peut-être même une mort par procuration, ce qui ne le rendait que plus difficile à résoudre. Templeton avait trouvé une piste sur le couple aperçu en train de quitter le Bar None à vingt-deux heures quarante-sept. Une barmaid du Jolly Roger, pub populaire parmi la population étudiante dans Market Street, se rappelait les avoir vus là plus tôt dans la soirée. Elle les connaissait de vue, mais ignorait leur nom ; elle avait seulement reconnu leur tenue et croyait qu'ils étaient inscrits à la fac, comme la plupart de ses clients. Ensuite, Banks se concentra sur le meurtre de Charlie Courage et sentit un singulier manque de progression, là aussi. L'assassin de Charlie était sur le lieu du crime, bien sûr, mais Charlie lui-même se trouvait loin de chez lui, en pleine cambrousse. Le seul indice solide était l'empreinte de pneu, qui resterait inexploitable tant qu'on n'aurait pas retrouvé une voiture correspondante. Il décida d'appeler Collaton plus tard pour voir s'il y avait du nouveau à Market Harborough. Peut-être pourrait-il causer aussi avec l'inspecteur Dalton, histoire de voir s'il avait déniché autre chose sur PKF Computer Systems.

Il jeta sa cigarette dans la corbeille à papier après s'être assuré qu'elle était bien éteinte, et s'efforça d'assainir l'atmosphère de son mieux en ouvrant la fenêtre et en agitant une chemise en carton.

Quand quelqu'un frappa à la porte et entra, il se sentit pris en faute, comme la fois où sa mère avait remarqué la cendre de sa cigarette sur l'appui de fenêtre et sucré son argent de poche. Mais ce n'était qu'Annie Cabbot. Il lui avait demandé de faire un saut à son bureau dès qu'elle aurait fini de distribuer des missions aux officiers de police judiciaire nouvellement détachés que McLaughlin leur avait promis.

Elle était particulièrement jolie ce jour-là, avec ses cheveux noisette qui ondulaient sur ses épaules, ses yeux en amande graves et vigilants, trahissant néanmoins un soupçon de méfiance. Elle portait une chemise blanche flottante et un jean noir en fuseau, qui s'arrêtait juste au-dessus de ses chevilles, dont l'une s'ornait d'une chaînette en or.

— Annie. Assieds-toi.

Elle s'assit et croisa les jambes, puis fronça le nez.

— Tu as encore fumé ici.

— Mea culpa.

Elle eut un sourire.

— Tu voulais me voir à quel sujet ?

— En premier lieu, j'aimerais que tu te rendes au bureau des transports à la gare routière. Trouve qui était le chauffeur du car de trois heures moins le quart vers York, celui qui s'arrête au rond-point.

Annie prit note.

— Bavarde avec lui. Vois s'il se souvient d'avoir vu Emily dans son car, puis monter dans une voiture de couleur claire près du Lion Rouge. Et s'il peut te donner des pistes quant aux autres passagers. Quelqu'un pourrait avoir remarqué quelque chose.

— OK.

— Bavarde avec la barmaid du Jolly Roger, au cas où elle connaîtrait quelqu'un qui saurait où habite ce couple, et qui ils sont. C'est sans doute une impasse, mais on doit vérifier. Annie prit note.

— OK. Rien d'autre ?

Banks se tut.

— C'est drôle, Annie. Ne crois pas à une attaque personnelle, mais depuis le début de cette enquête, je n'ai pas l'impression que tu sois complètement dans la danse.

Le sourire de la jeune femme se figea.

— Comment ça ?

— C'est comme si une part de toi-même n'était pas là tu as des moments d'absence — et j'aimerais savoir pourquoi.

Elle changea de position.

— C'est ridicule.

— Pas de là où je me trouve.

— Enfin, qu'est-ce qu'il y a ? Je suis sur la sellette ? Je vais me faire engueuler ?

— Je voudrais tout simplement savoir ce qui se passe, si je peux t'aider en quoi que ce soit.

— Il ne se passe rien. En tout cas, pas de mon côté.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— Faut-il que je te mette les point sur les i ?

— Essaie.

— Bon, d'accord. (Elle se pencha en avant.) Tu dis que ce n'est pas une attaque personnelle, mais moi je crois que si. J'estime que tu te comportes ainsi à cause de ce que nous avons vécu, parce que j'ai rompu avec toi. Tu ne peux pas souffrir de travailler avec moi.

Banks soupira.

— Annie, il s'agit d'un crime. Une jeune fille de seize ans, qui était par ailleurs la fille de notre directeur, a été empoisonnée dans une boîte de nuit. J'espérais ne pas avoir à te le rappeler. Tant qu'on n'aura pas trouvé le coupable, ce sera un boulot non-stop, et si tu ne t'en sens pas le courage, je veux le savoir maintenant. Tu es avec nous, ou pas ?

— Tu exagères. Je suis à mon travail. Je n'en fais peut-être pas une obsession, mais je suis à mon travail.

— Tu insinues que moi, j'en fais une obsession ?

— Je n'insinue rien, mais si tu te sens visé... Ce que je dis, effectivement, c'est que tu en fais visiblement une affaire personnelle. Ce n'est pas moi qui suis allée à Londres, pour me lancer à sa recherche, et ce n'est pas moi qui ai déjeuné avec elle le jour de sa mort. C'est toi.

— Là n'est pas la question. Nous parlons de ton assiduité dans cette enquête. Et dimanche ?

— Quoi, dimanche ?

— Dimanche matin, quand j'ai appelé au bureau pour une mise à jour... Tu as été injoignable toute la matinée, et l'O.P. Jackman s'est montrée vraiment très évasive.

— Je suis pas responsable des manières de Jackman.

Annie se leva, cramoisie, posa les mains à plat sur le bureau et se pencha, menton en avant.

— Écoute, je me suis pris du temps pour raison personnelle. Entendu ? Tu veux faire un rapport sur mon compte ? Parce que si oui, fais-le et abrège le sermon. J'en ai assez. Avec tout autre,

Banks aurait sauté au plafond, mais il était habitué au caractère insubordonné d'Annie. C'était l'une des choses qui l'avaient intrigué à son propos, au début, même s'il n'était pas sûr d'apprécier ça. Pas en ce moment précis, en tout cas.

— Je n'ai aucune envie de te dénoncer. Pas avec ta promotion qui s'annonce. J'espérais que tu l'aurais compris. Voilà pourquoi je te parle seul à seule. Je ne souhaite pas que cela aille plus loin. Mais je t'avertis : si tu persistes à réagir ainsi chaque fois qu'on t'interroge sur tes actes, jamais tu ne passeras inspecteur.

— C'est une menace ?

— Ne dis pas n'importe quoi. Allons, rassieds-toi. S'il te plaît.

Annie résista un instant, l'œil noir, puis s'exécuta.

— Tu ne vois pas que j'essaie de te donner un coup de main ? S'il y a un problème, de nature personnelle, familiale, que sais-je, on peut éventuellement s'arranger. Je ne suis pas là pour te surveiller vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

— On ne l'aurait pas cru.

— Mais il faut que je puisse te faire confiance, pour te laisser te remettre au travail.

— Qu'est-ce qui t'en empêche ?

— Ce qui m'en empêche, c'est que je ne crois pas que tu sois opérationnelle.

— Je t'ai bien fait confiance, moi, et regarde ce que j'ai découvert.

Banks soupira.

— Je me suis expliqué là-dessus.

— Et moi je t'ai expliqué ce que je faisais.

— Pas de façon satisfaisante, non. Et je n'ai pas à te rappeler que je suis responsable de cette enquête. C'est ma tête qui est sur le billot. Alors s'il y a un souci, quelque chose pour quoi je pourrais t'aider, vas-y ! accouche, dis moi quoi, et je t'aiderai. En dépit de ce que tu crois, je ne cherche pas à te nuire à cause de ce qui s'est, ou ne s'est pas passé entre nous. Tout ne se réduit pas à des questions personnelles, ne t'en déplaie. Reconnais-moi un peu plus de professionnalisme que cela.

— Du professionnalisme ? Ça se résume à ça ?

— Annie, tu as un problème. Laisse-moi t'aider.

Elle eut un mouvement sec de la tête et se releva.

— Non.

Sur ce, l'inspecteur Dalton passa la tête par la porte.

— Qu'est-ce que c'est ? lança Banks, agacé par cette interruption.

Dalton regarda Banks, puis Annie, et une expression de panique se peignit sur ses traits.

— Qu'est-ce qu'il y a, inspecteur Dalton ?

Dalton les regarda de nouveau tous les deux, et parut se ressaisir.

— J'ai pensé que vous aimeriez savoir que le chauffeur de la camionnette était décédé de bonne heure ce matin. Jonathan Fearn. Sans avoir repris connaissance.

— Merde, dit Banks en donnant un coup de stylo sur son bureau. OK, Wayne, merci du tuyau.

Dalton consulta sa montre.

— Je vais repartir pour Newcastle.

— On se tient au courant.

— Entendu.

Dalton et Annie se regardèrent pendant une fraction de seconde avant qu'il s'en aille, et Banks vit aussitôt qu'il y avait quelque chose entre eux, une étincelle, un secret.

Cela le frappa en pleine poitrine comme un coup de massue.

Dalton ? C'était donc ça. Tout cadrait : son comportement étrange coïncidait exactement avec l'arrivée de ce type à Eastvale. Annie et Dalton fricotant ensemble. Un courant glacé traversa sa moelle épinière.

Annie resta debout pendant quelques secondes, les yeux brillants, le défiant du regard, puis, avec une expression de dégoût, elle pivota sur ses talons, sortit d'un pas décidé, et claqua la porte si fort que le meuble-classeur en vibra.

Parfois, essayer de tenir une piste, c'est comme de se faire arracher une dent, songea Annie. Le chauffeur du car avait été facile à trouver — en fait, il prenait un petit déjeuner tardif au café de la gare avant sa première tournée —, mais il n'avait été d'aucun secours. Tout ce qu'il avait pu lui dire, c'était qu'il avait vu Emily descendre au rond-point, mais la circulation avait accaparé son attention, l'empêchant de noter autre chose. Le car roulait presque à vide, et il ignorait qui étaient les autres passagers. Il pouvait, néanmoins, préciser avec un certain degré de certitude qu'Emily avait été la seule à descendre à cet arrêt.

Désappointée, Annie se dirigea vers le Jolly Roger, toujours furieuse de sa prise de bec avec Banks. Après sa confrontation avec Dalton, elle s'était sentie mieux, plus confiante, prête à se remettre au boulot sans être plus distraite. Elle aurait même pu dire à Banks pourquoi elle avait été distraite, en premier lieu, s'il n'avait adopté une attitude aussi autoritaire.

Ce culot, de la mettre sur le grill. Il savait qu'elle détestait cela.

Elle n'avait jamais été capable de supporter l'autorité, mais en général elle savait donner le change quand c'était nécessaire.

Pas avec Banks, toutefois. Cette fois, il l'avait touchée à son point sensible : son professionnalisme.

Et le fait qu'il ait en partie raison était encore plus blessant. Eh bien, elle allait lui montrer ; elle allait remonter sur ce satané canasson et aller de l'avant.

Annie s'arrêta brièvement sur la place du marché pour regarder les visages stupéfaits des enfants rassemblés autour de l'arbre de Noël. Cela la ramena à sa propre enfance à Saint-Ives. Il n'y avait que peu de chrétiens pratiquants dans la communauté où elle avait grandi, sinon aucun. La plupart des gens qui y passaient n'avait pas de religion du tout, sinon l'Art, et les autres penchaient vers des croyances plus ésotériques, comme le bouddhisme zen ou le taoïsme, des religions sans Dieu, où l'on peut méditer sur la signification du néant ou le son d'un claquement de main. Annie elle-même, grâce à la méditation et au yoga, se sentait plus proche du bouddhisme que de tout autre chose, mais jamais elle ne se serait déclarée bouddhiste. Elle n'était pas assez détachée, pour commencer ; elle avait beau savoir que le désir est cause de toute souffrance, le désir était toujours là. Chrétiens ou pas, chaque Noël était un moment privilégié pour Annie et les autres gosses. Il y avait toujours d'autres enfants dans les parages, même si aucun d'eux ne restait jamais bien longtemps, l'habituant à voir partir ses amis, à ne compter que sur elle-même, non sur les autres. Mais à Noël, il y avait toujours quelqu'un qui se pointait avec un sapin, et un autre allait quémander des guirlandes et des décorations, et Annie recevait toujours des cadeaux de ceux qui vivaient là à cette période, même si c'était surtout des croquis et de petites sculptures faites à la main ; elle en avait gardé la plupart, et certains avaient de la valeur aujourd'hui — non qu'elle les aurait jamais vendus. Noël était une tradition à la communauté autant que partout ailleurs, et cela lui rappelait sa mère. Elle avait encore cette photo où cette dernière la soulevait afin de lui faire voir de près les parures du sapin. Elle devait avoir deux ou trois ans, et même si elle ne pouvait se rappeler du moment lui-même, ce cliché réveillait toujours en elle des vagues de nostalgie et de chagrin.

Dédaignant le passé, elle marcha jusqu'au Jolly Roger. Eastvale n'avait pas une grosse population étudiante, et la fac elle-même n'était qu'un hideux conglomérat de cubes en brique rouge et en béton à la périphérie sud de la ville, entouré de terres marécageuses et de deux zones industrielles. Personne n'aurait voulu habiter là-bas, même s'il n'y avait pas eu d'autre possibilité. La plupart des étudiants habitaient plus près du centre-ville, assez pour transformer au moins un pub en une antre typiquement étudiant, et « le Roger », ainsi qu'ils

l'appelaient, était celui-là. À première vue, songea Annie, le Jolly Roger n'était en rien différent des autres pubs d'époque victorienne dans Market Street, mais quand elle jeta un coup d'œil à l'intérieur, elle constata qu'il était plus délabré, et qu'il y avait une curieuse sélection de musiques au juke-box, incluant des morceaux alternatifs bien plus agressifs que de l'aimable pop et les grands noms du rock. La clientèle à cette heure de l'après-midi se composait en majorité d'étudiants qui avaient fini tôt ou étaient là depuis l'heure du déjeuner. Ils étaient assis par petits groupes, fumant, bavardant et buvant. Certains marquaient une préférence pour le look d'autrefois, le débraillé marxiste, tandis que d'autres cultivaient un style plus soigné à la Tony Blair, mais tout ce monde semblait se mêler cordialement. Un ou deux solitaires à lunettes épaisses lisaient à leur table tout en sirotant lentement leur bière.

Annie alla au bar et sortit l'image floue tirée de la bande des caméras de surveillance.

— On m'a dit que vous connaissiez ce couple, dit-elle au jeune homme derrière le comptoir, qui avait lui-même l'air d'un étudiant. Un de nos hommes vous a parlé hier.

— Pas moi, ma jolie, j'étais pas là hier. Ça doit être Kath, là-bas. Il désigna une petite blonde occupée à tirer une bière à la pression et à bavarder avec une autre fille de l'autre côté du bar. Annie s'approcha et lui montra la photo.

— Vous ne savez vraiment pas qui cela pourrait être? demandât-elle après s'être présentée.

— J'ai bien réfléchi, dit Kath, mais je ne vois pas. Je sais que je les ai vus, mais pour les situer...

— Fais voir, Kath, dit l'autre.

Elle n'avait pas l'air en âge de consommer de la bière, mais Annie n'était pas là pour faire respecter les lois réglementant la vente d'alcool. Elle était habillée tout en noir, y compris ses gants en dentelle, avait des cheveux orangés et un pâle visage de lutin. Elle considéra Annie.

— Si ça vous dérange pas...

— Au contraire. Toute aide est la bienvenue.

— Moi, c'est Sam. Diminutif de Samantha.

Annie n'aurait pas imaginé que c'était le diminutif de Samuel, mais allez savoir...

— Enchantée, Sam.

— Moche, la photo. Ça vient de la vidéo de Big Brother ?

— Oui, dit Annie. Des caméras de la police mises en service sur la place du marché.

— Bonjour le respect de la vie privée. Vous savez...

— J'aimerais bien pouvoir discuter avec vous du pour et du contre, Sam, dit Annie gentiment. Croyez-moi. Mais une jeune fille, probablement pas plus vieille que vous, s'est fait assassiner au Bar None la semaine dernière, et nous recherchons le meurtrier.

— Oui, il paraît, fit Sam en regardant ailleurs. C'est une honte que, de nos jours, une femme ne puisse aller nulle part toute seule.

— Vous avez une idée de leur identité ?

— Bien sûr.

— Vous voulez bien me le dire ?

— C'est eux les coupables ?

— J'en doute fort. Mais ils pourraient avoir vu quelque chose.

— C'est Alex et Carly. Alex Pender et Carly Grant. Carly et moi on fait de l'art ensemble.

— Vous savez où ils habitent ?

— Ils ont un appartement sur Sébastopol Avenue, vous savez, l'une de ces grandes maisons doubles victoriennes. Les proprios les divisent en immondes apparts et les louent une fortune. Bonjour l'exploitation.

— Vous connaissez le numéro ? Sam le lui indiqua.

Maintenant qu'il savait les raisons de la conduite imprévisible d'Annie, Banks ne se sentait nullement mieux. En fait, à mesure que passait l'après-midi, c'était encore pire. Quand elle était sortie tel un ouragan du bureau, il était resté debout un moment pour digérer la vérité, puis

il avait senti une montée de bile brûlante dans sa gorge. Ils ne couchaient peut-être plus ensemble, mais l'idée qu'elle était avec Dalton était douloureuse. Il avait vécu la même chose avec Sandra. Pendant des mois après son départ, quand il avait appris qu'elle s'était mise en ménage avec Sean, des visions intolérables avaient envahi son esprit, et durant ses longues nuits de beuverie en solitaire, le cerveau résonnant de phrases décousues extraites d'amères chansons d'amour de Bob Dylan, la jalousie avait rongé son âme comme de l'acide.

Peut-être n'était-ce même pas de la jalousie, mais de l'envie : il ne pouvait plus posséder Annie, mais ne pouvait souffrir l'idée que Dalton la possédât. En tout cas, c'était pénible, et Banks dut faire un effort pour écarter cela de son esprit et se remettre au boulot. D'abord, il envoya Templeton faire des copies de la photo de Clough que Craig Newton lui avait remise. C'était une bonne photo, instantanée ou pas, et Craig l'avait cadrée de façon à le montrer de face, avec sa figure de salaud. Quand ça serait fait, il enverrait une équipe faire la tournée de tous les hôtels et pensions de famille du secteur pour voir si Clough y avait séjourné récemment. Il demanderait aussi à Jim Hatchley et Winsome Jackman de montrer cette photo à Daleview et dans le quartier de Charlie Courage. En attendant, l'information avait commencé à tomber au compte-gouttes maintenant que la semaine de travail avait repris.

Il n'avait pas appris grand-chose des relevés téléphoniques des Ridelle. Le service Investigations de British Telecom avait procuré à Templeton une liste de numéros appelés à partir du téléphone familial au cours du dernier mois, et une vérification des abonnés avait fourni les noms et adresses.

Il s'agissait en majorité des copains politiques de Jimmy Riddle, ou d'appels à l'étude de Rosalind. Quelqu'un, Emily vraisemblablement, avait composé deux fois le numéro de Ruth Walker, mais pas dans les dix jours précédant le décès. Il n'y avait d'appels ni à Craig Newton, ni à Andrew Handley, ni à Barry Clough. Les seuls autres coups de fil qu'elle semblait avoir passés avaient été à Darren Hirst et à un lycée de Scarborough. Banks songea que ce serait peut-être une bonne idée de mettre la main sur les relevés de Craig et de Clough, et de recouper les informations. Cela prendrait du temps, mais l'ordinateur cracherait peut-être une piste quelconque. Chose curieuse, il ne retrouva pas l'appel que Emily lui avait adressé la veille de sa mort. Puis il se rappela le bruit de fond et comprit qu'elle devait avoir eu recours à une cabine publique. À présent que Fearn était décédé, Banks avait aussi un autre meurtre sur les bras, ou au moins un homicide.

C'était, à proprement parler, l'affaire de Collaton, tout comme l'était le meurtre de Charlie Courage, mais il y avait une forte connexion avec Eastvale, le parc d'activités de Daleview et PKF Computer Systems étant au cœur des deux.

Il s'apprêtait à vérifier s'il y avait du nouveau dans la salle des opérations quand son téléphone sonna. C'était Vie Manson, l'expert en empreintes digitales.

— C'est au sujet du boîtier de CD que vous nous avez adressé, dit Manson.

— Vous avez trouvé quelque chose ?

— Des empreintes très nettes. J'ai vérifié auprès du répertoire national et voilà : ce sont celles d'un dénommé Gregory Manners.

— Drôle de nom...

— Un vilain garçon. Il a fait six mois de prison il y a deux ans pour avoir tenté de frauder les Douanes.

— Bien, bien, bien.

— Ça vous dit quelque chose ?

— Et comment. Merci, Vie. Merci beaucoup.

— De rien.

À la minute où il eut raccroché, Banks appela Dirty Dick Burgess au Service national de renseignements criminels.

— Banks ! Alors ton meurtre, c'est résolu ?

— Mes meurtres. Non, pas encore.

— Que puis-je pour toi ?

— J'ai quelques brins d'info qui commencent à se rabouter... Tu te rappelles, la PKF... ?

— Une société liée à l'informatique, non ?

— Oui. Charlie Courage, veilleur de nuit et ancien arnaqueur, se fait buter le lendemain du jour où une camionnette déménage le contenu des locaux de la PKF à Daleview et se dirige vers un autre parc

d'activités. Au cours des quatre dernières semaines, il avait fait cinq dépôts de deux cents livres chacun à sa banque. Tu me suis ?

— Je suis suspendu à tes lèvres.

— La camionnette elle-même a été détournée au nord de Newcastle et son contenu dérobé. Le chauffeur, Jonathan Fearn, qui, soit dit en passant, était connu pour fricoter avec Courage, vient de succomber à ses blessures.

— Un autre meurtre, donc.

— Semble-t-il. Mais laisse-moi finir. PKF est une société bidon et on ne peut retrouver personne qui ait été dans le coup. Le seul indice est un boîtier de CD.

— C'est maigre comme indice, non ? Il va de soi qu'il y a des boîtiers à proximité des gens qui font dans l'informatique.

— Ce n'est pas tout. Je viens de découvrir que les empreintes sur ce boîtier sont celles d'un certain Gregory Manners, qui fut pensionnaire d'un des hôtels quatre étoiles de Sa Majesté, à Preston. Manners a fait six mois de taule pour avoir introduit en fraude un poids lourd chargé de cigarettes. Ou avoir essayé. Interrogé, il a dit...

—... qu'il travaillait seul, et personne n'a pu prouver le contraire. Bon. Tu tiens quelque chose. Et figure-toi que je me rappelle cette affaire. L'un des rares succès des Douanes cette année-là.

— Laisse-moi deviner qui était derrière... Barry Clough ?

— Lui-même. Il a l'air d'être partout, cet homme, non ?

— Tu parles. Cette piste le relie directement à la PKF et à ses magouilles, et par là aux meurtres de Charlie Courage et de Jonathan Fearn.

— Tu l'as toujours à la bonne pour le meurtre de la fille, hein ?

— Je veux. Mais nous n'avons pas assez d'éléments pour le faire tomber. C'est toi-même qui m'as dit combien il était insaisissable.

— Comme une anguille en gelée. Tu sais à quoi je pense ?

— Non ?

— Ce détournement... On dirait bien que quelqu'un a voulu arnaquer

Clough.

— Effectivement.

— Et nous savons que Barry n'aime pas ça. Barry pique sa crise quand on le contrarie.

— Au point d'éliminer deux hommes ?

— Pour moi, oui.

— Alors, peut-être que Courage émergeait auprès de Clough, quand il a décidé de faire de la gratte en vendant des informations sur quand et où PKF déménageait. Il aurait pu difficilement fermer les yeux pendant un vol à Daleview, ça aurait été trop évident.

— Un détournement de camionnette me semble tout aussi évident, si tu veux mon avis.

— Charlie n'était pas aussi futé.

— Manifestement. Bon, tout cela me semble très plausible. Ça devait être une marchandise précieuse, pour que ça vaille la peine de courir le risque.

— Le risque n'était pas bien grand, sur une route de campagne, en cette saison, une nuit de dimanche.

— Ah, la province ! Elle ne cessera de m'étonner. Tu ne t'es jamais demandé ce qu'est devenue cette marchandise ?

— Si.

— Soit on l'a vendue, soit elle est quelque part dans un box, à attendre que l'affaire se tasse. J'essaie de lancer une recherche sur les autres parcs d'activités dans le pays, au cas où il y aurait eu d'autres arnaques de ce type dernièrement, mais ça va prendre beaucoup de temps.

— Que veux-tu de moi ?

— Peux-tu me faxer ce que tu as sur Gregory Manners, pour commencer ?

— Entendu.

— Et aurais-tu des photos d'Andrew Handley et de Jamie Gilbert dans tes dossiers ?

— Oh, oui.

— Tu peux me les faxer aussi ? Ce ne serait peut-être pas une mauvaise idée de les montrer à Daleview et aux voisins de Charlie Courage, avec celle de Clough.

— OK.

— Merci. Et tu veux bien l'avoir à l'œil, celui-là ?

— C'est en train de se faire au moment où nous parlons.

— Parce que j'aurai à lui parler bientôt, si quelque chose ressort, et cette fois on le convoquera ici.

— Ah, il va aimer...

— J'imagine. Bon, merci. Je te tiens au courant.

Avec plaisir. Au fait, on n'a encore rien sur Andy-la-lavette. Quand il veut pas se faire voir, celui-là, on dirait qu'il sait rester bien planqué. Les hommes sont sur le coup. Je t'informerai.

— Merci.

Banks raccrocha et tenta de rassembler ce qu'il avait obtenu. Pas grand-chose, en fait, juste bon nombre de vagues soupçons dans l'une et l'autre affaire. Il manquait toujours quelque chose : l'aimant, l'élément qui ordonnerait le fouillis chaotique de limaille de fer en un motif sensé. Avant cela, il n'irait nulle part. Il avait le sentiment qu'une partie de la réponse se trouvait du côté de la PKF et de ses magouilles. En tout cas, il pouvait toujours convoquer Gregory Manners et découvrir ce qu'il avait à dire sur ses activités.

Annie trouva une place de stationnement devant le numéro 37 de la Sébastopol Avenue, monta les marches du perron, et appuya sur la sonnerie de l'appartement 4.

La chance était avec elle : ils étaient là. L'appartement était gentiment arrangé, se dit Annie quand on la fit entrer et qu'on lui offrit une tasse de thé. Le mobilier avait servi, sans doute de l'occasion ou un don parental, mais il était pratique et confortable. Le petit séjour était propre et rangé, et la seule décoration était un nu de Modigliani en poster au-dessus de la cheminée carrelée. Annie le reconnut pour

l'avoir vu dans un des livres de son père ; il avait toujours été un grand fan de Modigliani, et de nus. Sous la fenêtre, il y avait un bureau et un PC, une mini-chaîne hi-fi dans un meuble avec quelques piles de compact disc. Pas de téléviseur.

— Qu'est-ce que vous étudiez ? demanda Annie quand Alex apporta le thé.

— Physique expérimentale.

— Ah, là ça me dépasse... (Elle désigna du menton la reproduction.) Quelqu'un ici aime l'art, en tout cas.

— Moi, dit Carly. Je suis en histoire de l'art.

C'était une frêle jeune fille aux cheveux teints en noir, un anneau à l'arrondi de son sourcil gauche et un autre au centre de sa lèvre inférieure, ce qui la faisait légèrement zézayer.

Ils parlèrent d'art un moment, puis, quand tous les deux eurent l'air détendu, Annie en vint aux faits. Non qu'elle fût là pour un interrogatoire, mais les gens sont souvent nerveux en présence d'un policier, comme elle-même l'était devant un gynécologue.

— Vous savez pourquoi je suis là ?

Ils secouèrent la tête.

— On m'a donné votre adresse au Jolly Roger. Pourquoi ne pas être venus au poste ? Vous avez bien dû voir tous les appels à témoins que nous avons lancés.

— À quel propos ? demanda Alex, intrigué.

Il était assez joli garçon, dans le genre jeunot, même s'il avait besoin d'un bon shampoing et malgré sa pomme d'Adam grosse comme une boule de gomme. Aurait-il eu besoin d'un brin de rasage aussi, ou devenait-elle conservatrice sur ses vieux jours ? Il y avait eu un temps, se rappela-t-elle, où elle ne jugeait pas repoussante une barbe de deux jours. Elle avait même porté un piercing au nez. Il n'y avait pas si longtemps, d'ailleurs.

— À propos du meurtre. Le meurtre d'Emily Riddle.

— Vous savez évidemment ce qui s'est passé au Bar None peu après votre départ dans la nuit de jeudi ? Ils en restèrent interdits.

— Non.

— C'était dans tous les journaux. À la télévision. On n'a parlé que de ça.

— On n'a pas la télé et, euh... pour être franc, dit Alex, on n'a pas mis le nez dans un journal depuis belle lurette. Trop à faire à la fac.

Apparemment, songea Annie.

— Vous n'avez entendu personne en parler ?

— J'ai entendu parler d'une overdose, déclara Carly. Mais je n'ai pas fait le rapprochement. Ça ne m'a pas frappée. C'est si négatif. Je ne lis jamais les faits divers. Cela perturbe mon équilibre. Pourquoi êtes-vous venue ?

— Pourquoi êtes-vous partis si tôt du club ?

Ils se regardèrent mutuellement, puis Carly dit en zézayant :

— On n'aimait pas la musique.

— C'est tout ?

— Ça suffit, non ? Enfin, on n'allait pas écouter toutes ces conneries toute la nuit, si ?

Annie eut un sourire. Pas elle, en tout cas.

— Pourquoi y être allés, en ce cas ?

— On ne savait pas quelle musique passait, répondit Alex. On m'avait dit à la fac que c'était un bon plan pour boire, danser et, quoi... se défouler.

— Acheter de la drogue ?

Carly rougit.

— On ne se drogue pas.

— C'est pour cela que vous y êtes allés ? Pour en acheter ? Et ensuite vous êtes partis ?

— Elle a dit qu'on n'en prenait pas et c'est vrai, dit Alex. Pourquoi ne pas nous croire ? Tous les jeunes ne sont pas des camés, voyez-vous. Je

savais que les flics avaient des préjugés sur les Noirs et les gays, mais je ne croyais pas qu'ils en avaient contre les jeunes en général.

Annie soupira. Air connu.

— J'aimerais vous croire, Alex. Dans un monde idéal, peut-être. Mais une jeune fille est morte dans d'atroces souffrances d'avoir consommé une cocaïne frelatée au Bar None moins d'une demi-heure après votre départ et, jusque-là, on ignore quand elle se l'est procurée et où. Si vous pouvez m'aider en quoi que ce soit, alors cela me donne sûrement le droit de venir vous poser quelques questions, n'est-ce pas ?

— Pas celui de nous accuser d'être des drogués, rétorqua Alex.

— Oh, bon sang ! Grandissez un peu. Si je vous accusais d'être des junkies, vous seriez dans des cellules en train d'attendre votre avocat commis d'office.

— Mais vous avez dit...

— Passons, voulez-vous ?

Ils boudèrent un moment, puis opinèrent.

— Quel est votre genre de musique ? Alex haussa les épaules.

— Un peu de tout. À l'exclusion des conneries techno-rave-disco qu'on passe au Bar None. Ça me donne la migraine.

Annie se leva et s'approcha de la collection de CD pour se rendre compte par elle-même. Hole, Nirvana, les Dancing Pigs, même un vieux Van Morrison. Un choix très varié, mais pas de musique de boîte de nuit. Chose curieuse, certains CD n'avaient pas de couverture, seulement des étiquettes dactylographiées collées au boîtier identifiant le contenu. En regardant de plus près, elle vit aussi que les CD eux-mêmes n'avaient pas tous un logo de compagnie de disques. Elle jeta un coup d'œil au bureau et vit deux logiciels et des jeux informatiques à la mode. Là encore, ni forme ni identification officielles.

— Où avez-vous acheté ça ? dit-elle, remarquant que Carly avait rougi en la voyant prendre un boîtier de CD.

— Dans une boutique.

— Quelle boutique ?

— Une boutique d'informatique.

— Voyons, Carly. Me prenez-vous pour une imbécile juste parce que je suis une vieille croulante ? Oui ? Vous n'avez pas acheté cela chez un revendeur patenté. Ce sont des pirates, comme les CD. Où les avez-vous achetés ?

— Ce n'est pas illégal.

— On parlera une autre fois des tenants et aboutissants de l'infraction à la législation sur le droit d'auteur. Pour le moment, dites-moi seulement où vous les avez achetés.

Après avoir laissé le silence s'installer pendant presque une minute, Alex répondit :

— Chez le bouquiniste près du château.

— Castle Hill Books ?

— C'est ça.

Annie prit note. Ce n'était sans doute pas important, et ce n'était pas son affaire, mais elle ne pouvait chasser de son esprit l'idée d'une connexion avec le boîtier de CD qu'elle avait trouvé à la PKF. Elle transmettrait l'info au brigadier Hatchley.

— Vous allez nous arrêter ? demanda Carly.

— Non, je ne vais pas vous arrêter. Mais vous allez répondre encore à quelques questions, OK ?

— OK.

— Pendant que vous étiez au club, avez-vous vu quelqu'un vendre de la drogue ou avoir un comportement suspect ?

— Il n'y avait pas beaucoup de monde, dit Carly. Les gens étaient en train de se servir à boire ou de s'asseoir. Certains dansaient. Mais ce n'était pas encore très animé.

— Vous avez remarqué cette fille ? Annie leur montra la photo d'Emily.

— Je crois que c'est elle qui est venue avec des amis juste après nous, dit Carly. Du moins, elle lui ressemble.

— Un mètre soixante-sept, montée sur des talons compensés. Un jean à pattes d'éléphant.

— C'est elle. Non, je ne l'ai rien vue faire d'étrange. Ils se sont assis. Quelqu'un est allé chercher à boire. Je crois qu'elle a dansé. Je ne sais pas. Je ne faisais pas vraiment attention. La musique me cassait déjà les oreilles.

— Elle n'est allée parler à personne en dehors du groupe ?

— Non.

— Vous l'avez vue aller aux toilettes ?

— On ne surveillait pas les allées et venues de ce côté-là.

— Donc, c'est non ?

— Oui.

— Bien. L'avez-vous reconnue ? L'aviez-vous déjà vue ?

— Non, répondit Alex, avec un regard en coulisse à Carly. Et je pense que je m'en serais rappelé.

Carly lui jeta un coussin. Ils rigolèrent.

— Elle était trop jeune pour toi, dit Annie. Et d'après l'opinion générale tu aurais été bien trop jeune pour elle.

Elle repensa à Banks et à son déjeuner avec Emily le jour de sa mort. N'y avait-il rien de plus que cela ? Elle gardait l'impression qu'il lui dissimulait quelque chose.

Elle perdait son temps avec eux, et décida d'expédier l'entretien et de boucler sa journée.

— OK, dit-elle, se relevant et étirant son dos. Si l'un de vous se rappelle quoi que ce soit sur cette soirée, même d'insignifiant, qu'il me contacte à ce numéro.

Elle tendit sa carte à Carly, qui la déposa sur son bureau, puis quitta l'appartement, prête à rejoindre ses pénates. Rude journée. Peut-être qu'elle pourrait s'offrir le plaisir d'un livre et d'un bon bain chaud, et écarter Banks et Dalton de ses pensées.

Le mercredi matin, le facteur vint avant que Banks ne parte au travail et, outre les factures habituelles et une nouvelle lettre de l'avocat de

Sandra, que Banks mit de côté pour plus tard, il lui apporta un petit paquet oblong. Remarquant l'adresse de l'expéditeur, Banks s'empressa de déchirer l'enveloppe matelassée et tint dans sa main le premier CD officiellement enregistré de son fils : Blue Rain, accompagné d'un mot pour le chèque de trois cents livres que Banks lui avait envoyé, et qui avait sérieusement entamé son budget whisky.

Il y avait une photo du groupe en couverture, Brian au centre, en t-shirt et genre de jean avachi, usé et troué, une boucle de cheveux lui recouvrant pratiquement l'œil.

Andy, Jamisse et Ali l'encadraient. C'était une mauvaise photo — Sandra n'approuverait certainement pas — qui ressemblait plus à une photocopie granuleuse noir et blanc qu'à un original en couleurs. Banks n'aimait pas beaucoup le nom du groupe non plus ; Jimson Weed « évoquait trop les années soixante et le cannabis, mais lui-même n'était-il pas un peu dépassé ?

C'était la musique l'important et Banks se réjouit de voir qu'ils avaient enregistré leur reprise de Love Minus Zéro/No Limit de Bob Dylan, chanson qu'il avait eu la surprise de les entendre jouer l'unique fois où il les avait vus en scène. Les autres chansons étaient toutes originales, Brian et Jamisse ayant cosigné la plupart des paroles, sauf un vieux morceau de Mississippi John Hurt : Avalon Blues. Ce n'était pas un groupe de blues, mais le blues était une influence sous-jacente à leur musique, parfois recouverte par des éléments de rock, de pop et de hip-hop : quand Grateful Dead rencontre Snoop Doggy Dogg. Banks fut aussi bêtement ravi de constater que, dans les notes de la pochette, Brian le créditait d'un intérêt pour la musique. Il n'avait pas précisé que son père était flic, toutefois : cela n'aurait pas été très bien perçu dans ce milieu-là.

Il n'avait pas le temps d'écouter le CD avant de se rendre au bureau. S'il demandait à son équipe de se défoncer sur le meurtre d'Emily, il devait montrer l'exemple. Penser à son travail l'amena bientôt à songer à Annie, à qui il devait en partie une nouvelle nuit blanche. Il ne comprenait pas ce qu'elle trouvait à ce Dalton, qui lui avait paru du genre fade et peu avenant. Pas particulièrement beau garçon, par ailleurs.

Mais il savait bien qu'en matière de sexe et d'amour, il n'est ni rime ni raison.

Il espérait seulement qu'il arriverait à se débarrasser de ses fantasmes. La nuit dernière, il s'était tourné et retourné dans son lit, incapable de

cesser de les imaginer en train de forniquer dans toutes les positions, Dalton la faisant jouir bien plus qu'il n'en avait été lui-même capable, lui arrachant des cris d'extase tandis qu'elle se déchaînait à califourchon sur lui. Le matin, aussi sombre et humide fût-il, lui avait permis d'échapper à ces visions, mais pas aux sentiments qui les avaient engendrées. Travailler avec elle se révélait bien plus difficile qu'il ne l'avait cru. Peut-être avait-elle eu raison d'affirmer qu'il ne pouvait pas le supporter. Comme il tournait vers le centre-ville et ralentissait dans l'embouteillage de North Market Street, qui était en train de se former pour la journée, il se demanda si tout le monde souffrait autant que lui de la jalousie. Il en avait toujours été ainsi ; la jalousie avait ruiné sa relation avec la première fille avec qui il avait couché.

Elle s'appelait Kay Summerville et habitait dans le même lotissement de Peterborough que lui. Pendant des semaines, il l'avait convoitée en la regardant marcher, avec son jean et son blouson jaune, ses longs cheveux blonds tombant jusqu'au milieu du dos. Elle semblait inaccessible, éthérée, comme la plupart des femmes qu'il convoitait, mais il avait été surpris quand un jour, revenant de chez le marchand de journaux de l'autre côté de la rue avec elle, il avait trouvé le courage de l'inviter à sortir avec lui, et qu'elle avait dit oui.

Tout alla bien jusqu'au jour où Kay quitta l'école pour aller travailler dans un bureau en ville. Elle s'était fait de nouveaux amis, s'était mise à sortir régulièrement au pub en bande après le travail le vendredi. Banks allait toujours à l'école, pour préparer son bac, et un écolier avait bien moins d'attraits que ces hommes d'expérience, légèrement plus âgés, mieux habillés et plus distingués. Ils avaient plus d'argent à étaler et, plus important, certains possédaient une voiture. Kay avait beau lui assurer qu'il n'y avait pas d'entourloupe, il était torturé par la jalousie, tenaillé par des infidélités imaginaires et, à la fin, Kay l'avait quitté. Elle ne pouvait supporter de s'entendre sempiternellement demander qui elle voyait, ce qu'elle faisait, avait-elle déclaré, pas plus que cette manie de monter sur ses grands chevaux quand elle se permettait ne fût-ce que de regarder un autre homme.

Un peu plus tard, Banks était allé étudier à Londres à la fac.

Après un ou deux ans, et plusieurs relations sans conséquence, il avait rencontré Sandra. Passés quelques mois tan gents au départ, quand il avait compris qu'il la désirait tellement qu'il ne pourrait souffrir l'idée qu'un autre fût avec elle, il avait vu que, s'il jouait bien son jeu, ce serait lui l'élu, et pendant une vingtaine d'années il n'avait eu que peu de problèmes avec la jalousie. Puis elle l'avait quitté et Sean avait fait

son apparition, ou vice versa. Et maintenant, Annie. Il commençait à se sentir de nouveau dans la peau d'un ado acnéique et obsédé par le sexe, et cela ne lui plaisait guère.

Bien que ne pouvant l'écouter en voiture, Banks avait mis le CD de son fils sur le siège passager, et ressentait de la fierté chaque fois qu'il parvenait à s'évader de ses lamentables pensées pour poser les yeux sur le visage de Brian sur la pochette. Ce mariage avait peut-être mal tourné, mais au moins avait-il donné Brian et Tracy, et leur présence rendait le monde plus vivable. Il prit le CD et se précipita sous la pluie pour s'engouffrer dans le commissariat. Une fois dans son antre, il le posa sur son bureau, dans l'espoir que ceux qui passeraient lui poseraient des questions. Mardi ayant été une journée consacrée à la paperasse, au téléphone, et aux déplacements divers, Banks espérait que cela payerait aujourd'hui. Des équipes de policiers en tenue ou en civil avaient été envoyées à l'extérieur avec des photos de Gregory Manners, Andrew Handley, Jamie Gilbert et Barry Clough. Si l'un ou l'autre était venu dans le secteur d'Eastvale pour y mijoter un mauvais coup au cours du dernier mois, alors quelqu'un le reconnaîtrait forcément. En regardant la couverture du CD de Jimson Weed et songeant à certaines choses qu'il avait découvertes récemment, plusieurs fils disparates avaient commencé à se tisser, et il prit rendez-vous pour déjeuner à une heure et demie au Queen's Arms avec Granville Baird, du Service de la Consommation et Répression des Fraudes du Yorkshire du Nord.

Annie fut surprise de se sentir aussi bien le mercredi matin, mieux que depuis très très longtemps. Elle s'était réveillée d'un long sommeil profond et sans rêves avec cette impression de sérénité, avait fait sa méditation et son yoga, et était repartie du bon pied. Des voix troublées continuaient à marmonner au fond de son esprit, et des serres à griffer les bords à vif de ses émotions, mais même ainsi, elle se sentait bien mieux. Tout irait bien.

Elle se demanda si c'était lié au départ de Dalton et décida que oui, mais seulement en partie. C'était certes une bénédiction de ne plus l'avoir dans les parages, pour lui rappeler constamment, volontairement ou pas, cette horrible nuit, deux ans plus tôt. En un sens, cette confrontation sur le pont avait été un exorcisme. De toute manière, elle n'avait pas l'intention de s'appesantir sur la raison de ce regain d'énergie. Une chose qu'elle avait apprise du bouddhisme, c'est qu'il vaut mieux parfois lâcher prise, se contenter d'accepter ce qu'on ressent et se laisser porter par ses sentiments.

Banks avait été froid et distant avec elle depuis leur engueulade du lundi après-midi, et, même si un peu de chaleur ne lui aurait pas fait de mal, cela lui convenait parfaitement pour le moment, car tout ce qu'elle voulait, c'était se remettre au boulot.

Et en ce début d'après-midi, c'était exactement ce qu'elle était en train de faire, en se rendant à Scarlea House. Le réceptionniste avait identifié Barry Clough sur la photo que lui avait présentée un agent.

Le temps était couvert, et elle dut allumer ses phares. Le lourd nuage gris était si bas qu'il semblait reposer au sommet de Fremlington Hill, rocher escarpé en calcaire, ou « arête », qui s'incurvait comme une dent mise à nu aux environs de la jonction de la rivière Swainsdale avec un cours d'eau secondaire, l'Arkbeckdale, coulant vers le nord-ouest.

Elle traversa le village assoupi de Lyndgarth, sa place pittoresque, sa chapelle, son église et ses trois pubs. De la fumée s'échappait des cheminées pour se perdre dans les nuages, comme ses pensées quand elle méditait. Elle passa à travers le hameau reculé de Longbridge, un nom que la majorité des gens trouvait drôle car il avait le pont le plus petit et le plus court du pays. Elle se rappela qu'il était censé être célèbre parce qu'un personnage l'empruntait dans le générique d'ouverture d'une émission de télévision, mais c'était avant qu'elle ne vînt dans le Nord. Aucun signe de vie ; le hameau semblait désert, sa boutique fermée, ses frustes fermettes de pierres closes. Seule une lueur à l'intérieur du pub montrait que l'endroit n'était pas complètement inhabité. Impression sinistre, surtout dans le demi-jour. Annie eut le sentiment que, si elle sortait de sa voiture pour se promener, elle trouverait tout en ordre — le repas servi sur la table, les journaux du jour ouverts, les bouilloires en train de siffler sur les fourneaux — et pas une âme qui vive, comme sur la Marie-Céleste.

Scarlea House surgit devant elle, énorme et ténébreuse bâtisse de tuf de style médiéval. Aucune des fenêtres ne semblait avoir de rideaux. Elle se dressait sur une légère éminence au bout d'une large allée sablée et, dans la faible lumière, sur le vert terne des collines, on aurait dit un château de vampire extrait d'un vieux film d'horreur. Ne manquaient plus pour compléter ce tableau que quelques éclairs et au loin le roulement du tonnerre. Mais quand Annie s'arrêta et coupa le moteur, tout était silence, hormis le cri intermittent d'un oiseau et le murmure de la rivière Arkbeck qui allait se jeter dans la Swain au fond de la vallée. Merde, songea-t-elle, tu es sur le point d'entrer dans l'un des pavillons de chasse les plus cotés et regarde-toi : tu as bonne mine ! Elle ne s'était pas mise en frais ce matin-là quand elle avait

sauté dans son jean et enfilé à la hâte son pull à col roulé rouge. Et encore moins quand elle avait décroché sa veste en jean en sortant. Ils devront me prendre comme je suis, se dit-elle en ouvrant la massive porte d'entrée avant de s'avancer vers la réception.

Le plafond du hall était plus haut que sa maison à elle, et si ce n'était pas la chapelle Sixtine, il ne manquait certes pas d'ornements, avec ses caissons et son lustre. Les murs étaient tous lambrissés de bois sombre et ça et là étaient exposés des portraits à l'huile surdimensionnés d'hommes à gros nez étranglés dans leur col, le teint couleur de rosbif saignant, comme Jim Hatchley — ce genre de peinture que Ray, son père, aurait taxé d'égotisme optique ». Cela payait le loyer, toutefois. Si un artiste local se faisait passer commande d'un tel portrait par l'un de ces soi-disant gros bonnets, cela lui permettait de s'acheter ses toiles et ses couleurs pendant quelques années. Même Ray en connaissait la valeur.

— Puis-je vous aider, mademoiselle ?

Un homme élégant, cheveux argentés et costume sombre, s'avancait à sa rencontre. La première impression d'Annie fut qu'il avait l'air d'un employé des pompes funèbres.

— En fait, dit-elle, se sentant un peu arrogante et plus qu'un tantinet intimidée par l'environnement, ce n'est pas mademoiselle, c'est major Cabbot.

— Ah, oui, major, nous vous attendions. Mon nom est Lacey. George Lacey. Directeur général. Par ici, je vous prie.

Il indiqua du geste une porte marquée à son nom, et une fois dans la pièce, Annie constata que c'était un bureau moderne où rien ne manquait : fax, ordinateur, imprimante laser, le grand jeu. Elle ne s'y attendait pas dans ce décor rétro, mais les pensionnaires devaient être des hommes d'affaires cossus, qui exigeaient toutes les commodités de l'ère électronique en plus de l'excitation sanguinaire et primitive de la chasse. Et pourquoi pas ? S'ils en avaient les moyens.

Elle prit place dans un siège pivotant et sortit son calepin.

— J'ignore si je pourrai vous en dire plus qu'à l'autre policier, déclara Lacey, mains jointes et coudes posés sur le bureau.

Il avait des lèvres de femme, remarqua-t-elle, en arc de Cupidon et bien trop rouges. C'était irritant quand il parlait. Elle s'efforça de se concentrer sur le nœud de sa cravate de régiment.

— Je ne suis là que pour avoir confirmation que l'homme sur la photo logeait ici.

Elle posa devant lui la reproduction de la photo de Clough.

Lacey opina.

— Monsieur Clough. Oui. C'était bien lui.

— Il était déjà venu ?

— Monsieur Clough est un hôte régulier durant la saison.

— Pouvez-vous me préciser les dates ?

— Un moment. (Lacey frappa quelques touches sur le clavier d'ordinateur et fronça les sourcils devant l'écran.) Il est resté ici du samedi 5 décembre au jeudi 10.

— C'est un peu tard dans l'année pour des vacances dans le Yorkshire, non ?

— C'est ici un pavillon de chasse, major. On ne vient pas chez nous passer des vacances, mais pour tirer la grouse. C'était le dernier week-end de la saison et nous étions complet.

— Et maintenant ?

— C'est plus ralenti. Ça va, ça vient.

— Mais vous restez ouverts tout l'hiver, même quand la saison de la chasse est passée ?

— Oh, oui. En général, nos chambres sont toutes réservées pour Noël et le jour de l'An, bien sûr. Le reste du temps c'est... plus calme, même si nous avons un certain nombre d'étrangers. Notre restaurant a une réputation internationale. On doit souvent réserver sa soirée plusieurs semaines à l'avance.

— Les frais d'exploitation doivent être élevés.

— Assez.

Lacey la regarda comme si la simple mention d'argent était chose vulgaire.

— Monsieur Clough était-il seul ?

— Monsieur Clough, comme d'habitude, était venu avec son assistant personnel et un petit groupe de collègues. La saison est un événement passablement mondain.

— Son assistant personnel ?

— Un monsieur Gilbert. Jamie Gilbert.

— Ah oui. Bien sûr.

Banks lui avait dit, quand elle lui avait tiré les vers du nez sur son déjeuner avec Emily, que cette dernière avait cru voir Jamie Gilbert à Eastvale le lundi de la semaine de sa mort.

Peut-être n'avait-elle pas eu la berlue, après tout. Il était également intéressant de savoir que Clough était arrivé dans le Yorkshire seulement un jour ou deux avant le meurtre de Charlie Courage pour repartir le jour de celui d'Emily, ce qui signifiait qu'il avait été bel et bien en mesure de lui fournir la cocaïne frelatée.

— Savez-vous à quelle heure monsieur Clough est reparti, le dix ?

— Pas exactement. En général, nos hôtes nous quittent après le breakfast. Je dirais entre neuf et dix heures, peut-être.

— Auriez-vous autre chose à me dire sur son séjour, ses allées et venues ?

— Je crains que non. Nous ne sommes pas là pour espionner notre clientèle.

— Y a-t-il quelqu'un qui pourrait m'en dire plus ?

Lacey consulta sa montre et eut une moue dédaigneuse.

— Monsieur Ferguson, éventuellement. C'est le barman. En tant que tel, il est bien plus proche des clients dans les situations mondaines. Il pourra peut-être vous être utile.

— D'accord. Où est-il ?

— Il n'arrive pas avant la fin d'après-midi. Vers dix-sept heures. Si vous voulez revenir...

— Bien.

Annie songea à s'enquérir du domicile de Ferguson pour aller le voir, mais décida qu'elle pouvait attendre. Banks déjeunait avec quelqu'un du Service de la Consommation et Répression des Fraudes, et elle savait qu'il voudrait être là si elle creusait davantage cette piste. Elle pouvait lui téléphoner sur son mobile et lui donner rendez-vous sur place à dix-sept heures. En attendant, elle irait à Barnard Castle pour interroger quelqu'un qui avait aperçu Emily l'après-midi de sa mort.

Les infos sur Clough étaient excitantes, néanmoins. C'était la seule piste positive depuis que les empreintes digitales de Gregory Manners sur le boîtier de CD l'avaient relié à la PKF, et la première véritable piste qu'ils tenaient raccordant Clough au Yorkshire et prouvant qu'il avait menti. Oui, Banks voudrait sûrement en être.

Banks avait rencontré Granville Baird deux ans auparavant, quand le Service de la Consommation et Répression des Fraudes du Yorkshire du Nord avait demandé l'assistance de la police après que l'un de ses enquêteurs eut été menacé de violences. Depuis, ils avaient collaboré quand leurs fonctions se chevauchaient et s'étaient même rencontrés en dehors du travail de temps en temps pour une partie de fléchettes au Queen's Arms. Ils n'étaient pas très liés, mais avaient à peu près le même âge, et Granville, comme Banks, était fan de jazz et un vrai passionné d'opéra.

Ils devisèrent sur la saison de l'opéra régional puis, un Yorkshire pudding géant commandé et une pinte de Theakston Bitter devant lui, parmi la rumeur des conversations, Banks alluma une cigarette et demanda :

— Tu sais quelque chose sur le piratage des compact dise ?

Granville haussa un sourcil.

— Dois-je comprendre que tu cherches un truc à acheter ? La Tétralogie de Wagner, par exemple ?

— Non. Bien que, maintenant que tu en parles, je ne cracherais pas sur le coffret du centenaire de Duke Ellington, les vingt-quatre CD, si tu pouvais m'en barboter un.

— Si je pouvais me l'offrir... Cela signifie-t-il que la police a enfin l'intention d'agir contre la contrefaçon ?

— À part quelques atteintes au copyright, ce qui n'est pas vraiment du ressort de la police, je ne savais pas qu'on enfrenait des lois. Si tu espères qu'on va venir à la rescousse de Bill Gates chaque fois qu'est

faite une copie pirate de Windows, tu te fais une drôle d'idée de notre boulot.

Granville se mit à rire.

— Tu retardes. C'est devenu une industrie de nos jours. Si c'était simplement la question de copier Windows ou le dernier Michael Jackson pour un copain, personne ne s'en soucierait, mais il s'agit ici d'exploitation à grande échelle. Et de profits colossaux.

— Justement, c'est ce qui m'intéresse. Colossaux comment ?

— Lors de la dernière rafle que nous avons opérée, on a mis la main sur une marchandise valant un quart de million de livres.

Banks émit un sifflement.

— À ce point-là ?

— Et ce n'est que la pointe émergée de l'iceberg.

— Donc, une affaire lucrative pour la pègre... ?

— D'autant que la police ne paraît pas considérer que c'est un crime.

— Très juste. Écoute, on est actuellement sur une affaire — cela a commencé par un meurtre, et de fil en aiguille j'aboutis à une histoire de piratage. Je n'en connais pas encore la portée. En fait, on ne sait pas grand-chose.

Le CD de Brian avait été l'ultime pièce du puzzle. En voyant sa couverture produite de façon amateur, Banks avait songé au boîtier de CD qu'Annie avait trouvé dans les locaux de la PKF, ceux qu'elle avait vus chez Alex et Carly, aux empreintes digitales de Gregory Manners, à Barry Clough, congédié pour avoir vendu des enregistrements pirate de concerts, et au détournement de la camionnette, à son chauffeur laissé pour mort. Le contenu du fourgon n'avait pas encore été retrouvé, mais Banks aurait parié qu'il était constitué de graveurs de CD, avec un stock quelconque et des disquettes vierges qui se trouvaient là. Ce qu'il avait besoin de savoir, c'était s'il y avait assez à gagner dans ce domaine pour intéresser Clough, autant qu'il l'avait été par la contrebande d'alcool et de cigarettes.

— Alors, qu'est-ce que tu sais, exactement ? demanda Granville.

— Une société bidon loue de petites unités dans des zones

industrielles rurales, fonctionne un certain temps, puis décampe. C'est possible ?

Granville acquiesça.

— J'ai entendu parler d'un système de ce genre. Et si tu as deux ou trois sites de ce type qui tournent en même temps dans le pays, tu peux te faire plus d'un million ou deux par an ou plus, facile. Avec le matériel adéquat, naturellement.

— Cela vaut donc le coup ?

— Pour qui ?

— On n'est pas encore sûr. Pure spéculation. Qu'est-ce qu'ils pirateraient ?

— Tout ce sur quoi se poseront leurs sales pattes. Musique, logiciels, jeux, au choix. Pour le moment, ce sont les jeux qui rapportent le plus. La Playstation, par exemple. Tous les gosses veulent le dernier jeu à la mode. On a même trouvé à la vente des trucs piratés qui n'étaient pas encore disponibles dans le commerce. Certains produits dérivés de Star Wars sont arrivés des États-Unis avant même la sortie du film au cinéma.

— Et les films piratés ?

— Il y en a beaucoup, mais ça se passe surtout en Extrême-Orient.

— Comment se procurent-ils les originaux ? Complicités internes ?

— En règle générale, oui. Dans le cas des films de cinéma, parfois tout ce qu'ils ont c'est une vidéo manuelle du film projeté dans une salle pleine de gens. J'en ai vu, c'est affreux. Quant aux programmes et aux jeux d'ordinateur, il est assez facile à un employé de sortir en douce un disque, et s'il peut en tirer deux cent livres, tant mieux. Il a même existé un site Web où, contre un droit d'inscription, on se voyait offrir un éventail de produits pirates à télécharger, mais c'est fini. Remarque, c'est le consommateur qui prend le risque. Dans certains cas, c'est de l'arnaque. On a découvert un certain nombre de jeux lors de notre dernière saisie auxquels on ne pouvait accéder sans de complexes manœuvres pour franchir des systèmes internes de sécurité.

— Les fabricants ouvrent les yeux, alors ?

— Lentement.

Les plats arrivèrent, et ils marquèrent un silence pour se restaurer. Banks prit une bouchée de son Yorkshire pudding rempli de rosbif et de sauce et fit passer le tout avec de la bière. Il considéra Granville, qui buvait de l'eau minérale et grignotait une salade.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? Granville se renfroigna.

— Check-up annuel le mois dernier. Le toubib a trouvé que mon taux de cholestérol était trop élevé, j'ai donc dû supprimer l'alcool et les matières grasses.

Banks fut surpris. Granville avait l'air plutôt en bonne santé, jouait au squash et était à peine plus gros que lui.

— Mon pauvre.

— Pas de problème. Profite en attendant ton tour.

Banks, qui trouvait qu'il avait été béni des dieux jusque-là sur le plan de la santé, malgré sa mauvaise hygiène alimentaire, les cigarettes et la bière, approuva.

— Ce sera ça ou la prostate, je sais. Et côté distribution... ?

— Ça se fourgue n'importe où. J'ai même entendu parler d'un marchand de glaces ambulant qui vendait des jeux pour Playstation aux gosses. Tu parles d'un papa Noël...

Banks rit. Cela tenait tout à fait debout, songea-t-il en mangeant. Clough pouvait utiliser le même réseau de distribution qu'il avait monté pour les cigarettes et l'alcool de contrebande — des petits commerçants comme celui de Castle Hill Books, à qui Winsome Jackman irait parler cet après-midi, des marchands de plein air, pubs, clubs, usines. Après tout, les clients devaient souvent être les mêmes personnes, aucune ne pensant faire réellement quelque chose de mal en achetant un petit paquet de dopes de contrebande ou un CD-Rom pirate pour l'anniversaire du gosse. La moitié des flics du pays fumaient des cigarettes de contrebande et buvaient de la blonde passée en fraude.

Banks connaissait même un inspecteur de la police du Yorkshire de l'Ouest qui se rendait à Calais régulièrement pour bourrer son coffre d'alcool et de cigarettes. Il gagnait assez en les vendant au poste pour couvrir les frais du voyage et pourvoir à sa consommation quotidienne jusqu'à la fois suivante.

Et pourquoi pas ? se disaient les gens. La belle affaire. Ils faisaient des économies, Bill Gâtes avait déjà trop d'argent, et les taxes sur l'alcool et les cigarettes étaient exorbitantes. Aujourd'hui la CEE avait aussi supprimé les achats en duty free entre ses pays membres. En un sens, les consommateurs n'avaient pas tort — sauf que des types comme Barry Clough s'enrichissaient à leurs dépens.

Il tâcha de comprendre comment les événements avaient pu se passer. Les hommes de Clough soudoient Charlie Courage, dont la capacité à détecter les magouilles et à réclamer une part du gâteau est légendaire, puis Charlie les trahit auprès d'un rival, qui détourne la camionnette et vole le matériel, le stock de CD piratés pour s'installer ailleurs.

Seulement, cela ne marche pas comme prévu. Les hommes de Clough torturent Charlie. Avait-il donné le coupable ? Très certainement. Et que leur arrivait-il à tous deux ?

— Ça se tient, dit-il à Granville. Surtout s'il y a enjeu des sommes aussi énormes que tu le dis.

— Tu peux me croire sur parole. C'est le cas. Et si ton homme est bien organisé, il aura des graveurs industriels pour débiter ses disques comme des petits pains.

— Ce doit être un matériel coûteux, j'imagine ?

— Très. Un investissement de plusieurs milliers de livres.

Cela répondait à l'une des questions qui avaient intrigué Banks. Si la camionnette de la PKF était en train de transporter quelques disques piratés, cela n'aurait guère valu le coup de la détourner, et encore moins de tuer Jonathan Fearn. Mais si elle transportait un matériel de copie industriel, c'était différent.

— Un retour sur investissement très juteux, j'imagine, si on a la mise de fonds initiale.

— Tout à fait.

— Et Clough avait sans nul doute des capitaux à investir.

Avec ses trafics d'armes, ses affaires dans le show-business, son club, ses opérations de contrebande et toutes les autres sales petites combines dans lesquelles il trempait, il ne manquait pas de fric. Le problème était : comment prouver son rôle ? C'était comme ce que

Burgess lui avait dit à propos des activités de contrebandier de Clough : il y avait toutes les raisons de le soupçonner, mais les preuves de sa culpabilité patente étaient insuffisantes. Tout s'effectuait par l'entremise de subordonnés et d'intermédiaires, des gens comme Gregory Manners, Jamie Gilbert et Andy-la-lavette ; jamais Clough ne se salissait les mains. Ses contacts avec autre chose que les profits étaient très occasionnels.

Emily Riddle avait-elle représenté une menace pour lui ? Détenait-elle certaines informations compromettantes ? Clough n'aimait pas perdre, ni qu'on le laisse tomber, surtout en emportant quelque chose — argent ou informations.

Il commençait à lui sembler possible que les deux affaires fussent liées, et qu'Emily Riddle ait pu avoir été tuée par le même individu que Charlie Courage, et pour les mêmes raisons. Mais qui ? Lequel de ses subalternes Clough avait-il utilisé ? Andy-la-lavette, qui gardait déjà rancune à Emily, le genre de rancune qui naît d'un coup de genoux dans les testicules ? Jamie Gilbert, que Burgess avait traité de vicieux ? Ou quelqu'un d'autre, quelqu'un qu'il n'avait pas encore rencontré ? Gregory Manners pourrait les aider, si on le retrouvait.

Banks finit son Yorkshire pudding et alluma une nouvelle cigarette. Il lui restait un tiers de sa pinte, et il décida de ne pas en prendre une autre.

— Tu as dit avoir entendu des rumeurs sur une grosse opération locale. Fondées ?

— C'est toujours le cas, non ? Pas de fumée sans feu, comme dit le proverbe. On a découvert que des quantités croissantes de produits pirates inondaient la région, ce qui fait penser au genre d'organisation dont tu viens de parler. Tu dis qu'ils ont déménagé ?

— Leur camionnette se dirigeait vers un autre parc d'activités près de Wooler, en Northumbrie, quand elle a été détournée. Tout a disparu et le chauffeur est resté quelques jours dans le coma avant de décéder. Pas d'empreintes sur les lieux. Rien. Tout ce qu'on a, c'est un boîtier de CD trouvé dans les locaux qu'ils louaient et qui porte les empreintes d'un certain Gregory Manners, condamné pour fraude et associé notoire de notre grand cerveau.

— C'est ça, dit Granville en se penchant en avant. Ils se branchent sur ces nouveaux domaines, les caïds, comme la contrebande de cigarettes et les jeux piratés. Il y a des fortunes à faire si on s'y prend bien et les

risques sont bien moins élevés qu'avec la drogue. En outre, le prix des stupéfiants est au plus bas ces temps-ci. Avec la contrebande et le piratage, on n'a qu'à ratisser les bénéfices sans avoir à bouger son cul. C'est ce qu'on essaie de vous faire comprendre depuis des lustres. Et plus vous pressurerez les petits dealers, plus ils seront susceptibles de se tourner vers des moyens plus créatifs de s'enrichir.

Banks jeta un coup d'œil à sa montre. Deux heures et demie passées. C'était le moment de voir du côté de la salle des opérations, après quoi McLaughlin et Gristhorpe attendraient leur rapport.

— Je me sauve, Granville. Mais tu peux me rendre le service de garder les yeux et les oreilles ouverts ?

— Avec plaisir... j'ai appris pour la fille de Riddle. C'est épouvantable.

— Oui, c'est le mot.

— Tu t'en occupes ?

— Pour mon malheur.

— Il y a quelque chose de vrai dans la presse ? Le sexe et la drogue ?

— Tu sais ce que c'est, Granville, dit Banks, écrasant sa cigarette et se levant pour partir. Il y a toujours quelque chose de vrai, non ? Pas de fumée sans feu.

L'information d'Annie selon laquelle Clough avait été vu dans le secteur au moment des deux meurtres donna des ailes à Banks tandis qu'il se dirigeait vers Scarlea House en fin d'après-midi, en empruntant les nationales désertes, où la seule chose qui le ralentit fut des moutons errants. Il glissa Shoot On thé Lights de Richard et Linda Thompson dans son lecteur et monta le son un peu plus que d'habitude.

L'Opel Astra violette d'Annie était garée devant la bâtisse, et elle attendait dans l'entrée quand il arriva.

Gerald Ferguson avait pris son service dix minutes plus tôt, selon George Lacey. Il leur indiqua le chemin, et ils s'avancèrent dans le sombre couloir en direction d'une porte à deux battants au fond.

— Et ce témoin à Barnard Castle ? demanda-t-il.

— Fausse alerte. Le témoin était une vieille dame et elle a reconnu

que tous les jeunes se ressemblaient pour elle. Dès que je lui ai montré la photo de nouveau, elle a commencé à avoir des doutes.

Banks poussa les lourdes portes — cela demanda plus de force qu'il n'aurait cru — et pénétra dans la salle à manger somptueusement agencée. Jadis salle de banquet, visiblement, elle était percée de grandes fenêtres donnant, par-delà le fond de la vallée, sur les flancs de collines abrupts sillonnés de murets de pierres sèches. Il faisait trop sombre pour rien voir, bien sûr, mais les chasseurs prenant leur petit déjeuner pouvaient sans nul doute admirer la vue et se réjouir des plaisirs du massacre à venir tout en dégustant leurs œufs Benedict où leurs jus de fruits-céréales. Autrefois, il y avait sans doute au centre une unique grande table de banquet, avant que l'endroit ne soit converti en restaurant haut de gamme, mais à présent les tables étaient disséminées dans la salle, chacune recouverte d'une lourde nappe de lin immaculée. Tout au fond, il y avait d'autres portes, ouvrant probablement sur la cuisine, et un long bar occupait la longueur d'un mur, tout de bois sombre vernis et laiton, les rangées de bouteilles reluisant sur des étagères, devant le miroir. Banks n'avait jamais vu réunis autant de whiskies pur malt. La plupart des marques lui étaient inconnues.

Un homme en veste bordeaux leur tournait le dos, occupé à tripoter le bec doseur d'une bouteille de gin, quand Banks s'approcha de lui et se présenta ainsi que Annie.

— Enchanté de vous rencontrer, dit l'homme en leur jetant un coup d'oeil. Gerald Ferguson... quel emmerdement que ce foutu machin, si vous voulez bien me passer l'expression. Je leur ai bien dit d'en acheter un neuf, mais ils sont tellement radins. Et merde !

Il lâcha le doseur et s'appuya au comptoir pour leur faire face.

— Que puis-je pour vous ?

C'était un petit homme rondouillard d'une cinquantaine d'années, rougeaud, avec des favoris en côtelettes de mouton et une moustache à filtrer les soupes. Sa veste était un peu juste à la hauteur des boutons dorés de la poitrine et de la panse, et Banks se dit qu'une respiration profonde suffirait à les faire sauter.

— Nous espérions que vous pourriez nous aider à recueillir des informations sur un client, monsieur Ferguson.

— Gerald, je vous prie.

Il regarda autour de lui, puis posa le doigt sur l'aile de son nez.

— Une petite goutte, ça vous tente ?

Banks et Annie se juchèrent sur les tabourets.

— On ne voudrait pas vous attirer d'ennuis.

Gerald agita la main et regarda vers la porte par laquelle ils étaient entrés. Ses doigts étaient d'une longueur surprenante et fuselés, les ongles nettement taillés et satinés. Peut-être pratiquait-il le piano en amateur.

— Ce qu'il ne sait pas ne peut lui faire de mal... Quel est votre poison ?

Tournure de phrase malencontreuse, songea Banks, qui survola du regard l'alignement des bouteilles et se fixa sur le Port-Ellen vieilli en fût.

— Major Cabbot ?

— Rien pour moi, merci.

— Vous êtes certaine ?

— Absolument.

Gerald haussa les épaules.

— Comme vous voudrez.

Il remplit deux verres de Port-Ellen, des mesures très généreuses, songea Banks, disposa l'un devant lui et l'autre devant Banks.

— Santé ! dit-il, et il fit cul sec.

— Santé ! dit Banks, qui prit une petite gorgée. Divin.

Il reposa le verre.

— C'est un certain Clough qui nous intéresse. Barry Clough. Apparemment, il vient régulièrement ici tirer la grouse.

— Mais oui, on peut dire ça, oui.

Banks perçut comme une critique voilée.

— Vous ne l'aimez pas ?

— Je n'ai pas dit cela, si ? dit Ferguson, se servant une nouvelle dose de Port-Ellen.

Banks aurait parié que ce n'était pas la première de la journée, et que ce ne serait pas non plus la dernière. Au moins cette fois prit-il le temps de le savourer.

— Dites-nous ce que vous pensez de lui, alors.

— C'est une brute déguisée. Quant à son factotum...

— Jamie Gilbert ?

— Si c'est son nom. Celui qui a la coiffure de tapette...

— C'est lui. Poursuivez.

Ferguson prit une autre gorgée de whisky et baissa la voix.

— Autrefois, cet établissement avait de la classe, figurez vous. Cela va faire vingt-cinq ans que j'y travaille et je les ai tous vus passer. Députés — une fois, un Premier ministre et un président des États-Unis —, juges, dignitaires étrangers, hommes d'affaires de Londres... Eh bien, certains étaient peut-être de foutus pingres, mais ils avaient un point commun : c'étaient des gentlemen.

— Et maintenant ?

Ferguson prit un air dédaigneux.

— Maintenant ? Je ne vous donne pas un sou de la clique qui nous fréquente actuellement.

De nouveau, il jeta un coup d'oeil vers la porte.

— Pas depuis qu'il est là.

— Monsieur Lacey ?

— Ce foutu George Lacey, le directeur général. Lui et ses nouvelles idées. Modernisation, bon sang... (Il désigna du doigt les fenêtres.) Quel besoin de se moderniser quand on a la plus belle vue du monde et toute la nature à sa porte ? Répondez-moi, si vous pouvez...

Banks, qui savait reconnaître une question rhétorique quand il en entendait une, eut un acquiescement compatissant.

— Depuis qu'il est là, on n'a plus que des vedettes de variétés, des acteurs, des personnalités de la télévision, des petits génies de la bourse. Merde, on a même eu des femmes ! Pardon, ma belle, sans vouloir vous offenser, mais la chasse à la grouse n'a jamais été un sport de femme.

Il s'envoya une nouvelle gorgée de Port-Allen.

Annie sourit, mais Banks savait à quoi s'en tenir : sourire de pure forme. Ferguson avait intérêt à faire gaffe.

— La moitié ne savent même pas distinguer un canon d'une crosse. Un miracle si on n'a pas plus d'accidents, je vous jure. Mais ils ont du fric à jeter par la fenêtre. Et comment ! Prenez un type comme ce Clough. Parce qu'il vous a balancé quelques shillings au début de la soirée, il pense que vous serez à ses ordres jusqu'à la fin de la nuit. Crétin. Mary, qui est l'une de nos femmes de ménage... Gentille fille, un peu nunuche, si vous saviez ce qu'elle trouve dans les chambres...

— Quoi, par exemple ? dit Banks.

Ferguson s'approcha de lui et murmura :

— Des seringues, pour commencer.

— Dans la chambre de Clough ?

— Non. Dans celle d'un chanteur connu. Il a passé une semaine ici sans jamais sortir de sa chambre. Je vous demande un peu. Ils en ont de l'argent à jeter par la fenêtre, ces gars-là.

— Revenons à Barry Clough, monsieur Ferguson.

L'homme se mit à rire et se gratta le crâne.

— Oui. Pardon. Quel moulin à paroles. Il ne fallait pas me lancer sur l'un de mes dadas.

— Ça va. Pouvez-vous nous en dire plus sur Barry Clough ?

— Que voulez-vous savoir ?

— Vous l'avez vu souvent pendant son séjour ?

— Oh, oui. J'étais au bar tous les soirs — on m'aide quand il y a beaucoup de monde. Mandy, une des filles de Longbridge. Clough venait toujours prendre un verre avant d'aller dîner, et souvent il

prenait ses repas ici, aussi. (Ferguson regarda autour de lui et se pencha, avec un air de conspirateur.) On dit que la cuisine est fantastique, mais si vous voulez mon avis, y a rien de mangeable. Des cochonneries de l'étranger, en général.

— Mais monsieur Clough l'appréciait ?

— En effet. Et il savait quels vins commander avec quels plats — on a un « sommelier », comme il aime à s'appeler lui-même, cette andouille snobinarde — Châteauneuf-Du-Pape... Sauternes... porto millésimé. Et il a toutes ces conneries, les habits de luxe — Armani, Paul Smith —, tout l'attirail du chasseur de la meilleure qualité, en veux-tu en voilà, et il croit avoir de la classe, mais on voit bien que c'est du vulgus pecum dans le fond. Il a dû lire un guide du bluff, mais à moi on ne la fait pas. Il y a une chose qu'on ne peut pas feindre : le style. Comme j'ai dit : une brute. Pourquoi ? Qu'a-t-il fait ?

— On ne sait pas encore.

— Vous devez bien le soupçonner de quelque chose, non ? Cela va de soi. Notez bien ce que je vais vous dire : un type comme lui, il a forcément fait quelque chose. Forcément.

— Vous avez souvent parlé avec lui ?

— Comme j'ai dit, il se pointait comme s'il se prenait pour un vrai gentleman, mais il n'a pas réussi. Pour commencer, un vrai gentleman ne perdrait pas son temps à parler à un de mes semblables. Il lancerait une considération aimable sur la météo ou sa journée de chasse, mais ça s'arrêterait là. Il y a des limites claires. Ce Clough, bavard comme tout, calé au bar, à boire ses foutus Cosmopolitan et à fumer ses cigares cubains. Et cette foutue queue de cheval.

— De quoi parlait-il ?

— Rien d'important, somme toute. Le foot. Un supporter de l'Arsenal. Moi-même je suis de Newcastle. Sa villa en Espagne, ses soirées avec toutes ces foutues célébrités. Comme si ça m'intéressait.

— Parlait-il jamais de ses affaires ?

— Pas que je me souviene. Qu'est-ce qu'il fait ?

— C'est ce qu'on aimerait bien savoir.

— Bon, je ne prétends pas que les gens ne laissent pas échapper

parfois quelque chose. C'est le contexte qui veut ça. J'ai moi-même réalisé un ou deux bons investissements au fil des ans en me basant sur des choses entendues au travail, mais ne le répétez pas. On me paie pour rester derrière ce bar toute la nuit et quelquefois les gens vous prennent pour un genre de confesseur, non que je sois catholique. Anglican cent pour cent.

— Et Clough...?

— Non. Voilà pourquoi sa conversation ne m'a pas laissé de souvenirs.

— Il était avec des amis ?

— Oui. Cinq ou six...

— Qui ?

— Très mélangés. Il y avait cette jeune et jolie chanteuse qu'on voit partout en photo en ce moment, celle qui porte pas grand-chose de plus qu'une culotte en soie dorée. Amanda Khan... Un peu métissé, celle-là. Belle peau, cela dit. Banks avait vu l'image en question ; elle était sur la couverture de son dernier CD et ornait des posters chez HMV et Virgin Records. On lui donnait l'âge d'Emily. Même pas foutue de tenir un fusil, alors tirer... Enfin, je dois dire qu'elle m'a fait l'effet d'une gentille fille, surtout pour une chanteuse. Polie. Et bien trop mignonne, ne parlons pas de sa jeunesse, pour Clough et ses semblables.

— Elle était avec lui ?

— Comment ça ? Est-ce qu'ils couchaient ensemble ?

— Oui.

— Je ne sais pas. Ce qu'ils faisaient en quittant ce bar ne me regarde pas.

— Avez-vous eu l'impression qu'ils couchaient ensemble ?

— Ah, ils avaient l'air intimes, et lui je l'ai vu la frôler de temps en temps. Il la prenait par la taille, lui pinçait les fesses, ce genre d'attitude. Plus pour montrer qu'elle était à lui qu'autre chose.

C'était bien les façons de faire de Clough, songea Banks. Il n'avait pas mis longtemps à trouver une remplaçante.

— Qui d'autre ?

Le barman se gratta de nouveau le crâne. Banks prit une autre gorgée brûlante de pur malt.

— Je n'ai reconnu personne. Je suis persuadé que monsieur Lacey vous laissera jeter un coup d'œil à son grand registre... sa foutue disquette, enfin ce qui se fait aujourd'hui. On avait un beau livre relié de cuir noir, autrefois. Ça devait coûter des sous. Maintenant, c'est tout disquettes, sites Web et compagnie. Je vous demande un peu : des sites Web.

Banks sortit la photo d'Emily de sa mallette.

— Avez-vous déjà vu cette fille ?

L'homme perdit de ses couleurs.

— Alors c'est ça... Je sais qui c'est, pauvre petite. J'ai lu les journaux... Vous croyez que c'est lui ? Clough ?

— On l'ignore. C'est pourquoi nous posons ces questions.

— Je ne peux pas lui fournir d'alibi. C'est vrai que je le voyais tous les soirs, mais jamais dans la journée. Il aurait pu s'éclipser n'importe quand.

— Un alibi n'a que peu de poids dans un cas pareil, expliqua Banks. Pour l'instant, il suffit de savoir qu'il était dans la région à ce moment-là.

— Oh, il l'était. Il l'était.

— L'avez-vous vu rencontrer quelqu'un en dehors de sa bande ?

— Une fois seulement.

— Quand ça ?

— Je ne sais plus si c'était dimanche ou lundi. Ce devait être dimanche. Le jour de la selle d'agneau. On se serait régalé, sans toutes ces herbes et ces sauces que les cuisiniers balancent sur tout ce qu'ils font. Je vous ressers ?

— Non, merci.

— Vous ne voulez vraiment pas une larme, mademoiselle ?

— Non merci, monsieur Ferguson.

— Gerald. Pour vous, Gerald.

Annie eut encore ce sourire neutre.

— Non, Gerald.

Il leva sur elle un visage rayonnant.

— À la bonne heure.

— Cette personne que Clough a rencontrée, dit Banks, c'était un homme ou une femme ?

— Un homme. Vous savez, sa tête m'était familière, mais je n'arrive pas à mettre le doigt dessus.

— Une personnalité ?

— Je ne crois pas. Mais je l'ai vu dans les journaux.

— À quoi ressemblait-il ?

— Un mètre quatre-vingts environ. Un côté austère, comme s'il venait de sucer un citron. Il n'avait pas l'air à son aise. N'a bu que de l'eau minérale. Il regardait partout.

— Pouvez-vous dire s'ils se connaissaient d'avant ?

— Difficile à dire. Si je devais formuler une hypothèse, je dirais que c'était une première rencontre. Je ne sais pas pourquoi, mais voilà. Une intuition, diriez-vous.

— Vous n'avez rien entendu de la conversation ?

— Non. J'étais ici, derrière le bar, et ils étaient près d'une fenêtre.

— Ils avaient l'air amis ?

— Ah non, alors. Non. Le type s'est levé et a quitté la salle avant le plat principal.

— Ils se disputaient ?

— Si c'était le cas, ils le faisaient discrètement. Mais il était rouge de colère en partant, je vous le certifie.

— Clough ?

— Non, l'autre. Clough était froid comme un concombre.

— Vous ne pouvez pas m'en dire plus sur cet homme ?

— Chauve comme un œuf. Gros sourcils. Il y avait encore quelque chose de familier, son maintien. Comme s'il était dans l'armée ou... non... il y a quelque chose qui m'échappe.

— Un uniforme, peut-être ? suggéra Banks, sentant un picotement dans son échine. Un uniforme de la police ? Ferguson écarquilla les yeux.

— Mais bien sûr ! Il portait un costume ce soir-là, mais si on se le représente en uniforme... vous avez raison. Je l'ai vu à la télé, inaugurant des foires agricoles et dégoisant sur la baisse des chiffres de la criminalité. Monsieur Riddle, c'était lui, maintenant que j'y repense. Votre directeur de la police. Je me demande ce que ça veut dire.

Parfait, songea Banks, se sentant défaillir. Il ne manquait plus que ça. Il avait bien senti quelque chose de louche la nuit où il était allé lui annoncer la mort d'Emily. Riddle avait cité Clough aussitôt, alors que Banks n'avait jamais prononcé son nom, et il était certain qu'Emily non plus.

— Merci, monsieur Ferguson, dit-il, lampant son dernier millilitre de Port-Ellen. Un grand merci. On aura peut-être besoin de vous parler de nouveau, si ça ne vous dérange pas.

— Vous savez où me trouver. La prochaine fois, on essaiera le Caollia vingt-deux ans d'âge. Très bon malt. Ça vous décoiffe un homme.

Banks se sentait déjà passablement décoiffé en sortant dans l'obscurité. Ni lui ni Annie ne trouvait rien à dire. Il était las.

Son cerveau ne parvenait même pas à se colleter aux conséquences de ce que Ferguson venait de lui dire sur le dîner réunissant Clough et Riddle. Il y avait trop à comprendre. Mais il ne pouvait pas ajourner la question ; il devait affronter Riddle, et le plus tôt serait le mieux. Banks se sentait toujours aussi las quand il s'arrêta une nouvelle fois devant le Vieux Moulin ce soir-là. Annie avait paru ennuyée quand il l'avait déposée au commissariat en lui disant qu'il préférerait affronter seul Riddle, mais elle n'avait pas protesté. Riddle était le directeur, après tout, et il ne voulait pas donner l'impression d'un interrogatoire officiel, comme ce serait le cas si deux enquêteurs se présentaient à sa porte. Il désirait une explication franche, même s'il avait sa petite idée

sur ce qui s'était passé, et croyait que Riddle lui en fournirait une. C'était un travail qu'il aurait été heureux de confier à un autre, si cela avait été possible, mais ce n'était pas le cas. Il était toujours responsable de cette enquête, et si quelqu'un devait s'attaquer au directeur sur ce terrain, c'était lui.

Riddle répondit lui-même à la porte et l'invita à entrer.

— Ros est sortie... Elle est chez notre voisine, Charlotte King. Benjamin est au lit.

Ils traversèrent le vaste living et s'installèrent. Riddle ne lui offrit pas un verre, ce qui était préférable ; Banks ne voulait rien. Il attribuait sa fatigue au petit whisky de Scarlea House.

— Comment réagit-il... ? Benjamin.

— Il ne sait pas ce qui s'est passé. Il sait que sa sœur est allée vivre avec le petit Jésus, et elle lui manque terriblement. Il n'arrête pas de demander si c'est lié aux drôles de photos sur l'ordinateur.

— Et qu'est-ce que vous lui avez dit ?

— Que non. Qu'il fallait oublier. Mais il n'y parvient pas. On va l'envoyer chez ses grands-parents — les parents de Ros à Barnstaple — après les obsèques. Il s'entend bien avec eux et nous pensons qu'un changement de décor lui fera du bien.

— Quand a lieu l'enterrement ?

— Demain matin. Le coroner rend le corps aussi vite que possible... vous viendrez ?

— Je ne voudrais pas m'imposer.

— Pour le meilleur et pour le pire, vous êtes partie prenante de cette histoire.

Banks s'en serait bien passé, mais Riddle avait raison.

— Je viendrai.

— Bien.

— Et votre femme ? Comment va madame Riddle ?

— Elle tient le coup. Elle s'en sortira. Enfin, vous n'êtes pas là pour

parler de ma famille. Qu'y a-t-il ? Du nouveau ?

Banks observa un silence.

— Oui... Effectivement, il y a du nouveau.

— Alors accouchez.

— Vous n'allez pas apprécier.

— D'autres mauvaises nouvelles ?

Banks nota un léger éclair de frayeur dans les yeux de Riddle, quelque chose qu'il n'avait jamais vu chez lui. Il fuyait son regard.

— De toute façon, peu importe que cela me plaise ou non. Les choses sont allées trop loin. Il y a deux mois, je n'aurais même pas imaginé vous recevoir dans ma maison, alors vous inviter aux obsèques de ma fille... Cela ne signifie pas que j'aie changé d'avis sur vous, seulement que les circonstances ont changé.

— Je vous ai été utile.

— N'ai-je pas rempli ma part du contrat ?

— Pour quelle raison avez-vous dîné avec Barry Clough le dimanche 6 décembre à Scarlea House ?

Riddle marqua une pause avant de répondre.

— J'avais espéré que vous ne découvririez pas cela. C'était trop espérer, je suppose.

— Vous auriez dû vous douter...

— Oui, eh bien... De toute façon, je n'ai pas dîné avec lui. Je suis parti avant que cela n'aille plus loin.

— Ne finassez pas. Vous l'avez rencontré. Pourquoi ?

— Parce qu'il me l'avait demandé.

— Quand ?

— Deux jours plus tôt.

— Vendredi ?

— Oui. Il m'a téléphoné au commissariat pour m'annoncer qu'il venait dans le Yorkshire chasser la grouse, et qu'il souhaitait me voir pour parler d'Emily. C'est tout ce qu'il a bien voulu me dire au téléphone.

— Il a dit : Emily ?

— Oui.

— Pas Louisa ?

— Non.

— Donc, il avait découvert son identité...

— Oh, ça oui. Depuis que vous aviez parlé à ma fille dans son salon.

— La pièce était branchée sur écoute ?

— Bien sûr. D'après lui, en tout cas.

— Qu'est-ce qu'il vous voulait ?

— À votre avis ?

— Chantage ?

— En un mot. Je connais cette race-là. On collectionne les gens dont on pense pouvoir se servir à un moment donné.

— Parlez-moi de cette conversation.

Riddle se renfroigna.

— Ça vous fait plaisir, hein ?

— Comment cela ?

— Inverser les rôles. Vous en rêviez, non ?

— Vous vous donnez trop d'importance. Et pour être parfaitement franc, la réponse est non, cela ne me fait aucun plaisir. Rien de tout cela ne m'a plu. Ni vous annoncer la mort d'Emily, ni vous interroger, vous et votre femme, sur ses faits et gestes ; quant à maintenant... J'avais l'impression que l'un de vous me cachait quelque chose depuis le début, et à présent j'en ai la preuve tangible. J'aimerais pouvoir me laver les mains de cette affaire, mais je ne le peux pas. C'est mon travail, et croyez-le ou non, j'ai le sentiment que je dois ça à votre

filles.

— Pourquoi ? Qu'a-t-elle fait pour vous ?

— Rien. Ce n'est pas cela.

— Alors qu'est-ce que c'est ?

— Vous ne comprendriez pas. Revenons à ce dîner, voulez-vous ? De quoi Clough voulait-il vous parler ?

— Qu'est-ce que vous croyez ? Il avait découvert ma situation et ma volonté de me lancer dans la politique. L'idée d'avoir dans sa poche une personne aussi influente le séduisait.

— Qu'a-t-il dit ?

— Qu'il avait connu Emily à Londres, qu'ils avaient vécu ensemble pendant deux ou trois mois, et qu'il avait des photos compromettantes et toutes sortes d'histoires intéressantes à donner à la presse à son sujet, des choses qui gâcheraient mes chances d'être élu, si j'arrivais jusque-là, des choses qui jetteraient même le doute sur mon aptitude à rester dans la police... Il a fait quelques commentaires obscènes sur elle et a aussi indiqué qu'il pourrait la convaincre de revenir à lui quand cela lui chanterait. Il semblait croire qu'il n'aurait qu'à la siffler.

— Qu'avez-vous répondu ?

— Je l'ai envoyé sur les roses. Que croyez-vous ?

— Comment l'a-t-il pris ?

— Il a dit comprendre parfaitement ma réaction et qu'il me donnait deux semaines pour réfléchir, après quoi il me recontacterait.

— C'est à ce moment-là que vous êtes parti ?

— Oui.

— Vous avez eu des nouvelles par la suite ?

— Non. Cela ne fait qu'une semaine et demie.

— Pas de menaces, rien ?

— Non. Et je n'en attends pas.

— Pourquoi ?

— Pourquoi voulez-vous qu'il attire l'attention sur lui en mettant sa menace de chantage à exécution à présent ? Pas après ce meurtre.

— Vous ne pensez pas que le meurtre était un avertissement ? Un signal ?

— Absurde. L'équilibre était délicat. Clough avait tout à perdre en nuisant à Emily et tout à gagner en la laissant vivre. Ce n'est pas un imbécile. Quelle aurait été ma réaction si j'avais cru une seconde qu'il était l'assassin de ma fille ? Ce ne serait pas logique.

— Je n'en suis pas aussi sûr que vous...

Banks avait très envie d'une cigarette, mais il savait qu'il n'y avait pas droit, pas dans cette maison.

— Vous auriez dû savoir qu'on découvrirait cela tôt ou tard. Pourquoi ne m'avoir rien dit ?

— C'était un risque calculé. Pourquoi vous en parler ? Il s'agissait d'une affaire personnelle. Mon problème. C'était à moi de me débrouiller.

— Ce n'était pas un problème personnel. Cela a cessé de l'être à la minute où on a assassiné Emily, bon sang ! Clough, peut-être. Vous avez dissimulé une preuve.

— Quelle preuve ?

— Qu'il était dans la région à l'heure de sa mort, pour commencer. Il aurait pu facilement lui donner la drogue.

— Je me suis efforcé de ne gêner l'enquête en aucune façon. J'aurais voulu vous écarter de la piste de Clough, mais je ne pouvais le faire sans éveiller les soupçons. (Riddle se pencha en avant et posa les mains sur ses genoux.) Réfléchissez, Banks, avant de vous emballer. Quelle raison aurait-il eue de tuer Emily alors que c'était par elle qu'il me tenait ?

— Elle n'avait pas besoin d'être en vie pour qu'il mette sa menace à exécution.

— Mais il n'y avait pas que la menace de ses révélations... Il a dit aussi qu'il pourrait la reprendre à tout moment. Il savait que je ne pourrais

pas supporter qu'elle retourne auprès de lui. Vous auriez dû m'informer, Banks. Quand vous l'avez ramenée. Vous auriez dû me dire dans quel pétrin elle s'était fourrée. Vous m'accusez de dissimulation de preuve, mais vous non plus ne m'avez pas dit ce qu'elle avait trafiqué à Londres.

Banks soupira.

— À quoi cela aurait-il servi ?

Mais il avait peut-être eu tort, songea-t-il tristement. Il avait cru par son silence épargner aux Riddle une peine inutile et peut-être soustraire Emily à des sanctions disciplinaires. Et voilà le résultat. Emily était morte et Riddle avait lui-même de gros ennuis. Des ennuis dont il ne se relèverait peut-être jamais complètement. Emily lui avait bien dit combien son père était mauvais détective, se trompant toujours sur l'identité du coupable dans les romans policiers de son adolescence. Il le croyait sans peine.

— À quoi bon m'accuser ? dit-il. Croyez-moi, il y a des moments où je regrette d'avoir agi comme je l'ai fait. Mais vous... ! Un représentant de la loi... Un haut fonctionnaire, bon sang ! Je n'arrive pas à croire que vous avez été à ce point stupide, entêté et orgueilleux pour me cacher qu'un homme soupçonné sérieusement d'avoir tué votre fille vous avait abordé pour vous faire chanter quatre jours seulement avant le meurtre.

Les traits de Riddle se durcirent.

— Je vous le répète : c'était personnel. Aucun rapport avec la mort d'Emily. Il n'avait aucune raison de la tuer. Ne pensez-vous pas que si je le croyais coupable, je l'aurais déjà étranglé de mes mains ? Vous ne pouvez peut-être pas comprendre ça, Banks, mais j'aimais ma fille.

— Comment être sûr de rien avec quelqu'un comme Clough ? Son intérêt était peut-être de la laisser en vie, mais c'est aussi un homme violent, à ce que je sais, et possessif. Il n'aime pas qu'on le plaque. C'est peut-être pour cela qu'il l'a tuée. De plus, je ne crois pas qu'elle lui serait revenue aussi facilement. Elle en avait peur.

— Eh bien, cela aurait pu être une bonne raison de retourner auprès de lui, non ? Ces hommes-là exercent une certaine fascination sur les filles comme... comme Emily.

— Comment cela ?

— Précoces, malicieuses, rebelles. Elle a toujours été ainsi. Vous savez qu'on ne s'entendait pas, elle et moi, malgré toute mon affection. Ça se passait toujours mal. Ce Clough. Il a en gros mon âge, mais c'est un criminel. Policier-criminel. Vous ne voyez pas qu'elle faisait cela pour me blesser ?

— Si elle avait voulu vous atteindre, elle se serait arrangée pour que vous soyez au courant.

Riddle se contenta de hocher la tête.

— Clough a-t-il fait la moindre allusion à ses activités au cours de ce dîner ?

— Non.

— Il n'a pas cité la PKF ?

— Non.

— Charlie Courage ? Gregory Manners ? Jamie Gilbert ?

— Non. Je vous ai répété ses paroles. Ne croyez-vous pas que s'il m'avait dit quoi que ce soit de compromettant, je vous en aurais fait part ?

— Après ce que je viens d'entendre, je me le demande.

— Il n'y avait rien, Banks. Hormis ses menaces de chantage à peine voilées.

— Mais il était là, dans la région, quand Charlie Courage et votre fille ont été assassinés... Cela ne vous a pas fait réfléchir ?

— Si, et j'ai tout de suite pensé qu'il ne pouvait pas être coupable de ces deux meurtres, justement. Il ne serait pas assez bête pour être aux premières loges au moment des faits.

— Arrêtez de le défendre, bon sang ! On pourrait croire que...

— Quoi ?

— Peu importe.

— Que comptez-vous faire ?

Banks secoua la tête.

Je l'ignore.

— Je vous demanderai en tout cas d'avoir la décence d'attendre la fin des obsèques pour agir. Le ferez-vous ?

Banks donna son accord, mais son esprit était ailleurs, du côté de ce qui n'avait pas été dit. Une seule raison pouvait expliquer que Riddle ait poussé le manque de conscience professionnelle au point de garder le secret sur son rendez-vous avec Clough : c'est qu'il songeait à se plier à ses requêtes. Ce qui l'amena à considérer un problème encore plus important. Emily morte, une grande partie de l'emprise que Clough avait sur Riddle s'était éteinte. Si Clough ne l'avait pas tuée, alors qui avait voulu la mort d'Emily, et pourquoi ?

Bien des gens, songea Banks, croient que la police assiste aux obsèques des victimes d'un meurtre dans l'espoir d'y trouver l'assassin. Ce n'est pas le cas. Cela n'arrive que dans les livres et à la télévision. D'un autre côté, étant donné que les proches parents de la victime viennent en général à l'enterrement, et étant donné que les meurtres sont pour un très fort pourcentage commis par l'entourage familial, alors il y a de bonnes chances pour que l'assassin soit bel et bien présent aux obsèques.

Mais pas à celui-là. Barry Clough n'était pas là, pour commencer, et c'était jusque-là leur suspect numéro un, même si Riddle avait probablement raison de prétendre qu'Emily avait pour lui plus de valeur vivante. Banks avait-il des œillères quand il était question de Clough, ou bien était-il en train de déraiper, comme Gristhorpe le redoutait ? Non, il ne le croyait pas. Il savait que ce n'était pas logique de la part de Clough de supprimer Emily juste après l'avoir utilisée pour essayer de faire chanter son père, mais il était convaincu qu'il lui manquait quelque chose, un angle qu'il n'avait pas encore considéré. La seule chose à laquelle il avait songé, mais sans y croire vraiment, c'était que Clough était un genre de psychopathe qui n'avait pas pu s'arrêter. Si c'était le cas, alors il y avait fort à parier qu'il avait été là pour participer activement à cet assassinat.

Craig Newton et Ruth Walker avaient fait le voyage ensemble ; l'air embarrassé et lamentable sous la pluie, ils se tenaient là tandis que le pasteur entonnait le 23e Psaume.

Banks croisa leur regard ; Craig le salua d'un petit coup de menton et Ruth le regarda d'un sale œil.

— « Le Seigneur est mon berger ; je ne manquerai de rien. Il me fait

reposer dans de verts pâturages ; il me dirige près des eaux paisibles. » Il n'y avait rien de vert dans les pâturages du Yorkshire ce matin-là — du ciel aux maisons, jusqu'aux champs aux formes irrégulières et aux murs de pierres sèches, tout était d'un gris ardoise terne ou couleur de boue — ni rien de paisible du côté de la rivière Swain qui bouillonnait en une suite de petites chutes près du cimetière et qui, avec le vent hurlant dans les murs de pierres comme une musique de Stockhausen, couvrait presque complètement les paroles du pasteur. Le vent rabattait aussi cruellement la pluie en rafales et l'assistance en deuil semblait se rétracter dans ses épais manteaux, ses gants et ses chapeaux. Au moins le pasteur s'exprimait-il dans la vieille version. « Le Seigneur est mon berger ; donc je n'ai besoin de rien » avait à peu près autant de résonance que : « dans un miroir, vaguement ». Non qu'il allât très souvent à l'église, mais comme beaucoup de gens, il avait gardé le souvenir du puissant langage de la Bible de sa jeunesse, et tout le reste était loin de valoir l'original. Il n'avait jamais compris la moitié de ce qui y était dit, pas plus alors que maintenant, mais quelle importance ; la religion, c'était surtout une affaire de charabia, de toute façon. Mélopées, mantras, etc. Un charabia consolant, en l'occurrence, même si personne ne s'y trompait. Rosalind Riddle se tamponnait les yeux avec un mouchoir blanc à tout instant, Benjamin se tenait auprès d'elle, l'air perdu, et son époux semblait avoir passé la nuit debout à se débattre avec sa conscience.

Quand ce dernier rencontra brièvement le regard de Banks en se rendant près de la fosse, il détourna les yeux en coupable. Il l'était peut-être, songea Banks encore en proie à un reste de colère devant son entrave à la bonne marche de l'enquête. Il avait néanmoins compris, après son entretien avec Riddle la veille, que lui-même était aussi coupable d'avoir dissimulé trop de choses ; il n'avait rien dit à Annie de son déjeuner avec Emily, tout d'abord, et il ne lui avait toujours rien dit au sujet de leur nuit à l'hôtel. Avec un peu de chance, elle n'en saurait rien. Bien sûr, c'était bien plus facile de justifier ses propres faiblesses que celles de Riddle, mais il pouvait au moins comprendre la raison pour laquelle Riddle n'avait pas aimé admettre qu'il avait accepté un rendez-vous avec l'amant de sa fille, un homme à la réputation de criminel. Aurait-il fait ce que Clough lui demandait afin de protéger sa fille et ses intérêts ? Quelle espèce d'homme était-il au moment crucial ? Jamais il n'aurait la chance de le savoir à présent. On ne connaît son mérite que dans l'épreuve.

— « Quand je marche dans la vallée de l'ombre de la mort... » La vallée de l'ombre de la mort était une phrase qui lui avait toujours donné le frisson, même s'il aurait été bien en peine d'expliquer sa signification. Voilà enfin une phrase qu'on n'avait pas supprimée dans

la nouvelle traduction. Il songea au pauvre Graham Marshall, dans un passé lointain, marchant dans la vallée de l'ombre de la mort. Le corps n'ayant jamais été retrouvé, il n'y avait pas eu d'obsèques, comme pour Emily, mais une sorte de messe du souvenir, ou une cérémonie commémorative, il ne savait plus. Le directeur de l'école avait récité le 23e Psaume. Tant de morts. Parfois sa tête était comme pleine des voix des défunts. Banks se prit à espérer que la cérémonie serait bientôt terminée. Ce n'était pas seulement le temps, la pluie dégoulinant dans sa nuque et ce vent humide et glacial qui transperçait trois couches de vêtements et le glaçait jusqu'aux os, mais la vue du cercueil posé au bord de la fosse, prêt à y être descendu, quand on savait qu'Emily s'y trouvait, cette âme autrefois débordante d'énergie, espiègle, qui s'était pelotonnée dans son lit pour y dormir comme une petite fille, le pouce dans la bouche, dans cette chambre d'hôtel, tandis qu'il écoutait chanter Dawn Upshaw, assis dans un fauteuil. Froid, froid est le tombeau, un vers d'une vieille ballade anglaise lui traversa l'esprit. La tombe semblait bien froide en effet, mais la seule à ne pas en souffrir était Emily. Quand ce fut fini, et que le corps eut été couché dans sa dernière demeure, l'assistance commença à refluer vers le parking. Ruth et Craig abordèrent les Riddle. Le directeur ne sembla pas les remarquer et Craig resta en retrait. Ruth dit quelque chose à Rosalind, quelque chose qui semblait profondément sincère. Rosalind prononça quelques mots et lui effleura le bras. Puis, elle aperçut Banks qui était seul et marcha jusqu'à lui, un couple de personnes âgées dans son sillage.

— Mes parents, dit-elle.

Banks leur serra la main et présenta ses condoléances.

— Vous venez à la maison ? s'enquit Rosalind.

— Non. Impossible. Trop de travail.

Il aurait sans doute pu prendre une demi-heure, mais à la vérité il n'avait aucune envie de faire la conversation avec la famille.

— Que voulait Ruth ?

— Oh, c'est donc elle... je me demandais. Elle s'est présentée comme une amie d'Emily et voulait savoir si elle pourrait garder quelque chose en souvenir.

— Et ?

— J'ai suggéré qu'elle passe à la maison et je verrai ce que je peux

faire. Pourquoi ?

— Pour rien. Le garçon qui l'accompagne, c'est Craig Newton. L'ex-petit ami d'Emily.

— Il est suspect ?

— Techniquement oui. Il lui a cassé les pieds après leur rupture, et il n'a pas d'alibi.

— Mais... en réalité ?

— Je ne crois pas.

Rosalind leur jeta un regard par-dessus son épaule.

— Donc, je suppose que je devrais les inviter à la maison, n'est-ce pas ?

— Ils sont venus de loin.

— Comment ont-ils su que c'était aujourd'hui ?

— J'ai téléphoné la nuit dernière à Craig. La dernière fois que je l'ai interrogé, il avait exprimé le désir d'être là, et je ne voyais pas de raison de l'en empêcher. Il a dû contacter Ruth.

Rosalind lui serra la main et alla avec ses parents vers la voiture de Ruth. Banks vit aussi Darren Hirst et les autres jeunes qui se trouvaient avec Emily la nuit de sa mort, Tina et Jackie. Ils avaient tous l'air traumatisé. Darren lui fit un signe de tête et passa son chemin. Cela rappela à Banks un embryon d'idée qu'il avait eu, une chose qu'il voulait demander à Darren. Mais pas maintenant ; cela attendrait.

Laissons ce pauvre gosse à sa douleur.

Revenu au bureau, Banks n'avait pas eu le temps d'ôter son manteau pour s'asseoir que le brigadier Hatchley frappait à la porte et entra.

— Comment ça va, Jim ?

— Bien. L'enterrement ?

— Comme un enterrement.

Hatchley ferma la porte et s'assit en face de lui. Il était l'opposé

d'Annie quand il s'agissait de paraître à son aise, toujours perché au bord du siège, se tortillant comme si quelque chose de pointu lui entraît dans le derrière. Il sortit ses cigarettes et demanda du regard la permission à Banks. Ce dernier se leva et ouvrit la fenêtre, en dépit du froid, et tous deux se servirent.

— C'est au sujet de Castle Hill Books. J'ai envoyé la jeune Winsome là-bas hier après-midi et elle est revenue avec une prise intéressante.

— Continuez.

— Le proprio est un visqueux petit salaud nommé Stan Fish. Il a vendu du porno sous le manteau pendant des années. Bref, il s'avère qu'il avait un placard plein de logiciels piratés, de jeux et de CD divers. Il a dit les tenir d'un copain qu'il connaît seulement sous le nom de Greg. Ce Greg vient toutes les deux semaines dans une camionnette blanche avec une sélection. Donc, Winsome lui fourre sous le nez la photo de Gregory Manners, et deux et deux font quatre...

— Bien. Voilà qui nous donne des munitions en plus. (Il consulta sa montre.) Au moment où nous parlons, Manners est en route pour le commissariat.

— Winsome a aussi rapporté quelques échantillons de la marchandise. Vie Manson est en train de chercher des empreintes. Je lui ai demandé de se presser. Si elles correspondent à celle de Manners...

— Cela ne nous donne toujours pas grand-chose. Même si on peut épingler Manners pour piratage et distribution de supports informatiques protégés par un copyright, ce n'est pas très grave comme chef d'inculpation.

— Mais cela pourrait nous permettre d'attraper l'autre crapule...

— Barry Clough ?

— Mais oui. (Hatchley écrasa sa cigarette.) Ensuite, Winsome est allée montrer la trombine de Manners à Daleview et deux personnes l'ont reconnue.

— Mais on n'y a pas vu Clough, Andy-la-lavette ou Jamie Gilbert...?

— Pas encore. Mais on continue de demander...

Hatchley se leva pour sortir. Au même moment, la porte s'ouvrit et le

commissaire divisionnaire Gristhorpe fit irruption dans le bureau en brandissant l'un des plus célèbres tabloïds de Londres. Il huma l'air, leur jeta un regard noir puis lança : vous avez lu les journaux ce matin, Alan ? Banks regarda le quotidien.

— Même si j'en avais eu le temps, ça n'aurait pas été celui-ci.

Un sourire fendit le visage sanguin, grêlé, du commissaire.

— Ce n'est pas non plus mon préféré. Plutôt votre type de lecture, hein, Hatchley ?

— Si j'avais le temps, monsieur, bougonna Hatchley, en se glissant hors de la pièce.

Un clin d'oeil à Banks, et il refermait la porte derrière lui.

Gristhorpe lâcha la feuille à scandale sur le bureau.

— Je vous conseille d'y jeter un œil, Alan. J'ai bien l'impression que je vais devoir passer le reste de la journée au téléphone. Sur ce, il partit aussi brutalement qu'il était entré.

En soi, la photo couleurs aurait presque suffi à donner une crise cardiaque. Il y avait deux photos, en fait : l'une de Barry Clough quittant un restaurant de Soho, projetant la paume de sa main vers le paparazzi, l'autre de Jimmy Riddle quittant le quartier général de la police. La disposition des clichés faisait croire que les deux hommes étaient face à face. Dessous, au centre, Emily. C'était une bonne photo, professionnelle, qui la montrait sous un jour « sophistiqué », le look « chic-héroïne ». Sa chevelure blonde était relevée dans un coûteux décoiffé et elle arborait une robe longue, sans bretelles, noire. Pas la même que celle qu'elle portait la nuit où elle l'avait rejoint à l'hôtel, mais comparable. Banks avait déjà vu cette photo, ou du moins une qui lui ressemblait fort, chez Craig Newton.

Craig l'avait-il vendue aux journaux ? Était-il encore aigri à ce point ? Il était plus probable que Clough s'était emparé de quelques tirages quand elle vivait sous son toit et que c'était sa réponse à la mort d'Emily et au silence de Riddle. Le gros titre proclamait en toutes lettres : MEURTRE DE LA FILLE DU DIRECTEUR DE LA POLICE : QUE NOUS CACHE-T-ON ? L'article racontait les liens d'Emily avec un « patron de boîte de nuit bien connu et homme du monde ». Après quelques indications peu subtiles visant à faire comprendre que « patron de boîte de nuit bien connu et homme du monde » était « gangster » en langage codé, suivaient une ou deux digressions

moralisatrices dans la veine : « Savez vous ce que votre fille fabrique et avec qui elle est ce soir ? » avant que le reporter ne s'attaque au fond du problème, spéculant sur le fait que Clough étendait « son empire » dans le Nord, et que lui et Riddle avaient fait une sorte d'alliance malhonnête. Quant au rôle d'Emily dans cette histoire, au lecteur de le deviner.

Cet article avait manifestement été examiné de près par les avocats du journal, et frisait la diffamation. Par exemple, à aucun moment il n'était affirmé que les deux hommes s'étaient effectivement rencontrés, ni que Riddle connaissait la liaison de sa fille avec Clough — le reporter n'avait visiblement pas encore découvert l'épisode de Scarlea House —, mais tout le papier était un chef-d'œuvre d'insinuations, et les sous-entendus en eux-mêmes étaient déjà assez préjudiciables. Banks n'imaginait que trop bien la réaction des appuis politiques de Riddle.

Il comprit aussi que le dommage ne s'arrêterait pas au cercle politique ; ce genre de choses pouvait facilement faire de Riddle un paria dans la police. Fondées ou pas, de telles rumeurs pouvaient tout à fait mettre fin à sa carrière.

Banks soupçonnait déjà qu'on murmurait en haut lieu sur ce haut fonctionnaire qui poussait la négligence jusqu'à laisser sa fille se faire assassiner en sniffant de la cocaïne dans un club. Sans parler des rumeurs sur la drogue et le sexe qui allaient avec. D'une façon ou d'une autre, comme politicien ou flic de haut rang, le règne précaire de Jimmy Riddle arrivait à son terme.

Le plus étonnant pour Banks, c'est qu'il avait pitié de ce pauvre diable.

Le gros problème avec Jimmy Riddle comme suspect, c'était que le meurtre d'Emily, de quelque côté qu'on abordât la question, n'arrangeait pas ses affaires. Bien sûr, l'existence de sa fille l'avait toujours exposé au scandale, mais sa mort le garantissait. Par ailleurs, avec la pression qu'il avait dû subir depuis que Clough l'avait abordé à Scarlea House, peut-être quelque chose s'était-il brisé en lui. Et Rosalind ? Elle ne souhaitait pas le retour de sa fille, elle n'en avait pas fait mystère dès le début. Et si elle avait eu une bonne raison pour cela, si Emily était devenue une menace pour elle ? Mais comment ? Pourquoi ? Cela ne marchait pas, surtout en considérant la méthode, mais le moment était peut-être venu de bousculer les parents endeuillés.

Un coup à la porte le tira de ses rêveries. C'était Templeton.

— Oui, Kev ?

— J'ai pensé que vous aimeriez savoir, chef, qu'on vient d'amener Manners. Il attend salle trois.

— Merci, j'arrive. Demandez au brigadier Hatchley de venir aussi.

— À vos ordres.

— Au fait, où l'a-t-on trouvé ?

— Dans un endroit très étrange.

— Oh ? Où ça ?

L'officier de police sourit largement.

— Chez lui, chef. Un joli petit appartement du côté de Thirsk.

Banks lui rendit son sourire.

— Oh... Kev, j'avais autre chose à vous demander...

Tout chez Gregory Manners était mielleux, depuis ses cheveux d'un brun grotesque soigneusement lissés jus qu'aux semelles de ses mocassins italiens. Il était beau garçon en un sens, et Banks voyait ce qui pouvait séduire un certain type de femme.

La salle d'interrogatoires était un endroit miteux, privé d'air, avec des murs blanchis à la chaux, une petite fenêtre grillagée, une table et des chaises en fer vissées au sol. Le vieux cendrier bleu, chipé au Queen's Arms, n'était plus là maintenant qu'il était interdit de fumer dans le bâtiment, mais l'atmosphère sentait toujours le tabac froid, la sueur et la peur. Manners était tranquillement assis, jambes croisées, le regard négligemment perdu dans le vide. Quand Banks et Hatchley entrèrent, il demanda pourquoi on l'avait amené là.

Banks l'ignora et vérifia la présence des cassettes dans le magnétophone. Hatchley s'assit, impassible comme Bouddha, et presque aussi gras. L'enregistrement commença. Banks déclina l'heure, la date, l'endroit, nomma les personnes présentes dans la pièce, puis se tourna vers Manners et déclara : Vous êtes ici pour nous aider dans notre enquête, monsieur Manners.

— Quelle enquête ?

Les choses s'éclairciront au fur et à mesure. Manners se pencha en

avant et posa les bras sur la table.

— Il faut que mon avocat soit présent ?

— J'ai cru comprendre que vous lui aviez téléphoné avant de quitter votre domicile ?

— Avant qu'on m'amène ici, oui. Je suis tombé sur son répondeur.

— Ce sont des gens occupés. Vous avez laissé un message ?

— Je lui ai dit de se radiner en vitesse.

— En attendant, on ne vous a pas proposé les services d'un avocat commis d'office ?

— Un petit con pas foutu de trouver du boulot tout seul ?

— Et vous avez refusé ?

— Oui.

— En ce cas, monsieur Manners, commençons l'entre tien. Je vous signale que vous n'êtes accusé de rien pour le moment, donc inutile de vous affoler. Je ne doute pas que votre avocat sera là dès que possible, mais en attendant causons un peu, d'accord ?

Manners plissa les paupières, se cala dans son siège et se détendit, croisant de nouveau les jambes.

— Que voulez-vous savoir ? Je n'ai rien fait de mal.

— Mais bien sûr.

Banks sortit de son enveloppe le boîtier de CD trouvé par Annie dans les locaux de la PKF et le poussa sur la table en fer branlante.

— Vous savez ce que c'est ?

Manners considéra l'objet.

— Une boîte à CD.

— Bien. Peut-être pourriez-vous me dire ce que font là vos empreintes digitales ?

— Je suppose que j'ai dû le toucher.

— Oui. En effet, vous devez l'avoir touché. Pouvez-vous me dire ce que vous faisiez au parc d'activités de Daleview ?

— À Daleview ? Je travaillais. Pourquoi ?

— Je ne sais pas, Gregory. C'est pourquoi je pose la question.

— Eh bien, je travaillais. Oui. Je ne comprends pas. Je n'ai rien fait d'illégal. Pourquoi me questionnez-vous ? — Nous voulons connaître la nature des activités de la PKF.

— Quoi, la PKF ?

— C'est bien pour cette société que vous avez travaillé ?

— Oui. Mais je ne vois toujours pas où vous voulez en venir.

— Et si je vous disais que c'est une société bidon ? Qu'elle n'existe pas ?

— J'en serais très étonné.

— Qui l'a lancée ?

— Quoi ?

— La PKF.

— Moi, bien sûr. C'est moi qui ai tout fait. Tout seul. Ecoutez, il doit y avoir une erreur.

— Il n'y a pas d'erreur.

— Une erreur avec la paperasse. Je croyais avoir tout bien fait.

— Il n'y a pas de paperasse, Gregory. Il n'y a rien. PKF n'existe pas.

— Bon alors si ça n'existe pas, je peux difficilement savoir quoi que ce soit dessus, hein ? Je peux partir ?

— Assis !

Hatchley abattit son poing gros comme un jambon sur la table. Le bruit fit sursauter Manners.

— Hé, pas la peine de faire ça. C'est de l'intimidation.

— Sors-nous encore une connerie et je te montre ce que c'est,

l'intimidation, grommela Hatchley.

— Je suis certain que si vous répondez à mes questions aussi clairement et complètement que possible, le brigadier Hatchley vous écoutera aussi religieusement que moi, n'est-ce pas, brigadier ?

— Je veux, dit Hatchley. Du moment qu'il arrête de vouloir nous faire avaler des couleuvres.

Manners déglutit.

— Qu'est-ce que vous voulez savoir ? Je regrette si j'ai salopé la paperasse. C'est un crime puni par la loi ?

— Probablement. Mais on verra ça plus tard. Que faisiez-vous à la PKF ?

— Je développais, produisais et vendais un programme commercial de base de données.

— Appelé ?

— PKF.

— Inventé par vous ?

— Oui.

— Seul ?

— En gros, oui.

— C'est beaucoup de travail pour un seul homme.

— Le travail ne m'a jamais fait peur. De temps en temps, j'embauchais des intérimaires pour m'aider dans la distribution et ce genre de choses.

— Comme Jonathan Fearn ?

Manners fronça les sourcils.

— Le nom de me dit rien, mais c'est possible, oui.

Banks sortit de son classeur les photos d'Andrew Handley, Jamie Gilbert et Barry Clough, et les fit glisser sur la table.

— Vous les connaissez ?

— Non.

Banks tapota la photo de Clough.

— Celui-ci en particulier. Allez, regardez bien. Réfléchissez.

— Je vous ai dit non.

— Vous n'avez pas fait six mois de taule pour avoir fraudé la douane, il n'y a pas si longtemps ?

— J'ai été pris à faire une chose que les gens font tous les jours...

— Vous devez être un gros fumeur et un gros buveur.

— Je ne fume pas.

— Vous aviez donc l'intention de vendre ces marchandises ?

— Bien sûr. Les gens vont à Calais tous les week-ends pour bourrer leur bagnole, bon sang. Quel est le rapport ?

Banks tapota de nouveau la photo de Clough.

— Nos informations nous amènent à penser que cet homme est derrière les deux opérations.

— Alors, vos informations sont fausses ! Je ne l'ai jamais vu de ma vie. Ni lui, ni les deux autres. J'ai importé moi-même ces trucs, et c'est moi qui gérais la PKF. Qui n'a rien d'illégal, d'ailleurs. Peut-être que j'ai foiré la partie paperasse, peut-être que j'ai pas bien rempli les formulaires, mais si c'est pour ça que je suis là, inculpez-moi et finissons-en. Vous savez que je sortirai à la minute où mon avocat sera arrivé.

— Qui parle de vous inculper ?

— Je vois pas pourquoi on m'aurait amené ici, sinon ?

— Qu'est-il advenu de la PKF ?

— Vous devez être au courant. La camionnette a été détournée alors qu'elle rejoignait de nouveaux locaux et tout a été dévalisé. Il n'y a plus de PKF.

— Et le chauffeur est mort.

— Oui. Hélas.

— Un certain Fearn. Jonathan Fearn.

— Bon, eh bien, je ne me rappelais plus son nom. Je l'avais simplement embauché pour faire ce boulot.

— Où l'aviez-vous trouvé ?

— Monsieur Courage, le veilleur de nuit de Daleview, me l'avait recommandé.

— Ah oui, dit Banks, feuilletant des papiers dans son classeur. Charlie Courage. Un petit truand. Il a dû vouloir péter plus haut que son cul...

— Quoi ?

— C'est drôle que vous citiez son nom, Greg. Il a lui aussi eu un regrettable accident, peu après monsieur Fearn. Il s'est retrouvé du mauvais côté d'un fusil de chasse.

— Oui, je l'ai lu dans les journaux. Quelle horreur. Il me faisait l'effet d'un brave type.

— C'était un escroc, et vous le savez bien. Poursuivons.

— Mais bien sûr.

Manners changea de position sur son siège et redisposa ses jambes.

— Croyez-vous aux coïncidences ?

— La vie en est pleine.

— Et croyez-vous que la camionnette détournée, Jonathan Fearn succombant à ses blessures et Charlie Courage se faisant descendre seraient pures coïncidences ?

— C'est possible.

— Pourquoi quittiez-vous Daleview ?

— Le loyer était trop élevé. Le nouveau local était moins cher, et plus grand.

— Rappelez-moi ce que vous faisiez ?

— Fabrication et distribution d'un système de base de données de mon invention.

— Des études d'informatique ? À l'université ?

— Autodidacte. C'est fréquent dans le métier.

— À qui vendiez-vous ce matériel ?

— Des détaillants.

— Leurs noms ?

— Je dois avoir une liste quelque part.

— De quoi s'agit-il ?

On frappa à la porte, comme prévu, et cela à un moment idéal. Banks annonça la venue de l'O.P. Templeton et arrêta la cassette.

— Qu'y a-t-il, Kev ?

— J'ai pensé que ça vous intéresserait, chef, dit Templeton en jetant un coup d'œil au prévenu. C'est au sujet des empreintes, sur les boîtiers de CD.

— Ah oui, regardons.

Il ouvrit le dossier. Templeton quitta la pièce. Banks se plongea dans son dossier en fronçant les sourcils, montra les documents à Hatchley, puis remit en marche les cassettes.

— Voilà qui est intéressant, dit-il à Manners.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Le résultat des analyses des empreintes digitales. Un autre boîtier de CD.

— Je ne comprends pas. Vous avez déjà trouvé mes empreintes, et je me suis déjà expliqué...

— Ceci est différent, Greg. C'est un autre boîtier.

— J'ai dû en toucher plus d'un.

— Oui, mais c'est l'endroit où on l'a trouvé et ce qu'il contenait qui m'intéresse.

Manners blêmit légèrement.

— Je ne... Où l'avez-vous trouvé ?

— Une boutique du nom de Castle Hill Books. Le patron est un certain Stan Fish. Cela vous dit quelque chose ?

— Peut-être un de mes détaillants.

— De votre base de données ?

— Oui.

— Alors comment se fait-il que ce boîtier ait contenu un jeu Playstation Sony tout neuf ?

— Je sais pas. Peut-être que le patron de la boutique a interverti les boîtes ?

— Possible. En fait, j'inclinerais à le croire, si...

— Si quoi ?

— Si on n'avait retrouvé vos empreintes sur six autres boîtiers contenant le même jeu, et on en a encore un certain nombre à tester avant d'en avoir fini. Certains contiennent le dernier disque de Rem. Qui n'est même pas encore chez les disquaires. Puis on a quelques logiciels de traitement de texte et ainsi de suite. Ce qui est drôle, Greg, c'est qu'il n'y a pas un seul de vos logiciels. Manners se croisa les bras.

— Bon j'ai compris. Je dirai plus un mot tant que mon avocat ne sera pas là.

Deux heures plus tard, en fin d'après-midi, Manners était toujours en garde à vue, à attendre son avocat, et Banks dans son bureau, à épilucher les dépositions des témoins, quand le téléphone sonna.

C'était Dirty Dick Burgess qui appelait de Londres.

— Banks, devine quoi ?

— Tu es nommé à la direction de la Commission des relations interraciales ?

- Très drôle. Non. Mais Andy-la-lavette a enfin fait surface.
- Ah oui ?
- J'ai pensé que ça t'intéresserait.
- J'ai une chance de bavarder avec lui dans un proche avenir ?
- Non, à moins que tu aies envie de te taper une séance de spiritisme. Il est mort. Tout ce qu'il y a de plus mort.
- Où ?
- Un coin très reculé au bord de l'Exmoor. Je te jure, mon vieux, sans la brigade des anoraks et des promeneurs de chiens, bénis soient-ils, on ne retrouverait pas la moitié des cadavres...
- On l'a emmené en balade ?
- Et comment.
- Coup de fusil ?
- On lui a tiré dans le buffet. De très près. Il reste plus grand-chose.
- Comme Charlie Courage. Aucun signe de torture ?
- Merde, Banks, il reste presque plus rien du buste de ce pauvre crétin ! Tu espères des miracles ?
- Qu'est-ce que tu crois, toi ?
- C'est assez évident, non ?
- Mets-moi au parfum.
- Andy-la-lavette n'a pas été sage. Il a filouté monsieur Clough. Monsieur Clough n'aime pas être filouté, alors il a emmené Andy en balade. C'est mon point de vue.
- Et Charlie Courage ?
- C'est une partie du tableau. Je le vois mal en passant innocent, d'après ce que tu m'as dit.
- Il prenait du fric à Clough, ou au copain de Clough, Gregory Manners, pour assurer que la PKF opérait sans histoires. Or voici que

la société déménage... finies les primes pour Charlie. Charlie devait savoir où la PKF déménageait, et quand. Et Andy a dû se pointer avec une offre plus alléchante.

— Pourquoi aurait-il fait cela ?

— Parce qu'il en a marre de Clough. D'être à sa botte. Il veut qu'on le respecte.

Et il en veut aussi à Clough de l'incident avec Emily, quand elle lui a fichu son genou dans les couilles, songea Banks.

— Peut-être, dit Burgess, sceptique.

— Donc il détourne la camionnette pour se lancer dans les affaires. Le véhicule est bourré de stock, mais plus important, il transporte aussi deux ou trois graveurs de très grande valeur. Il croit que Clough ne découvrira jamais la vérité. Mais Clough n'est pas idiot. Il envoie deux affreux molester Charlie. Charlie, c'est un escroc mais personne n'a jamais dit que c'était un courageux. Charlie donne Andy sous la torture, et on leur règle leur compte à tous les deux. Je me demande pourquoi Gregory Manners est toujours en vie.

— Pardon ?

— Manners étant responsable de la PKF, il devait être le suspect numéro un de Clough. Clough l'a menacé et Manners a dû le convaincre qu'il n'avait rien à voir avec le détournement. Peut-être qu'il lui a dit que Andy avait été vu traînant dans les parages et posant des questions. On ne saura jamais la vérité.

— Bon, et maintenant, que fait-on ?

— On va continuer à montrer les photos dans le voisinage à Daleview. Je fais aussi poireauter Manners dans une cellule ; il attend son avocat. J'aurai donc bientôt une nouvelle conversation avec lui.

— Il te dira rien. La trouille de Clough.

— Sans doute, mais je peux le bousculer un peu. Ce serait bien de le menacer de complicité d'assassinat, un truc juteux dans le genre. Pour le moment, on n'a pas grand-chose à lui coller sur le dos, à part du piratage informatique, et cela ne tiendra pas. À la minute où son avocat entrera, on devra le relâcher.

— Et quelles sont tes chances de ne jamais le revoir ?

— Je veux bien parier de l'argent.

— Et avec Andy, que fait-on ?

— Ça ne va pas être du gâteau de prouver que Clough est lié à ce meurtre. Rien sur le lieu du crime ?

— Des traces de pneus.

Banks réfléchit un moment, puis dit :

— Je crois que le moment est venu de convoquer monsieur Clough chez nous. Mais d'abord, j'ai une idée...

Il était tard, et Banks écoutait le Printemps de Beethoven, avec Anne-Sophie Mutter au violon, tout en lisant une biographie de Ian Fleming, quand il entendit une voiture stopper. C'était en soi inhabituel. Le chemin de terre qui longeait son cottage se terminait dans les bois à une dizaine de mètres de là, où il se transformait en un étroit sentier entre les arbres et Gratly Beck, le cours d'eau. De temps en temps, des touristes se trompaient de route et devaient revenir sur leurs pas, mais pas à cette heure, ni en cette saison. Curieux, Banks reposa son livre, s'approcha de la fenêtre et écarta les rideaux. Une voiture de sport, à en juger par sa ligne, s'était arrêtée devant sa maisonnette et une femme en sortait. Il ne distinguait pas ses traits, car il faisait nuit noire, elle portait un foulard, et il n'y avait pas d'éclairage public sur ce chemin isolé. Mais il serait bientôt fixé, se dit-il, en la voyant se diriger vers le cottage où elle frappa à la porte. Quand il ouvrit, voyant Rosalind Riddle ôter son foulard, il dut paraître assez surpris pour l'intimider.

— Pardon, dit-elle. Je tombe mal ?

— Non... pas du tout. (Il s'effaça.) Entrez.

Comme elle passait tout près de lui, il sentit ses seins frôler son bras, et crut déceler un parfum de genièvre dans son haleine. Plutôt du gin. Il prit son manteau de fourrure et le suspendit dans le placard près de la porte. Dessous, elle ne portait qu'une simple robe bleu pastel, plus faite pour l'été que pour cette maussade nuit d'hiver. Cela dit, quand on a un vison sur le dos, on n'a pas besoin de porter quoi que ce soit en dessous. Il interrompit là le fil de ses pensées, avant d'aller plus loin.

— On est bien, ici, dit-elle, considérant la pièce exiguë, ses murs bleus et son plafond couleur d'un brie fait à cœur.

Banks avait accroché deux aquarelles achetées dans une vente aux enchères, et un agrandissement d'une des meilleures photos de Sandra, à son avis, trônait à la place d'honneur sur la cheminée. La photo avait été prise, par pur hasard, non loin de la ferme où Banks vivait maintenant seul, et montrait la vue de la campagne jusqu'à Helmsford dans le soir, avec un coucher de soleil flamboyant, la fumée s'élevant des cheminées, l'église au clocher carré flanquée de la petite tourelle ancienne, le cimetière sombre où les moutons paissaient parmi les pierres tombales rongées de mousse, et les alignements tortueux des toits de schiste. Il n'était peut-être plus marié à Sandra, mais ce n'était pas pour cela qu'il rejetait son talent. Il n'y avait pas beaucoup de meubles dans la pièce, juste un sofa sous la fenêtre et deux fauteuil assortis disposés en biais devant la cheminée, où des gros morceaux de tourbe brûlaient, projetant des ombres sur les murs.

— Vous vivez seul ici ? dit-elle.

— Il n'y a pas de place pour deux.

— Je n'aurais pas dû demander. Pardon. Bien sûr, je sais certaines choses sur votre vie. Votre femme...

Une tasse de thé ou autre chose... ?

— Autre chose. Après une journée pareille, j'ai besoin de quelque chose de plus corsé. Gin-tonic, si vous avez.

— Tout de suite.

Il alla dans la cuisine et sortit la bouteille de gin du placard où il conservait son choix hasardeux de spiritueux — du rhum, quelques onces de vodka, une demi-bouteille de cognac et le pur malt Laphroaig, au goût de fumé, son whisky favori qui entamait régulièrement son budget.

— Comme c'est étrange cette sensation... cette atmosphère.

— Quoi ?

Banks se retourna et vit Rosalind. L'une des raisons pour lesquelles il avait acheté cette maison au départ, c'était qu'il avait rêvé de cette cuisine avant même de connaître son existence — un rêve plein de chaleur et de bien-être — de sorte que, quand il l'avait vue, il avait su qu'il devait l'acheter. Par chance, la vieille dame qui vendait ne voulait pas que son bien tombe aux mains d'un propriétaire absentéiste ; elle le lui avait donc cédé pour cinquante mille livres —

un cadeau, quand on savait qu'il y avait des maisons jumelées ou mitoyennes encore plus petites qui portaient à soixante-dix mille livres ou plus dans certains des coins les plus prisés du Yorkshire.

Cette cuisine lui semblait habitée par une présence, une présence bienveillante et — qui sait pourquoi — féminine.

Il ne croyait pas vraiment en Dieu, ni aux fantômes, n'y avait jamais beaucoup pensé, étant un homme plutôt pratique, mais c'était un autre changement qui était intervenu depuis le départ de Sandra. En définitive, il avait accepté, et même chaleureusement accueilli, cette présence, et en était venu à croire que c'était l'esprit de la maison, comme on dit que certains lieux sont hantés. Il avait un peu lu sur le sujet et avait nommé son esprit : Haltia, du finnois, généralement révérée comme l'esprit de la première personne qui s'était appropriée un site soit en y allumant du feu, soit en y construisant une maison, ou même, dans certains cas, qui y était morte.

Rosalind était la première, à part lui, à y être sensible. D'autres étaient venus — Tracy, Brian, Sandra, Annie, le commissaire divisionnaire Gristhorpe, Jim Hatchley —, mais aucun n'avait ressenti la séduction surnaturelle de cette cuisine. Banks inclinait à lui raconter son rêve, mais il se ravisa sans savoir pourquoi. Il ne l'avait dit encore à personne, de peur de paraître ridicule ou fou, et il n'y avait aucune raison de commencer maintenant.

— C'est une pièce agréable, dit-il, en servant un verre. Vous devriez la voir quand le soleil l'éclairé. C'est splendide.

C'était le moment où il préférait être dans sa cuisine, quand le soleil matinal sautait par-dessus Low Fell et glissait sur les pâturages pour se répandre dans la cuisine comme du miel. Il faudrait attendre encore quelques mois.

— J'aimerais bien, dit Rosalind.

Puis elle détourna les yeux et rougit. Elle avait des cernes, nota Banks, ce qui lui donnait un air mystérieux, tragique même — rien de surprenant vu ce qu'elle venait d'endurer. En dépit de la mauvaise impression qu'elle lui avait faite au début, il lui semblait maintenant que c'était une femme qu'il aurait aimé avoir connue, peut-être à une autre époque, dans une autre vie. Mais par ailleurs, il gardait dans un coin de son esprit l'idée qu'elle n'était peut-être pas complètement innocente du meurtre de sa fille.

— Glaçons ? Citron ?

— Le tonic, c'est tout, s'il vous plaît.

Banks lui tendit son verre et se servit deux doigts de whisky. Le niveau de la bouteille diminuait rapidement. Ils retournèrent au salon. La seule lumière provenait du feu et de la lampe de lecture à côté du fauteuil. Il se demanda s'il devait allumer le plafonnier, et décida que non. À voir sa tête quand elle prit place d'un air las devant lui, elle devait préférer cette pénombre. Il baissa la musique et alluma une cigarette.

— Comment s'est passée la réunion familiale ?

— Comme prévu. Vous aviez de la chance d'avoir l'excuse de votre travail...

— Je ne suis pas doué pour ces choses-là. Vous avez eu l'occasion de parler avec Craig et Ruth ?

— Un peu. Vous savez ce que c'est...

— Quelles ont été vos impressions ?

— Lui, c'est un bon garçon.

— Sans doute. Et Ruth ?

— Je n'ai pas vraiment eu la chance de lui parler. Je suis contente que ce soit fini, c'est tout.

— Pourquoi vouliez-vous me voir ? Vous avez quelque chose à me dire ?

— Non. Qu'est-ce qui vous fait croire ça ?

— Qu'est-ce qu'il y a, alors ?

Elle fit tourner son gin-tonic dans son verre avant de répondre.

— Jerry m'inquiète. Il prend tout cela très mal.

— Pas étonnant. Enfin, votre fille unique est morte, assassinée. Il devait fatalement le prendre mal. Il n'est pas de marbre. Et maintenant, ce scandale dans le journal...

— Non, il y a autre chose.

— Comment cela ?

Rosalind soupira et étira les jambes, les croisant au niveau des chevilles. Ce geste lui rappela Annie.

— Toute sa vie, la seule chose qui a compté c'était son travail. Le boulot. Vous savez ce que c'est, les exigences... Les sacrifices qu'il a faits... que nous avons faits...

Elle secoua la tête.

— Je ne dis pas qu'il ne nous aime pas, nous, sa famille, mais nous sommes toujours passés au second plan. Ma propre carrière est passée au second plan. Il fallait sans arrêt déménager, quel que soient mon activité ou les résultats scolaires des enfants. C'était difficile, mais j'ai accepté. Je m'en fiche. Après tout, personne ne me forçait à rester.

» Mais les récompenses en valaient la peine. Je sais que vous le prenez pour un arriviste, et c'est peut-être le cas, mais ses origines sont très modestes. Comme les vôtres, j'imagine.

Banks fumait et écoutait. Il n'avait jamais songé aux origines de Riddle auparavant, mais se rappela les bruits disant qu'il venait d'une famille de travailleurs agricoles du Suffolk. Il avait l'impression que Rosalind voulait seulement parler, et il se contenterait de la laisser discourir aussi longtemps qu'il lui plairait, même s'il ne voyait pas du tout pourquoi elle l'avait choisi pour s'épancher. Pourtant, c'était bon d'avoir une femme séduisante à la maison qui en plus comprenait l'esprit du lieu — même si c'était l'épouse de Riddle ; et puis il y avait toujours la possibilité qu'il apprenne quelque chose en rapport avec le meurtre d'Emily.

— Donc, il travaillait dur et nous avons fait beaucoup de sacrifices. Jerry n'est pas... le plus démonstratif des hommes. Notre mariage... il a de la peine à exprimer ses sentiments. (Elle sourit.) Je sais que c'est le cas de la plupart des hommes, mais pour lui c'est spécialement vrai. Il aimait tendrement Emily, mais il n'a jamais su le lui montrer. Il est devenu hyperprotecteur, un genre de tyran fixant des règles que je devais faire respecter. Ce qui m'a transformée en marâtre aux yeux de ma propre fille. Il n'était jamais là quand elle avait besoin de lui ; ils n'ont jamais réussi à nouer des liens.

— Il l'aimait, pourtant ?

— Énormément. Il en était gâteux et s'enorgueillissait de ses réussites autant qu'il pouvait s'enorgueillir d'un autre que lui-même.

— Pourquoi me racontez-vous tout ça ? Elle sourit.

— Je ne sais pas. Peut-être parce que vous savez écouter.

— Continuez.

— Il n'y a pas grand-chose à ajouter... À cause de ce qui s'est passé, à cause de la culpabilité qu'il éprouve de n'avoir jamais su montrer ses sentiments, pour avoir essayé de la museler au lieu de la chérir, il est en train de se désagréger. Il reste là, prostré. La moitié du temps, il ne répond même pas quand je lui adresse la parole. C'est comme s'il était détaché, perdu dans un enfer intérieur dont il ne sait plus ressortir. Depuis les obsèques, c'est pire. Je ne peux plus lui parler, il m'exclut. Heureusement que Benjamin est parti chez mes parents, sinon je ne saurais plus quoi faire. Je sais que je ne m'explique pas très bien. Je n'ai jamais su m'exprimer. Mais je suis inquiète pour lui.

— Est-ce qu'il y a autre chose qui le préoccupe ?

— Je l'ignore. En tout cas, il ne m'en dit rien. N'est-ce pas assez ?

— Peut-être devriez-vous l'orienter vers un psychologue. Je suis sûr que votre médecin de famille pourrait vous recommander un bon spécialiste.

— J'y ai fait allusion, mais en vain, il n'ira pas.

— Alors, je ne sais pas quoi vous dire.

— Et vous, si vous alliez le trouver ?

— Moi ?

Banks faillit éclater de rire.

— Je ne crois pas que cela lui ferait du bien. Il ne peut pas me souffrir.

— Son attitude à votre égard s'est quelque peu adoucie ces derniers temps.

— Depuis que j'ai ramené sa fille ? Je ne crois pas. Il s'est contenté de tenir sa promesse.

Banks se rappela ce qu'Emily lui avait dit sur l'envie que son père éprouvait. Des sentiments aussi puissamment enracinés ne disparaissent pas quand celui qui les inspire vous a rendu un ou deux services. Dans la plupart des cas, ils s'approfondissent au contraire parce que les gens qui ne vous ont jamais apprécié détestent vous

devoir quelque chose. En outre, Banks avait surpris Riddle à mentir, et cela devait lui être resté sur le cœur. Il se rappela l'expression coupable de ce dernier au cimetière.

— C'est lui qui a tenu à vous confier cette enquête.

— Pour des raisons strictement professionnelles.

— J'aimerais quand même que vous lui parliez.

— S'il ne vous écoute pas, comment m'écouterait-il ?

— C'est une possibilité. Au moins vous êtes un homme. Il n'a pas beaucoup d'amis.

— Et ses confrères en politique ? Il doit avoir des amis dans ce milieu-là.

Rosalind sirota son gin-tonic.

— Ils le prennent avec des pincettes. Cela a commencé avec la mort d'Emily, mais c'est pire depuis cet article avec toutes ces insinuations. Oh, on croule sous les coups de téléphone, les témoignages de sympathie, mais ensuite c'est le couplet classique : il vaut mieux dans l'intérêt de tous... et pour le bien du parti. Hypocrites.

— C'est navrant d'entendre ça.

— Je suis certaine que cela accrédi tera votre piètre opinion de la nature humaine, surtout la nature humaine des Conservateurs.

Banks ne broncha pas. Il regarda le feu, les morceaux de tourbe bouger et soupirer en crachant des jets d'étincelles.

— Pardon. Je n'aurais pas dû... (Elle eut un rire amer.) Je parle plus pour moi que pour vous. Je dois avouer que l'estime que je porte à la nature humaine est descendue en chute libre ces jours-ci.

La musique cessa et Banks laissa le silence se prolonger.

— Si vous voulez changer de disque, ne vous gênez pas, dit-elle. J'aime le classique.

Banks s'approcha de sa chaîne et prit une autre sonate pour violon de Beethoven, Kreutzer cette fois.

— Hum, dit Rosalind. C'est beau.

Banks s'émerveilla une fois de plus de sa ressemblance avec sa fille, surtout les lèvres ; c'était le même contour plein et pourtant nettement défini, la même nuance de rose soutenu ; elles bougeaient de la même façon quand elle parlait.

— Je ne vois toujours pas ce que je pourrais faire, dit-il. Même si je lui parle. Ce que je n'ai pas promis de faire.

— Vous pourriez au moins essayer. Si cela ne sert à rien... Elle haussa les épaules.

— Et vous ?

— Quoi moi ?

— Comment allez-vous ?

— J'assume. Je survis. Parfois j'ai l'impression d'être déchiquetée par des millions de petits hameçons chauffés à blanc, mais le reste du temps, ça va. (Elle sourit.) Il faut bien. Je suis retournée au bureau cet après-midi, après que tout le monde en était parti. Je sais que ça doit paraître étrange mais le travail m'aide à détourner mon esprit de sujets plus graves. Jerry, lui, n'a même plus son travail. Il n'a plus rien. Il reste assis à la maison, à broyer du noir. C'est effrayant de voir quelqu'un comme lui se décomposer. Lui, si fort, si solide.

Pour les puissants de ce monde, plus dure sera la chute, songea Banks, mais il ne l'exprima pas à haute voix, c'eût été trop cruel. Pourtant, il avait eu cette pensée, et cela lui donna mauvaise conscience ; était-il à ce point moche ? Il comprenait ce que Rosalind avait voulu dire ; c'est bien plus effrayant de voir celui sur lequel on s'est toujours appuyé, votre roc, s'effriter, que de voir quelqu'un de fragile faire une énième dépression. Banks avait eu une tante éloignée qui ne cessait d'avoir des « crises », comme disait sa mère, mais comme elle avait toujours été faible psychiquement, personne n'était surpris. Ce n'était pas qu'on s'en fichait, mais ses « crises » manquaient de dimension tragique.

— Bon, entendu, j'essaierai de passer demain pour bavarder avec lui. Je ne vous promets rien, remarquez.

Son visage s'épanouit.

— C'est vrai ? Fantastique. Je n'en demande pas plus.

Comment est-ce que je m'y prends pour me laisser embobiner comme ça ? se demanda Banks avec stupeur. Ai-je l'air d'une poire ? D'abord,

je me prive d'un week-end à Paris avec ma fille — l'abandonnant aux griffes du laconique Damon — pour partir à Londres à la recherche d'Emily Riddle, et maintenant je vais jouer les psys auprès de Jimmy Riddle, l'homme qui a fait autant pour ma carrière que Margaret Thatcher pour les syndicats.

— Tant que vous êtes là, j'aurais une ou deux questions à vous poser, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

— Ah, tiens ?

Elle détourna les yeux et se mit à jouer avec son alliance. Elle avait fini son verre et le laissa sur l'accoudoir de son fauteuil.

— Je vous ressers ?

— Non, merci. Je conduis.

Elle jeta un coup d'œil à sa minuscule montre dorée et se pencha en avant.

— D'ailleurs, il faut que je rentre. J'ai dit à Jerry que j'allais faire un tour. Je n'aime pas le laisser trop longtemps seul la nuit. C'est la mauvaise heure pour lui.

— Je comprends. Je ne vous garderai pas plus de quelques minutes.

Elle se cala dans son fauteuil mais sans se détendre. Qu'est-ce qui la rendait aussi nerveuse ? se demanda Banks. Que dissimulait-elle ?

— Ruth Walker m'a dit que c'est vous qui aviez décroché quand elle a appelé Emily. Pourtant, vous m'avez dit n'avoir jamais entendu parler d'elle. Pourquoi ?

— Vous ne voudriez tout de même pas que je me rappelle le nom de tous ceux qui ont téléphoné à ma fille, non ? D'ailleurs, elle n'a peut-être pas dit son nom.

— C'est ce que font les gens, en général. Une règle élémentaire de politesse.

— Si vous saviez comme les gens sont mal élevés. Où voulez-vous en venir ?

— Je l'ignore. Seulement, j'ai l'impression que vous me cachez quelque chose. C'est peut-être lié, ou pas, à Ruth Walker, mais vous devenez très évasive chaque fois qu'il est question d'elle.

— Ce doit être votre imagination.

— Peut-être. On m'a souvent dit que j'en avais trop pour mon bien. Votre époux, par exemple. (Banks se pencha vers elle.) Madame Riddle, cela ne vous semble peut-être pas pertinent ou important, mais je dois vous signaler que vous faites fausse route. Le mieux est de me dire tout ce que vous savez et de me laisser juger. C'est mon travail. Rosalind se leva.

— Merci du conseil. Si je savais quoi que ce soit d'utile à votre enquête, vous pouvez être sûr que je le suivrais, mais comme ce n'est pas le cas... Je me sauve à présent. Mille mercis pour votre hospitalité. Vous irez voir Jerry demain ?

— Sauf urgence, oui. Je passerai. Ne lui dites rien ; il serait fichu de condamner les portes et de barricader les fenêtres.

Rosalind sourit. Un sourire triste, songea Banks, mais néanmoins aimable.

— Et réfléchissez bien, s'il vous plaît, à ce que je viens de vous dire. S'il y a quelque chose...

Elle approuva vivement et s'en alla. Sur le pas de la porte, Banks la regarda prendre la direction de Helmthorpe, puis il se resservit du whisky et retourna à Beethoven et au violon d'Anne-Sophie Mutter.

Banks et Annie regardèrent Barry Clough s'avancer dans le couloir, un policier en escorte, et en compagnie d'un autre homme. Banks nota le costume Paul Smith, la queue de cheval, la chaîne en or assortie au bracelet, la démarche assurée, suffisante, et songea : petit con.

— Navré de vous tirer du lit aussi tôt, dit-il en ouvrant la porte de la salle numéro deux, la plus petite et la plus repoussante des salles d'interrogatoires du commissariat. Elle satisfaisait aux nouvelles normes à peu près comme la vieille Cortina de Banks avait passé le contrôle technique : de justesse.

— J'espère que vous avez une bonne raison de m'avoir fait traverser la moitié du pays, fit Clough avec humeur. Une raison compréhensible pour mon avocat.

Il jaugea Annie du regard, regard que cette dernière ignore, puis se tourna vers l'homme qui l'avait suivi dans le couloir.

— Simon Gallaghër, dit l'homme. Je suis l'avocat en question.

À le voir, il y avait en effet de quoi se poser des questions, songea Banks. Pour une fois, le client semblait mieux sapé que l'avocat, mais il aurait bien parié que l'élégance discrète de Gallaghër coûtait largement autant que le costume Paul Smith de Clough, et que tout avait été enfilé à la dernière minute. Il était également prêt à parier que, apparence mise à part, Gallaghër était malin comme un singe et parfaitement au fait des subtilités du droit pénal. Il n'avait pas loin de la trentaine, une barbe d'un jour, et ses cheveux bruns formaient des mèches graisseuses par-dessus son col. Il avait aussi l'air à cran, émacié, de celui qui passe trop de temps dans les clubs et abuse des substances illicites. Il renifla l'air confiné de la pièce et fit la moue. Annie mit en route le magnétophone et débita le préambule, puis elle prit place près de Banks, légèrement en dehors du champ de vision de Clough. À la périphérie, lui avait dit Banks, elle pourrait ne pas se faire remarquer ou bien le distraire avec un petit mouvement si elle le voulait.

— On y va ? dit Gallagher, en consultant sa montre. J'ai un rendez-vous très important à Londres ce soir.

Banks lui sourit.

— On fera de notre mieux pour que vous ne le manquiez pas, monsieur Gallagher. (Puis il se tourna vers Clough.) Vous avez une petite idée de la raison de votre présence ici ? Clough leva les mains en l'air, paumes ouvertes.

— Aucune.

— Bon. Commençons par Emily Riddle. Vous admettez la connaître.

— Sous le nom de Louisa Gamine. Vous le savez bien. Vous êtes venu chez moi.

— Mais vous saviez que son véritable nom était Emily Riddle.

— Oui.

— Comment l'avez-vous su ?

— Je vous l'ai déjà dit : par les journaux.

— Vous êtes sûr que ce n'était pas avant ?

— Comment aurais-je fait ?

— Peut-être que la pièce de votre maison, celle où je lui ai parlé, était sur écoute ?

Clough rit et prit Simon Gallagher à témoin.

— Vous entendez ça, Simon ? Quelle rigolade, hein ? Ma maison sur écoute.

Il regarda de nouveau Banks, sans rire cette fois.

— Pourquoi aurais-je fait une chose pareille, dites-moi ?

— Pour avoir des informations ?

— Quel genre d'informations ?

— Les affaires...

— Je n'espionne ni mes clients ni mes partenaires, inspecteur. D'ailleurs, on parle de ma maison, pas de mon bureau.

— Laissons cela pour le moment, d'accord ? Quelles relations entreteniez-vous avec Emily Riddle ?

— Quelles relations... ?

— Oui. Vous savez bien : le genre de choses que les humains ont les uns avec les autres.

Clough haussa les épaules.

— Je la baisais de temps en temps. Elle était bonne au pieu. Vachement meilleure que pour tailler des pipes.

— C'est tout ?

— Comment ça : c'est tout ?

— Avez-vous jamais fait autre chose ensemble ? Parler, par exemple ?

— Je suppose que cela a dû arriver, même si je ne me souviens pas d'un seul mot de sa conversation.

— Lui avez-vous parlé de vos affaires ?

— Certainement pas. Si vous croyez que je m'amuse à raconter ma vie

à des pétasses, vous êtes fou.

— Vivait-elle avec vous ?

— Elle vivait sous mon toit.

— À Little Venice ?

— Oui.

— Vivait-elle avec vous ?

— On se retrouvait quelquefois ensemble. C'est une grande maison. Parfois des invités arrivent et oublient de repartir pendant un certain temps. On peut se perdre là-dedans. Vous devriez le savoir. Vous êtes déjà venu. Deux fois.

— Est-ce ce qui s'est passé avec Emily ? Elle s'est perdue dans votre grande maison ?

— Je suppose. Je me rappelle plus comment elle est arrivée là.

— Une soirée ?

— Probable.

— Dormiez-vous ensemble ?

— J'appelle pas ça dormir.

— Enfin, inspecteur, intervint Gallagher, ceci semble assez innocent, la fille en question ayant l'âge légal, et je ne vois pas d'ailleurs où vous voulez en venir.

— Emily Riddle savait-elle quelque chose de vos activités, Barry ?

— Non. Sauf si elle m'espionnait.

— Est-ce possible ?

— Tout est possible. Je suis prudent, mais...

— Quelles sont exactement vos activités ?

— Un peu de ceci, un peu de cela.

— Plus précisément ?

Clough regarda Gallagher, qui opina.

— Je m'occupe de deux groupes de rock assez connus. Je possède un bar à Clerkenwell. Je fais aussi la promotion de concerts, de temps en temps. Je crois qu'on pourrait m'appeler un genre d'imprésario.

— Un imprésario. (Banks savoura le terme.) Si vous le dites, Barry.

— Un peu rétro comme mot, non ?

— Aviez-vous peur qu'Emily en sache un peu trop sur votre métier d'imprésario ?

— Non. Pourquoi aurais-je eu peur ?

— C'est à vous de me le dire.

— Non.

— A-t-elle jamais indiqué qu'elle en savait long ? Vous a-t-elle demandé de l'argent, par exemple ?

— Est-ce qu'elle m'a fait chanter, vous voulez dire ?

— L'a-t-elle fait ?

— Emily ? Non. Je vous l'ai dit : ce n'était qu'une jeune pétasse que je baisais, c'est tout.

— Et maintenant, elle est morte.

— Et maintenant, elle est morte. Triste, hein ?

— Oui, dit Banks, réfrénant sa colère croissante. C'est triste.

Clough se leva.

— Alors, c'est réglé ? On peut s'en aller ?

— Assis, Barry. Vous partirez quand je vous l'aurai dit. Clough regarda Gallagher, qui opina de nouveau.

— Avez-vous revu Emily après son départ de Londres ?

— Non. Une de perdue, dix de retrouvées.

— Étiez-vous à Scarlea House entre le 5 et le 10 décembre de cette année ?

— Je ne me souviens plus.

— Voyons, Barry. Vous étiez venu y chasser la grouse. Vous aviez avec vous votre gorille Jamie Gilbert et une jeune femme à vos basques, Amanda Khan. La chanteuse pop.

— Oh, oui. Ça me revient.

— La dernière fois que je vous ai posé la question, vous aviez dit être en Espagne à ce moment de l'année.

— J'ai confondu. Je voyage beaucoup, que voulez-vous... Mais maintenant, je me rappelle.

— Vous n'avez pas vu Emily pendant votre séjour ?

— Pourquoi l'aurais-je fait ? Amanda est bien meilleure pour les pipes.

— En souvenir du bon vieux temps ?

- Il faut savoir tourner la page. C'est ma devise.
- Peut-être pour lui remettre un sachet de cocaïne mêlée de strychnine ?
- Inspecteur, protesta Gallagher. Vous vous aventurez en terrain dangereux. Prenez garde.
- Alors ? dit Banks à Clough.
- Où j'aurais trouvé de la strychnine ?
- Vous avez vos sources, j'imagine. La cocaïne ne posait pas de problème, hein ?
- Vous savez tout comme moi, inspecteur, qu'il y a assez de came qui circule en Angleterre pour rembourser la dette nationale. Si on aime ce genre de chose. Pas moi, bien sûr. Mais la strychnine... les mots me manquent.
- Lors de votre séjour à Scarlea House, avez-vous dîné avec Jeremiah Riddle ?
- Quand bien même, et alors ?
- Comment avez-vous fait sa connaissance ?
- Relations communes.
- Foutaises. Quand Emily vous a quitté, grâce à vos micros vous saviez qui elle était, où elle vivait. Et quand vous avez découvert que son père était haut fonctionnaire dans la police, vous avez tenté de le faire chanter.
- Inspecteur, l'interrompit Simon Gallagher, je vais devoir vous demander de cesser ces absurdes insinuations.
- Si vous voulez questionner mon client, allez-y, questionnez-le dans les règles prescrites.
- Mes excuses, dit Banks. Pourquoi avez-vous dîné avec Jeremiah Riddle ?
- Pourquoi ne pas le lui demander ?
- Je l'ai déjà fait.

Clough parut surpris, mais il eut tôt fait de reprendre contenance.

— On a parlé de sa fille. Et s'il prétend autre chose, il ment.

— Qu'avez-vous ressenti, quand Emily vous a quitté ?

— Comment ?

— Vous m'avez bien compris.

— Ressenti ? Mais rien du tout. Pourquoi aurais-je ressenti quelque chose ? Ce n'était...

—... qu'une pétasse que vous baisiez ? Oui, oui, vous l'avez déjà dit. Inutile de vous répéter. Mais vous n'aimez pas que les pétasses vous plaquent, hein ? Vous préférez les flanquer à la porte vous-même.

— C'est exactement ce qui s'est passé. Elle avait fait son temps. C'était le moment de changer. Elle n'a pas compris le message, alors j'ai dû l'aider un peu...

— En essayant de la jeter dans un lit avec Andrew Handley ?

— Andy ? Qu'est-ce qu'il a à voir avec ça ?

— Vous admettez le connaître, donc ?

— Il bosse pour moi de temps en temps.

— Plus maintenant, Barry. Il est mort.

— Quoi ? Andy ? Mort ? Je le crois pas.

— On l'a retrouvé abattu d'un coup de fusil. Vous n'êtes au courant de rien ?

— Bien sûr que non. C'est...

— Triste ?

— Ouais. Andy était un type bien.

— C'est pour ça que vous avez poussé Emily dans la même chambre que lui ?

— Je n'ai rien fait de tel. Je vous ai déjà raconté. Si elle est allée dans une chambre avec Andy, c'était de son plein gré.

— Vous êtes sûr qu'il ne s'est pas lassé de prendre vos restes et n'a pas décidé de se mettre à son compte ?

Enfin, inspecteur, mon client a déjà répondu à toutes ces questions. À moins qu'il n'y ait du nouveau...

— Gregory Manners, dit Banks.

— Quoi ? fit Clough.

— Gregory Manners. Il gérait pour vous la PKF à Daleview. Souvenez-vous, je vous l'ai dit. Sa camionnette a été détournée sur une petite route, et le veilleur de nuit du parc d'activités de Daleview a été assassiné. Curieusement, de la même manière qu'Andrew Handley.

— Je me rappelle vaguement que vous avez abordé le sujet en venant chez moi avec l'autre flic. J'avais pas compris pourquoi, alors, et je vois toujours pas...

— Bon. Qu'est-ce que vous en dites ?

— De quoi ?

— Allons, Barry. On a trouvé les empreintes de Gregory Manners sur tout un lot de jeux et de logiciels piratés. C'est ce que vous faisiez à la PKF. Une grosse opération. Vous aviez des graveurs industriels, qui se trouvaient dans la camionnette. Andy voulait faire cavalier seul, n'est-ce pas, se lancer lui aussi dans les affaires ? Il complotait donc avec le veilleur de nuit du site. Charlie Courage avait déjà compris qu'il se passait du louche à la PKF — il avait du flair pour ces choses-là — et vous achetiez son silence. Or, voilà qu'Andy se radine avec une meilleure offre. Ils s'arrangent pour que ça passe pour un détournement, mais vos employés chopent d'abord Gregory Manners, qui leur fait part de ses doutes sur Charlie et Andy. Vous chopez donc Charlie, qui balance tout. On les tue, lui et Andy. Ça ne s'est pas passé ainsi ?

Clough tourna lentement la tête vers l'avocat et haussa les sourcils.

— J'ai raté un épisode, Simon ? Ou monsieur Banks me confond-il avec un criminel nommé Gregory Manners ?

Gallagher se leva.

— Vous avez une imagination galopante, inspecteur. Mais vous ne pouvez étayer aucune de ces suppositions. Vous n'avez pas une seule

bribe de preuve reliant mon client à aucun de ces individus.

— Monsieur Manners nous apporte son concours dans le cadre de notre enquête. Nous avons toutes les raisons de croire qu'il nous dira ce qu'il sait quand il aura pris la mesure des charges qui pourraient être retenues contre lui. Clough posa sur Banks un regard froid.

— Et alors ?

— Et Andrew Handley ? dit Banks en s'adressant à Gallagher. Votre client a déjà admis le connaître.

— Cela ne signifie pas qu'il ait quoi que ce soit à voir avec le sort malheureux de ce dernier.

— Le sort malheureux... ? Andrew Handley a eu le buste déchiqueté par un coup de fusil de chasse tiré à bout portant. Merde, je n'appelle pas cela un « sort malheureux ».

— Malencontreux tour de phrase, marmonna Gallagher. Pas la peine de m'injurier. Nous sommes tous adultes ici, n'est-ce pas ? Et je n'ai pas commencé.

— Il y a une dame, dit Clough en souriant de toutes ses dents à Annie.

— Merde, fit-elle.

Gallagher agita les mains en l'air.

— Bon, bon, messieurs-dames. Et si tout le monde se calmait pour qu'on reprenne le fil ? S'il y a un fil...

— Merci, maître, dit Banks. Je crois qu'on était en train de parler d'Andrew Handley.

— Bon, dit Clough. Oui, je le connaissais. Il travaillait de temps en temps pour moi.

— Quel genre de travail ?

— Gestions diverses. Je délègue beaucoup.

Banks éclata de rire.

— Inspecteur !

— Pardon. C'est plus fort que moi. Vous déléguez. Soit. Diriez-vous

que vous étiez amis ?

— Pas exactement. On a pu boire un verre ensemble à l'occasion, parler boulot. Mais sinon, non. Je ne sais pas ce qu'il fabriquait.

— Et vice versa ?

— Je suppose...

— Possédez-vous un fusil de chasse, Barry ?

— Ai-je l'air d'un agriculteur ?

— Vous avez énormément d'armes dans votre maison de Londres.

— Elles sont démilitarisées et je suis en règle. Je suis collectionneur.

— Donc, vous n'avez pas de fusil de chasse ?

— J'ai déjà répondu.

— Non. Vous n'avez pas répondu à ma question. Possédez-vous un fusil de chasse ?

— Non.

Banks ménagea une pause.

— Dans ce cas, qu'utilisez-vous pour tirer la grouse à Scarlea House ? Une sarbacane ?

Gallagher se prit la tête dans les mains.

— Ils ont des armes à la disposition des clients. En location.

— Allons, Barry. Vous voulez me faire croire qu'un fervent adepte de la chasse comme vous ne possède pas son propre fusil ? Ça me semble bien invraisemblable.

— Croyez ce que vous voulez.

— On peut vérifier...

— OK, OK. Je possède peut-être un fusil de chasse.

— Alors pourquoi ne pas l'avoir dit ?

— Parce que, telle que la situation se présente, on dirait que vous

voulez me coller un foutu meurtre sur le dos et mon foutu avocat...

— Barry ! s'exclama Gallagher. Fermez-la. Un point c'est tout. D'accord ? Laissez-moi faire.

— Mentir ne fera qu'empirer les choses, dit Banks.

Il fit signe à Annie, qui mit fin à l'interrogatoire officiel.

— Que se passe-t-il ? dit Clough. Je peux m'en aller ?

— Je crains que non. Nous allons établir un mandat pour faire examiner votre fusil par les experts médico-légaux qui travaillent sur les meurtres d'Andrew Handiey et de Charlie Courage.

Clough eut un sourire.

— Allez-y. Si j'avais quelque chose avoir avec ces meurtres, ce qui n'est pas le cas, me croyez-vous assez bête pour utiliser mon propre fusil et le laisser traîner chez moi ?

Banks lui rendit son sourire.

— Sans doute que non. Mais cela n'a pas vraiment d'importance. Au moins l'expertise règlera la chose d'une façon ou d'une autre, n'est-ce pas ? Nous analysons aussi les traces de pneus trouvées sur les lieux des crimes. En attendant, vous allez pouvoir jouir de la légendaire hospitalité du Yorkshire.

— Je ne peux pas partir alors ? Banks secoua la tête.

— Simon ?

— Votre avocat vous dira que nous pouvons vous détenir pendant vingt-quatre heures, Barry. Toute prolongation devra être approuvée par un de mes supérieurs. Mais si vous croyez que c'est un problème, souvenez-vous qu'Emily Riddle était la fille de notre directeur.

— Il peut pas faire ça, hein, Simon ?

— Je crains que si, dit Gallagher, regardant fixement Banks. Mais toute détention au-delà de cette période de vingt-quatre heures fera l'objet d'un examen minutieux, je puis vous l'assurer. À présent, si vous voulez bien m'excuser, je m'en vais annuler mon rendez-vous.

Banks ouvrit la porte et demanda aux policiers en tenue d'escorter Clough jusqu'à la cellule, au sous-sol du commissariat.

— On prendra bien soin de vous, Barry. Bientôt l'heure du déjeuner. C'est steack-frites aujourd'hui, je crois. Désolé s'il n'y a pas de Château-Margaux pour arroser ça. On vous donnera peut-être une tasse de thé. Attention à ne pas froisser ce beau costume...

Tandis que Banks allait faire une nouvelle visite aux Riddle, Annie se rendit dans la salle des opérations pour voir ce qui s'y passait. C'était une véritable ruche ; la plupart des lignes de téléphone étaient occupées et les fax ne cessaient de cracher du papier. L'O.P. Rickerd gouvernait le tout de main de maître, en homme ayant trouvé sa véritable vocation. Il rougit quand Annie lui adressa un clin d'oeil.

La pauvre Winsome était de nouveau à son ordinateur, une liasse de feuillets verts à sa droite et une autre à sa gauche.

— Ça marche ? dit Annie, soulevant la masse des informations déjà enregistrées et la feuilletant distraitement.

Ce n'était pas parce que tout était enregistré dans HOLMES qu'on relisait ces renseignements, à moins qu'un lien n'apparaisse, et dans ce cas il fallait le rechercher. Winsome lui sourit.

— À peu près. Si seulement je m'étais abstenue de suivre cette formation !

— Je comprends. Cela dit, ça comptera quand tu postuleras pour passer inspectrice.

— J'espère.

Annie lisait à peine le contenu des feuillets enregistrés, se contentant plutôt de les survoler du regard, quand quelque chose se détacha et la frappa de plein fouet.

— Winsome, dit-elle, déposant la chose sur le bureau. Qu'est-ce que vous avez fait de ceci ?

Winsome scruta la feuille.

— L'inspecteur Banks l'a classé hier. Ne pas donner suite.

— Ne pas donner suite, répéta Annie dans un souffle.

— Un problème ?

— Non, dit Annie vivement, en remplaçant la feuille dans la pile. Rien. Simple curiosité, c'est tout. À plus tard.

Elle s'empessa de retourner à son bureau, sous le regard dubitatif de Winsome, remarqua qu'elle était seule, décrocha le téléphone et composa un numéro extérieur.

— Hôtel Cinquante-Cinq, répondit une voix. À votre service...

— Monsieur Poulson ?

— Oh, vous voulez Roger ? Une minute... Annie attendit et une autre voix retentit.

— Roger Poulson à l'appareil. Que puis-je pour vous ?

— Major Cabbot, commissariat d'Eastvale. Je crois savoir que vous nous avez contactés hier pour nous fournir des informations relatives à la mort d'Emily Riddle ?

— Je n'irais pas jusque-là. Ce n'était qu'une bizarre coïncidence, c'est tout.

— Racontez-moi tout de même, monsieur Poulson.

— Eh bien, comme je l'ai dit au gentleman hier...

— Quel gentleman ?

— Le policier qui m'a téléphoné hier. Je n'ai pas retenu son nom. Tu parles, songea Annie, et on n'en aurait plus entendu parler si je n'étais pas tombée par hasard sur le nom et le numéro. Hôtel Cinquante-Cinq. C'était là qu'elle était descendue avec Banks quand ils étaient allés à Londres enquêter sur l'affaire Gloria Shackleton. Quand ils étaient amants.

— Qu'a-t-il dit ?

— Il a simplement pris note de ma déposition et m'a remercié de mon appel. Franchement, je ne m'attendais plus à avoir de vos nouvelles. Il n'avait pas l'air très intéressé. Pourquoi ? Il y a du nouveau ?

Annie sentit son cœur se serrer.

— Non. Rien de tel. Il m'incombe de tenir à jour la paperasse. Vous savez ce que c'est.

— Ne m'en parlez pas. Comment puis-je vous aider ?

— Si vous vouliez bien me résumer les grandes lignes de votre

déposition...?

— Naturellement. C'est tout simple, vraiment. Il y a environ un mois, alors que j'étais de service la nuit, j'ai cru voir la fille qui a été tuée.

— Je vous écoute...

— Du moins, elle ressemblait à la fille dont on a reproduit la photo dans le journal d'hier, avec ses cheveux relevés, sa belle robe du soir. Enfin, c'est surtout les yeux et les lèvres... Je pourrais presque jurer que c'était elle.

— Vous dites l'avoir vue à l'hôtel ?

— Oui.

— C'était une cliente ?

— Pas exactement.

— Comment cela ?

— Eh bien, elle est entrée — je crois qu'elle sortait d'un taxi — et elle a déclaré qu'elle voulait voir son père.

— Son père ?

Annie était perdue. À sa connaissance, ce n'était pas Jimmy Riddle qui était allé à Londres chercher sa fille, mais Banks. Ses chevilles lui semblaient plongées dans une eau glaciale.

— Oui, son père. Elle a dit qu'il logeait ici. Je n'avais aucune raison de ne pas la croire.

— Bien sûr. Qu'avez-vous fait ?

— J'ai contacté sa chambre et je lui ai dit que sa fille était dans le hall, pour le voir, et qu'elle était dans un état lamentable. Naturellement, il m'a demandé de la faire monter. Le fait est qu'elle était assez décoiffée, comme si elle avait été agressée ou prise dans une rixe. C'est normal d'aller voir papa dans de telles circonstances, même s'il est trois heures du matin.

— Quand vous dites une rixe, qu'entendez-vous par là ?

— Rien de très grave, mais sa robe était déchirée et elle avait un peu de sang à la commissure des lèvres.

— Elle est montée, et ensuite que s'est-il passé ?

— Rien. Enfin, moi je n'ai rien vu. J'étais de service jusqu'à huit heures du matin et je ne les ai pas revus.

— Elle a donc passé le reste de la nuit dans sa chambre ?

— Oui.

— L'eau glaciale lui arrivait au nombril à présent, et elle décida d'y plonger carrément. Parfois, c'est la meilleure des solutions.

— Quel était le nom de son père ?

Ah, ce n'était pas Riddle, comme je l'ai lu dans le journal. Comme j'ai dit hier à votre collègue, c'est ça qui m'a paru drôle. C'est pourquoi j'ai ressorti le récépissé de la carte de crédit. Il était déjà venu chez nous. Je me souviens. Une fois avec une jeune dame très séduisante. Son nom est Banks. Alan Banks.

Le choc glaça son sang dans ses veines, alors même qu'elle s'y attendait. Elle remercia M. Poulson et raccrocha dans un état second. Banks. Dans une chambre d'hôtel avec Emily Riddle. Le même hôtel où ils avaient passé la nuit, elle et lui. Et il ne lui avait rien dit. Voilà qui changeait les choses du tout au tout.

Banks glissa la cassette qu'il avait réalisée du CD de Brian dans le lecteur et réfléchit à sa journée tout en se dirigeant vers le Vieux Moulin. Clough était toujours en train de poireauter en cellule, mais on ne pourrait le retenir au-delà du lendemain matin. Là-dessus Gallagher avait raison. Toute infraction au règlement sous prétexte que Clough était soupçonné de meurtre serait très mal reçue et ne ferait qu'accroître ses chances de s'en tirer sans la moindre punition. C'était ainsi désormais. Autrefois, c'était différent, bien sûr, et Banks ne savait pas encore très bien ce qu'il préférerait. Il espérait seulement, et avec ardeur, qu'une quelconque info tomberait avant la date fatidique.

La question sur laquelle il butait toujours était de savoir, dans l'hypothèse où Clough aurait tué Emily, quelle était sa motivation ? C'était un gangster astucieux, sans doute assez malin pour ne pas laisser une liaison avec une adolescente gâcher le reste de ce qui était visiblement une vie suprêmement agréable autant que profitable. Pourtant, songeait Banks, se rappelant les célèbres « gangsters » de

cinéma James Cagney, Edward G. Robinson — , de nombreux chefs de bande étaient aussi des psychopathes qui tuaient pour des raisons extra-professionnelles. Si Banks avait été à la place de Clough, en découvrant qu'il avait été plaqué puis qu'Emily était la fille d'un directeur de la police, il aurait limité les dégâts et abandonné la partie. Mais c'était peut-être la raison pour laquelle il n'était pas Clough.

Emily avait-elle vraiment fait une bêtise, comme tenter de faire chanter son ancien amant ? Peu probable. C'était une gamine perturbée, mais pas un maître-chanteur. Il avait eu aussi l'impression en parlant avec elle que Clough lui inspirait une véritable terreur, et que plus il y aurait de la distance entre eux, mieux ce serait. En outre, sa famille ne manquait pas d'argent, et comme Riddle l'avait fait remarquer dès le début, ils l'avaient trop gâtée. Néanmoins, l'idée de bénéficier d'une source de revenus cachée pouvait l'avoir séduite. Au point d'en surmonter sa peur ? Ensuite, pourquoi Clough aurait-il attendu si longtemps pour la tuer s'il cherchait à se venger d'avoir été plaqué ? Il y avait plus d'un mois que Banks avait ramené Emily de Londres. Il lui avait peut-être fallu ce délai pour découvrir qui elle était et où elle habitait. Ou bien c'était elle qui avait mis tout ce temps à décider de le faire chanter. Personne n'avait téléphoné à Clough depuis l'appareil des Riddle, mais Emily pouvait avoir utilisé une cabine publique. Quelque chose dans ce relevé des Telecom le travaillait, il n'aurait su dire quoi. Peu importe. Comme disait sa mère, si c'était vraiment important, cela viendrait à la surface bien assez tôt.

Il montra sa carte aux officiers de police à l'entrée du chemin, et on lui fit signe de passer. Une centaine de mètres plus loin, il se gara dans l'allée sablée devant le Vieux Moulin et coupa le moteur. La pluie avait cessé mais elle avait enflé le cours du bief, qui semblait plus bruyant et plus rapide qu'à sa dernière visite.

Cette fois Riddle ne guettait pas son arrivée. Il se demanda si Rosalind l'avait averti de sa venue. Espérons que non. Il frappa à la porte et attendit. Rien. Il n'avait quand même pas repris le travail ? Il frappa de nouveau, plus fort, au cas où la rumeur du cours d'eau eût recouvert sa première tentative. Toujours rien.

Il se recula de quelques pas et observa la façade. Pas de fenêtre ouverte. C'était un après-midi gris et quelqu'un pouvait avoir allumé une ou deux lampes, mais on ne voyait rien. Et si Riddle était parti faire une balade en voiture, pour réfléchir ?

Banks se sentit soulagé. Il était venu pour tenir la promesse qu'il avait

faite à Rosalind, mais ce n'était pas sa faute si Riddle n'était pas chez lui. Que pouvait-il faire de plus ?

C'est alors qu'il entendit un léger bruit, différent du cours d'eau. D'abord, il ne comprit pas puis, quand il l'eut identifié, un frisson le glaça.

Cela provenait de l'ancienne grange, et c'était le bruit d'un moteur de voiture.

Banks se rua vers la grange, doutant de ses oreilles, mais on ne pouvait se méprendre sur le doux ronron de la mécanique allemande. La porte du garage était fermée, mais pas verrouillée. Il se pencha pour saisir la poignée, la tira tout en reculant, et le portail pivota en douceur et en silence. Une odeur infecte de gaz d'échappement le saisit à la gorge et il recula en chancelant, cherchant dans ses poches un mouchoir. Il ne put en trouver un mais entra néanmoins, en se masquant le nez et la bouche de son avant-bras. L'intérieur du garage était sombre et enfumé, et au début il ne distingua pas grand-chose. Ses yeux s'habituerent quand il se déplaça, remarquant que des vêtements et des serviettes roulées avaient été placés pour combler le vide entre le sol et le bas de la porte du garage. Il fit de son mieux pour se protéger de la fumée, couvrant sa bouche et son nez d'une main, respirant le moins possible. Au moins, l'air frais remplaçait peu à peu le monoxyde de carbone.

En atteignant la voiture, il vit Riddle affaissé sur les deux sièges avant. Il n'y avait pas moyen de savoir s'il était mort, et il s'efforça tout d'abord d'ouvrir une portière. Elles étaient toutes fermées. En regardant autour de lui, il trouva une pince à levier sur une des étagères. Se tenant en arrière pour en donner un grand coup, il brisa l'une des vitres arrière pour préserver l'avant, plongea la main à l'intérieur et débloqua le verrou. Puis il ouvrit la portière du chauffeur, se pencha au-dessus du corps et coupa le contact. Le gaz d'échappement se dissipait lentement à présent que la porte du garage était grande ouverte, mais il commençait à avoir la nausée et des vertiges.

Il chercha le pouls et ne le trouva pas. La figure de Riddle était aussi rouge que son crâne chauve quand il était en colère. Rouge cerise. Le tuyau qu'il avait fixé au pot d'échappement et introduit à l'intérieur de l'habacle par la fenêtre arrière était toujours en place. Il avait légèrement baissé la vitre pour ce faire et bouché les ouvertures avec des chiffons tachés d'huile. Riddle était en grande tenue, étincelant et tiré à quatre épingles ; mais une fine traînée de vomi jaunâtre avait

coulé sur sa poitrine. Au-dessus du tableau de bord, une feuille de papier portait une inscription manuscrite. La laissant où elle était, Banks se pencha et y jeta un coup d'œil. C'était bref et sans fioritures :

« Le jeu est fini. Je t'en prie, prends soin de Benjamin et essaie de faire qu'il n'ait pas une trop mauvaise opinion de son père.

Pardon.

Jerry »

Banks relut ce message, des larmes de colère piquant ses yeux irrités. Le salaud, le sale égoïste. Comme si sa famille n'avait pas assez souffert.

Groggy et le cœur au bord des lèvres, il sortit en titubant et arriva au bief avant de rendre son déjeuner. Il se pencha et recueillit dans ses mains une eau pure et fraîche dont il s'aspergea la figure et en avala autant que possible. Il savait qu'il y avait deux policiers à une centaine de mètres seulement, mais il doutait que ses jambes puissent le porter aussi loin, aussi retourna-t-il à sa voiture, décrocha-t-il son mobile et appela-t-il le commissariat. Puis il se courba en deux, mit les mains sur ses genoux, et prit de profondes inspirations en attendant que le cirque commence.

Il passa la soirée chez lui, à tâcher de comprendre les événements de la journée. Il était encore faible et avait des nausées ; mais à part cela, rien de grave. Les ambulanciers avaient insisté pour lui donner de l'oxygène et l'emmener à l'hôpital d'Eastvale pour un check-up, mais le médecin l'avait déclaré apte à rentrer chez lui, en lui conseillant de laisser tomber les cigarettes pendant un moment. D'après ses éléments d'information, il était pratiquement certain que Riddle s'était suicidé. On n'en aurait la preuve formelle que lorsque le Dr Glendenning aurait pratiqué l'autopsie, sans doute le lendemain, mais il n'y avait aucun signe de violence sur le corps de Riddle, le billet semblait bien de sa main, et les chiffons et serviettes utilisés pour empêcher le gaz de s'échapper avaient été placés à l'intérieur des portes, après leur fermeture. Il n'y avait pas de fenêtre ni d'autre issue.

Banks n'aurait jamais identifié Riddle comme étant du type suicidaire, mais il aurait été le premier à admettre qu'il ignorait si un tel type existait. Sans doute l'assassinat de sa fille, l'anéantissement de toutes ses ambitions politiques et professionnelles et la campagne de calomnies orchestrée contre lui dans la presse à scandale étaient-ils assez pour faire basculer n'importe qui. Mais même si c'était un

suicide, Barry Clough avait encore à rendre des comptes. Cette nuit, il jouirait de l'hospitalité du commissariat d'Eastvale tandis que les enquêteurs et médecins légistes mobilisés par Burgess dans le Sud feraient des heures supplémentaires pour poursuivre toutes les pistes qu'ils avaient sur les meurtres de Charlie Courage et Andrew Handley. Avec un peu de chance, dès demain Banks aurait quelque chose de plus substantiel à quoi le confronter au cours de l'interrogatoire.

Il était neuf heures du soir quand une voiture s'arrêta et que l'on vint frapper à sa porte. Intrigué, Banks alla voir qui c'était. Rosalind Riddle se tenait là, dans le froid, habillée simplement d'une jupe longue et d'un pull.

— Je peux entrer ? dit-elle. Quelle sale journée...

Banks ne trouva rien à répondre. Il fit un pas de côté pour la laisser entrer et referma la porte derrière elle. Elle lissa sa jupe et prit place près du feu, en se frottant les mains.

— Le fond de l'air est frais. On aura peut-être du gel cette nuit.

— Qu'est-ce que vous faites là ?

— Je deviens folle à rester là-bas... Charlotte est bien venue me tenir compagnie, mais je l'ai renvoyée. Elle est bien gentille, mais vous savez, on n'est pas si intimes. La maison paraît si vide, et je n'ai rien à y faire. Mon cerveau fonctionne en boucle. J'ai à vous parler. C'est que... oh, je ne sais pas... je regrette. Je n'aurais pas dû venir, peut-être... Elle se leva pour partir.

— Non. Rasseyez-vous. Puisque vous êtes là. Vous buvez quelque chose ?

Rosalind observa un silence.

— C'est bien sûr ?

— Oui.

— Bon. (Elle reprit sa place.) Merci. Je ne refuserais pas un verre de vin blanc, si vous en avez.

— Je dois n'avoir que du rouge.

— Très bien.

— Et pas un grand cru.

Elle sourit.

— Ne vous en faites pas. Je suis peut-être snob pour certaines choses, mais pas pour le vin.

— Bien.

Banks se dirigea vers la cuisine pour déboucher le merlot bulgare de chez Marks & Sparks. Il se servit aussi un verre. Son petit doigt lui disait qu'il en aurait besoin. Après avoir tendu son verre à Rosalind, il s'assit en face d'elle. Elle avait visiblement fait un effort pour être à son avantage, avec sa belle jupe grise et son pull Fair Isle, s'était légèrement maquillée pour donner des couleurs à sa mine blafarde. Mais comment dissimuler ses cernes bleuâtres et ses yeux rougis à force d'avoir pleuré ? C'était une femme au bord du précipice qui s'accrochait par les ongles.

— Comment allez-vous ? lui demanda-t-il, question qui paraissait stupide après ces épreuves, mais il n'avait rien trouvé d'autre.

— Je... je suis... je ne sais plus. Je croyais être forte, mais là... (Elle se frappa la poitrine.) C'est oppressé et brûlant. Il me semble à tout instant que je vais éclater. (Ses yeux se remplirent de larmes.) C'est quelque chose, vous savez, de perdre sa fille et son époux à une semaine d'écart.

Elle eut un rire dur, frappa du poing l'accoudoir du fauteuil.

— Comment a-t-il osé me faire cela ? Comment a-t-il osé ?

— Que voulez-vous dire ?

— Il s'est sauvé loin de moi, non ? Et de quoi j'ai l'air, moi ? D'une garce froide et sans cœur parce que moi je suis encore vivante. Parce que je n'aimais pas assez ma fille pour me tuer...

— Taisez-vous, dit Banks, se levant pour lui poser les mains sur les épaules.

Il sentit ses spasmes tandis que son corps se libérait de sa douleur et de sa colère.

Au bout d'un moment, elle leva les mains et le repoussa doucement.

— C'est passé, dit-elle en s'essuyant les yeux. Désolée de vous infliger ce spectacle, mais cela m'a tracassée toute la journée. Ça revient sans

arrêt. Je ne me comprends pas. Je devrais éprouver du chagrin, souffrir... mais je ne ressens que de la colère. Je le déteste ! Je le déteste pour ce geste ! Et je me déteste de ressentir cela.

Banks ne pouvait que s'asseoir sans rien faire et la laisser pleurer de nouveau. Il se rappela sa propre réaction quand il avait découvert le cadavre de Riddle ; il avait été très en colère alors, avant que le remords ne vienne à la place. Sale égoïste.

Quand la crise de larmes fut finie, il déclara :

— Écoutez, je ne puis prétendre connaître vos sentiments, mais je me sens très mal moi aussi. Si j'étais arrivé plus tôt, je l'aurais peut-être sauvé.

C'était encore plus lamentable que ses premiers mots, mais il sentit qu'il devait ôter ce poids de sa poitrine. Rosalind lui lança un regard perçant.

— Vous ? Allons donc. Jerry était un homme très déterminé. Il voulait se tuer et y serait arrivé, d'une façon ou d'une autre. Vous n'auriez rien pu faire, sauf peut-être ajourner l'inévitable.

— Tout de même... je persiste à penser que si seulement je n'avais pas différé ma visite. Si seulement...

— ... vous ne l'aviez pas autant détesté ?

Banks détourna les yeux.

— Il y a de ça...

— N'y pensez plus. Jerry n'était pas un homme très aimable. Même sa mort n'y change rien. Vos remords sont absurdes.

— J'ai réfléchi à ce qui aurait pu le pousser au suicide, dit Banks après une courte pause. Je sais que vous m'avez dit qu'il était déprimé depuis la mort de votre fille et toutes les retombées qui en ont résulté, mais enfin, même tout cela ne semble pas suffisant en soi...

— Il était révolté par les ragots dans la presse.

Banks se tut. Il savait bien qu'il ne devait pas rapporter à Rosalind les problèmes de son mari avec Barry Clough, mais il se sentait redevable envers elle ; il estimait aussi que cela lui permettrait de mettre la mort de son époux en perspective. Il prit une profonde inspiration et

déclara :

— Je suis allé dans un lieu appelé Scarlea House hier après-midi. Vous connaissez ?

— De nom, oui. C'est un pavillon de chasse coté, non ?

— Oui. D'après le barman, votre époux y a dîné le dimanche 6 décembre avec Barry Clough.

Rosalind pâlit.

— Barry Clough ?

— Oui. L'homme dont Emily partageait la vie à Londres.

— Je me rappelle son nom. Et vous me dites que Jerry a dîné avec lui ?

— Oui. Vous êtes sûre que vous n'étiez pas au courant ?

— Non. Jerry ne m'en a jamais rien dit. Je savais qu'il était sorti ce soir-là, oui, mais je croyais que c'était pour une réunion politique. J'avais cessé de lui demander où il allait depuis longtemps. Comment un journaliste a-t-il pu découvrir cela, d'ailleurs, même si c'est vrai ?

— Il ne savait pas, pour cette rencontre-là. Souvenez-vous, l'article n'a fait aucune assertion directe ; tout était dans l'insinuation. Il se peut même qu'un membre du personnel de Scarlea House — un serveur, par exemple — ait parlé à un reporter mais refusé d'être cité comme une source. Qui sait ? Ces journalistes connaissent leur métier. Le fait est que ça s'est passé. Vous ne vous en doutiez pas ?

— Non. Absolument pas.

Banks la croyait. Ne fût-ce que parce que Riddle n'aurait pas été assez bête pour dire à sa femme qu'il dînait avec un homme soupçonné du meurtre de leur fille.

— Votre époux m'a affirmé que Clough essayait de le faire chanter. En utilisant Emily.

— Il n'aurait jamais accepté !

— Je crois que c'était son dilemme. Il était au supplice. Sans doute le meurtre d'Emily l'avait-il dévasté, mais c'est cette chose-là qui l'a fait craquer. Lui, un homme d'honneur, devant décider s'il valait mieux

tomber dans les mains d'un gangster ou laisser sa fille, et, par extension, toute sa famille, être calomniée en public.

— Votre thèse, c'est qu'il ne savait pas s'il allait céder ou non au chantage, et qu'il n'a pas pu se résoudre à prendre une décision?

— Possible. Mais avoir l'article dans le journal, il semble qu'il avait déjà repoussé Clough, ou que ce dernier ait perdu patience...

— Si c'est ce Clough qui est derrière cet article.

— Qui d'autre ?

— Je l'ignore. (Rosalind se pencha en avant.) Mais si tout ce que vous dites est vrai, il est incompréhensible...

— Que Clough ait tué Emily ?

— Oui.

— En effet. C'est aussi ce que disait votre mari, quand je l'ai interrogé. Clough n'avait rien à y gagner. Je continue à le considérer comme un suspect sérieux, mais je dois reconnaître que tout cela m'intrigue fort.

— Qui, alors ?

— Je ne sais pas. J'ai l'impression d'être aussi éloigné que possible de la solution.

— Qu'allez-vous faire de lui ?

— On ne le lâche pas. Il y a d'autres sujets sur lesquels je veux l'interroger. Mais je dois vous prévenir : je n'ai guère d'espoir de l'inculper de quoi que ce soit.

— Pourquoi pas ?

— Un homme comme lui ? S'il peut faire chanter un directeur de la police, imaginez le reste, qui il peut avoir dans sa manche. En outre, il ne fait jamais rien lui-même. Il délègue, garde les mains propres. Même si, pour une raison qui nous échappe encore, il était responsable du meurtre d'Emily, il aurait chargé l'un de ses subordonnés, comme Andrew Handley ou Jamie Gilbert, de ce sale travail. Et il est riche. Il peut donc s'offrir la meilleure des défenses.

— Parfois je regrette de ne pas avoir étudié le code pénal, dit Rosalind, le regard brûlant. J'aurais aimé représenter le Ministère

Public. Banks sourit.

— D'abord, il faudrait convaincre le Ministère qu'il vaut la peine de le poursuivre, et c'est un effort herculéen en soi. En attendant, l'assassin court toujours.

Rosalind prit une gorgée de vin. Au moins, elle ne fit pas la grimace, ni ne recracha.

— Vous avez dû le comprendre, dit-elle, c'était surtout entre nous un mariage de convenance. Il me donnait ce que je voulais et je ne lui faisais pas honte en public. J'aime à croire que cela a même servi sa carrière. En dehors de cela, chacun allait de son côté.

— Des aventures ?

— Jerry ? Je ne crois pas. Pour commencer, il n'avait pas le temps. Il était marié à son travail et à ses ambitions politiques. (Elle le regarda droit dans les yeux.) Moi ? Quelques-unes. Rien d'important. Toutes dans la discrétion. Et aucune récemment.

Ils restèrent silencieux pendant quelques instants. Une rafale de vent secoua la fenêtre mal ajustée à l'étage.

— Vous avez dit que vous vouliez me parler ? dit Banks.

— Oui. Cela n'a rien à voir avec le meurtre. Pardon. Je ne voulais vous égarer en aucune façon. C'est seulement que... vous donniez l'impression de penser que je vous cachais quelque chose. Banks acquiesça.

— Oui, c'est ce que je crois. Depuis le début.

— Vous avez raison.

— Et maintenant, vous allez me le dire ?

— Il n'y a plus de raison de mentir, maintenant. Mais d'abord, pourrais-je avoir un autre verre de vin ?

Ce soir-là, chez elle, Annie fit réchauffer un curry aux légumes dans un bol et s'assit devant la télévision, dans l'espoir que les images lui changeraient les idées. Pas de chance. Il n'y avait que des émissions sur la nature, des actualités ou du sport, et rien de ce qu'elle regardait n'avait le pouvoir de l'absorber ou de la distraire en quoi que ce fût.

Elle passa en revue sa maigre collection et caressa un instant l'idée de se passer une vidéo consolatrice, *Le Docteur Jivago* ou *Le Magicien d'Oz*, mais elle se sentait trop agitée pour se concentrer sur un film. Quel salaud, songea-t-elle en faisant la vaisselle. Comment pouvait-il lui faire ça ? Peut-être était-ce elle qui avait laissé les choses se refroidir entre eux sur le plan sentimental, mais cela ne lui donnait pas le droit de la traiter comme une stagiaire à qui on ne peut se fier complètement. Elle savait que son acte n'était pas répréhensible, techniquement parlant, mais c'était de la lâcheté doublée de malhonnêteté. En tant que chef dans cette enquête, Banks avait bien le droit de poursuivre telle ou telle piste, et d'abandonner telle ou telle autre. Manifestement, dans le cas de sa nuit avec Emily Riddle, il savait exactement ce qui s'était passé, et savait donc qu'il n'y avait pas à donner suite. Il devait également savoir qu'il lui cachait quelque chose, néanmoins, ou sinon il lui aurait dit toute la vérité la fois où il avait admis être allé chercher Emily à Londres, puis avoir déjeuné avec elle le jour de sa mort. Annie se rappelle lui avoir demandé si c'était bien tout ce qu'il avait à lui dire, et il avait répondu oui. C'était donc un menteur.

Que faire ? Question angoissante. Telles qu'elle voyait les choses, elle avait une alternative. Elle pouvait, bien sûr, ne rien faire, se contenter de demander sa mutation et laisser ce fiasco derrière elle. Solution séduisante, certes, mais qui laisserait trop de choses en suspens. Elle n'avait que trop l'habitude de ne pas vouloir voir la vérité en face et de lui tourner le dos. À présent que le mot carrière avait commencé à reprendre un sens pour elle, après toutes ces années d'un morne exil à Harkside où elle s'était bercée de l'illusion que tout allait bien en ce monde, elle voulait reprendre le collier. Et de quoi aurait-elle l'air en demandant sa mutation, alors que sa promotion se profilait à l'horizon ? D'un autre côté, elle pouvait affronter Banks et découvrir ce qu'il avait à dire pour sa défense. Peut-être fallait-il lui accorder le bénéfice du doute. Après tout, ce n'était pas comme si elle avait été encore amoureuse de ce saligaud. Mais elle savait déjà qu'il n'était pas innocent, qu'il s'agissait simplement de savoir de quoi il était coupable. À quel point une engueulade avec lui pourrait-elle compromettre ses chances d'être nommée inspectrice ? Elle ne le croyait pas rancunier, ne pensait pas qu'il se dresserait sciemment en travers de sa route, mais tout avait des conséquences, surtout compte tenu de leur ancienne liaison.

Abandonnant la télévision, elle fit ce qu'elle faisait toujours quand elle se sentait troublée et incapable de conserver sa sérénité ; elle enfila à la hâte son blouson en mouton retourné et partit faire un tour en voiture. La destination n'avait pas d'importance.

La nuit était froide et elle poussa le chauffage à fond.

Même ainsi, elle mit un certain temps à se réchauffer. La brume se cristallisait sur les arbres dépouillés ; elle étincelait quand ses phares balayaient les branches et brindilles sur la route de Harkside. Des flaques recouvertes de glace craquaient sous ses roues.

Elle franchit le pont étroit sur la rivière Rowan entre le réservoir de Harksmere et celui de Linwood. Harksmere s'étendait, froid et sombre, vers l'ouest, et au-delà se trouvait le réservoir de Thornfield, où les vestiges de Hobb's End étaient de nouveau sous les eaux. C'était là qu'elle avait rencontré Banks pour la première fois, à la fin d'un été exceptionnellement torride et sec. Il avait dégringolé la pente abrupte, l'air d'un touriste, et elle l'avait intercepté au milieu du pont. Elle portait ses bottes rouges et devait avoir une sacrée dégaine.

Il ne le savait toujours pas, mais Annie l'avait identifié au premier coup d'œil — elle attendait sa venue —, mais, pour s'amuser, elle l'avait défié sur le pont. Elle avait aimé son attitude. Il n'avait été ni vieux jeu ni trop zélé, avait fait simplement allusion à Robin des Bois et Petit Jean. Par la suite, il fallait bien admettre qu'elle ne lui avait pas résisté longtemps. Et maintenant il était son supérieur, et il lui avait menti. Passée l'ancienne base aérienne, elle prit à gauche et se dirigea vers la lande qui s'étendait sur plusieurs kilomètres sur les crêtes, jusqu'à Swainsdale. Au-dessus d'elle, la pleine lune apparaissait derrière la mince couche de nuages, et tout autour la terre était blanche de gel. Cette beauté sinistre convenait à son humeur. Elle pourrait conduire pendant des heures dans ce paysage lunaire et faire le vide en elle. Elle ne serait plus rien que le conducteur flottant à travers l'espace — le volant, la voiture n'étant que de purs prolongements de son être, comme si elle voyageait dans les espaces intersidéraux.

Sauf qu'elle savait à présent où elle allait. Elle savait que ce chemin, passant par la lande, descendait ensuite pour traverser le village de Gratly, où vivait Banks.

Et elle savait qu'arrivée à la hauteur de son allée privée, elle s'y engagerait.

Banks remplit de nouveau les verres et reprit sa place.

— Allez-y, dit-il.

Rosalind sourit.

— Aussi étrange que cela puisse paraître, dit-elle, je n'ai pas toujours été l'épouse terne et convenable d'un haut fonctionnaire terne et convenable de la police.

Banks fut très surpris par son sourire. Il y avait en lui tant d'Emily, cette pointe de malice, ce côté « Attention les yeux ».

— On dirait le début d'une histoire, dit-il.

— C'en est un.

— Je suis tout ouïe.

— D'abord, il faut remonter un peu dans le temps. Croyez-le ou non, mon père était pasteur. À la retraite à présent, bien sûr. J'ai grandi dans le presbytère d'un petit village du Kent, enfant unique, et mon enfance a été sans histoires. Je ne m'en plains pas. Je vivais comme les autres gosses, j'étais heureuse. Mais c'était une existence sans surprise. Ennuyeuse, même. Comme Philip Larkin décrit la sienne dans son poème. Puis, au milieu des années soixante-dix — j'avais seize ans —, nous avons changé de paroisse pour nous installer près d'Ealing. Oh, c'était un coin très sympathique — pas de problèmes de violence comme dans les quartiers pauvres — et les paroissiens étaient en général des citoyens respectueux des lois et d'une honnête aisance.

— Mais ?

— Mais il y avait le métro. Vous n'imaginez pas quel monde neuf et merveilleux il a ouvert à l'impressionnable gamine de seize ans que j'étais.

Si, il l'imaginait. Quand il avait quitté Peterborough pour Notting Hill à l'âge de dix-huit ans, sa vie avait changé à bien des égards. Il avait rencontré Jem dans le couloir desservant son studio, pour commencer, et avait rôdé dans le milieu de la scène musicale des années soixante — qui se prolongeait jusqu'au début des années soixante-dix appréciant la musique plus que les drogues. Il y avait à Londres une frénésie, des vibrations qui manquaient à Peterborough, et plus encore sans doute à un presbytère du Kent.

— Laissez-moi deviner : la fille du pasteur a fait la bringue ?

— Je suis née en 1959. C'est en novembre 1975 que nous avons déménagé. Tandis que tout le monde écoutait Queen, Abba et Hot

Chocolaté, mes amis et moi prenions le métro pour aller écouter en ville les Sex Pistols. C'était tout au début, avant qu'ils soient connus. Ils venaient de donner leur premier concert, le 6 novembre au Saint Martin's Collège of Art, et l'une de mes camarades de classe y était. Elle n'a pas parlé d'autre chose pendant des semaines. La fois d'après, elle m'a emmenée. Ç'a été fantastique.

Punk. Banks se rappelait cette époque. Plus âgé que Rosalind, il se reconnaissait plutôt dans la musique des années soixante que dans celle des années soixante-dix. Quand il habitait Londres, ses préférés étaient les Pink Floyd, Led Zeppelin et les petits groupes de blues qui semblaient se former et se scinder avec une déconcertante régularité. Pourtant, il avait réagi à l'agressive énergie d'une certaine musique punk surtout les Clash, de loin le haut du panier, à son avis — mais pas au point d'acheter leurs disques.

De plus, policier stagiaire en ce temps-là, il avait expérimenté de près la violence des punks, et cela avait contribué à le dégoûter.

— Très vite, continua Rosalind, s'échauffant à revivre ses souvenirs, je me suis mise dans le bain. Le « look ». La musique. L'attitude. Tout. Mes parents ne me reconnaissaient plus. On allait voir les Clash, les Damned, les Stranglers, les Jam. Surtout dans de petits clubs. On se jetait les uns contre les autres, on se crachait mutuellement dessus. On se teignait les cheveux dans des couleurs bizarres. On portait des vêtements déchirés, des épingles à nourrice aux oreilles et...

Elle s'interrompit pour retrousser sa manche. Son bras était constellé de marques blanches plus ou moins rondes, comme de vieilles cicatrices.

— On s'écrasait sur soi des cigarettes.

Banks haussa un sourcil.

— Comment avez-vous expliqué tout cela à votre époux ?

— Il n'a jamais été aussi curieux. Je lui ai dit que c'était une vieille brûlure.

— Continuez.

— Vous ne pouvez pas savoir combien c'était grisant après une enfance ennuyeuse et confinée dans un village du Kent. On était vraiment déchaînés. Bref, pour abrégé, j'avais dix-sept ans quand je me suis retrouvée enceinte. Peu importe l'identité du père ; il s'appelait

Mal, et il avait disparu depuis longtemps quand je m'en suis aperçue... C'est arrivé dans un studio exigu, après un concert des Sex Pistols au 100 Club, l'été 1976. Voilà pourquoi je n'ai rien dit à Jerry. Il était terriblement prude, vous le savez. J'ignore s'il a réellement cru que j'étais vierge quand on s'est mariés, mais lui en tout cas l'était. S'est-il jamais douté... Qui sait ? Moi je n'ai rien dit. Banks se rappelait le 100 Club. Situé dans Oxford Street, cet établissement se trouvait dans son secteur et il était descendu plus d'une fois dans cette cave aux allures de grotte pour tenter d'interrompre des bagarres et aider à expulser des clients turbulents. C'était devenu un club de jazz quelques années plus tard.

— Je peux comprendre pourquoi vous ne vouliez pas qu'il sache. Même à notre époque, certaines personnes conservent des préjugés dépassés, et je ne serais guère surpris si Jimmy... enfin, monsieur Riddle, était dans ce cas-là. Mais pourquoi cela a-t-il encore de l'importance aujourd'hui ?

— Il savait que vous l'appeliez « Jimmy », vous savez.

— Ah bon ? Il n'en a jamais rien dit.

— Il s'en fichait. Une chose pareille, ça ne l'embêtait pas, ça n'avait pas le moindre intérêt pour lui. Il était étrangement imperméable à la critique ou aux moqueries. Il n'avait pas tellement le sens de l'humour, vous savez. Bref, je ne vous ai pas encore tout raconté. Vous allez voir pourquoi c'est important.

Elle se pencha et joignit les mains sur les genoux. Quand elle reprit la parole, elle chuchotait presque, comme si elle soupçonnait qu'on écoutait aux portes.

— J'ai d'abord songé à l'avortement, mais... je ne savais pas trop comment m'y prendre, si vous pouvez croire ça. Une vraie punk cent pour cent, enceinte, mais j'étais restée toujours une fille de la campagne à bien des égards. Et puis, il y avait mon fond d'éducation religieuse. Tout bien considéré, je n'avais pas le cran de faire face toute seule et le garçon, eh bien, il avait disparu depuis longtemps. Mon père est un brave homme. Toute sa vie, il a prêché la charité chrétienne.

— Vous vous êtes donc tournée vers vos parents ?

— Oui.

— Et ?

— Ils l'ont bien pris, en fin de compte. Ils étaient bouleversés, naturellement, mais ils ont été très bons avec moi. Ils m'ont persuadée de ne pas interrompre ma grossesse, bien sûr, comme je l'avais prévu. Papa n'est pas pour l'avortement. Il n'y a pas que les catholiques, vous savez. Bref, on a fait comme au temps jadis. Un petit séjour chez une tante quelconque à Tiverton pour les derniers mois, quand ça a commencé à se voir, une adoption rapide, et ce fut comme si rien ne s'était passé. Entre-temps, si j'étais guérie des punks, tant mieux.

— L'avez-vous été ?

— Guérie des punks ?

— Oui.

— À l'époque où j'ai accouché, j'allais passer mon bac. C'était en 1977. Je ne sais pas si vous vous rappelez, mais le punk était devenu un mouvement très en vogue et les groupes importants avaient tous signé avec de grandes maisons de disques. Toute cette scène était devenue très commerciale. N'importe qui en parlait, adoptait le look. Ce n'était plus pareil. Ils n'étaient plus à nous. En outre, j'étais plus vieille et plus sage. J'étais mère, même si je ne « pratiquais » pas... Oui, j'étais guérie. J'ai passé l'été à la maison puis en octobre je suis allée à la fac de Bath pour étudier la littérature anglaise, devenir une intellectuelle snob, et je me suis branchée sur la nouvelle vague, que j'avais toujours préférée en secret, d'ailleurs. Elvis Costello, Talking Heads, Roxy Music, Télévision, Patti Smith. De la musique pour étudiants des beaux-arts. J'ai fait un an en Lettres, puis je me suis mise au droit.

— Ce n'est pas tout, n'est-ce pas ?

— Non, en effet.

— L'enfant ?

— Comme vous le savez, il est désormais parfaitement légal de rechercher ses parents naturels. Je comprends cela, mais je dois dire que dans bien des cas il n'en résulte que du malheur.

— Dans votre cas ?

— Elle m'a trouvée sans trop de mal. En janvier dernier.

La nouvelle loi est entrée en vigueur en 1975, avant sa naissance, je ne vous apprends sans doute rien. Cela signifie qu'elle n'a même pas eu à aller consulter un conseiller psychologique avant de faire sa

demande à l'État Civil. J'étais toujours sur les fiches. Un jour, elle est entrée tout simplement dans mon bureau. Elle n'a pas mis longtemps à comprendre que j'étais terrifiée à l'idée que mon mari apprenne... Je ne sais pas ce qui se serait passé. C'était déjà assez dur d'avoir à endurer sa pudibonderie et sa jalousie, et d'avoir dû lui cacher la vérité pendant toutes ces années, mais en plus cela arrivait au moment où sa carrière politique prenait tournure. Je voulais en être. Aller à Westminster. Jerry a toujours été un ardent défenseur de la famille, et toute menace d'un scandale privé — l'épouse du directeur de la police est une ex-punk, l'enfant de l'amour vous dit tout — aurait tout gâché. Du moins, je le croyais.

— Qu'a-t-elle fait ?

— Elle m'a demandé de l'argent.

— Votre propre fille vous a fait chanter ?

— Le terme est un peu fort. Elle m'a demandé de l'aide de temps en temps.

— Aide financière ?

— Oui. Cela dit, je lui devais bien ça, non ? Apparemment, elle n'avait pas mené une vie de rêve chez ses parents adoptifs. Ils n'avaient pas été des parents très convenables, selon elle, même si elle ne m'a jamais donné de détails sur la question, et ils n'étaient pas très riches. Puis ils ont péri dans un incendie juste après sa seconde année d'université et elle s'est retrouvée seule. Elle était en dernière année de fac quand elle est venue me voir, toute aide était donc la bienvenue. Ce n'était pas bien grave.

— Vous a-t-elle jamais menacé de révéler la vérité à votre mari si vous ne payiez pas ?

— Oui. Elle l'a laissé entendre.

— Et vous avez continué à acheter son silence ?

Rosalind détourna les yeux.

— Même après la fin de ses études ?

— Oui.

— C'est du chantage. Allez-vous me dire qui c'est ?

— Est-ce important ?

— Ça se pourrait.

Rosalind but un peu de vin, et dit :

— C'est Ruth. Ruth Walker.

Banks faillit en avaler de travers.

— Ruth Walker est votre fille ? La demi-sœur d'Emily ?

Rosalind acquiesça.

— Seigneur ! Pourquoi ne pas me l'avoir dit plus tôt ?

— Je n'en voyais pas l'intérêt.

— C'était à moi d'en juger. Emily était-elle au courant ?

— Je ne le croyais pas.

— Expliquez-vous.

— À ma connaissance, à l'époque, elles ne s'étaient rencontrées qu'une seule fois. Ruth avait pris l'habitude de venir me voir au bureau. C'est là qu'on... que se passaient les transactions. Croyez-le ou pas, je n'avais même pas son adresse, j'ignorais où elle habitait, sauf qu'elle m'avait dit avoir grandi à Salford. Un jour — à Pâques, me semble-t-il Emily était là. Elle était venue me taper pour aller faire du shopping. Ruth est entrée. Je lui ai présenté ma fille en déclarant que Ruth était là pour nous renseigner sur un nouveau système informatique. Elles ont bavardé un peu, sur la musique, l'école qu'Emily fréquentait, et ainsi de suite. Une conversation assez convenue. Ce fut tout. Du moins, c'est ce que je croyais...

— Donc, Emily ne savait pas qui était vraiment Ruth ?

— C'était ce que je croyais.

— Qu'est-ce qui vous a fait changer d'avis ?

— Après son retour... après que vous l'avez ramenée chez nous, le téléphone a sonné un jour. C'était Ruth. Je croyais qu'elle voulait me parler. J'étais en colère parce que je lui avais bien dit de ne pas me joindre à la maison, mais elle a demandé à parler à Emily.

— Et ?

— Par la suite, j'ai interrogé Emily à ce sujet. Elle m'a dit que Ruth l'avait souvent contactée à la pension, qu'elle-même était allée une fois en week-end à Londres et avait logé chez elle. Elles étaient devenues amies.

— Ainsi, Emily savait que Ruth était sa demi-sœur ?

— Oui.

— Quelle fut sa réaction ?

— Vous la connaissiez. Elle a trouvé ça cool que sa mère ait un passé secret. Elle m'a promis de ne rien dire. Elle savait fort bien comment réagirait son père.

— Vous l'avez crue ?

— En gros, oui. Emily n'était pas malveillante, quoique imprévisible. Vous savez, à son âge, je n'étais guère différente. Si nous avions été de la même génération, qui sait, nous aurions pu être amies.

— J'imagine les ravages que vous auriez causés.

Rosalind sourit de nouveau — le sourire d'Emily.

— Oui.

— Elle savait, pour le chantage ?

— Grands dieux, non ! Du moins, elle n'en a jamais rien dit. Et je doute que ce soit quelque chose dont Ruth lui aurait parlé. Emily était très entêtée et irresponsable, mais honnête au fond. Je ne la vois pas fermer les yeux sur ce trafic si elle en avait été informée.

C'était logique. Mais si Emily avait découvert la vérité toute seule ?

— Pourquoi me dire tout ceci maintenant ? dit-il.

Rosalind haussa les épaules.

— Pour de nombreuses raisons. La mort de Jerry. C'est vous qui l'avez trouvé. Vous qui avez ramené Emily. Vous savez, pour le meilleur et pour le pire, vous avez fait partie de nos vies dernièrement. Il fallait que je me confie à quelqu'un et vous étiez le seul à qui j'aie pensé. N'est-ce pas pitoyable ? Depuis le retour d'Emily, j'étais torturée par le

besoin de vous l'avouer, mais je ne pouvais prendre ce risque. Pas tant que Jerry était vivant. Je sais que vous ne l'appréciez pas, mais je sais aussi que vous autres policiers vous serrez les coudes. Et souvent ce que vous découvrez se retrouve fiché. Je ne dis pas que vous auriez fait quoi que ce soit, mais...

— Les murs ont des oreilles ?

— Quelque chose comme ça.

— Et maintenant ?

— Maintenant, ça n'a plus d'importance, n'est-ce pas ? Plus rien n'a d'importance. Ma colère mise à part, je me sens vide.

Elle reposa son verre et se leva.

— Bon, je me sauve. J'ai dit ce que j'avais à dire. Merci de m'avoir écoutée.

Annie était sur le point de tourner à gauche dans l'allée de Banks, juste avant le pont de Gratly, quand une automobile sortit comme une flèche en marche arrière et vira dans sa direction si vite qu'elle dut écraser la pédale de frein pour éviter la collision. La voiture se dirigea vers Helmthorpe en descendant la colline à vive allure.

Le cœur battant, elle prit à gauche et monta lentement jusqu'à la ferme de Banks. Elle le voyait se découper sur le seuil de sa porte ouverte, en chemise et en jean en dépit du froid.

Elle stoppa devant la maison et mit pied à terre.

— Qu'est-ce que tu fous là ? lança Banks.

— Charmant accueil. Je peux entrer ?

Il s'effaça.

— Tant qu'à faire... C'est la mode !

Elle était venue dans l'idée de l'attaquer bille en tête, s'étant donné du courage pendant tout le trajet, mais la poussée d'adrénaline consécutive à l'accident évité de justesse et le ton cavalier de Banks l'avaient coupée dans son élan. Une fois entrée, elle prit un fauteuil. Il était encore chaud de la présence du visiteur mystère.

— Que puis-je pour toi ? dit Banks, refermant la porte et allant alimenter le feu.

— Tu peux me servir à boire, pour commencer. (Elle désigna du menton la table basse.) Ce vin-là fera l'affaire.

Banks alla lui chercher un verre à la cuisine et la servit.

— Qui était-ce ? dit-elle en le prenant.

— Qui ?

— La personne qui vient de s'enfuir comme si elle avait le diable aux trousses.

— Ah, elle. Rosalind Riddle.

— Une amie à toi ?

— Travail.

— Travail ? Oh, je comprends pourquoi tu ne voulais pas m'en parler, alors. Après tout, je ne suis que ton adjointe.

— Arrête tes sarcasmes. Ça ne te va pas. Bien sûr que j'allais t'en parler.

— Comme tu me parles de tout ?

— Comment cela ?

— Oh, tu vois très bien ce que je veux dire...

— Mais encore... ?

— Rosalind Riddle, c'est le boulot, comme sa fille c'était le boulot, hein ?

— Je ne te suis pas. Qu'es-tu en train d'insinuer ?

— Je n'insinue rien.

Elle lui apprit qu'en feuilletant des documents, elle était tombée sur une référence à l'hôtel cinquante-cinq.

— Pas de suite à donner, c'est ce que Winsome m'a dit. Je me suis alors demandé pourquoi je n'avais été mise au courant de rien. J'ai

appelé l'hôtel, et là boum ! qui a passé la nuit dans la même chambre il y a un mois ?

Banks garda le silence ; il se contenta de contempler les flammes d'un air penaud.

— Qu'y a-t-il ? poursuivit Annie. Tu as avalé ta langue ?

— Je ne vois pas pourquoi je devrais te rendre des comptes.

— Ah, tu ne vois pas ? Je vais te dire pourquoi. Parce qu'il y a eu meurtre, voilà pourquoi. Emily Riddle a été assassinée la semaine dernière, tu as oublié ?

Tout en parlant, Annie sentait les braises de sa colère se raviver.

— Après ce que je viens de découvrir, je ne crois pas que tu sois encore apte à t'occuper de cette affaire, mais je suis ton adjointe et tu aurais au moins pu avoir la courtoisie de me dire la vérité sur ta relation avec la victime.

— Il n'y avait rien.

— menteur.

— Annie, il n'y...

— menteur.

— Tu vas me laisser parler ?

— Si c'est pour me dire la vérité.

— C'est la vérité.

— menteur.

— D'accord. J'aimais bien Emily. Et alors ? Je ne sais pas pourquoi. C'était une enquiquineuse mais je l'aimais bien. C'est tout. Plus comme une fille qu'autre chose. Cela n'a pas été plus loin. Ma mission était de la retrouver à Londres. Elle s'est mise dans une situation délicate au cours d'une soirée, et a jugé bon de venir à mon hôtel. Je lui avais donné l'adresse, pour qu'elle puisse me joindre si elle avait décidé de rentrer à la maison. Elle avait peur, était seule, et elle est venue me voir. C'est aussi simple que cela.

— Quelle situation délicate ?

Banks lui raconta l'incident avec Andy à la fête.

— Et tu n'as pas jugé utile de partager cette savoureuse info avec moi, ton adjointe ? Je n'en reviens pas. Qu'est-ce que tu me caches, encore ?

— Rien, Annie. Je sais que c'était mal de ma part, mais tu comprends quand même que j'avais peur que ce soit mal interprété ?

— Emily Riddle se pointe dans ta chambre à trois heures du matin et y passe le reste de la nuit, et tu crains que ce soit mal interprété. Oui, je comprends très bien ton point de vue.

— Tu ne crois tout de même pas... ?

— Que suis-je censée croire ? Dis-le-moi. Tu passes la nuit à l'hôtel avec une petite salope libidineuse, et tu veux que je pense qu'il ne s'est rien passé ? Tu me crois née de la dernière pluie ?

— Emily Riddle n'était pas une salope.

— Oh, toutes mes excuses ! Très chevaleresque de prendre la défense de la pauvre demoiselle en détresse.

Annie, elle est morte. Tu pourrais au moins lui témoigner...

— Quoi ? Un peu de respect ?

— Oui.

— C'est du respect que tu lui témoignais quand tu as couché avec elle dans cette chambre ?

— Annie, je te le répète : je n'ai pas couché avec elle.

— Et moi je ne te crois pas. Oh, peut-être que tu avais seulement l'intention de la consoler, de lui faire un petit câlin, de lui dire que tout était arrangé, mais d'après ce que je sais d'elle, et ce que je sais des hommes, je doute que c'en soit resté là.

— Je ne l'ai jamais touchée.

— Tu aurais dû lui prendre une chambre à part.

— J'allais le faire, quand elle s'est endormie dans mon lit.

— Mon œil.

— C'est vrai. Elle était défoncée. C'est exactement ainsi que cela s'est passé.

— Et toi ? Où étais-tu ? Je connais ces chambres. Elles ne sont pas très vastes.

— Dans le fauteuil, près de la fenêtre. J'ai écouté de la musique au casque, puis j'ai passé le reste de la nuit à l'écouter ronfler tout en tâchant de m'endormir, si tu tiens à le savoir.

Annie se tut. Elle s'efforçait de découvrir s'il disait ou non la vérité. Elle avait tendance à le croire, mais n'avait pas l'intention de le laisser se tirer d'affaire aussi facilement.

Même si elle en souffrait, le fait que Banks ait, ou non, couché avec la victime n'était pas le réel problème. Il pouvait passer la nuit avec qui ça lui chantait, fût-ce une fille de seize ans. Annie n'avait aucun droit sur lui. L'essentiel, c'est qu'il lui avait caché un élément d'information capital, comme il l'avait déjà fait dans le cadre de cette enquête, et elle avait de plus en plus de mal à lui garder sa confiance.

— En tout cas, continua Banks, tu as un sacré toupet de m'accuser de saloper le boulot.

Annie se raidit.

— Comment cela ?

— Et toi ? Tu crois vraiment que tu as fait ta part dernièrement ?

Annie vacilla sous cette accusation.

— J'ai eu quelques problèmes, c'est tout. Je m'en suis expliquée. Des problèmes personnels.

— Quelques problèmes ? C'est comme ça que tu qualifies le fait de filer coucher avec l'inspecteur Dalton dès que j'ai le dos tourné ? Ne crois pas que je n'ai pas remarqué. Je ne suis pas idiot.

Annie se jeta en avant et le gifla avec force. Elle vit qu'il accusait le coup et recula, rougissante. Des larmes brûlantes débordaient de ses yeux.

— Pardon, dit-il. Je ne voulais pas être aussi dur. Mais tu dois admettre que c'était assez flagrant. Comment pensais-tu que je le prendrais ?

Annie sentit le sang affluer dans ses veines et son cœur cogner contre ses côtes, plus fort et plus vite que lorsque la voiture avait failli la percuter. Elle se tut pendant ce qui lui parut une éternité, prenant de lentes inspirations calculées, s'efforçant de se calmer, de se débarrasser de la panique et de la rage qui s'étaient emparées d'elle. Quand enfin elle prit la parole, sa voix n'était presque plus qu'un murmure.

— Imbécile. Pour ton information, sache que l'inspecteur Dalton est l'un des hommes qui m'ont violée. Mais que cela ne te trouble pas. Je m'en vais.

Elle fit mine de se lever.

— Merde, Annie ! Non, ne pars pas. Je t'en supplie.

Il lui attrapa le poignet. Elle contempla sa main, puis se rassit, vidée de toute sa hargne. Banks remplit de nouveau les verres.

— Les mots me manquent, dit-il. Je me sens vraiment bête. Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

— Quoi, par exemple ? Tu voulais que je vienne pleurer dans le giron du patron pour ma première semaine de travail ?

— Tu aurais pu dire : voici l'homme qui m'a violée. Est-ce lui qui a effect...

— L'un des deux autres. Mais il l'aurait fait, si je lui avais laissé une chance. Je considère qu'ils sont tous les trois coupables de la même façon.

— Tu aurais dû me le dire. Tu savais que je comprendrais.

— Et qu'aurais-tu fait ? Tu serais allé exercer tes biceps de mec ? Tu l'aurais dérouillé ? Vous auriez fait un concours à qui pisse le plus loin ? Non, merci. C'était mon problème. J'ai préféré le régler toute seule.

— On dirait que tu as réussi.

— Il est encore en vie, non ?

Banks sourit.

— Annie, tu n'es pas seule.

— Cela prouve que tu connais mal la vie. Il n'y avait personne pour m'aider quand je me suis fait violer.

— Mais maintenant je suis là. Annie le regarda et se sentit fléchir.

— Je n'y arrive pas, dit-elle, secouant la tête.

— Annie, je suis désolé. Que veux-tu que je te dise ?

— Cela n'a pas d'importance.

— Si. J'avais vu combien la situation était tendue quand Dalton et toi étiez en présence et j'ai mal interprété la situation. Je croyais qu'il y avait quelque chose entre vous.

— C'était le cas. Mais pas ce que tu croyais.

— Je le sais à présent. Et je te demande pardon. J'aurais dû avoir confiance en toi.

Annie émit un son qui était entre le reniflement et le rire.

— Comme moi j'ai eu confiance en toi ?

— J'étais jaloux. En plus, je ne t'avais pas donné beaucoup de raisons de me faire confiance. Je me suis trompé sur toute la ligne.

— Tu peux le dire.

— Je te donne ma parole qu'il n'y a rien eu entre Emily et moi, à part le fait qu'elle s'est évanouie dans ma chambre. Qu'y faire ? Le lendemain, je suis allé lui acheter des vêtements et on est rentrés par le train.

— Tu es resté réellement assis dans un de ces horribles fauteuils d'hôtel, à écouter ton Walkman ?

— Et à fumer.

— Et à fumer, bien sûr.

— Oui.

— Puis tu as voulu dormir, mais ses ronflements t'en ont empêché ?

— Ça, plus le vent et la pluie.

— Plus le vent et la pluie.

Il avait l'air si grave qu'elle ne put se retenir : elle éclata de rire. Le fait

est qu'elle ne se représentait que trop bien la scène. Il parut vexé.

— Pardon, Alan. Je te demande pardon. Personne n'aurait pu raconter une histoire aussi bête si ce n'était pas la vérité.

Banks fronça les sourcils.

— Alors tu me crois, maintenant ?

— Je te crois. Je regrette que tu ne te sois pas exprimé plus tôt. Toutes ces feintes...

— Des deux côtés.

— Oh, non ! Moi je ne t'ai pas trompé. C'est toi qui as mal interprété la situation.

— Mais tu me cachais quelque chose.

— Cela ne regardait que moi. Rien à voir avec l'affaire, à la différence de ta relation avec Emily Riddle. Ainsi, tu l'aimais bien ?

— Je ne sais pas. Je ne crois pas que j'aurais supporté sa présence très longtemps. Elle pouvait être épuisante. Parlant sans arrêt. Et caractérielle avec ça ! Mais oui, je l'aimais bien.

Annie pencha la tête et lui adressa un sourire contraint.

— Tu es drôle, toi. Tu as un côté très rangé, et aussi un côté bohème.

— C'est une bonne chose ?

— Plutôt. Mais je tiens à ce que tu saches que ça m'agace énormément de ne pas être prise au sérieux dans mon travail. Tu vas devoir te faire pardonner.

— Je suis désolé. C'est vrai, je regrette. Cela m'était difficile, étant donné notre aventure, et comme je pensais que toi et Dalton... Ce n'est pas comme si je n'éprouvais pas pour toi...

Le cœur d'Annie fit un bond dans sa poitrine.

— Comme si tu n'éprouvais pas quoi ?

— Quelque chose.

Le feu pâlisait et le fond de l'air était froid. Banks regarda Annie et

elle sentit se réveiller des sentiments qu'elle avait feint d'ignorer depuis leur rupture. Il ramassa un morceau de tourbe.

— Tu restes ? dit-il. J'en remets ? Il fait frisquet.

Annie lui lança un regard grave, puis se mordilla la lèvre, lui tendit la main, celle-là même qui l'avait giflé, et dit :

— OK, mais on va devoir beaucoup parler.

Annie s'arrêta sur le parking réservé au personnel de la caserne en brique rouge de Salford, à onze heures trente, après avoir passé plus d'une heure à rouler au pas sur la M62 et s'être perdue dans le centre de Manchester.

Un poids lourd s'était retourné à l'un des embranchements près de Huddersfield et le trafic était perturbé jusqu'à l'intersection avec la M1. Le temps n'arrangeait rien. Après le coup de gel de la nuit, les routes étaient verglacées malgré le soleil radieux qui faisait scintiller les pare-brise et les ornements des capots.

La caserne des pompiers se dressait sur une grande voie de communication près d'un lotissement composé de modestes pavillons jumelés où Ruth Walker avait grandi. Banks avait dit à Annie que Ruth était la fille de Rosalind Riddle. Ruth lui avait servi un tas de mensonges, avait-il ajouté, et il voulait en savoir plus sur son passé, y compris sur l'incendie où ses parents avaient trouvé la mort dix-huit mois plus tôt. Il avait été facile de trouver l'adresse via le Corps de Sapeurs-pompiers de Salford, qui était la première escale d'Annie. Le capitaine, George Whitmore, s'était dit disposé à lui parler. Les pompiers étaient occupés à jouer aux cartes dans une vaste salle située au-dessus des camions rutilants. L'endroit sentait la sueur, la lotion après-rasage et l'essence. Drôles de gens, les pompiers, avait toujours pensé Annie. Quand tout allait bien, ils n'avaient strictement rien à faire, tout comme la police n'aurait rien eu à faire si personne n'avait enfreint la loi. Annie en avait connu un à Saint-lves qui passait son temps, en service, à écrire des romans-westerns sous pseudonyme, les vendant à un éditeur américain au rythme d'un par mois. Elle était aussi sortie avec un pompier qui gérait un service de nettoyage de moquettes pour arrondir ses fins de mois, tandis qu'un de ses copains avait une société de taxis. Tous semblaient avoir trois ou quatre boulots en même temps. Bien sûr, les incendies sont aussi inévitables que les infractions et, au moment crucial, personne ne nierait

l'héroïsme des pompiers. Et n'en déplaise aux férus du « politiquement correct », à ceux qui réclamaient un recrutement accru de femmes dans ce métier, qu'on les appelât Ingénieurs du Contrôle des Combustions ou Unités de Suppression des Flammes, la vérité de leur mission était résumée dans la dénomination qui avait toujours été, et serait à jamais la leur : sapeurs-pompiers.

— Monsieur Whitmore est-il là ? demanda-t-elle à l'un des joueurs.

Il la jaugea du regard, sourit comme s'il se croyait sexy, et indiqua la direction du pouce.

— Le bureau est au fond.

Elle sentit ses yeux sur son postérieur tandis qu'elle s'éloignait, entendit un murmure, puis des rires. Elle songea à se retourner pour faire un commentaire sur leur puérilité mais décida que ça n'en valait pas la peine.

George Whitmore était un homme sympathique, bon enfant, aux cheveux gris coupés ras, proche de la retraite d'après les apparences. Il avait des photos de sa famille, y compris de ses petits-enfants, sur son bureau.

— C'est vous qui avez téléphoné, n'est-ce pas ? dit-il en la priant de s'asseoir.

— Oui.

— Eh bien, j'aurais sans doute dû vous prévenir que vous alliez faire un long trajet pour rien.

Annie lui sourit.

— Qu'importe. C'est bon de sortir du bureau de temps en temps. (Elle prit son calepin.) Vous vous rappelez l'incendie chez les Walker ?

— Oui. Je faisais partie de l'équipe à l'époque, avant que mon tour de reins me confine à des tâches administratives, il y a un an.

— Vous étiez sur place ?

— Oui. C'est arrivé... oh, vers trois ou quatre heures du matin, ou un peu plus tard. Je peux vérifier l'heure exacte si vous voulez.

— Peu importe pour le moment. Vos impressions suffiront.

Il se tut et fronça les sourcils.

— Si la question ne vous dérange pas, qu'est-ce que la police cherche à savoir maintenant, après tout ce temps ?

— Simple contrôle de routine.

— Parce qu'il n'y avait rien de bizarre dans ce sinistre.

— Je crois savoir qu'il n'y a pas eu d'enquête policière ?

— Non, pas au-delà de ce qui est requis par la loi et la compagnie d'assurances. Il n'y avait pas de raison.

— Quelle fut la cause de l'incendie ?

— Une cigarette mal éteinte à côté du divan.

Encore un exemple qui prouve que le tabac nuit à la santé, songea Annie.

— Et vous avez exclu l'incendie criminel ?

Whitmore opina.

— D'emblée. Il n'y avait aucun indice d'effraction, rien n'avait été dérangé pour commencer. Pas de preuve non plus qu'on ait utilisé de l'essence et, franchement, personne ne pouvait en vouloir aux Walker.

— Vous les connaissiez ?

— Seulement de loin. On se saluait. Ils étaient catholiques pratiquants. Tout le monde le savait. Moi-même je ne suis pas très croyant. Mais au dire de tous, c'étaient de bonnes gens, très pieux. Leur fille aussi était gentille. La pauvre a sauvé sa peau de justesse.

— Ruth ?

— Oui. Ils n'avaient qu'un enfant.

— Que s'est-il passé à partir du moment où l'alarme a été déclenchée ?

— Ils n'avaient pas de détecteur de fumée. Sinon, ils seraient sans doute encore en vie. Un voisin a vu la fumée et les flammes et nous a appelés. Quand on est arrivés, presque tout le quartier était dans la rue. Voyez-vous, une cigarette peut se consumer pendant des heures et générer une énorme chaleur. Quand ça prend, tout s'embrase.

L'incendie avait pris alors, et il nous a fallu une heure environ pour l'éteindre complètement. Au moins, on a empêché qu'il s'étende.

— Où était Ruth à ce moment-là ?

— On l'avait emmenée à l'hôpital. Elle avait sauté juste à temps par la fenêtre de sa chambre. Fracture de la cheville et dislocation de l'épaule.

— Vilain, ça.

— La cheville, c'était le plus grave. Fracture ouverte, apparemment. Elle a mis des semaines avant de pouvoir remarcher sans béquilles ni canne. Bref, ce n'était rien à côté du sort de ses parents. Elle, elle a eu de la veine. Il avait plu dans la soirée, et la terre était meuble, sinon elle aurait pu se faire d'autres fractures.

— Comment ses parents ont-ils péri ?

— Asphyxie. C'est ce que l'autopsie a révélé. Ils n'ont même pas eu le temps de sortir du lit. Ruth avait inhalé de la fumée aussi, avant de sauter, mais pas assez pour en pâtir. Après une réoxygénation elle a récupéré.

— Comment se fait-il qu'elle ait eu le temps de sauter, et pas ses parents ?

L'homme haussa les épaules.

— Questions de réflexes. Elle avait pour elle sa jeunesse. En plus, sa chambre se trouvait en façade, et le feu faisait rage à l'arrière. Ses parents étaient sans doute déjà morts quand elle a sauté.

— Avez-vous autre chose à me dire ?

— Je crois que c'est tout. Je vous avais bien dit que votre voyage était inutile.

— Oh, vous savez ce que c'est. La maison a été complètement détruite ?

— Assez. À l'intérieur, en tout cas.

— Et aujourd'hui ?

— Quelqu'un l'a rachetée et restaurée. À la voir, on ne devinerait jamais qu'elle fut le cadre d'une tragédie.

Annie se leva.

— Où est-ce exactement ?

— Vous descendez la route principale, vous tournez à gauche au prochain feu et c'est la seconde rue à droite.

— Merci beaucoup.

Annie quitta le petit bureau et repassa devant les joueurs de cartes. Cette fois l'un d'eux la siffla. Elle eut un sourire intérieur. C'était plutôt agréable, en fait. Se faire siffler quand on a plus que la trentaine. Elle le dirait à Alan.

Alan. Ils avaient discuté pendant une bonne partie de la nuit tandis que le feu flambait dans l'âtre sur un fond de douce musique de jazz. Il lui avait parlé de la visite de Rosalind, d'Emily et de Ruth, de la culpabilité qu'il ressentait d'avoir trouvé Riddle mort dans son garage, et elle lui avait dit combien l'apparition de Dalton l'avait déséquilibrée, ramenant des sentiments qu'elle ne croyait plus abriter, et comment elle s'était arrangée pour l'affronter un dimanche matin.

En été, ils auraient parlé jusqu'à l'aube, mais comme c'était l'hiver, la seule lumière qui filtra par les fenêtres à quatre heures du matin venait de la pleine lune qui était aussi blanche que du gel. Ils continuèrent encore à parler, et si elle avait bonne mémoire, elle avait dû s'assoupir au milieu d'une phrase.

Ce n'était qu'après avoir dormi tous les deux pendant environ trois heures qu'ils avaient fait l'amour — de façon hésitante et tendre — et au matin ils avaient raclé la glace des vitres de leurs voitures et roulé à tombeau ouvert jusqu'au commissariat. Maintenant elle avait l'impression qu'ils n'avaient plus de secret, que rien ne se dressait entre eux. Elle éprouvait encore quelques craintes sur le fait de travailler avec lui, surtout maintenant qu'elle était affectée à Eastvale, et jamais elle ne surmonterait complètement sa peur de s'engager, et d'être rejetée. Mais Banks ne lui avait pas demandé de s'engager, et d'ailleurs c'était elle qui l'avait rejeté la dernière fois, par peur que son passé à lui n'empiète sur sa vie. Tout ce qu'elle savait, c'était qu'elle était prête à accepter ce qu'il adviendrait entre eux. Il était temps de suivre la leçon des philosophies d'Extrême-Orient : se laisser porter par le courant. Elle sourit tout en rectifiant son maquillage, un œil sur le rétroviseur, puis elle reprit sa route pour voir si elle pourrait en apprendre plus en interrogeant les voisins des Walker.

Une atmosphère sinistre pesait sur le commissariat depuis le suicide

de Riddle, songea Banks en observant de sa fenêtre la place du marché. On se serait cru dans un établissement de pompes funèbres. Même si Riddle n'avait pas été le plus aimé ni le plus admiré des directeurs, il faisait partie de la maison, et il était mort. C'était comme perdre un membre de sa famille. Un oncle distant et austère, peut-être, mais un parent quand même. Même lui avait le cœur lourd en dégustant à petites gorgées son amer café noir. Cette triste ambiance lui rappela les journées qui avaient suivi la disparition de Graham Marshall, quand tout le monde à l'école semblait marcher sur des œufs, abasourdi, et que toutes les conversations paraissaient murmurées. De là datait son premier sentiment de culpabilité, l'impression d'être responsable des autres qui était l'une des choses qui le stimulait encore aujourd'hui dans son travail. Il savait au fond qu'il n'était pas plus coupable de la disparition de Graham Marshall qu'il ne l'était de Phil Simpkins se vidant de son sang sur la grille, ou de l'overdose à l'héroïne de Jem, mais il semblait attirer la culpabilité, la tirer à lui et s'en envelopper comme d'un manteau réconfortant.

Quand il pensait à Annie, toutefois, sa bonne humeur revenait. Il savait qu'il ne fallait pas avoir trop d'espoir elle avait été très claire là-dessus — mais au moins avaient-ils surmonté les rumeurs et les craintes dans lesquelles ils s'étaient enlisés au cours de la semaine. Banks entrevoyait la possibilité d'une confiance nouvelle, plus grande. Cela devrait se développer naturellement; on ne pouvait rien brusquer, pas avec quelqu'un comme elle qui avait tellement peur de l'intimité, et quelqu'un d'aussi marqué par la vie que lui-même. La demande en divorce de Sandra lui avait donné une impression d'irrévocabilité, de libération, mais les vieilles blessures étaient toujours là. Ce qui lui rappela qu'il faudrait répondre à la seconde lettre de l'avocat de Sandra, ou bien elle croirait qu'il avait changé d'avis. Il y avait un petit groupe de reporters à l'extérieur du commissariat. Il consulta sa montre : presque l'ouverture. Bientôt, ils seraient tous confortablement installés au Queen's Arms à étoffer leurs notes de frais. Le suicide de Riddle était un sujet digne d'attirer jusque dans le Yorkshire les journalistes de la presse quotidienne. On n'avait fait aucune déclaration officielle pour le moment, et la demeure des Riddle était toujours sous bonne garde. Bien sûr, ils pourraient s'en donner à cœur joie en titrant : LE DIRECTEUR DE LA POLICE SE SUICIDE À QUELQUES MÈTRES DE SES HOMMES. Ils pourraient tourner cela de façon à donner lieu à toutes les interprétations. Rosalind devait aller séjourner chez ses parents à Barnstaple quand elle aurait pris ses dispositions pour les obsèques. Puis, avait-elle dit à Banks juste avant de partir, la veille, elle vendrait la maison et envisagerait son avenir. Rien ne pressait — elle était à l'abri du besoin

—, mais elle mettrait le plus de kilomètres possible entre elle et le Yorkshire. Banks la plaignait; il ne savait absolument pas ce qu'on pouvait ressentir quand on perdait sa fille et son époux en l'espace de quelques jours seulement. Il ne pouvait même pas imaginer ce que représenterait pour lui la perte de ses enfants.

Son antique radiateur sifflait et crachotait quand il s'assit pour réfléchir à sa conversation avec Rosalind. Le plus flagrant c'était qu'en lui faisant sa confession, elle lui avait par inadvertance révélé un motif pour se débarrasser d'Emily.

Mais était-ce bien par inadvertance? Nul doute que cette femme pouvait être retorse quand elle le voulait — après tout, elle n'était pas avocate pour rien —, mais il ne voyait pas pourquoi elle aurait voulu s'accuser de cette façon. Pour le dire simplement, si Rosalind voulait cacher l'existence de Ruth à son mari, et si Emily représentait une menace par son instabilité, alors Rosalind avait toutes les raisons de se débarrasser d'Emily.

Et parallèlement, toutes les raisons de vouloir se débarrasser de Ruth.

Depuis le suicide de Riddle, néanmoins, tout cela était purement théorique. Argent, standing, ambitions politiques — tout s'était évaporé. Il ne restait rien à Rosalind que son fils Benjamin et Ruth, et on pouvait douter qu'elle aurait encore des contacts avec cette dernière après tous ces événements. C'était assez pour justifier les paroles de l'Ecclésiaste disant que tout est vanité.

Banks ne pouvait se résoudre à croire que Rosalind avait effectivement empoisonné sa fille, ni qu'elle manigançait à présent la mort de son autre fille, mais en même temps il devait se souvenir qu'il n'y avait pas d'amour entre ces femmes et que, autrefois, elle avait donné son enfant à des étrangers pour obtenir l'opulence, le pouvoir et cette vie bourgeoise dont elle semblait avoir tant besoin. Et, tout compte fait, malgré ce que lui disait son intuition, nous sommes tous capables de tuer quand la motivation est là. De quelque façon qu'on l'envisage, la soudaine importance prise par Ruth dans cette affaire était une complication dont il se serait bien passé. Tandis qu'Annie dénichait des informations sur son enfance à Salford, lui tâchait d'en découvrir autant que possible sur sa vie actuelle à Kennington tout en attendant un coup de fil de Burgess. Il avait déjà passé plusieurs appels et rempli deux pages de notes. Quand le téléphone sonna, il crut que c'était le patron de Ruth, mais c'était Burgess qui lui donnait le feu vert pour le deuxième interrogatoire avec Barry Clough. Pas trop tôt; il ne leur restait plus que deux heures avant d'être obligés de le relâcher.

Quartier plutôt agréable, songea Annie en contemplant les maisons depuis le trottoir. Pas du tout le genre d'endroit qu'on s'attendrait à trouver à Salford, même si, en toute honnêteté, elle n'était jamais venue dans cette ville auparavant et ne savait pas du tout à quoi s'attendre. Des pavillons jumelés bordaient les deux côtés de la rue tranquille, chacun précédé d'une pelouse de bonne dimension dissimulée derrière une haie de troènes. Les voitures garées devant n'étaient pas des modèles prétentieux, ni non plus de vieilles Fiesta rouillées et déginguées. C'étaient en majorité des modèles importés du Japon ou de Corée, et l'Astra d'Annie n'avait rien de déplacé. En terme de statistiques criminelles, le plus gros problème devait être des cambriolages et des vols de voitures.

Le numéro trente-neuf ne se démarquait pas des autres pavillons. Comme Whitmore l'avait dit, on n'aurait jamais deviné qu'il s'y était déroulé une tragédie. Elle essaya d'imaginer les flammes, la fumée, les cris et les voisins en pantoufles et robes de chambre en train de regarder, impuissants, tandis que Ruth sautait du premier étage et que ses parents suffoquaient, sans pouvoir ne fût-ce que sortir de leur lit.

— Je peux vous aider, chère madame ?

Annie se retourna et vit une vieille dame agrippant un sac à provisions de ses doigts déformés par l'arthrite.

— On dirait que vous êtes perdue...

— Non, répondit Annie en souriant pour rassurer la vieille dame sur sa santé mentale. Perdue dans mes pensées, peut-être.

— Vous connaissiez les Walker ?

— Non.

— Parce que vous regardiez leur maison.

— Oui. Je suis de la police.

Annie se présenta.

— Tattersall. Gladys Tattersall. Enchantée de faire votre connaissance. Ne me dites pas que vous ouvrez une enquête après tout ce temps ?

— Non. Vous croyez qu'on devrait ?

— Et si vous entriez ? Je vais faire du thé. J'habite ici, au trente-sept.

C'était la maison jumelée à celle des Walker.

— Vous avez dû avoir peur, dit Annie en suivant Mme Tattersall dans l'allée puis dans son entrée.

— Moins que pendant la guerre, au temps des bombardements. Remarquez, je n'étais qu'une gamine à l'époque. Entrez et asseyez-vous.

Annie pénétra dans la salle de séjour et prit place dans un fauteuil de velours prune. Un miroir doré était accroché au-dessus de la cheminée et l'inévitable télévision trônait dans un coin. Au fond se trouvaient une table et quatre chaises. Mme Tattersall alla dans la cuisine et en revint.

— Ce ne sera pas long, dit-elle en s'installant sur le divan. Enfin, vous n'avez pas tort. Ce fut une nuit terrifiante.

— C'est vous qui avez alerté les pompiers ?

— Non, c'est le fils Hennessy qui habite en face. Il rentrait tard quand il a vu les flammes et la fumée. C'est lui qui est venu frapper à notre porte pour nous dire de sortir très vite. Moi et mon mari, Bernard. Il est décédé l'hiver dernier. Cancer.

— Oh, mes condoléances.

— Ce n'est rien, ma petite. Ce fut une bénédiction, en fait. Il était touché aux poumons, alors qu'il n'avait jamais fumé de sa vie. Les tranquillisants ne faisaient plus d'effet à la fin. Annie observa un silence. Cela semblait plus convenable après cette évocation du regretté M. Tattersall.

— Votre maison a-t-elle été endommagée ? Mme Tattersall secoua la tête.

— On a eu de la chance. Les murs ont chauffé, je vous le garantis, mais les pompiers ont arrosé l'extérieur avec assez d'eau pour remplir une piscine. C'était au mois d'août, voyez-vous, il faisait doux et on avait laissé la fenêtre ouverte, de sorte qu'il en est entré à l'intérieur, ce qui a abîmé un peu les murs — du papier peint qui se détache, des taches, ce genre de chose. Rien de bien grave. L'assurance a payé. Le pire peut-être, pour nous, ce fut après, quand il a fallu vivre pendant que les gens qui ont racheté n'arrêtaient pas de taper à coups de marteau et de faire du vacarme à toute heure du jour et de la nuit.

— Les rénovateurs ?

— Oui.

La bouilloire se mit à chanter. La vieille dame disparut pendant quelques minutes avant de revenir avec son service à thé sur un plateau, qu'elle déposa sur la table basse devant un feu de cheminée électrique.

— Vous ne m'avez pas dit pourquoi vous posez ces questions, dit-elle.

— Contrôle de routine. Rien à voir avec l'incendie. Cela m'a paru un bon point de départ.

— Contrôle de routine ? C'est ce qu'ils disent toujours dans les feuillets-télé.

Annie se mit à rire.

— Eh bien, c'est sans doute la seule chose réaliste dans les séries-télé ! C'est Ruth qui nous intéresse. Leur fille.

— Elle a des ennuis ?

— Non. Pas que je sache. Pourquoi cette question ?

Mme Tattersall se pencha pour servir le thé.

— Lait et sucre ?

— Lait seulement, s'il vous plaît.

— Vous ne vous renseignez pas sur elle pour le plaisir, non ?

— C'est au sujet d'une de ses amies, dit Annie. Comme tout bon policier, elle répugnait à laisser échapper la moindre bribe de renseignement.

— Bon, ça devrait aller, dit la vieille dame en lui tendant la tasse et sa soucoupe.

— Merci. Vous connaissiez bien les Walker ?

— Assez bien. Autant qu'on pouvait le faire.

— Que voulez-vous dire ?

— Ce n'étaient pas des gens très sociables.

— Distants ? Snobs ?

— Non, non. Ils étaient bien polis. Scrupuleusement courtois. Et serviables comme tout. Dieu sait qu'ils n'avaient pas grand-chose eux-mêmes, mais ils vous auraient donné leur chemise. Seulement, ils ne se mêlaient pas...

Elle se tut, puis murmura : Des gens pieux, comme elle avait murmuré : cancer.

— Plus pieux que les gens ordinaires ?

— Il me semble. Oh, ça n'avait rien d'étrange. Ils ne faisaient pas partie de ces sectes qui interdisent la transfusion sanguine... De bons méthodistes. Mais de stricte observance. Ils étaient contre le shopping le dimanche, la consommation d'alcool, la musique pop, ce genre de choses.

— Quel était le métier de monsieur Walker ?

— Aide-comptable.

— Sa femme travaillait-elle ?

— Pauline ? Grand dieux, non ! Ils étaient aussi traditionalistes qu'on peut l'être. Une femme au foyer. On n'en trouve plus beaucoup de nos jours. Mme Tattersall gloussa.

— Je ne vous le fais pas dire ! Moi, en général, j'y courais, au travail ! Ce n'était rien d'exceptionnel, j'étais réceptionniste au centre médical au bout de la rue. Mais je rencontrais des gens, je bavardais, je me tenais au courant. Je serais devenue toquée à rester entre mes quatre murs. Pas vous ?

— Si, dit Annie. Mais madame Walker, elle, ne s'ennuyait pas ?

— Elle ne s'est jamais plainte. Mais c'est contraire à la religion, non ? Se plaindre...

— J'ignorais.

Annie aurait été la première à reconnaître qu'elle ne savait pas grand-chose de la religion à part ce qu'elle avait découvert dans les livres, et elle avait surtout lu sur le bouddhisme et la pensée taoïste. Son athée de père ne l'avait pas inscrite au catéchisme ni soumise à aucun

endoctrinement auquel l'enfance est communément astreinte, et les gens qui passaient dans la communauté apportaient avec eux des idées très variées en matière religieuse et philosophique. Tout était sujet à débat, dans le flou.

— Enfin, quoi qu'il vous arrive, c'est Dieu qui l'a voulu, bien ou mal ; il n'y a pas de raison de se plaindre à Dieu de Dieu, si vous voyez ce que je veux dire.

— Il me semble.

— Ils étaient d'une autre époque, c'est tout. On riait dans leur dos. Ce n'était pas méchant. De simples plaisanteries. D'ailleurs, pour ce qu'ils faisaient attention... Il y avait autre chose dans leur religion : l'absence d'humour. Parfois, j'avais vraiment pitié de la petite Ruth.

— Pourquoi ?

— Son existence manquait tellement de fantaisie. C'est vital pour une enfant. Même nous autres, les vieux, on a besoin de s'amuser de temps en temps, alors quand on est jeune... (Elle soupira.) Bref, les Walker avaient de tout autres valeurs. Et ils manquaient d'argent, comme ils n'avaient qu'un salaire.

— Comment s'en tiraient-ils ?

— En économisant le moindre sou. Soyons justes, Pauline était très bonne ménagère. Elle savait tenir les cordons de la bourse. Mais la petite pouvait difficilement se tenir à la page. On la revoyait d'une année sur l'autre avec les mêmes frusques. Retaillées, retouchées. Et ces souliers ! Seigneur ! D'horribles croquenots que Pauline lui avait achetés parce qu'ils étaient inusables, figurez-vous. Des machins robustes, pratiques, à semelles épaisses pour qu'ils fassent de l'usage. Pas des tennis Nike ou Reebok comme les autres gamins. Que cela nous plaise ou non, la mode compte pour les enfants, surtout les adolescents. (Elle se mit à rire.) Je suis bien placée pour le savoir : j'en ai élevé deux !

— Que s'est-il passé ?

— Le coup classique. Les autres filles à l'école l'injuriaient, la tourmentaient. Les enfants peuvent être si cruels. Et pas question d'écouter de la musique ou de regarder la télévision — ils n'avaient même pas de tourne-disques ni de poste — donc Ruth ne pouvait se mêler aux conversations dans la cour de récréation. Elle ne connaissait ni les derniers airs à la mode ni les émissions suivies. Elle était assez

solitaire. De plus, ce n'était pas une beauté. Elle a toujours été du genre boulotte, avec un teint terreux, le genre de fille qu'on prend facilement comme souffre-douleur. Annie commençait à avoir l'impression que ce n'était pas le milieu rêvé pour une enfant. Dans la colonie d'artistes où elle avait grandi, il n'y avait pas non plus de télévision, mais de la musique en permanence — souvent live — et toutes sortes de gens intéressants. Certains soirs, ils chantaient des chansons et récitaient des poèmes. Elle les entendait de sa chambre. Pour elle, c'était du charabia, bien sûr, mais ils paraissaient bien s'amuser. Parfois, ils la laissaient chanter pour eux, et il lui semblait qu'elle avait une assez jolie voix pour la musique traditionnelle.

Pourtant, elle connaissait ce sentiment d'être un paria.

Si on est différent — qu'on soit issu d'une famille trop stricte ou trop libérale —, on devient un bouc émissaire, surtout si on n'est pas au courant des dernières modes. Les enfants sont effectivement cruels ; Mme Tattersall avait raison sur ce point. Annie avait gardé un souvenir précis de certaines des cruautés qu'elle avait subies dans sa jeunesse. Un jour, à treize ans, une bande d'élèves l'avait attaquée alors qu'elle rentrait chez elle. Ils l'avaient traînée dans les bois, déshabillée et avaient peint sur son corps des fleurs tout en se moquant des sales hippies qui se droguaient et du flower power. Ils s'étaient enfuis avec ses vêtements et l'avaient laissée faire le reste du trajet nue. Cruel. Et comment avait retrouvé ses habits pendus à un arbre près du sentier menant à l'école le lendemain. Et c'était en 1980 alors que les hippies appartenaient au passé et que ses condisciples ne pouvaient en avoir qu'une connaissance livresque ou télévisuelle. Ceux qui vivaient à la communauté étaient des artistes et des écrivains, des libres-penseurs oui, mais des hippies ? Non. La seule faute d'Annie était d'être différente, de porter des vêtements qui lui plaisaient (et que son père pouvait lui offrir, les artistes n'ayant jamais compté parmi les membres les plus aisés de la société). Oui, d'une certaine façon, elle pouvait facilement comprendre Ruth Walker : deux faces d'une même pièce.

— Ruth est allée à l'université, non ?

— Oui. C'est ce qui a tout changé.

— Comment cela ?

— Ils voulaient qu'elle aille à Manchester et continue à rentrer dormir à la maison afin de pouvoir la surveiller, mais elle est allée à Londres. Ils estimaient que l'université était un lieu de perdition, figurez-vous, plein de sexe et de drogues, mais ils savaient aussi qu'à l'heure actuelle on ne va pas loin dans la vie sans une bonne éducation. Un dilemme pour eux. Bref, elle a décroché une bourse, ce qui lui a procuré un budget personnel pour la première fois de sa vie, et elle travaillait pendant les vacances. Cela lui a donné le goût de l'indépendance.

— Qu'a-t-elle fait de son argent ?

— Elle s'est acheté des vêtements, principalement. Vous l'auriez vue quand elle est revenue après sa première année. Elle était à la dernière mode. Je ne sais plus ce que c'était. Ça change trop vite pour moi. Bref, elle ressemblait aux autres jeunes rebelles de sa génération. Les cheveux teints aux couleurs de l'arc-en-ciel, des anneaux dans les oreilles et aux sourcils. J'en avais mal pour elle. Elle avait trouvé sa voie.

— Comment l'ont pris ses parents ?

— Je n'en sais rien. Ils n'ont jamais rien dit en public. Cela m'étonnerait qu'ils aient apprécié. Je crois qu'ils avaient honte d'elle.

— Vous avez entendu des disputes ? À travers les murs ?

— Jamais ils ne se fâchaient. C'était contraire à la religion. Je crois qu'ils l'ont suppliée, qu'ils ont tenté de lui faire changer de cursus pour aller à Manchester, mais elle avait trop changé... C'était trop tard. Elle avait goûté à l'indépendance et n'aurait jamais abandonné. Je ne peux pas lui donner tort.

— Donc, l'affaire n'était pas réglée.

— Apparemment. Elle a passé cet été-là à travailler dans le supermarché local, à nettoyer les sols et à garnir les rayonnages, ce genre de choses... Elle était vive et travailleuse, et il faut lui rendre cette justice : même quand elle avait une drôle d'allure, elle n'a jamais causé de problème. Elle était toujours polie.

— Donc, elle n'était bizarre qu'en apparence ?

— Oui. Je crois qu'elle s'était rebellée contre la religion, aussi. Elle n'allait plus à l'église avec eux. Mais c'est souvent le cas, avec les enfants, non ?

— C'est vrai. J'ai parlé avec un pompier tout à l'heure, monsieur Whitmore...

— Je le connais bien. Un ami de mon Bernard. Ils jouaient de temps en temps aux fléchettes au King Billy le vendredi soir.

— Il m'a dit qu'on n'avait pas jugé utile de faire une enquête sur l'incendie.

— C'est vrai. Il n'y avait pas de raison. Voilà pourquoi je me suis demandé tout à l'heure ce que vous pouviez bien faire là. Personne ne pouvait en vouloir aux Walker.

— Selon monsieur Whitmore, tout a commencé par une cigarette mal éteinte...

— C'est bien le plus étrange... vu leur religion, les Walker ne fumaient pas plus qu'ils ne buvaient.

— Mais Ruth si, j'imagine..., déclara Annie.

Clough n'avait pas l'air très frais après une nuit de cellule, même si son costume montrait à peine un pli. Il avait choisi de ne pas se raser et son ombre de barbe, avec le bronzage, les bijoux en or et sa mise élégante lui donnaient un air légèrement irréel, comme un genre de pop star sur le retour. Son homme de loi, Simon Gallagher, qui avait sans nul doute passé la nuit au Burgundy House, l'hôtel le plus chic et le plus coûteux d'Eastvale, en avait profité pour se laver, et avait tout à présent de l'avocat de haute volée. Il avait toujours le côté survolté, suffisant, d'un consommateur régulier de cocaïne, et Banks se demanda s'il avait sniffé quelques lignes avant l'interrogatoire. Il ne parlait pas beaucoup, mais s'agitait sans cesse.

Avec Annie à Salford et Winsome vissée de nouveau à son ordinateur, Banks avait demandé à Kevin Templeton d'assister à l'entretien. Après les préliminaires d'usage, il commença.

— J'espère que vous avez passé une nuit agréable, Barry.

— Vous vous en foutez royalement, alors pourquoi ne pas abrégé les

conneries et en venir au fait ? (Il consulta sa montre.) Si je ne me trompe, le délai de détention expire dans une heure et quarante minutes. Pas vrai, Simon ? L'avocat hocha la tête. De façon saccadée.

— Mais comment donc... ! Au fait, je ne sais pas si vous êtes au courant, mais depuis notre dernière conversation le directeur Riddle s'est suicidé.

— Ah, c'est au moins ça qu'on pourra pas me coller sur le dos, hein ?

— C'est tout ce que vous avez à dire sur la question ?

— Que voulez-vous ? Je le connaissais pas.

Même les gens qui le connaissaient, songea Banks, auraient pu montrer aussi peu d'intérêt que lui. Banks lui-même ne l'appréciait pas, et il n'avait pas l'intention de prétendre le contraire, mais le désespoir de cet acte avait entamé sa cuirasse. Personne ne devrait en être réduit à cela.

— Faisiez-vous pression sur lui, Barry ?

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— Je pense que vous le savez. Faire pression sur lui pour qu'il tombe sous votre coupe, qu'il vous rende un ou deux services, comme vous assurer que la police fermerait les yeux sur vos petits trafics dans le Yorkshire du Nord.

— Pourquoi j'aurais fait ça ?

— À vous de me le dire.

— Non, jamais de la vie.

— Mais c'était bien le sujet de votre rendez-vous, non ? C'est pour cela qu'il est parti tout de suite ? Qu'utilisiez vous, Barry ? Emily ? Aviez-vous des photos ? Avez-vous menacé de la reprendre à tout moment ?

Clough soupira et roula des yeux à l'attention de Gallagher.

— Il me semble que vous avez déjà épuisé ce thème, dit ce dernier. Vous n'ignorez pas que mon client ne peut être lié au regrettable décès de monsieur Riddle, même si ce n'était pas un suicide. Il avait le meilleur des alibis : il était dans vos cellules.

— Votre client pourrait être l'un des facteurs prépondérants qui ont

poussé à bout monsieur Riddle.

— Vous ne pouvez pas le prouver. Et dans le cas contraire, cela n'est pas un délit punissable par la loi. Tenez-vous-en aux faits, inspecteur. Continuons.

Banks répugnait à abandonner ce sujet, mais Gallagher avait probablement raison. Il en faudrait beaucoup plus pour inciter le Ministère Public à envisager de poursuivre quelqu'un pour complicité dans le suicide d'un tiers. S'il avait bonne mémoire, « complicité » dans le code pénal signifiait aider, encourager, conseiller le candidat au suicide, ou lui procurer les moyens de passer à l'acte, et on n'avait pas la preuve que Clough, même s'il avait songé à faire chanter Riddle, eût fait l'une de ces choses. Ce n'était que la goutte d'eau qui avait fait déborder le vase. Banks passa à un autre sujet.

— Vous vous souvenez que nous avons parlé hier de Charlie Courage et d'Andrew Handley ?

— Vaguement.

— Ils ont tous deux été tués par un coup de fusil de chasse, et tous deux ont été retrouvés dans des zones rurales, à une certaine distance de chez eux.

— Je crois vous avoir demandé hier en quoi ça me concernait, et aujourd'hui je vous pose de nouveau la question.

— Seulement en ceci, dit Banks, en prenant le temps d'ouvrir le classeur qu'il avait apporté. Pendant que vous profitez de notre hospitalité, nous n'avons pas chômé et nos experts ont été capables d'associer les traces de pneus relevées sur les deux scènes du crime.

— Ca m'impressionne, dit Clough. Les merveilles de la science moderne.

— Il y a mieux encore. En poussant l'enquête, ils ont pu identifier ces traces de pneus : une Citroën de couleur crème appartenant à monsieur Jamie Gilbert. L'un de vos employés, non ?

— Jamie ? Vous le savez déjà.

— Et il s'avère également que l'un des voisins de Charlie Courage a identifié Jamie Gilbert sur la photo qu'on lui a présentée. Jamie a été vu montant dans une voiture avec Charlie Courage au moment de sa disparition. Qu'est-ce que vous en dites ?

— Ils ont dû faire erreur.

— Qui ?

— Vos scientifiques. Ce témoin.

Banks secoua la tête.

— Je crains que non. Non seulement les pneus correspondent, mais on a pu également retrouver des cheveux et d'infimes traces de sang qui devaient appartenir soit à Charlie Courage soit à Andrew Handley. Jamie a été négligent. Il n'a pas bien fait le ménage. On est en train de faire une recherche d'ADN sur ces échantillons.

— Je ne sais pas quoi dire. Je suis choqué. Stupéfait, même. Et moi qui croyais connaître Jamie.

— La preuve que non. Enfin, monsieur Gilbert est pour le moment en garde à vue à Londres. Nul doute qu'il racontera là-bas ce qui s'est passé exactement.

— Jamie ne...

— Quoi, Barry ?

L'homme sourit.

— J'allais dire que Jamie ne vous dira rien. Vous ne le connaissez pas aussi bien que moi, inspecteur. Ce n'est pas son genre.

— Mais vous venez de dire que vous croyiez le connaître, que vous êtes surpris d'apprendre que c'est un meurtrier.

— Un meurtrier présumé, intervint Simon Gallagher.

— Toutes mes excuses, fit Banks. Un meurtrier présumé.

— Vous voyez ce que je veux dire...

— Sauriez-vous par hasard pourquoi Jamie Gilbert aurait pu vouloir tuer Charlie Courage et Andrew Handley ?

— Pas la moindre idée.

— Connaissait-il d'ailleurs Charlie Courage ?

— Je ne sais pas qui il fréquente à ses heures perdues.

— Mais il travaille pour vous.

— Travaillait. Si vous croyez que je vais garder un assassin à mon service, vous me prenez pour un fou. Il est viré à partir d'aujourd'hui.

— Il travaillait pour vous au moment des faits. C'était votre porte-flingue. Et il connaissait Andrew Handley.

— Jamie était mon assistant administratif. Je vous l'ai déjà dit.

— Qu'est-ce qu'il administrait pour vous ? Les châtimements ?

— Il s'occupait de mes affaires.

— En quoi consistent-elles, exactement ?

— Bon sang ! (Clough regarda Gallagher.) Vous ne pouvez pas l'arrêter ? On dirait un vieux disque rayé.

— Des questions légitimes, Barry. Des questions légitimes.

Clough fusilla du regard l'avocat, qui se tourna vers Banks.

— Venez-en rapidement au fait, inspecteur. Nous sommes à court de temps et de patience.

— Pas moi. Barry, est-ce vrai qu'on vous a licencié d'une tournée parce que vous faisiez des enregistrements pirates de concerts ?

Clough hésita, ne s'attendant visiblement pas à cette question.

— Quel est le rapport ?

— Contentez-vous de répondre.

— C'est de l'histoire ancienne. Je n'ai pas été poursuivi.

— Mais vous avez bien pratiqué ce type d'activité ?

— C'était une erreur.

— Oh, la contrefaçon se fait à grande échelle aujourd'hui. Films de cinéma, programmes d'ordinateur, jeux. Le marché est énorme. Peut-être pas aussi grand ici qu'en Extrême-Orient ou qu'en Europe de l'Est, mais assez important pour procurer un maximum de bénéfices pour un minimum de risques. Le genre de business qui vous intéresse, hein, Barry ?

— Inspecteur !

— Pardon, maître. Ça m'a échappé.

Banks vit Kevin Templeton s'efforcer de réprimer un sourire.

— Vous avez déjà avoué connaître Gregory Manners, n'est-ce pas ?

— Je n'ai rien avoué de tel.

— Monsieur Manners a été condamné pour fraude. Les Douanes l'ont à l'œil.

— En quoi suis-je concerné ?

— Elles vous ont à l'œil aussi.

— Si elles avaient vu quelque chose, elles m'auraient arrêté, non ?

— Vous êtes un homme très prudent. C'est bizarre, non ?

— Quoi ?

— Que tant de vos amis et employés soient des malfaiteurs : Jamie Gilbert, Andrew Handiey, Gregory Manners ou Charlie Courage.

— Je vous le répète : je n'ai jamais entendu parler ni de Gregory Manners ni de Charlie Courage.

— Bien sûr que non. Pardon. Mais les autres, si...

— Encore une fois : je ne suis pas responsable de ce que font mes employés de leur temps libre. Ils font peut-être ça par désœuvrement.

— On ne pourrait pas en vouloir à certains de supposer qu'ils se contentent d'exécuter vos ordres.

— Supposez ce que vous voulez. Vous n'avez pas de preuves.

— Moi, je dirais qu'un homme ayant un employé criminel, c'est de la négligence. Mais deux...

— Savez-vous où vous voulez en venir, inspecteur ? intervint Gallagher. Parce que, si vous ne le savez pas, on peut s'arrêter là. Comme on dit trivialement, pas la peine de tourner autour du pot pour chier droit...

— Tss-tss, monsieur Gallagher. Un homme bien élevé comme vous ! Vous n'avez pas honte ?

Clough se leva.

— J'en ai assez.

— Asseyez-vous, Barry.

— Vous ne pouvez pas me forcer. Je suis libre d'aller où...

— Asseyez-vous !

L'homme fut si surpris par ce ton cassant qu'il retomba lentement sur sa chaise. Gallagher ne broncha pas. Il donnait l'impression d'avoir bien besoin d'une autre ligne de coke. Banks se pencha en avant et posa les coudes sur la table.

— Je vais vous dire ce que je crois, Barry. Vous aviez trouvé un bon petit créneau en piratant des jeux et des programmes informatiques. Vous louiez des locaux dans tout le pays sous des noms d'entreprises bidons, inondant le marché de vos produits, grâce au réseau de distribution que vous aviez monté pour vendre l'alcool et les cigarettes ; puis vous déménagiez, comme on joue à la marelle, en gardant toujours de l'avance sur la Direction de la Consommation et de la Répression des Fraudes. Gregory Manners dirigeait l'unité de fabrication au parc d'activités de Daleview et Andrew Handley supervisait la région. Simple supposition, bien sûr, mais Andy a été vu sur place autant que monsieur Manners. Andy s'est fâché contre vous, peut-être parce que vous le traitiez comme une merde, il a décidé de se venger, de vous arnaquer. Pour ce faire, il a engagé Charlie Courage, veilleur de nuit et petit délinquant. Charlie a sûrement fait le nécessaire pour le déménagement et il a transmis l'info à Andy, qui a tendu une embuscade, tuant le chauffeur, Jonathan Fearn, un escroc local recruté par Charlie. Comment je me débrouille jusque-là ?

Clough était assis, les bras croisés, un sourire dédaigneux aux lèvres.

— Je suis captivé. Vous devriez écrire des romans.

— Mais vous soupçonnez une trahison. Vous ne croyez pas ce qu'on vous dit de Charlie Courage. Peut-être que vous n'aimez pas qu'on implique des inconnus dans le coup. Bref, vous avez assez confiance en Gregory Manners pour savoir que ce n'est pas lui. Reste Andy. Alors, vous faites enlever Charlie par Jamie Gilbert et un autre gorille, afin de lui poser quelques questions. Musclées, les questions. Charlie

n'a jamais été très fortiche et il ne met pas longtemps à cracher le morceau. On les descend, d'abord lui puis Andy, après avoir fait dire à ce dernier où étaient cachés le stock volé et les graveurs.

— Et où sont donc ces machines, alors, puisque vous êtes si malin ?

— Barry, l'interrompt Gallagher, je vous conseille fortement...

Banks le fit taire de la main.

— Ça va, maître, je vais répondre à la question de Barry. Andy avait un box à Golders Green, qui a été fracturé peu après sa disparition. Je crois que vos employés ont fait cela aussi, reprendre le matériel volé. Je pense que vous l'avez revendu pour passer à autre chose. Cette version vous convient ?

Clough contempla ses ongles.

— Captivant, je le répète. Vous avez manqué votre vocation. Vous voyez, Simon, qu'ils n'ont rien...

— Souvenez-vous, inspecteur. Le temps passe. Au lieu de tourner autour du pot...

Banks fit une pause, griffonna quelques notes dénuées de sens dans son dossier, puis se leva en disant à Templeton :

— Emmenez monsieur Clough en bas et remettez-le à l'officier de garde, sous l'inculpation de complicité de meurtre. Je suis sûr que maître Gallagher veillera à ce que tout soit fait dans les règles.

Clough s'empourpra.

— Vous ne pouvez pas faire ça. Dites-lui, Simon ! Dites-lui qu'il ne peut pas faire ça !

— Je m'en occupe, Barry, dit Gallagher. Ne vous inquiétez pas. Je vous ferai sortir en un rien de temps.

— Comment ça : « Je vous ferai sortir en un rien de temps » ? Sortir de quoi ?

— De prison, Barry, dit Banks. Et si vous voulez mon avis, il est trop optimiste.

— À dire vrai, déclara-t-il ce soir-là à Annie, au Queen's Arms, je crois que c'est moi qui suis trop optimiste en pensant qu'on pourra

réellement l'inculper de quoi que ce soit.

Annie prit une gorgée de sa bière pression et se relaxa sur son siège. Le pub était tranquille à cette heure de la journée ; la plupart des gens dinaient chez eux devant les actualités télévisées. De temps en temps, un ou deux chalands qui avaient fait des courses pour Noël entraient avec des sacs de chez Marks & Spencer's, Tandy's ou W.H. Smith's, venant du Swainsdale Centre de l'autre côté de la place, s'envoyaient un petit whisky pour se réchauffer et ressortaient. Des guirlandes étaient suspendues au plafond. La lumière tamisée du pub luisait sur le bois vernis et les cuivres, les tables au plateau de bronze légèrement creusé, les verres et les bouteilles alignées derrière le comptoir. Cyril, le patron, s'entretenait avec un habitué. Le juke-box était heureusement muet et Annie pouvait entendre la chorale de l'église qui quêtait pour un fonds de secours destiné aux sans-abri en chantant Minuit chrétien sous le gigantesque arbre de Noël en plein air. Pauvres gosses, songea-t-elle. Il gelait à pierre fendre, dehors ; ils devaient être frigorifiés.

— Tu n'as pas grand espoir, hein ? dit-elle.

Banks haussa les épaules.

— On va tenir une réunion dans le bureau du procureur mais pour le moment les preuves sont maigres.

— Et du côté des experts ?

— J'ai jamais vraiment cru aux traces de pneus. La plupart des gens ne savent pas distinguer des Michelin des Goodyear.

— Et le sang ?

— Là, on tient peut-être quelque chose, si le labo n'« égare » pas la pièce à conviction.

— Comment cela ?

— Tu te rappelles cet incendie au labo de Wetherby il y a quelques années ?

— Oui.

— On l'a provoqué pour détruire une pièce à conviction qui y était conservée. Tu ne crois pas que quelqu'un comme Clough est capable de faire une chose pareille ?

— Je n'y avais pas pensé. Et le témoin qui a vu Jamie Gilbert avec Courage ?

— Ils n'en feront qu'une bouchée.

— Oh, Seigneur...

— Hé oui. J'ai l'affreuse impression qu'ils s'en tireront comme ça. L'association de malfaiteurs, c'est très difficile à prouver. Et quant à l'impliquer dans le suicide de Riddle... autant pisser dans un violon.

— C'est donc bien un suicide ?

— On en est pratiquement certains. J'ai brièvement parlé avec le docteur Glendenning cet après-midi, après l'autopsie. Aucune trace de lutte, de contrainte ou d'une quelconque drogue dans l'organisme. Il va procéder à une analyse toxicologique complète, bien entendu. Et le mot d'adieu a été authentifié par un graphologue : il est bien de la main de Riddle. Non, on peut être certain que Jimmy Riddle s'est volontairement assis dans sa voiture avec le moteur allumé. On peut être tout aussi certain que le sort d'Emily et la pression exercée par Clough ont compté pour une bonne part dans sa décision, mais on ne pourra toucher Clough sur ce sujet.

— Ce salaud a l'art de se défiler.

— Par ailleurs, je m'intéresse de plus en plus à Ruth Walker.

— Tu crois qu'elle a tué Emily ?

— Elle aurait pu. Je n'ai jamais trop cru à la culpabilité de Clough, surtout depuis que je sais qu'il essayait de faire chanter son père, aussi grande soit mon envie de le mettre en prison.

— Mais Ruth... ?

— Elle en avait la possibilité, pour commencer. Elle était en congé, pour cause de maladie, au moment où Emily a été tuée, du moins c'est ce qu'elle prétend. Elle aurait pu facilement faire le voyage.

— Et le moyen ?

— Elle a dit qu'elle avait un rhume, mais je crois que ses reniflements pouvaient avoir une autre cause.

— Cocaïne ?

— Oui, à mon avis.

— Et la strychnine, alors ?

— C'est l'une des pistes que je suis. Jusque-là, je sais qu'elle a un diplôme en technologie de l'information. C'est une fille très intelligente, première de sa classe, qui a trouvé un très bon poste dès sa sortie de l'université. Elle travaille pour une entreprise d'informatique. L'une des employées m'a indiqué qu'ils conçoivent des programmes personnalisés pour leur clientèle.

— Tu la crois impliquée dans les trafics de Clough ?

— C'est un lien qui vient aussitôt à l'esprit, je l'avoue, mais non. Il ne s'agit pas d'affaires très lucratives. Juste des programmes très spécifiques.

— Où cela nous mène-t-il donc ?

— Selon cette employée, Ruth travaillerait à un système de contrôle d'inventaire pour un grand groupe pharmaceutique.

Annie émit un sifflement.

— Je vois...

— Ce que je voudrais savoir, si j'arrive à joindre son patron, c'est si ce travail pourrait lui avoir donné accès à des poisons comme la strychnine.

— Et s'il en manque...

— Oui. Mais si c'est une quantité infime, sa disparition a pu passer inaperçue. J'ignore si ces contrôles sont effectués avec rigueur.

— Sûrement. Mais si Ruth travaillait vraiment sur un système de contrôle de l'inventaire...

— Elle pourrait avoir eu accès à l'inventaire, oui. Et elle pourrait aussi avoir été en situation de falsifier les données sur la quantité. Il faut attendre... Mais j'ai d'autres chats à fouetter... (Banks alluma une cigarette.) Tu manges quelque chose ? Annie secoua la tête.

— J'ai un reste de pâtes à la maison. La nourriture de pub n'est pas très appétissante pour une végétarienne.

— Ils font un bon sandwich-salade, m'a-t-on dit.

— Je sais. J'ai donné. Une feuille de laitue flétrie et deux rondelles de tomate pas mûres. Qu'est-ce que tu comptes faire ?

— Tout d'abord, je voudrais demander à Darren Hirst, le garçon qui était avec Emily le soir de sa mort, la permission de consulter son relevé téléphonique. J'ai compris la nuit dernière ce qui me turlupinait à propos du relevé des Riddle.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Emily m'a appelé la veille de sa mort. L'appel n'était pas noté.

— Elle a pu utiliser une cabine publique.

— C'est ce que j'ai cru au début, à cause du bruit de fond notamment. Mais Darren possédait un portable et elle était avec lui et sa bande cette nuit-là. Je parie qu'elle s'est servie de ce portable, et que c'est aussi par ce moyen qu'elle a parlé à la personne qui lui a fourni la came. Elle n'aurait pas pris le risque de téléphoner de chez elle. Ce que j'aimerais savoir, c'est si elle s'est servie du téléphone de Darren pour contacter Ruth peu avant sa mort.

— Cela ne devrait pas être facile de le découvrir.

— Il y a autre chose. J'ai aussi joint Craig Newton, l'ex-petit ami d'Emily à Stony Stratford.

— Et ?

— Quand je suis allé lui parler, j'ai remarqué des photos d'Emily ressemblant fort à celle qui est sortie dans le journal...

— Tu crois que c'est lui le responsable ?

— Craig ? Non. Mais il m'a confirmé que Ruth possédait aussi des tirages des photos parce qu'elles avaient été prises à une fête où ils s'étaient tous retrouvés.

— Chez Clough ?

— Non, pas cette fois. C'était avant Clough. Le fait est que Ruth pouvait avoir donné cette photo au journal avec des allusions sur la collusion entre Clough et Jimmy Riddle.

— Comment pouvait-elle être au courant ?

— Je n'en sais rien. Pour le moment, on nage dans les suppositions.

Elle était manifestement au courant pour Emily et Clough, et savait sûrement que Clough était un gangster. Si elle avait découvert que Rosalind Riddle était sa mère et qu'elle la faisait chanter, nul besoin d'une grande imagination pour déduire qu'elle savait que Jimmy Riddle était directeur de la police.

— Oui, bien sûr, mais pourquoi ?

— Pour emmerder les Riddle. Elle faisait déjà chanter Rosalind. Peut-être qu'après le meurtre, Rosalind n'a plus voulu payer.

— Est-ce qu'on va bientôt l'interroger ?

— Naturellement. Mais au poste, cette fois. Je la fais amener demain. J'espère que nous aurons des réponses à certaines de nos questions avant son arrivée. Et il y a autre chose...

— Quoi ?

— Il faudrait parler à la personne qui a vu Emily monter dans la voiture au Lion Rouge. Pour le moment, je croyais que c'était un véhicule de couleur claire conduit par quelqu'un de blond comme Jamie Gilbert.

— Et aujourd'hui... ?

— Ruth Walker conduit une voiture crème — je l'ai vue — et à ma dernière visite elle s'était teint les cheveux en blond. Tu reprends quelque chose ?

— Vaut mieux pas. J'ai de la route à faire avant d'arriver chez moi. Sois prudent toi aussi.

— Tu rentres chez toi ?

— N'aie pas l'air si déçu. On a eu une journée chargée.

— C'est vrai. Mais tu ne peux pas m'en vouloir de me montrer un peu navré.

Annie lui sourit.

— Je t'en aurais voulu, sinon. Enfin, après la nuit dernière je suis vannée. Je suis surprise que tu ne sois pas fatigué.

— La journée a été longue, c'est sûr.

Banks fit tourner le dernier quart de sa pinte dans le fond de son verre.

— Tu crois que Ruth a tué ses parents adoptifs ?

— Peu probable. Remarque, je crois qu'elle est responsable de la cigarette mal éteinte qui a tout déclenché. Ses parents ne fumaient ni ne buvaient. C'étaient de bons méthodistes. Ruth s'est dévergondée en allant à la fac. Peut-être qu'elle avait un peu trop bu et qu'elle l'a mal éteinte...

— Elle n'a rien fait, dirait-on, pour les sauver...

— Qui sait ce qui s'est passé là-bas, ce qu'elle aurait pu faire, ou ne pas faire ? Elle s'est grièvement blessée en sautant de sa fenêtre.

— Oui, mais elle s'en est tirée. On a autopsié les corps des parents ?

Annie acquiesça.

— J'ai vérifié. Rien de suspect. Dans les deux cas, la mort est due à l'asphyxie. Comme pour Riddle, aucune preuve qu'ils aient été immobilisés, drogués, ou empêchés de sortir. Ils étaient vieux et lents. C'est tout.

— On se pose quand même des questions, n'est-ce pas ?

— Sur quoi ?

— La vie, l'univers, tout.

Annie lui gifla le bras, se mit à rire et se leva.

— Je file avant que tu ne te mettes à devenir philosophe. Et toi ?

— Je grille encore une cigarette et je retourne faire deux trois bricoles au bureau.

— À demain, alors.

— À demain.

Annie sortit dans la fraîcheur du soir et s'attarda un moment, pour écouter Douce Nuit chanté par une chorale qui claquait des dents. Puis elle laissa tomber quelques pièces dans la sébile et se hâta de rejoindre sa voiture avant d'avoir changé d'avis sur la proposition de Banks.

Ruth Walker arriva le lendemain en tout début d'après-midi escortée par des policiers. Vêtue d'un jean ultralarge et d'un informe sweat-shirt mauve dont les manches lui cachaient les mains, elle avait l'air à la fois nerveuse et méfiante en prenant place dans la morne salle des interrogatoires. Elle avait la tête haute, mais ses yeux ne croisaient jamais le regard de son interlocuteur. Des boutons d'acné fleurissaient sur ses joues pâles, à la peau sèche et au teint brouillé. À la différence de Barry Clough, rentré chez lui, elle n'avait pas dans son sillage un coûteux homme de loi. On lui avait proposé les services d'un avocat commis d'office, mais elle avait répondu qu'elle n'avait besoin de personne. Banks mit en route le magnétophone, identifia la séance et commença. Annie était assise près de lui. Il avait les réponses à la plupart de ses questions de la veille — y compris deux appels du mobile de Darren, dont un seul avait été pour lui — dans un dossier couleur chamois posé sur le bureau, et il n'aimait pas l'histoire qu'elles dessinaient.

— Je suppose que vous savez pourquoi vous êtes ici, Ruth ? commença-t-il.

La jeune fille fixa son regard sur une mouche écrasée sur le mur.

— On a péché quelques infos...

— C'est pas encore la saison de la pêche, si ?

— On n'est pas là pour plaisanter. Alors, laissez tomber. Cela ne vous va pas.

— Comme vous voudrez.

— Vous nous avez servi beaucoup de mensonges.

— Mensonges ? Conneries... Tout le monde ment. Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ?

— C'est mon boulot que d'essayer de mettre au jour quelques vérités. Commençons par l'incendie.

— Quel est le rapport ?

— Avec quoi ?

— Avec la raison de ma présence ici.

— Je vous l'ai dit : j'essaie de trouver quelques vérités.

— Le feu s'est déclaré. Je me suis réveillée ; ma chambre était tout enfumée. J'ai dû sauter par la fenêtre ; je me suis brisé la cheville. Vous devez avoir remarqué que je boite toujours.

— Qu'avez-vous d'autre à nous dire sur ce sujet ?

— Que dire ? C'était un accident. J'ai pas pu marcher pendant des semaines.

— Qu'est-ce qui a provoqué l'incendie ?

— Il paraît que c'est une cigarette. Pas la mienne, en tout cas. Je l'avais bien éteinte, je me souviens.

— Celle de qui, alors ?

Elle haussa les épaules.

— Je sais pas. C'était pas moi.

— Ruth, c'était forcément vous. Vos parents ont péri dans cet incendie et vous ne pensez qu'à votre cheville... Qu'est-ce qui cloche dans ce tableau ?

— C'est à vous de me le dire. D'ailleurs, c'étaient pas mes parents. Tout le monde a dit que j'ai eu de la veine, donc ça doit être vrai.

— Et vous, avez-vous l'impression d'avoir eu de la veine ?

— Autant qu'aujourd'hui, par exemple ? Pardon, je plaisantais. C'est ça d'avoir été élevée dans un milieu privé d'humour.

— Avez-vous été privée d'humour ?

— Cela faisait partie de l'ensemble.

— Quel ensemble ?

— Vous savez bien. Une éducation où on n'a pas le droit de danser, chanter, rire, pleurer, aimer, baiser. La religion. Parfois je me dis que s'ils ont dû adopter un enfant, c'était qu'ils jugeaient que c'était un péché d'en fabriquer un par les voies naturelles.

— Quels sentiments vous inspiraient vos parents ?

— Ce ne sont pas mes parents. Ce sont mes parents adoptifs. Croyez-moi, ça fait une différence ! Vous savez qu'ils ne me l'avaient jamais dit ?

— Comment l'avez-vous appris ?

— Par les papiers.

— Ils n'ont pas été détruits dans l'incendie... ?

— Ils étaient dans un coffre à la banque. Je ne l'ai découvert qu'après leur mort. C'est là qu'ils me gardaient... au coffre.

— Ce sont quand même eux qui vous ont élevée.

— Oh, oui. Tout le monde disait que c'étaient des gens convenables, honnêtes, pieux.

— Pas vous ?

— C'étaient de sinistres imbéciles, trop intoxiqués par la religion pour penser par eux-mêmes. Ils avaient peur de tout sauf de l'église. De leur corps, du monde extérieur, de l'existence. Ils m'ont imposé cela. Et plus encore. Ils m'ont pourri la vie, faisant de moi un objet de risée générale. Je n'avais pas d'amis, personne à qui parler. Ils ne voulaient pas que je sorte avec des copains. La compagnie de Dieu devait me suffire. Que voulez-vous que je vous dise d'eux ?

— Vous vous êtes réjouie de leur mort ?

— Oui.

La main gauche de Ruth jaillit de sa manche et elle se gratta l'aile du nez. Ses ongles sales étaient rongés jusqu'au sang.

— Et votre mère naturelle ?

— Ros... Je l'appelle par son prénom, vous savez. C'est un peu tard pour l'appeler maman, non ? Et madame Riddle fait un poil trop guindé.

— Comment l'avez-vous retrouvée ?

Les commissures de ses lèvres se retroussèrent en un rictus hideux.

— Vous devriez le savoir, après être allé à la pêche. J'ai passé mon diplôme en technologie de l'information. On peut trouver n'importe

quoi de nos jours, quand on se donne la peine de chercher. Les renseignements téléphoniques sont assez fiables, vous savez. Un bon point de départ. Et puis il y a Internet. Il en passe des infos sur ces autoroutes-là...

— Par quoi avez-vous commencé ?

— L'État Civil. Quand on leur demande gentiment, ils vous laissent regarder votre certificat de naissance. À partir de là, ça a été très facile.

— Que vous a appris votre certificat de naissance ?

— Que j'étais née au soixante-treize Launceston Terrace, Tiverton, le 23 février 1977.

— Quoi encore ?

Ruth se remit à contempler les murs, l'air ennuyé.

— Que ma mère était Rosalind Gorwyn et qu'il y avait un blanc à la place du nom du père.

— Et ensuite ?

— Je suis allée au soixante-treize, Launceston Terrace, Tiverton, et j'ai trouvé là-bas un couple de personnes âgées répondant au nom de Gorwyn. Ce n'est pas un patronyme très répandu, même dans le Devon. Ils étaient trop vieux pour être mes véritables parents, mais en les bousculant un peu j'ai découvert qu'ils étaient l'oncle et la tante de ma mère, et qu'elle avait vécu chez eux pendant qu'elle était enceinte. De moi. Elle s'était cachée pour me mettre au monde.

— Que vous ont-ils dit d'autre ?

— Que ma mère avait épousé un certain Jeremiah Archibald Riddle, haut fonctionnaire de la police, qu'elle était devenue avocate et vivait dans le Yorkshire du Nord. Enfin, ils m'auraient raconté n'importe quoi pour se débarrasser de moi. Le reste a été un jeu d'enfant.

— Vous avez eu l'occasion de parler aux parents de Rosalind ?

— Pas tout de suite. Mais j'ai découvert qu'ils avaient pris leur retraite à Barnstaple. Lui, c'est un ancien pasteur. Cela explique sans doute pourquoi ma mère m'a laissée vivre.

— Que voulez-vous dire ? fit Annie.

Ruth la regarda comme si elle la voyait pour la première fois. Elle ne parut pas réagir.

— De toute façon, j'étais mal partie... Ou bien elle se débarrassait de moi par un avortement. C'est ce que j'aurais fait à sa place. Je n'aurais pas du tout vécu et rien de tout ceci ne serait arrivé...

— Ou bien ?

— Ou bien, elle aurait pu me garder. J'aurais alors été l'enfant non désirée d'une mère célibataire et votre chef ne l'aurait jamais épousée. J'aurais sans doute grandi dans une communauté minable, avec des gens se shootant à l'héroïne autour de mon berceau, se défonçant et m'oubliant, et j'aurais pu ramper jusqu'au bord d'un escalier, m'y jeter et mourir. Donc, j'imagine qu'elle a jugé que l'adoption était la meilleure des solutions. Dommage que ça n'ait pas été le cas pour moi. On dit que ceux qui adoptent sont des gens très bien, rigoureusement sélectionnés, mais il y a des failles dans le système. Tout le monde croyait que les Walker étaient le sel de la terre, qu'ils feraient de merveilleux parents, mais le Seigneur n'avait pas voulu bénir leur union. Ils auraient pu y voir un signe, non ?

Banks et Annie se donnèrent le temps de digérer ses paroles, puis Banks reprit l'interrogatoire :

— Vous vous êtes rendue à l'étude de Rosalind ?

— Oui. J'ai pensé que ce serait mieux ainsi. La suite m'a donné raison. (Elle eut un petit rire ignoble.) Elle avait vachement la trouille que je cafte à son mari. De se faire foutre à la porte...

— Vous l'avez donc fait chanter...

La jeune fille abattit son poing sur la table.

— Ce n'était que mon dû ! Je n'ai demandé que mon dû. Elle ne m'avait rien donné pendant toutes ces années. Rien. Et je n'avais tiré des Walker que du malheur. Vous savez qu'ils m'ont fait une fois porter des chaussures tellement trop petites que j'ai eu les pieds en sang en rentrant de l'école ? Voilà à quoi ressemblaient les Walker, « le sel de la terre » ! J'avais le droit de réclamer quelque chose à Rosalind. Elle me devait cela. Pourquoi fallait-il qu'elle, elle ait tout dans la vie, parce qu'elle était née un peu plus tard que moi, et du bon côté de la barrière ? Répondez-moi. J'aurais dû tout avoir, mais elle m'a rejetée. Ce n'était que mon dû.

L'air commençait à devenir irrespirable dans la petite pièce. Banks avait du mal à distinguer qui était ce elle ; la moitié du temps, on avait l'impression que Ruth pensait à Rosalind, le reste du temps à Emily.

— A-t-on abusé de vous dans votre enfance, Ruth ?

Cette dernière laissa échapper un rire âpre.

— Abusé ? Elle est bien bonne. Pour qu'on abuse de vous, il faut d'abord qu'on vous porte une certaine attention. Non, on n'a pas abusé de moi, pas dans le sens où vous l'entendez. Il y a plusieurs façons d'abuser d'un être... Pour moi, c'est abuser de quelqu'un que de lui faire porter des souliers trop petits au point de lui mettre les pieds en sang. Pas vous ? En général, ils étaient froids. Marrant qu'ils soient morts dans un incendie, hein ?

Une fois de plus, Banks sentit un frisson lui parcourir l'échine. Il vit Annie froncer les sourcils. Ruth ne leur accordait aucune attention.

— Vous alliez voir souvent Rosalind ?

— Pas tellement.

— Seulement quand vous manquiez d'argent ?

— Je ne voulais que mon dû.

— Et Emily ? Quels étaient vos sentiments à son égard ?

— Je mentirais en disant que je l'appréciais.

— Mais vous l'avez traitée en amie, vous l'avez hébergée. Du moins j'imagine que ça s'est passé ainsi, et que vous ne l'avez pas simplement rencontrée par hasard près de la gare, non ?

— La première fois que je l'ai rencontrée à l'étude de Rosalind, j'ai cherché à découvrir où elle allait à l'école. Elle était en pension. Je l'ai donc appelée là-bas et je lui ai rendu visite. Quand elle a eu confiance et qu'on est devenues amies, elle s'est mise à me téléphoner de sa pension. Elle se plaignait de ses parents, trop stricts. Quelle rigolade. Se plaindre de ça à moi ! Je lui ai appris qu'à seize ans on était libre de ses mouvements. C'était peu avant la fin de l'année scolaire et elle venait de fêter son anniversaire. Je lui ai proposé de venir à Londres et de dormir chez moi...

— Vous l'avez attirée à Londres ? Encouragée à quitter son foyer ?

— Le mot est un peu fort. Je n'ai eu aucune difficulté à la faire venir. Elle était trop contente...

— Mais vous n'avez pas dit à ses parents où elle était ?

— Pourquoi l'aurais-je fait ? C'était son affaire, et elle ne voulait pas qu'ils sachent.

— Rosalind était au courant, à votre avis ?

— J'en doute. Elle ignorait à quel point nous étions intimes. Je ne crois pas qu'elle savait où j'habitais d'ailleurs. Elle ne s'était même pas donné la peine de le demander. Vous voyez comme elle s'intéressait à moi après toutes ces années.

— C'est vous qui avez présenté Emily à Craig Newton ?

Une ombre passa sur le visage de la jeune fille.

— Je le croyais mon ami. Je croyais qu'il m'aimait. Mais il était comme tous les autres.

— Avez-vous souffert quand elle est partie avec lui ?

Ruth lui lança un regard torturé.

— À votre avis ?

— Est-ce pour cela que vous l'avez tuée ?

— Je ne l'ai pas tuée.

— Voyons, Ruth. Nous en avons la preuve. On sait. Autant nous dire la vérité tout de suite. Je suis sûr qu'on trouvera des circonstances atténuantes. Et Barry Clough ? Quel était son rôle dans tout ça ?

La jeune fille prit un air rusé.

— Je me demandais quand vous viendriez à lui.

— Que savez-vous de lui ?

— Plein de choses.

— Par exemple ?

Ruth se tut un moment et frotta son poing sur sa cuisse comme pour

soulager une démangeaison.

— Je croyais que vous le saviez, patate...

— Peut-être. Pourquoi ne pas me le dire ?

— Il n'y avait pas le nom de mon père sur le certificat de naissance. Mais je l'ai découvert. C'était lui, Barry Clough. Mon père.

Ruth s'appuya contre le dossier de sa chaise et regarda au plafond.

— Je suis fatiguée et j'ai faim. Vous êtes obligés de me nourrir, hein ?

— Je ne sais pas pour toi, dit Banks à Annie tandis que Ruth était dans sa cellule en train de manger son steak haché-frites, mais j'ai besoin de prendre l'air.

— Moi de même...

Quittant le commissariat, ils traversèrent la place du marché, suivirent l'étroite venelle du Château, passèrent devant les jardins à la française dépouillés et descendirent au bord de la rivière. C'était une froide journée d'hiver, et leur haleine s'élevait en buée tandis qu'ils avançaient en faisant crisser des flaques d'eau gelée. La colline descendait en pente raide vers la rivière, bordée de chaque côté par des maisonnettes de tuf, et les pavés étaient glissants. Banks sentait le vent glacé monter de l'eau. Il avait besoin de ça pour se purger de l'odeur infecte de la salle des interrogatoires.

— Qu'est-ce que tu as compris, toi ? lui demanda Annie quand ils furent à mi-côte.

Banks ne savait que faire de la révélation fracassante de Ruth. Il ne savait même pas si c'était vrai ; après tout, elle lui avait débité bien des mensonges auparavant. Mais à quoi bon mentir sur ce sujet-là ?

— Cela soulève plus de questions que cela n'apporte de réponses.

— Comme, par exemple : quelqu'un était-il au courant, et y a-t-il un rapport avec le meurtre d'Emily ?

— Tu crois que Ruth a tué Emily ?

— Si ce n'est pas le cas, elle sait ce qui s'est passé, qui l'a fait. Elle y a participé, j'en suis certain.

Ils arrivèrent à la rivière et s'arrêtèrent près du muret qui bordait la berge. Les chutes bouillonnaient et moussaient le long des hauts-fonds, d'énormes blocs de pierre tapissés de mousse pointant ici ou là, fruits d'une faille géologique vieille de millions d'années. Banks sentait les minuscules gouttelettes glacées sur ses joues et dans ses cheveux. Si la vague de froid se prolongeait, même la petite cascade chez lui gèlerait. Au-dessus d'eux, la silhouette massive et sombre du château en ruines, avec son donjon et ses tours, se dressait contre un ciel d'étain ; c'était un monde en noir et blanc, comme l'univers d'une photo avec toutes ses subtiles nuances de gris. Annie glissa son bras sous le sien. C'était une impression agréable, la première de sa matinée.

Ils s'engagèrent sur le chemin qui longeait la rivière, dépassant les jardins en terrasses, un petit parc arboré à leur gauche. Il n'y avait pas beaucoup de gens dans les parages, juste un jeune couple baladant son chien et un retraité coiffé d'une casquette qui faisait son petit tour. Banks avait souvent songé à s'acheter une casquette. Après toutes ces années passées dans le Yorkshire, il n'en possédait toujours pas. Mais il n'aimait pas porter de couvre-chef, même en hiver. À droite, des arbres nus bordaient la berge opposée. Au-delà, Banks discernait les contours de vastes maisons faisant face à la place, et derrière se trouvait la tristement célèbre cité qui fournissait du travail à la police toute l'année. Dans l'une de ces grandes demeures vivait Jenny Fuller, une psychologue avec qui il avait travaillé en maintes occasions. C'était aussi une amie, et une amante potentielle.

Jenny était polie mais froide avec lui depuis qu'il lui avait posé un lapin trois mois plus tôt, bien qu'il n'y fût pour rien. De plus Jenny en lui faisant part de ses sentiments avait trop investi dans cette relation, et ce semblant de rejet avait touché une corde sensible, d'où ce repli sur elle-même. Elle était encore sous le coup d'une liaison qui avait mal tourné avec un professeur américain, comme Banks ne l'ignorait pas, et était donc fragile. Il espérait qu'il pourrait faire quelque chose pour se rapprocher d'elle, ranimer leur amitié. Cela avait pris de l'importance pour lui avec les années. Mais il y avait Annie. Sans être un expert, il en savait assez sur les femmes pour comprendre qu'elle n'apprécierait pas qu'il passe du temps avec une autre maintenant qu'il était délivré des liens du mariage.

— Sandra veut le divorce, lâcha-t-il de but en blanc.

Il sentit son bras se raidir mais elle ne le retira pas. Premier bon signe. C'était une chose qu'il ne lui avait pas dite l'autre nuit, trouvant trop difficile de la formuler. C'était toujours le cas, mais il savait qu'il

devait le faire s'il voulait approfondir leur relation. Cela pourrait la mettre plus à l'aise ou au contraire l'effaroucher : c'était un risque à prendre.

— Je suis désolée, dit-elle, sans le regarder.

— Non. Ce n'était pas le sens de mes paroles : je suis content.

Ils se remirent en marche, et il tenta de lui expliquer ce qu'il avait éprouvé à Londres, après avoir appris la nouvelle. Il ignorait s'il s'y prenait bien ou non, mais Anne opinait de temps en temps et parut songeuse quand il en eut terminé. Finalement, elle dit :

— Bon, alors ça va.

— C'est vrai ?

— Il est temps de tourner la page. Autre bon signe.

— Je suppose.

— Tu as souffert ?

— Plus maintenant. Oh, il restera toujours les souvenirs, et des sentiments résiduels — colère, déception... Mais non, cela ne fait plus mal. En fait, il y a longtemps que je ne m'étais pas senti aussi bien.

— Bon.

— Ça te dirait de venir chez moi le soir de Noël ? Tracy vient. On sera tous les trois.

— Impossible. Je suis désolée, Alan, mais je rentre toujours à la maison à Noël. Mon père ne me pardonnerait pas...

— Je comprends.

Annie exerça une petite pression sur son bras.

— C'est vrai, tu sais ! Ce n'est pas une excuse. Je serais enchantée de rencontrer ta fille. Une autre fois, peut-être ?

Banks savait qu'elle disait la vérité. Annie n'était pas très bonne menteuse. Mentir la rendait toute grincheuse et distante.

— On prendra un verre ensemble, un de ces jours...

— Tu crois qu'elle me détestera ?

— Pourquoi ? Annie sourit.

— Parfois, vous êtes vraiment obtus quand il s'agit des femmes, monsieur Banks.

— Je ne suis pas obtus ! Mères, filles, pères, c'est très compliqué tout ça. Je suis bien placé pour le savoir. Mais Tracy n'est pas rancunière. Je la connais. Ne t'attends pas à ce qu'elle te saute au cou — elle sera un peu timide, elle te jugera —, mais elle n'est pas mauvaise, et ne me voit pas comme le méchant de l'histoire. Elle a la tête sur les épaules.

— Contrairement à Ruth Walker.

— Ah, ça... Tu as senti cette atmosphère dans la pièce ?

Annie acquiesça.

— J'ai ressenti la même chose quand je lui ai parlé à Londres. Mais ce n'était pas aussi fort. Je crois que c'est parce qu'elle sent que la fin est proche. Elle a renoncé. Elle se défait...

— Tu crois ?

— Oui, je crois qu'elle veut qu'on sache tout à présent, afin de faire valoir son point de vue. Qu'on la comprenne, qu'on lui pardonne. Annie secoua la tête.

— Je ne crois pas qu'elle veuille être pardonnée, Alan. Du moins, je ne la vois pas ainsi. Je ne crois pas qu'elle pense avoir quelque chose à se faire pardonner.

— Peut-être que non. J'aurais dû deviner...

— Deviner quoi ?

— Qu'elle ne tournait pas rond.

— Mais tu viens seulement de découvrir qu'elle était la demi-sœur d'Emily. Comment pouvais-tu deviner ?

— Je ne sais pas. J'aurais dû approfondir la question plus tôt.

— Pourquoi faut-il toujours que tu t'accuses de tout ? Pourquoi tout est-il de ta faute ? Pourquoi crois-tu que si tu t'y prenais autrement, tu

pourrais empêcher qu'on assassine ?

Banks s'arrêta de marcher et contempla les flots tumultueux ; ils étaient de la couleur d'une pinte de bière à la pression, un intrus dans cet univers noir et blanc.

— Tu me vois comme ça ?

— Tu le sais bien.

Banks alluma une cigarette.

— Ce doit être à cause de Graham Marshall.

— Qui est-ce ?

— Un camarade de classe. Je ne dirais pas un ami, car je ne le connaissais pas très bien. Un gamin sage, éveillé, timide.

— Que s'est-il passé ?

— Un jour il a disparu.

— Que s'est-il passé ?

— On n'a jamais su. On ne l'a jamais retrouvé.

— Qu'a conclu l'enquête de police ?

— Tout le monde s'est accordé pour dire qu'il avait été kidnappé par un pédophile qui l'avait assassiné après avoir satisfait ses instincts. C'était à l'époque des Assassins des Landes, même si ça se passait dans une autre partie du pays, et la population était particulièrement sensibilisée aux disparitions d'enfants.

— C'est triste. (Annie s'accouda au muret, près de lui.) Mais en quoi es-tu concerné ?

— Trois ou quatre mois avant cette disparition, je jouais avec des amis au bord de la rivière. On jetait des cailloux dans l'eau, un jeu innocent, sans malice...

Tout en parlant, Banks se rappelait ce jour-là avec acuité. Il pleuvait et les gouttes faisaient des ronds dans l'eau boueuse. Un homme avançait sur la rive. Il ne se souvenait pas de ses traits, seulement qu'il était grand — mais tous les adultes lui semblaient grands, à l'époque — et mince, qu'il avait des cheveux bruns crasseux et une peau rêche,

vérolée. Banks lui sourit et s'arrêta poliment avant de lancer une grosse pierre, une qu'il tenait à deux mains, pour laisser passer cet inconnu sans l'éclabousser.

L'instant d'après, il se souvenait que l'homme l'avait agrippé par les bras et le tirait vers l'eau, la pierre oubliée à leurs pieds. Il humait son odeur de bière, l'odeur qu'avait parfois son père, et autre chose — la sueur, une odeur de chien mouillé, corporelle, comme les chaussettes d'un joueur de rugby après un long match — tout en se débattant avec l'énergie du désespoir. Il appela à l'aide et chercha du regard ses amis, mais ils étaient en train de courir vers le trou dans la clôture par où ils s'étaient faufileés.

La lutte dura une éternité. Banks réussit à caler ses talons au bord de la berge et recula de toutes ses forces, mais l'herbe était mouillée et la terre se transformait en boue. Il ne pensait pas pouvoir résister bien longtemps.

Sa petite taille et sa maigreur étaient ses uniques atouts ; il en était conscient et se tortillait telle une anguille pour se soustraire à la ferme emprise de l'homme. Il savait que s'il ne s'échappait pas, il se noierait. Il tenta de le mordre au bras, mais ne réussit qu'à avoir un goût de vêtements infects dans la bouche et abandonna.

L'individu respirait très fort, maintenant, comme si c'était trop d'efforts pour lui. Puisant dans ses dernières forces, Banks gigota de plus belle. Il réussit à libérer un de ses bras.

Son agresseur, le tenant de l'autre, lui assena un coup de poing qui l'atteignit près de l'œil droit. Une chose coupante, comme une bague, lui entailla la peau. Il vacilla de douleur et tira son bras en arrière, parvenant à se délivrer. Il n'attendit pas de voir si on le poursuivait et courut comme un dératé vers la brèche dans la clôture.

Ce fut seulement quand il eut rattrapé ses amis à la lisière du parc qu'il risqua un coup d'œil en arrière. Personne. Ses camarades lui demandèrent d'un air penaud si ça allait, mais il fit front. Pas de problème. En fait, il était terriblement secoué. Ils se jurèrent de ne rien dire. Aucun d'eux n'était censé jouer au bord de l'eau, pour commencer. Leurs parents affirmaient que c'était dangereux. Banks n'osa pas raconter aux siens ce qui s'était passé, prétendant pour expliquer sa coupure qu'il s'était blessé en tombant sur un bout de verre, et plus jamais il n'avait compté sur personne pour le tirer d'affaire dans l'existence.

— C'était un tort. J'aurais dû le dire à mes parents. La police aurait été prévenue et on aurait pu l'arrêter avant qu'il ne repasse à l'acte. Un individu dangereux rôdait dans les parages et je l'ai laissé libre d'agir à sa guise par couardise et honte.

— Tu t'accuses de ce qui est arrivé au petit Marshall ? Tu t'accuses des actes d'un pédophile criminel ?

Banks tourna son visage vers elle.

— Quand sa disparition a été signalée, je n'ai pas arrêté de penser à cet homme aux cheveux crasseux et qui sentait si mauvais.

Banks frissonna. Parfois il se réveillait la nuit avec le goût écœurant de cette manche sale et, dans son rêve, quand il regardait vers la rivière, elle était pleine de garçons morts dont les corps flottaient tous dans la même direction, en rangs parfaitement parallèles. Graham Marshall était le seul qu'il reconnaissait. Toute cette culpabilité.

— Mais tu ne savais pas si c'était le même homme.

— Peu importe. J'ai pris la faute sur moi. J'avais été attaqué par une grande personne, peut-être un pervers, et je ne l'avais pas dit. Puis un enfant avait été violé, peut-être par un pervers. Bien sûr que je me suis accusé. Et je n'ai jamais pu en parler par la suite.

Annie lui posa la main sur le bras.

— Tu as donc commis une erreur. Tu aurais dû en parler. Mais on ne peut pas passer sa vie à remâcher ses erreurs. Ou on ne parviendrait jamais à se lever le matin.

Banks sourit.

— Tu as raison. J'essaie de ne pas trop me laisser abattre par cette histoire. C'est seulement quand quelque chose de tel arrive, quelque chose que j'aurais peut-être pu empêcher...

Annie se remit à marcher.

— Tu n'es pas Dieu, dit-elle par-dessus son épaule. Tu ne peux pas changer le monde.

Banks jeta sa cigarette dans la rivière et la suivit. Elle avait raison, il le savait ; il n'était pas sûr d'en être soulagé pour autant.

Ils tournèrent à gauche dans la route principale, près du site

préhistorique, un genre de tumulus où l'on avait découvert de très anciennes sépultures, puis de nouveau à gauche, pour rejoindre le commissariat et écouter les autres horreurs que Ruth avait encore à leur raconter. Banks fit défiler de nouveau la bande.

— Bon, Ruth. Vous avez déjeuné et vous vous êtes reposée. Vous êtes prête à parler de nouveau ?

Ruth acquiesça et retira ses mains dans les profondeurs de son sweat-shirt.

— J'indique que mademoiselle Walker a hoché la tête pour nous signifier qu'elle était prête à reprendre l'interrogatoire.

Ruth baissa les yeux sur ses genoux.

— Avant la pause, vous nous avez dit que Barry Clough était votre père. Je suis sûr que vous savez que cela soulève d'autres questions ?

— Allez-y.

— D'abord, est-ce vrai ?

— Bien sûr ! Pourquoi j'aurais menti ?

— C'est déjà arrivé. Vous vous souvenez, tout au début vous avez dit que votre vie n'était que mensonges.

— C'est la vérité. Vous pouvez vérifier.

— Comment l'avez-vous su si ce n'était pas sur votre certificat de naissance ?

— J'ai parlé aux parents de Ros.

— Et ils vous l'ont dit, comme ça ?

— Ça n'a pas été aussi facile.

— Comment avez-vous fait, alors ?

— Il m'a fallu découvrir sous quel nom on le connaissait maintenant.

— Je ne comprends pas...

— Tout ce qu'ils ont pu m'apprendre, c'était que Ros avait été engrossée par un punk. Un mec qui traînait avec des groupes,

accompagnait les tournées comme gros bras, jouait un peu de basse, ce genre-là. Ros leur avait même dit son nom, mais il était parti depuis longtemps quand elle avait compris qu'elle était enceinte. Il était aux États-Unis, leur avait-elle dit. Et elle ne voulait plus avoir affaire à lui. Ses parents non plus. Tout le monde fit de son mieux pour l'oublier, et manifestement ça n'a pas traîné...

— Quel était son nom ?

La jeune fille se mit à rire.

— Vous savez comment c'était à l'époque, ces noms idiots qu'ils prenaient pour avoir l'air de durs ? Rat Scabies. Sid Vicious. Johnny Rotten.

— Je me souviens.

— Ce mec se faisait appeler Mal Licious. Je vous demande un peu... Mal Licious.

On n'aurait pu trouver mieux pour lui, songea Banks.

— Donc, personne ne connaissait sa véritable identité ?

— En tout cas, ni ses parents ni ses oncle et tante.

— Vous avez demandé à Rosalind ?

— Oui.

— Et alors ?

— Elle ne savait pas non plus. Mal Licious, elle ne connaissait que ça. Elle l'appelait Mal. Elle ne devait pas bien le connaître. Je crois que c'était une aventure sans lendemain. Elle n'avait pas envie d'en parler.

— Comment avez-vous su, alors ?

Ruth changea de position sur sa chaise.

— Facile. La technologie de l'information. J'en sais un bout sur la scène musicale. Je suis allée dans un tas de clubs, des raves, etc. Craig avait quelques contacts, il avait pris des groupes en photo... J'ai posé des questions. C'était logique pour commencer. Il y avait une chance que Mal Licious soit encore dans la musique. Ces gens-là ne grandissent jamais. Voyez Rod Stewart... ! Clough était un nom très connu dans ce milieu, à cause de son bar branché et aussi des groupes

dont il faisait la promotion. Certains le connaissaient de longue date, et quelqu'un m'a dit qu'on l'appelait autrefois Mal Licious. J'ai trouvé ça marrant. Il ne pouvait pas y en avoir deux comme lui, non ? Ça allait de soi.

En effet, songea Banks. Une fille brillante. Ou une femme. Bien des choses commençaient à s'éclairer, maintenant.

— Ainsi, rien de ce qui est arrivé à Emily à Londres n'était le fruit du hasard, n'est-ce pas ?

— Comment cela ?

— Emily se mettant à la colle avec Clough, Clough découvrant la vérité sur les Riddle, l'article dans le journal les accusant de collusion ?

Une lueur de triomphe s'alluma dans le regard de Ruth.

— Non ! Aucun hasard là-dedans. Tout ça, c'est moi. J'ai mis les choses en branle. Ensuite, les événements se sont enchaînés tout seuls. J'ai vite découvert que Clough aimait les filles jeunes et ça n'a pas été difficile de se faire inviter à une fête. Ce qui s'est produit par la suite, c'est la nature qui l'a voulu, pas moi. Craig était furieux.

— Avez-vous jamais abordé Clough ? C'est un homme riche. Plus riche que Rosalind, j'imagine.

Ruth lui lança un regard noir.

— Ce n'était pas une question d'argent ! Non, je ne l'ai pas abordé. Qu'aurait-il dit ? Il ne se souvenait sans doute plus d'elle, alors qu'il l'ait tringlée... Ils étaient probablement camés à mort.

— Avez-vous parlé à Rosalind de la liaison de sa fille avec Clough ?

— Non.

— Pourquoi donc ? Il était...

Banks s'interrompt pour réfléchir. Aussi terrible que pût apparaître le fait qu'Emily couchait avec un homme qui avait été l'amant de sa mère, et le géniteur de sa demi-sœur, elle n'avait néanmoins aucun lien de parenté avec Clough.

— Emily était votre demi-sœur, dit-il.

Ruth sourit.

— Gestion de l'information. Savoir c'est pouvoir, comme vous ne l'ignorez sans doute pas. Si on lâche ses renseignements au compte-gouttes, on peut aller très loin. J'aurais peut-être fini par utiliser cette info, mais je m'amusais déjà pas mal. Je crois que si j'avais parlé à Rosalind, ça aurait tout fichu par terre, et je ne voulais pas encore de ça.

Elle avait sacrement raison de croire que le château de cartes se serait écroulé, songea Banks. Il n'avait pas eu le temps de réagir qu'Annie y mit son grain de sel :

— Vous dites que vous vous amusiez. Comment l'entendez-vous Ruth l'affronta un instant avant de braquer son regard dans une autre direction.

— Pourquoi je ne me serais pas amusée ? Ça m'était pas arrivé souvent dans la vie. Pourquoi pas, pour changer ?

— Vous amuser ? Deux personnes ont trouvé la mort dans cette histoire : Emily et son père. Une famille a été anéantie. Et vous trouvez que c'est drôle ?

— Je ne voulais pas la tuer.

Annie jeta un coup d'œil à Banks et lui signifia qu'il tenait le bon bout. C'était la première fois que Ruth se laissait aller à un embryon d'aveu. Banks ne voulait pas la lâcher, mais il ne voulait pas non plus contrevenir au règlement.

— Nous avançons en terrain dangereux, Ruth. Je vous rappelle que vous avez le droit de bénéficier de l'assistance d'un avocat, et je vous demande si vous voulez qu'on vous en désigne un d'office.

— Je vous l'ai dit ! s'écria Ruth directement dans le micro. Je m'en fous de votre avocat ! C'est clair ?

— D'accord. Que je comprenne bien, alors. Vous avez découvert que Barry Clough était votre père et vous ne l'avez dit ni à lui ni à Rosalind. Exact ?

— Oui.

— L'avez-vous dit à Emily ?

— Bien sûr que non.

— Pourtant vous les avez présentés l'un à l'autre.

— Je n'ai pas eu à faire plus. (Ses yeux brillaient.) C'est toute la beauté de la chose, voyez-vous. Je savais que Clough aimait les filles jeunes, et pas besoin de parler longtemps avec Emily pour découvrir qu'elle avait un mégacomplexe d'Electre. Elle voulait se faire son papa. Bon, ça je ne pouvais pas, mais au moins je pouvais lui arranger le coup avec mon père. C'était merveilleux.

— Pourquoi ?

— Parce que j'étais la seule à connaître la vérité ! C'était eux qui étaient ridicules, pour changer, pas moi !

— Et pour l'histoire entre Barry Clough et le père d'Emily ?

— Ça, c'était pas prévu d'avance. Je connaissais un jeune reporter. C'était un super scoop pour lui, l'aubaine ! Je lui ai fourni une photo d'Emily toute pomponnée pour une soirée et je lui ai dit que son père était haut fonctionnaire de la police. Il a filé dare-dare dans le Yorkshire. Le reste du travail, il l'a fait lui-même.

— Et Barry Clough, après le départ d'Emily ? Lui avez-vous dit qui elle était, où elle vivait, qui était son père ?

— Oui. J'ai pensé que ça pourrait l'intéresser. C'est un type manipulateur, dans son genre. J'ai pensé que ce serait intéressant de les mettre en contact alors que ni l'un ni l'autre ne connaissait la vraie nature de leur lien.

— Donc, il ignore que vous êtes sa fille, et qu'Emily était votre demi-sœur ?

— Évidemment. Ce n'était pas encore le moment de dévoiler toutes mes batteries.

— Là encore, pourquoi ?

— Ils se trouvaient tous si beaux, si puissants, si merveilleux... Et pendant ce temps, moi je tirais les ficelles. Moi ! Ils se contentaient de courir comme des poulets sans tête.

— Et cela vous amusait ?

— Oui. Je ne suis pas folle, si c'est ce que vous pensez. Je ne cherche pas à m'en tirer en plaidant la démence, ni rien de ce genre. Mais

j'aimerais bien qu'on sache tout le mal que je me suis donné, oui.

— Et Emily ? Vous lui avez dit qu'elle était votre demi-sœur, non ?

— Bien obligée, pour qu'elle me fasse confiance et vienne habiter chez moi. Sinon elle aurait cru que je lui courais après, ou que sais-je. C'était plus logique ainsi. C'était notre petit secret.

Banks s'interrompt, sachant qu'il atteignait un stade critique.

— Nous savons que vous avez travaillé pour un groupe pharmaceutique et que vous aviez accès à de la strychnine. Quant à la cocaïne, il est aisé de s'en procurer. Avez-vous fourni à Emily le poison fatal ?

— Je ne voulais pas la tuer.

— Que vouliez-vous ?

— Lui foutre les jetons. La trouille. Je voulais pas la tuer. Juré. Je suis pas une meurtrière.

— Qu'est-ce que vous êtes, alors ?

Ruth tira sur le bord effiloché de son sweat-shirt.

— Peut-être que j'ai des problèmes. Personne ne m'aime. Mais je suis pas une meurtrière.

Il y avait des larmes dans ses yeux.

— D'accord. Que s'est-il passé ?

— On se parlait de temps en temps au téléphone et elle se plaignait d'être à court de came. D'abord, j'ai voulu voir si je pouvais la faire repiquer au truc. Les gens disent un tas de choses, qu'ils ont arrêté de fumer par exemple, mais quand on leur offre une cigarette, quand on les tente...

— C'est ce que vous avez fait ?

— Oui. J'ai agité une carotte. Un gramme de coke, en fait. Elle aurait sans doute pu s'en procurer dans le coin en demandant, mais c'était le secteur de son père... On ne sait jamais si un dealer n'est pas un flic infiltré, hein ? Je lui ai même proposé de le lui apporter. J'ai dit que j'allais voir des parents à Durham et que je m'arrêterais en chemin.

— Qu'a-t-elle dit ?

— Qu'elle me recontacterait. Je savais qu'elle y pensait sérieusement. Bref, la veille, je faisais des heures supplémentaires... elle m'a appelée au boulot grâce au portable d'un ami pour me dire qu'elle s'ennuyait et qu'elle prendrait bien quelque chose le lendemain. Elle allait en boîte avec des copains. Je savais que je pouvais avoir deux jours de congé, en prétextant un coup de froid. Bref, juste après lui avoir parlé, je suis allée en zone contrôlée pour faire du codage de produits et c'est alors que j'ai eu l'idée de la strychnine. Je ne savais pas combien en mettre. J'avais entendu dire que les dealers s'en servent parfois pour couper la coke et que ça donne une raideur à la mâchoire et à la nuque. Je voulais lui foutre la trouille, c'est tout. C'était très peu. Je ne croyais pas que ça pourrait la tuer, seulement lui donner des tics en public, peut-être la faire vomir et se pisser dessus.

— C'était votre objectif ? L'humilier en public ?

— Pour commencer.

— Vous n'auriez pas été là pour le voir...

— Mais je l'aurais su, n'est-ce pas ? Ça aurait été trop dangereux d'être là. Vous ne comprenez pas ? Je ne la voyais pas baiser avec mon père, mais je le savais. Quand on a de l'imagination, on s'amuse assez bien.

— Il y a forcément plus, Ruth, intervint Annie.

Ruth détourna les yeux.

— Pourquoi ?

— Pourquoi la haïssez-vous à ce point ? Que vous avait-elle fait ?

— Elle avait pris ma place. Elle avait pris ma vie.

— Pourquoi la faire souffrir ?

— Parce qu'elle avait tout. Elle m'avait pris Craig.

— Il n'a jamais été votre petit ami, dit Banks en prenant le relais. Il n'a jamais été votre amant.

Ruth releva le menton.

— C'est ce qu'il dit aujourd'hui.

— Pourquoi mentirait-il ?

— Il est contre moi. Elle l'a monté contre moi.

— Ce n'est pas suffisant, Ruth, fit Annie en écho.

Ruth lui adressa un regard perçant.

— Que voulez-vous ? Du sang ?

— Non. Ça c'est vous. Nous, nous voulons simplement des réponses.

— C'était trop facile pour elle. Tout lui tombait dans le bec. Craig. Barry Clough. Mon propre père, bon sang, lui passait les mains sur les cuisses dix minutes après l'avoir rencontrée.

— Mais c'est vous qui l'aviez voulu !

— On peut toujours arranger les choses de façon à être moins blessé. Elle avait tout ce qu'elle voulait, rien qu'en claquant des doigts.

— Pourquoi s'est-elle enfuie de chez elle, alors ?

— Quoi... ?

— Si sa vie était si merveilleuse, pourquoi a-t-elle déserté le domicile familial ?

— Ses parents ne l'auraient pas laissée libre de faire ce qu'elle voulait. Ils étaient stricts.

— Comme les vôtres ?

— Ah non, même pas à moitié moins. Vous ne pouvez pas savoir...

— Alors, pourquoi ne pas avoir sympathisé avec elle ?

— Au début, j'ai sympathisé. Puis elle a... tout lui revenait. Craig a commencé à m'ignorer. Elle-même m'a laissée tomber.

Banks repassa à l'attaque :

— Pourquoi l'avoir tuée ?

Ruth ne savait pas qui regarder. Elle contempla de nouveau la mouche écrasée.

— Je l'ai pas tuée. C'était pas voulu.

— Mais vous l'avez bien tuée. Pourquoi ?

Ruth s'interrompit et son visage parut subir les mêmes contorsions que celui d'Emily, quand la strychnine avait fait son effet.

— Pourquoi l'avez-vous tuée, Ruth ? insista Banks, baissant la voix jusqu'au murmure. Pourquoi ?

— Parce qu'ils l'ont reprise ! lâcha-t-elle. Après tout ça. Après tout ce qu'elle leur a fait. Elle leur a brisé le cœur et ils l'ont reprise ! Elle m'a jetée dehors, mais elle l'a reprise. Ils l'ont reprise ! Ils l'ont reprise !

Elle éclata en sanglots, de grosses larmes roulant sur ses joues acnéiques.

Il n'y avait plus rien à dire. Banks appela les plantons pour qu'on la ramène dans sa cellule. Le temps était venu de l'inculper et de faire intervenir les hommes de loi.

Ce soir-là, Banks avait le cœur lourd en se rendant au Vieux Moulin. Il savait que c'était à lui d'annoncer la nouvelle à Rosalind, comme il avait annoncé le décès d'Emily, mais ce n'était pas une mission agréable.

La pièce principale était éclairée. Il se gara devant la façade, jeta un regard vers le garage tout en relevant son col pour se protéger de la pluie et du froid, et sonna à la porte.

Rosalind lui ouvrit et l'invita à entrer. Elle était vêtue d'une jupe courte et d'un pull en cachemire. Il la suivit dans le séjour. Elle avait de belles jambes et ne semblait pas porter de collant. Il avait l'impression que la pièce n'avait plus la même odeur, mais chassa cette idée de son esprit ; il avait des sujets bien plus graves en tête.

— Je vous offre un verre ? s'enquit Rosalind.

— Un petit whisky, s'il vous plaît.

— Vous pouvez en prendre un grand. Moi je n'aime pas ça et il n'y a plus personne pour en boire.

— J'ai de la route à faire.

Elle haussa un sourcil tout en le servant.

— Vraiment ?

— Vraiment.

Mon Dieu, songea Banks, elle le draguait. Il faudrait s'y prendre doucement. Il accepta le verre en cristal et prit place sur l'unique fauteuil non recouvert. La pièce restait toujours aussi aseptisée, et deux caisses d'emballage étaient posées par terre. On avait dissimulé le piano quart-de-queue sous un drap blanc, ainsi que la plupart du mobilier. Il prit une gorgée de whisky. Du Glenfiddich, pas l'un de ses préférés. Mais à ce moment-là, n'importe quoi aurait fait l'affaire.

— J'étais en train de ranger, déclara Rosalind. C'est incroyable ce que j'ai pu accumuler en toutes ces années, vous savez...

Elle se servit un grand verre de gin-tonic, qui n'était visiblement pas le premier de la soirée, ôta un drap d'un fauteuil et s'installa devant Banks. Comme elle faisait cela, il entrevit un triangle de soie noire entre ses cuisses. Il regarda ailleurs.

— Où allez-vous ? dit-il.

— D'abord ?

— Pour commencer.

— Je vais m'installer chez mes parents à Barnstaple après les obsèques avec Benjamin. On restera là-bas un temps. Je ne peux plus souffrir cet endroit. Je me fais l'effet d'une vieille folle, errant dans un manoir gothique. C'est trop grand pour une femme seule. J'ai même commencé à parler aux meubles et aux poutres qui craquent.

Banks sourit.

— Et ensuite ?

— Je me le demande. Il faudra que je me réinvente une vie, non ? J'aime bien la côte. Un petit village de pêcheurs dans le Devon, par exemple. Je pourrais devenir la mystérieuse femme qui arpente la promenade des veuves en long manteau noir.

— C'était Lyme Régis... La Maîtresse du lieutenant français.

— Je sais. J'ai vu le film. Mais c'est ma version.

— Et votre travail ?

— Cela ne compte pas. Ça n'a jamais compté. Jerry était le seul carriériste de la famille, et maintenant qu'il n'est plus, plus rien n'a d'importance.

— Et Benjamin ?

— Il pourra se promener avec moi. Sa présence ajoutera à mon mystère. Pardon, je ne voulais pas paraître aussi désinvolte. Mais... (Elle passa la main sur son front.) Je dois avoir trop bu.

Elle fronça les sourcils.

— Qu'est-ce que vous faites ici ?

— J'ai quelque chose à vous dire. Ses yeux s'écarquillèrent.

— Vous l'avez arrêté ? L'assassin d'Emily ?

Banks avala sa salive. Il n'avait pas prévu que ce serait aussi difficile.

— Oui. Nous avons des aveux.

— Clough ?

Voilà encore un sujet qu'il faudrait aborder : Mal Lirions.

— Non. Pas lui.

Il se pencha et prit son verre à deux mains, plongeant son regard dans le liquide pâle et humant son parfum.

— Autant vous le dire directement...

— Quoi ?

— C'était Ruth.

— Ruth ? Mais... elle ne peut... enfin...

— Elle a avoué. Elle a dit qu'elle ne voulait pas la faire mourir, seulement lui donner une leçon.

— Est-ce vrai ?

— Franchement, je n'en sais rien. Elle s'est pas mal contredite.

— Ruth.

Rosalind se tut et Banks respecta son silence. Le vent sifflait aux fenêtres comme la première fois où il était venu. Cela semblait si loin.

— Vous voulez savoir ce qui est arrivé ?

Rosalind le regarda. Il y avait de la peur dans ses grands yeux bleus.

— C'est mieux, je pense. Écoutez, vous pouvez fumer si vous voulez. Je sais que vous êtes fumeur.

— Ça va.

— Faites comme chez vous.

Elle se leva en chancelant légèrement et alla chercher un paquet de Dunhill et une boîte d'allumettes dans son sac à main. Elle alluma une cigarette, remplit de nouveau son verre et retourna à sa place.

— J'ignorais que vous fumiez, dit Banks.

— J'avais arrêté. Pendant une vingtaine d'années. Mais j'ai recommencé.

— Pourquoi ?

— Pourquoi pas ?

Banks alluma la sienne.

— C'est mauvais pour la santé.

— La vie aussi.

Il n'y avait pas de réponse à cela. Lentement, Banks lui narra toute l'histoire de Ruth, cette vengeance méthodique, calculée, contre toute la famille Riddle. D'abord, il lui raconta l'enfance misérable de Ruth chez des fanatiques religieux et l'incendie où ils avaient péri. Puis il lui révéla que Ruth avait découvert que Barry Clough était son père et qu'elle avait branché ce dernier sur Emily par pure malveillance, après quoi elle avait mis un journal sur la piste du scandale. Il lui expliqua aussi que Ruth s'était arrangée pour livrer à Emily de la cocaïne frelatée, qu'elle n'avait même pas éprouvé le besoin d'être là, qu'il lui suffisait d'imaginer ses souffrances et son humiliation publique. Tandis qu'il parlait, le peu de couleur qui lui restait déserta le visage de Rosalind et ses yeux se remplirent de larmes. Elles ne tombèrent pas, s'accumulant, en attente, magnifiant son désespoir. Elle n'avait pas touché à sa cigarette ni à son verre pendant qu'il parlait. Une longue

colonne de cendres se forma et finit par tomber sur le parquet quand un léger tremblement agita ses doigts.

Lorsque ce fut fini, elle garda le silence un moment, emmagasinant tout en elle, le digérant de son mieux, secouant lentement la tête comme pour contredire une voix intérieure.

Puis elle avala le reste de son verre et chuchota :

— Mais pourquoi ? Pourquoi a-t-elle fait cela ? Vous pouvez me répondre ?

— Elle est malade.

— Ce n'est pas une raison. Pourquoi ? Pourquoi a-t-elle fait cela ? Pourquoi nous haïssait-elle à ce point ? N'ai-je pas agi au mieux pour elle ? Je ne me suis pas fait avorter. Je lui ai donné le jour. Comment aurais-je pu savoir que ses parents adoptifs seraient des fanatiques ?

— Vous ne le pouviez pas.

— Pourquoi m'accuse-t-elle, alors ?

Les ultimes paroles de Ruth résonnaient encore dans son esprit. Parce qu'ils l'ont reprise. Elle leur a brisé le cœur et ils l'ont reprise.

— Parce que Ruth voit tout de son seul point de vue. Elle ne pense qu'à la façon dont les choses l'affectent, à sa douleur, à sa frustration. Pour elle, tout se fait ou pour ou contre elle. Surtout contre elle. Elle ne connaît pas d'autres sentiments, elle ne sait pas ce qu'est un comportement normal.

Rosalind eut un rire dur.

— Ma fille est une psychopathe ?

— Non. Non, je ne crois pas. Ce n'est pas aussi simple. Elle aime exercer son pouvoir sur autrui, faire souffrir, oui, mais sans le détachement du psychopathe. Elle est obsédée, oui, mais pas folle. Et elle fait la différence entre le bien et le mal. Il faudrait demander à un psychiatre, sans doute, mais c'est mon opinion.

Rosalind se leva et se servit un autre verre. Elle en offrit un à Banks, qui refusa. Il restait moins d'un centimètre dans son propre verre, et il n'en demandait pas plus.

— Va-t-on la placer dans un hôpital psychiatrique ?

— On lui fera passer des tests, pour ce que ça vaut... Cela servira à déterminer ce qui est le mieux pour elle. — Il y aura un procès ? De la prison ?

— Je le crains.

Rosalind hocha la tête.

— Emily est morte. Jerry est mort. Ruth est une meurtrière. Avant sa mort, Emily vivait avec l'homme qui m'a abandonnée après m'avoir mise enceinte de Ruth il y a plus de vingt ans. Puis j'ai découvert que ma fille abandonnée, Ruth, a provoqué cette chose à seule fin de nous humilier, et d'être la seule à savoir que nous vivions tous dans le mensonge. Et pour finir, elle l'a tuée. Comment voulez-vous que je me fasse à cette idée ? Cela n'a aucun sens.

Elle prit une longue gorgée de gin-tonic. Banks hocha la tête.

— Je ne sais pas. Avec le temps, peut-être...

— Vous vous rappelez quand on s'est rencontrés pour la première fois ? dit-elle, croisant ses longues jambes et se renversant dans son fauteuil en dévoilant un pan de peau lisse et blanche.

Elle avait du mal à articuler.

— Oui.

— J'ai été odieuse, non ?

— Vous étiez bouleversée.

— Non. Jerry, lui, était bouleversé. Moi j'étais odieuse. À la rigueur, j'étais ennuyée, contrariée par la conduite irresponsable d'Emily, inquiète de l'impact éventuel sur les ambitions politiques de Jerry, sur mon avenir. Je ne voulais plus la revoir. Je ne savais pas m'y prendre avec elle.

— Vous vouliez protéger le monde que vous aviez fabriqué.

— Et quel monde ! Totalement faux, superficiel. De la pacotille.

Elle désigna la pièce et renversa un peu d'alcool sur son pull. Elle ne se donna pas la peine d'essuyer.

— Tout ceci... C'est drôle, mais j'y pensais quand vous êtes arrivé, pendant que j'emballais mes affaires. C'est drôle que ça n'ait pas plus

grande importance, aujourd'hui. Rien de tout ceci. Vous aviez raison de me mépriser.

— Je ne vous méprisais pas.

— Mais si. Avouez-le.

— Peut-être avais-je un léger dédain.

— Et aujourd'hui ?

— Aujourd'hui ?

— Vous me méprisez... dédaignez toujours ?

— Non.

— Pourquoi ? Je suis restée la même.

— Oh, non.

— Quel profond psychologue ! Mais vous avez raison. Je ne suis plus la même. Tout cet argent, cette position, le pouvoir, le frisson de la politique, l'idée d'aller à Westminster... tout ce qui me faisait rêver. Tout cela ne signifie plus rien. C'est moins que rien. De la poussière.

— Qu'est-ce qui compte à présent ?

Rosalind observa un silence, sirota son gin-tonic, et le dévisagea, les yeux légèrement vitreux. Dehors, le vent continuait à mugir et la pluie cinglait les carreaux.

— Rien encore... Il faut que je le découvre par moi-même. Mais je n'abandonnerai pas avant. Je ne suis pas comme Jerry.

Elle se leva en titubant un peu.

— Vous voulez bien rester et prendre un autre verre avec moi ?

— Non. Je dois partir.

— S'il vous plaît. Qu'avez-vous à faire de si important ? Qui allez-vous rejoindre ?

Touché. Il y avait Annie, bien sûr, mais il n'irait pas la retrouver aussi tard. Un autre petit verre ne lui ferait pas de mal.

— D'accord.

Le verre, quand il fut servi, n'était pas petit, mais il n'était pas obligé de le finir, se dit-il.

— Désolée qu'il n'y ait pas de musique. On n'en a jamais eu ici. Je me rappelle votre petit cottage, si confortable avec le feu dans la cheminée, le disque. Peut-être que je me trouverai quelque chose comme ça. (Elle regarda autour d'elle d'un air morne.)

Il n'y avait pas de musique ici. Banks aurait voulu lui faire remarquer le piano, mais il avait l'impression qu'il n'était là que pour la galerie. On avait forcé Emily à prendre des leçons, se rappelait-il, parce que cela faisait partie du mode de vie des Riddle, avec le cheval, les écoles de prestige et le reste. Certaines personnes réussissaient à être heureuses toute leur vie avec ces choses-là, et d'autres, comme Rosalind, étaient frappées de plein fouet par le destin et voyaient leur monde s'écrouler autour d'elles.

— Je n'aurais jamais dû la faire adopter.

— Y avait-il une autre solution ?

— Si je m'étais fait avorter, l'assassin d'Emily n'aurait jamais vu le jour.

— Si chacun d'entre nous connaissait les conséquences de ses actes, personne ne prendrait jamais aucune décision. Par ailleurs, ce n'est pas votre faute si vous avez eu recours à l'adoption. Vos parents ont une part de responsabilité. Sont-ils coupables pour autant de la mort d'Emily... ? Non, c'est absurde... Vous étiez jeune. Vous n'auriez pas pu élever convenablement cette enfant, surtout sans l'aide du père. Vous avez cru lui offrir une vie meilleure. Ce n'est pas votre faute si l'agence s'est trompée dans son choix de la famille d'accueil. Et ce n'est même pas la faute des Walker si leur fille a mal tourné. Je suis sûr qu'ils ont fait de leur mieux à maints égards. D'après ce que je sais, ils n'étaient pas volontairement cruels, juste malavisés, trop sévères et froids. Non. On peut chercher éternellement des coupables, mais, tout bien considéré, chacun est responsable de ses actes.

Rosalind écrasa son mégot et avala d'un trait le fond de son verre.

— Oh, vous avez raison. Je sais. Cela passera. Pour le moment, je ne sais plus faire front. C'est trop.

Elle alla se resservir et se cogna la hanche au coin du bar. Verres et

bouteilles s'entrechoquèrent.

— Bon, il faut vraiment que je file, dit Banks. Il se fait tard.

Elle se retourna et marcha vers lui, d'un pas légèrement chaloupé.

— Non, vous ne pouvez pas partir encore. Je ne veux pas être seule.

— Je ne peux plus rien pour vous.

Elle fit la moue.

— S'il vous plaît !

— Je ne peux plus rien pour vous.

— Si, forcément. Vous êtes quelqu'un de bien. Vous avez été bon avec moi. Vous êtes le seul...

Banks gagna la porte d'entrée et l'ouvrit. Il sentit le vent froid sur ses mains et sa tête nues. Rosalind s'adossa au mur, le verre en main, les larmes aux yeux.

— Je regrette, dit Banks.

Puis il referma la porte derrière lui et se précipita vers sa voiture. Il avait beau être désolé pour cette femme, il ne voulait plus faire partie de sa vie. Il voulait mettre le plus de distance possible entre elle et lui. Pour le moment, Gratly ferait l'affaire, et ce serait encore mieux quand elle serait à Barnstaple.

Il n'était pas encore au volant qu'un verre en cristal se fracassait contre la porte.

Epilogue

Noël

Banks se réveilla de bonne heure le matin de Noël. Après avoir passé un moment assis dans sa cuisine, à boire son thé et à jouir de la sérénité qu'il ressentait toujours dans cette pièce, il alla dans le séjour,

alluma les guirlandes du sapin et glissa le CD du Buena Vista Social Club dans la chaîne. Puis il retourna dans la cuisine en sifflotant pour se poster devant le gros poulet fermier qui gisait sur la planche à découper, à côté des Recettes de Noël de Délia Smith grand ouvert.

Il s'apprêtait à confectionner la traditionnelle farce au porc, sauge et oignon, pour laquelle il avait acheté tous les ingrédients la veille. Il avait été choqué de lire que Délia Smith affirmait qu'on pouvait préparer sa farce la veille, mais c'était peut-être parce que son énorme dinde à elle l'occupait toute la journée. Pas d'affolement. Il consulta sa montre. Il avait tout le temps.

Son dos lui faisait des misères parce qu'il avait dû dormir sur le petit divan du rez-de-chaussée. Enfin, c'était le modique prix à payer pour avoir ses deux rejets chez lui pour Noël.

Deux jours plus tôt, Brian avait téléphoné pour dire qu'il avait bien acheté la voiture convoitée et pouvait profiter de quelques jours de liberté. Il se proposait de prendre Tracy à Leeds sur la route de Gratly, si leur père avait de la place pour deux. Banks s'en était réjoui. Bien sûr qu'il avait de la place. Aussitôt il était sorti acheter d'autres cadeaux : un CD-Rom sur l'histoire du label Blue Horizon pour Brian, les plus beaux et plus chers pinceaux à maquillage pour Tracy, et quelques bricoles afin de faire bonne mesure. Ils resteraient tous deux jusqu'au lendemain de Noël, après quoi Brian conduirait sa sœur à Londres chez leur mère, qui passait Noël avec Sean à Dublin. Annie était chez son père et le reste de sa colonie d'excentriques en Cornouailles, mais ce n'était pas bien grave. Elle serait bientôt de retour, et ils avaient rendez-vous pour la Saint-Sylvestre. C'était donc son imparfait Noël avec son imparfaite famille, mais au moins avait-il une famille, en dépit des dommages de l'année précédente. Rosalind, elle, n'avait plus qu'un petit garçon qui lui demanderait éternellement pourquoi son papa et sa grande sœur avaient disparu, et une fille abandonnée jugée pour le meurtre de sa demi-sœur ; même si Banks avait le sentiment que Ruth Walker serait enfermée dans un hôpital psychiatrique plutôt qu'envoyée en prison.

Souvent, au cours de la semaine, il avait revu le visage désespéré de Rosalind assise parmi ses caisses et ses meubles protégés par des draps, écoutant le récit de l'obsession de Ruth. Il se rappelait également le bruit du verre en cristal pulvérisé contre la porte après son départ. Il s'était fait tellement de souci qu'en rentrant chez lui il avait appelé la plus proche voisine de Rosalind, Charlotte King, pour lui demander de veiller sur elle.

Il avait aussi assisté aux funérailles de Riddle, organisées avec toute la pompe voulue, une semaine avant Noël. Rosalind était là, avec Benjamin et ses parents, mais elle avait feint de ne pas le voir. Encore une qui s'était trop confiée à lui, comme Jenny Fuller, exposant plus qu'il n'aurait fallu ses blessures intimes, et qui le regrettait.

Il avait entendu dire qu'ils étaient partis pour Barnstaple, et que le Vieux Moulin avait été mis en vente. Il souhaitait le bonheur de Rosalind ; Dieu savait combien elle avait souffert.

Il se concentra sur la recette. Il venait de mélanger les miettes de pain, la sauge et l'oignon avec l'eau bouillante quand le téléphone sonna. Qui pouvait appeler à neuf heures du matin, un jour de Noël ? se demanda-t-il, mettant le saladier de côté pour se rendre dans le séjour.

— Joyeux Noël, mon tout beau !

Bordel ! C'était Dirty Dick Burgess.

— Joyeux Noël, dit Banks. Que me vaut cet honneur ?

— J'ai un cadeau pour toi.

— Il ne fallait pas.

— Ça m'a rien coûté, tu sais.

— OK, j'abandonne. C'est quoi ?

— J'ai pensé que ça serait mieux que tu l'apprennes de ma bouche, plutôt qu'en lisant les journaux ou en regardant la télé.

— Apprendre quoi ?

— Barry Clough.

— Quoi, Barry Clough ?

— Il est mort.

— Mort ?

— Cesse de faire le putain de perroquet, Banks. Oui. Mort. MORT. Mort.

Banks serra le combiné et s'assit.

— Je t'écoute...

À sa connaissance, après leur visite à Stafford Oakes, Bureau du Ministère Public, une semaine plus tôt, toutes les poursuites contre Clough avaient été abandonnées. Il s'avérait que les empreintes de pneus ne supporteraient pas un examen contradictoire, et quelqu'un avait salopé le mandat pour fouiller la voiture de Jamie Gilbert, rendant toutes les preuves qu'on y avait trouvées irrecevables. Pour couronner le tout, le témoin qui avait vu Jamie Gilbert avec Charlie Courage commençait à pâtir de mystérieux trous de mémoire.

— Clough sortait au petit matin d'un club à Arenys de Mar, sur la côte espagnole, quand on l'a abattu.

— Qui ?

— Une certaine Amanda Khan. Une pop star — voilà pourquoi ça va faire du bruit —, encore que j'aie jamais entendu parler d'elle. Ça fait arabe comme nom...

— Elle est à moitié pakistanaise.

Amanda Khan. La nouvelle petite amie de Clough. La remplaçante d'Emily.

— Bon, bref... La classique histoire d'adultère. Clough avait dû la plaquer pour une pétasse espingouine et cette Amanda avait la tête plus près du bonnet qu'il ne l'imaginait. Drôle de monde, hein ?

— À qui le dis-tu...

En général, Banks ne fumait pas dans la matinée mais il chercha ses cigarettes.

— Le plus marrant, c'est qu'elle s'est servie d'une de ses armes à lui. Ironie du sort. Elle habitait sa villa, et manifestement il s'envoyait sa Dolorès sous les yeux d'Amanda tout en tâchant de refiler cette dernière à l'un de ses larbins. Elle a pris une arme et les a attendus à la sortie du club. Réminiscence de Ruth Ellis...

Ruth Ellis était la dernière femme à avoir été pendue en Angleterre pour avoir abattu son amant à la sortie d'un pub londonien.

— La fille a été blessée ?

— Une balle dans le gras du bras. Pas grave. Selon mes sources

espagnoles, on a tiré six coups. Deux ont atteint Clough : l'un, sa sale tronche et l'autre, son cœur de salaud. Étonnant que la balle n'ait pas rebondi, mais il est mort avant d'avoir touché terre. Deux ont atteint Jamie Gilbert : à la poitrine et à l'aine. Il n'a pas succombé, mais paraît qu'il sera plus tout à fait le même et sa voix est montée de quelques octaves. Un coup a touché la fille, et le dernier un innocent passant à la main, un ado du coin. Il a perdu deux doigts.

— Bon, justice est faite... si l'on veut.

— Faudra se contenter de ça.

— Merci d'avoir appelé. Et la fille, comment va-t-elle ?

— Amanda Khan ? Pourquoi ? Ne me dis pas que tu la connais aussi ?

— Non. Simple question.

— Aussi bien qu'il se peut dans les geôles espagnoles, j'imagine. Salut, Banks. Joyeux Noël.

— Toi de même.

Il raccrocha lentement. Clough mort. Il ne pouvait s'empêcher d'éprouver du soulagement à l'idée que la chance avait enfin tourné pour ce salopard. Pendant un moment, il avait paru capable de se sortir de toutes les situations en faisant un pied de nez à la face du monde. Terminé. Ce n'était certainement pas très chrétien de se réjouir de la mort d'un homme, surtout le jour de Noël, mais il aurait été hypocrite de nier qu'il était content que Clough ne soit plus là pour semer sa graine de discorde dans le chaos du monde.

Il imaginait aussi quelle douleur et quelle confusion avaient pu avoir amené Amanda Khan à une telle extrémité. Cet acte avait sans doute détruit sa vie : son avenir, sa carrière. Mais s'il y avait une fin digne d'être fêtée, c'était bien celle de Barry Clough. Banks écrasa sa cigarette à moitié fumée et retourna dans la cuisine pour se laver les mains avant d'incorporer la chair à saucisse au mélange sauge-oignon. Il considéra le poulet, ne sachant trop par quel bout le prendre.

Les notes allègres de Rubén Gonzalez jouant Pueblos Nuevo lui parvenaient du séjour. Des rayons de soleil dardaient par-dessus le sommet de la colline et miroitaient sur les fonds en cuivre des casseroles pendues au mur. Banks perçut un remue-ménage à l'étage, des grincements de vieux plancher. Sans doute Tracy. Brian aimait faire la grasse matinée.

Banks se rappela comment, quand ils étaient petit, ils se levaient avant l'aube pour ouvrir leurs cadeaux. Une année, alors qu'il s'était faufilé dans leur chambre à une heure du matin pour remplir leurs tasses d'oreiller, il avait senti le regard de Brian sur lui, resté éveillé pour voir si le Père Noël existait bien.

L'incident n'avait jamais été évoqué entre eux, et Brian s'était comporté comme à l'ordinaire en découvrant ses cadeaux, mais Banks soupçonnait qu'à cet instant il avait perdu un peu de son innocence. C'était sans doute ainsi que cela se passait, songea-t-il l'innocence se perd petit à petit, au fil des années ; ça ne se fait pas en une seule nuit. Mais il y avait des expériences intenses, qui marquaient des étapes.

Il se revoyait debout au bord de la rivière, la pluie piquetant la surface de l'eau, souriant comme un idiot, voulant être poli, étreignant la grosse pierre contre sa poitrine afin de ne pas éclabousser le monsieur qui passait. Puis la lutte, l'haleine empuantie, ses talons glissant sur la berge boueuse, la terreur, le coup de poing. Le monde avait changé pour lui à dater de ce jour, et encore maintenant, en s'appuyant à la paillasse, il avait dans la bouche le goût infect de cette manche sale et imprégnée de sueur. Il songea à Emily Riddle, à Rosalind, à Ruth Walker et à Amanda Khan. Quand il entendit le pas de Tracy dans l'escalier, il eut la vision soudaine du scalpel du Dr Glendenning cisailant l'araignée tatouée sur le ventre d'Emily et comprit avec stupeur que la perte de l'innocence était un processus ininterrompu, qu'il continuait à perdre la sienne, comme une plaie qui ne cicatriserait jamais, et qu'il continuerait sans doute à la perdre, goutte après goutte, jusqu'au jour de sa mort.

FIN

REMERCIEMENTS

D'abord, tous mes remerciements à ceux qui ont lu et commenté ce manuscrit tout au long de son élaboration : en particulier Sheila Haladay, Dominick Abel, Patricia Lande Grader, Beverley Cousins, Erika Schmid et Mary Adachi. Un grand merci aussi à Robert Barnard pour ses remarques inimitablement précieuses et amusantes. Si j'ai pris des libertés avec les procédures de la police à des fins dramatiques, les détails justes viennent entièrement de mes conversations avec le commissaire divisionnaire Phil Gormley, les inspecteurs de police

principaux Alan Young et Claire Stevens, de la gendarmerie de Thames Valley, et l'inspecteur-chef Keith Wright, de la P.J. de Nottingham. Toute erreur serait entièrement de mon fait.